

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DEUXIÈME ANNÉE

1880-1881



GENÈVE

J. SANDOZ, ÉDITEUR

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER
33, rue de Seine,
ET
CHARLES DELAGRAVE
15, rue Soufflot.

BRUXELLES
MUQUARDT
45, rue de la Régence.
LISBONNE
EDMONDE DE BEAUMONT
177, rua dos Fanqueiros.

1880

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

A NOS LECTEURS

Nous ne voulons pas commencer la deuxième année de l'*Afrique explorée et civilisée* sans remercier ses premiers adhérents de leur empressement à nous seconder. Les marques d'approbation que nous avons reçues nous ont prouvé que notre désir, de suivre pas à pas le mouvement africain, était partagé par un nombreux public. Nous avons fait de notre mieux pour répondre à son attente, et, si nous n'y avons qu'imparfaitement réussi, c'est que la tâche que nous avions assumée n'était pas facile. Nos lecteurs ont pu se convaincre que nous avons toujours cherché à être complets, comme il convient à un journal qui se propose essentiellement de tenir ses abonnés au courant de ce qui se passe, et nous ne pensons pas que sous ce rapport ils aient de reproches à nous adresser; mais nous n'avons pas la prétention de pouvoir donner le développement désirable aux nouvelles que nous enregistrons, quoique nous nous fassions une règle de ne pas sortir du champ des actualités. L'abondance des matériaux a été telle que nous n'avons presque jamais pu rester dans le cadre de notre prospectus, et que, malgré de nombreuses pages supplémentaires, nos récits ont été beaucoup trop succincts à notre gré et à celui de nos lecteurs. Il y a là une sorte de force majeure, devant laquelle nous devons nous incliner jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous aurons assez d'abonnés pour pouvoir publier des livraisons plus volumineuses. Nous ne visons point à réaliser des bénéfices, mais nous voudrions que, sans augmentation de prix, notre publication pût se soutenir par elle-même, afin que son avenir fût assuré. Nous espérons bien qu'elle y parviendra avec un peu de patience et avec l'aide de nos amis, sachant que ce n'est pas du jour au lendemain qu'un recueil périodique arrive à la connaissance de tous ceux qu'il peut intéresser.

BULLETIN MENSUEL (5 juillet 1880).

Nous commençons la revue du premier mois de notre seconde année au lendemain des « Noces d'or » de l'Algérie, soit du cinquantième anniversaire du jour où les troupes françaises, en débarquant sur le sol africain, ouvrirent la partie septentrionale de ce continent à la civilisation européenne. Cette date nous fournit l'occasion de rappeler en deux mots quelques-uns des progrès réalisés dans cette province depuis son union

1800
.114

261513

avec le peuple français: transformation par les 300,000 Européens qui y ont émigré, d'un pays presque inculte en un vaste champ productif, dont les seules céréales occupent plus de trois millions d'hectares; développement de l'industrie et du commerce, dont le mouvement à l'entrée et à la sortie ne s'élevait pas avant 1830 à 2,000,000 de francs et qui atteint actuellement le chiffre de 365,000,000; création par centaines de centres de population qui ont rendu la vie à des contrées abandonnées par les nomades. Cette action civilisatrice s'étendra toujours davantage à la colonie à mesure que la charrue européenne se rapprochera des limites extrêmes du territoire français occupé par les Arabes. Pour la développer, la Commission du budget vient d'adopter en principe un programme de colonisation, comportant la création de 300 villages nouveaux à répartir sur toute la surface de l'Algérie. Les fonds nécessaires à cette opération seront fournis par un emprunt, dont l'amortissement et l'intérêt seront servis par la somme de 2,600,000 francs affectée annuellement au service de la colonisation. On peut s'attendre à ce que cette mesure intelligente procure, avant peu d'années, deux cent mille Européens de plus à l'Algérie.

Ces progrès s'affermiront d'autant plus aisément que les relations de la colonie avec ses voisins de l'Ouest et de l'Est revêtent de plus en plus un caractère pacifique. Le gouvernement marocain vient d'enjoindre aux tribus rapprochées de la frontière algérienne de s'abstenir de toute agression sur territoire français, et de ne prêter sous aucune forme leur concours et leur appui aux réfugiés algériens campés au milieu d'elles. L'empereur a en outre promis d'accorder toute sa protection aux explorateurs français, que leurs recherches scientifiques pourraient amener au milieu des populations relevant de son autorité. Il a même fait parvenir à l'administration de la colonie des sauf-conduits pour être remis aux voyageurs.

Les premiers résultats des missions organisées par les soins du ministère des travaux publics en vue du Trans-Saharien, viennent d'être exposés dans un rapport du ministre à M. le Président de la République, d'où nous extrayons les détails suivants. Celle de M. Choisy devait étudier deux lignes parallèles dans le Sahara algérien, de Laghouat à El-Golèa et de Biskra à Ouargla. Elle a rapporté, pour le trajet de Ouargla à Biskra, un cheminement au théodolite complété par un levé de détail à la planchette, et pour un tiers du trajet de Laghouat à El-Golèa un ensemble d'opérations analogues; enfin pour tout le surplus du parcours, où une insécurité relative obligeait à des opérations plus sommaires, un itiné-

raire complété sur tous les points douteux ou difficiles par des levés exacts. Elle a déterminé la longitude précise d'El-Goléa, et posé des repères assurés pour la topographie du Sahara algérien.

La mission du colonel Flatters a traversé la région des dunes qui s'étend d'Ouargla à El-Biodh par Ain-Taïba, et a découvert et suivi d'un bout à l'autre, en revenant sur ses pas, une route ferme, sans un grain de sable, d'Ouargla jusqu'à 150 kilomètres au sud d'El-Biodh. D'après les renseignements qu'il a recueillis, le chef de l'expédition croit pouvoir affirmer que cette voie se prolonge, dans des conditions d'égale facilité, jusqu'au faite de séparation des bassins de l'Igharghar et du Niger. Le temps employé à négocier avec les tribus nomades a été mis à profit pour des observations scientifiques qui assurent l'exécution d'une bonne carte topographique et une connaissance sérieuse du climat et du régime des eaux. En somme, ces deux missions nous montrent, à partir de Biskra, une route facile, suffisamment pourvue d'eau sur sa plus grande étendue, ne nécessitant ni travaux d'art ni terrassements notables, à pente douce, sur 1000 kilomètres environ. L'ensemble de ces travaux se complète par l'étude, confiée à M. Lebiez, d'un tracé raccordant Biskra à la ligne de Sétif à Alger. Enfin la mission confiée à M. Pouyanne dans le S.-O. de l'Algérie a prouvé, que la ligne de Tiaret à El-Maïa et sa jonction avec celle d'El-Goléa à Laghouat ne présentent pas de difficultés considérables. Quant aux reconnaissances que cet ingénieur devait pousser vers le Touat et Insalah, le voisinage de tribus hostiles ne lui a pas permis de dépasser Tyout. Les rapports des différentes missions vont être remis à la commission supérieure. Elle s'est réunie le 16 juin, pour se rendre compte des résultats acquis et faire des propositions fermes en vue de la continuation de ces études.

Le progrès des voies de communication ne se réalise pas sans provoquer l'opposition des intérêts particuliers. Tel est le cas pour le projet d'établissement d'un câble sous-marin entre la Sicile et la Tunisie. Le gouvernement italien a demandé au Bey l'autorisation de l'établir à ses frais, mais la France, qui a successivement établi les lignes télégraphiques actuelles de la Tunisie et en a toujours gardé le service, estime que l'admission de la demande italienne porterait atteinte à son privilège, à moins que le câble italien ne se reliât aux lignes de terre. Cependant tout en reconnaissant par traité au gouvernement français le droit de faire attacher, en un point quelconque, un ou plusieurs câbles sous-marins reliant les lignes de la Régence à un point quelconque d'Europe ou d'Afrique, le Bey s'est réservé le droit d'accorder la même auto-

risation à tout autre gouvernement. Il n'en est pas moins résultat des tiraillements entre les consuls français et italien et le premier ministre tunisien. Espérons que les relations pacifiques de la France et de l'Italie ne seront pas troublées et que l'on trouvera un mode de vivre compatible avec la dignité de chacune des deux parties.

Nous parlions dans notre dernier numéro du développement du commerce de Tripoli, depuis la guerre faite par Gordon Pacha et Gessi aux négriers du Haut-Nil. Ce commerce était déjà alimenté par les caravanes de Ghadamès, mais aujourd'hui le consul français de Tripoli cherche à les diriger d'un autre côté. Ayant appelé auprès de lui les chefs de Ghadamès, il les a engagés à porter leurs produits en Algérie, leur promettant que ce qu'ils y achèteront leur sera vendu moins cher qu'à Tripoli, que la route de Ghadamès à Alger leur offrira toute sécurité, et que le gouvernement français leur fera toujours rendre justice.

Si Rohlfs a renoncé à l'exploration dont il avait été chargé, il n'en donne que plus de soins à la rédaction des matériaux qu'il a recueillis dans ses voyages. Nous avons déjà indiqué les résultats de ses recherches dans l'oasis de Koufara. Il vient de publier, dans la *Zeitschrift für Erdkunde* de Berlin, une description de l'oasis de Djofra avec une carte dressée par le D^r Stecker, rectifiant la situation trop septentrionale assignée à Sokna par Lyon, Ritchie et Vogel. D'après les observations faites à Sokna par le D^r Stecker, cette localité serait située sous le 29° lat. N. et par 13°40' long. E. La température de l'oasis est adoucie par son élévation, Sokna étant à 268^m au-dessus de la mer. Les Montagnes Noires au sud condensent les nuages de la Méditerranée dont les pluies donnent lieu aux érosions et aux vallées qui traversent Djofra. A propos de la météorologie Rohlfs signale le phénomène de la lumière zodiacale, dont il a été témoin presque chaque soir sur la route de Tripoli à Sokna, et, quant aux effets électriques si puissants dans ces régions, il pense que l'orage produit un dégagement d'électricité par le frottement des grains de sable sur le sol volcanique. Chose remarquable c'est quand l'air est le plus sec que ce phénomène apparaît.

Pendant que nous parlons des explorations de Rohlfs mentionnons l'exactitude des indications de M. Berlioux qui, d'après les Tables de Ptolémée avait prédit les découvertes que ce voyageur devait faire dans le désert lybien. Il avait annoncé dans la direction de Sella une voie romaine jalonnée de grandes bornes et un long ouadi; les guides de Rohlfs lui ont dit qu'on y trouve des pierres portant des inscriptions. Sur la route d'Augila on devait trouver, à 4°30' d'Augila, un massif monta-

gneux mesurant 1°50' de l'O. à l'E. (l'Azar); à 4°12' plus au sud devait se trouver un long ouadi de 8°45' au moins (le Ger oriental) où l'on rencontrait six villes. Rohlfs est allé jusqu'au massif de l'ex-Azar (Haouari). « Le Djebel, les marais, deux lacs, *tout y est*, » écrit Rohlfs. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir quand paraîtra la publication détaillée de M. Berlioux sur cette question.

Après la première caravane d'esclaves arrivée à Siout, dont parlait notre précédent numéro, il en est venu une seconde, ce qui a engagé le khédivé à sévir contre les principaux fonctionnaires de cette ville chargés de la répression de ce trafic. Les renseignements que nous recevons sur cette recrudescence de la traite en Égypte réclament un article spécial que nous donnerons dans une prochaine livraison.

Les succès de l'association fondée l'année dernière à Milan, en vue de recueillir par ses explorations des connaissances positives sur les échanges de marchandises entre l'Italie et l'Afrique, ont été si encourageants que cette association vient de fonder une *Société de commerce pour les échanges avec l'Afrique*. Les deux sociétés coopéreront d'une manière harmonique; la première poursuivant son but d'études et de recherches géographiques commerciales, l'autre ayant un but plus directement pratique.

Un des délégués de la Société d'exploration, M. Fraccaroli, vient de visiter avec Emiliani Bey le centre du Darfour, qu'il a trouvé ruiné par les guerres précédentes. Il a tenté l'ascension du Gebel Si, pic isolé dans la chaîne du Gebel Marra, plus difficile à escalader que beaucoup de cimes des Alpes suisses, et à mi-chemin duquel se trouve une esplanade pouvant contenir de 200 à 250 personnes, lieu de refuge pour les habitants du pays lorsqu'il y a danger de guerre. D'énormes pierres, entassées sur le bord de l'étroite crevasse qui sert pour la montée, rouleraient au moindre ébranlement sur l'ennemi qui voudrait y attaquer ceux qui s'y seraient réfugiés. Fraccaroli essaya vainement d'escalader la dernière partie du pic, que les indigènes seuls réussissent à atteindre. Dès lors il a dû rentrer à Khartoum pour y prendre les caisses que lui a envoyées la Société d'exploration, et des instructions pour un voyage au Bahr-el-Ghazal.

Matteuci a donné d'intéressants détails sur son expédition jusqu'à Obéid, capitale du Kordofan. Elle a franchi, en huit jours, les 400 kilomètres qui séparent cette localité de Khartoum, souffrant d'une chaleur énorme (les thermomètres marquant 42° à l'ombre) et d'un manque d'eau presque absolu sur sa route. Pas un seul arbre, pas une seule col-

line, pas un torrent ayant une goutte d'eau ; rien que d'immenses plaines recouvertes d'un humus entièrement composé d'un sable teint en rouge par la présence du peroxyde de fer. Point de villages, point d'hommes, point de bêtes ; de jour les rayons d'un soleil torride, de nuit le vent chaud arrivant après avoir traversé les sables brûlants des déserts de l'extrême sud. Aussi Matteuci estime-t-il que le Kordofan ne peut pas espérer un meilleur avenir. Les puits qu'on y trouve, creusés à d'énormes profondeurs, ne donnent qu'une eau à 26°, encore diminue-t-elle chaque année. Autrefois la nécessité de creuser des puits n'existait pas ; les eaux du *karif* recueillies dans de grands réservoirs, suffisaient aux exigences de la population ; le *karif* étant devenu irrégulier, on commença à creuser des puits. Il y a huit ans on trouvait encore partout de l'eau à une profondeur de 50 centimètres, aujourd'hui les puits ont atteint la profondeur de 50 mètres et on ne pourra pas les creuser davantage, le pic du travailleur heurtant contre d'énormes masses granitiques. Obéid est le centre d'un grand commerce de gomme et de plumes d'autruche ; la gomme est recueillie par les femmes et les enfants dans les bois et portée au village, puis vendue aux petits marchands qui viennent à la ville la vendre aux négociants par lesquels elle est expédiée en Europe. Quant aux plumes d'autruche elles arrivent presque toutes du Darfour ; autrefois elles venaient du Ouadaï, mais maintenant, la route étant fermée, elles prennent le chemin de Tripoli. Les voyageurs ont été reçus d'une façon splendide par le *Mudir* qui, averti de leur arrivée par le gouverneur général du Soudan, a mis à leur disposition la maison du gouvernement, après les avoir fait saluer à leur entrée dans la ville par les fanfares militaires et par les troupes sous les armes.

Au delà d'Obéid, Matteuci pensait devoir ralentir la rapidité de sa marche, l'action bienveillante du gouvernement égyptien ne pouvant plus se faire sentir. Il ne savait pas encore si, à son arrivée à la limite occidentale du Darfour, il tenterait immédiatement d'entrer dans le Ouadaï, ou bien s'il passerait la saison des grandes chaleurs dans le Gebel Marra. Mais il était décidé à tenter toutes les routes pour pénétrer dans le Ouadaï, et si réellement ce pays lui était fermé, à se porter vers le sud.

Nous connaissons mieux aujourd'hui que le mois passé le champ que se propose d'explorer le comte Louis Pennazzi. Débarqué à Massaoua, il compte se rendre à Gondar et à Debra Tabor, où il espère trouver le roi Jean, auquel il demanderait une escorte pour l'accompagner dans le Godjam et au Nil-Bleu ; de là, se dirigeant vers l'O.-S.-O. il traverserait le

Sobat et le Nil-Blanc par 8° lat. N. et rejoindrait Gessi. Il estime pouvoir se défaire avantageusement de ses marchandises, spécialement des étoffes employées en Abyssinie, ne gardant avec lui que les verroteries et les objets de quincaillerie pour dons aux chefs des tribus au sud du Bahr-el-Ghazal.

Les présents envoyés au roi Jean par le souverain d'Italie, le disposeront sans doute favorablement pour les nouveaux voyageurs italiens. Leur annonce avait déjà valu à Bianchi les bonnes grâces du négous. Une lettre de M. Naretti à M. Tagliabue nous apprend que le courrier italien, ayant été volé en traversant la province de Lasta, a pu cependant rendre compte de vive voix du contenu des lettres qui lui avaient été prises. En apprenant l'arrivée des présents du roi d'Italie, le roi Jean envoya immédiatement à Rasolola des ordres pour que MM. Saccardi et Caprotti, porteurs de ces dons, à leur entrée dans le Tigré, fussent reçus selon leur rang et accompagnés au camp royal. Il expédia aussi un courrier vers le sud à Bianchi, avec des nouvelles importantes dont il avait besoin pour régler son expédition. Le roi Ménélik, se trouvant à Debra Tabor, a pu joindre aux lettres de son suzerain des recommandations particulières pour les chefs du pays des Gallas, que doit explorer Bianchi. Après avoir traversé le Choa, celui-ci se dirige vers l'Enarea et le Kaffa ; le roi lui a donné une escorte pour visiter ces provinces.

Un autre Italien, M. Isidore Legnani, de Menaggio, va établir une maison de commerce à Khartoum où il sera secondé par son frère Calisto, qui se trouve déjà depuis longtemps dans le Soudan.

D'après une dépêche récente, la paix vient d'être conclue entre le khédivé et le négous, circonstance qui serait très profitable à toutes les entreprises dont nous venons de parler.

Sur un autre point de cette région, une exploration dirigée par deux voyageurs allemands, MM. le Dr Mook et le baron Holzhauser vient d'échouer par suite de l'anarchie dans laquelle est plongé ce pays. Partis de Souakim, ils ont franchi en 14 jours l'intervalle désert qui sépare cette ville de Kassala. De là ils se sont dirigés vers l'Atbara et le Bahr-Setit et ont atteint Tomat au confluent des deux rivières, camp d'hiver d'un cheikh bédouin qui les retint pendant huit jours. Ensuite ils longèrent la rive gauche de l'Atbara jusqu'à l'embouchure de la rivière Salaam, traversant une contrée rendue déserte par les hordes de brigands qui l'infestent. Attaqués et pillés, ils ne durent la vie qu'au parti qu'ils prirent de se sauver de nuit à marches forcées le fusil à la main, et ils ont dû rentrer à Kassala.

La région des deux Nils va être explorée par M. Lucereau, que le gouvernement français a chargé d'une mission dans la Haute-Éthiopie. Il devra en particulier relever le cours du Sobat.

La mission espagnole, dont nous n'avions plus entendu parler depuis plusieurs mois, est sur le point de se mettre en route. Le prince de Monaco et le commandeur Albarguès, chargés par le roi d'Espagne de remettre des présents aux rois d'Abyssinie et du Choa, seront accompagnés par M. G. Revoil qui va entreprendre un troisième voyage chez les Somalis.

Une autre exploration ayant un but commercial va être entreprise dans cette même région par la Société de géographie de Saint-Gall, encouragée dans ce projet par les résultats de ses travaux, en vue d'ouvrir à l'industrie et au commerce suisses des débouchés dans l'Afrique australe. L'agent de la Société visiterait sur la côte africaine les villes de Hodéida, Massaoua, Souakim et Berbera, pour en étudier les circonstances et l'importance commerciales et juger de la convenance d'y établir des comptoirs ou des succursales.

Passant à la côte orientale nous avons peu de faits nouveaux à communiquer sur les expéditions internationales. Nous savons seulement que M. le capitaine Ramaekers, chef de la troisième, est parti avec MM. les lieutenants Deleu et Becker et M. Demeuse, dessinateur-photographe, et qu'ils arriveront probablement à Zanzibar au moment où les expéditions organisées par les soins des comités allemand et français viendront de se mettre en route pour l'intérieur. Nous pouvons ajouter que la station française de l'association internationale sera établie à Kirassa, près de Kiora, dans l'Ousagara, à 250 kilomètres de Bagamoyo, et la station allemande dans les environs de Manyara, entre Karéma et Tabora. — Le roi des Belges a fait offrir au comité français, pour assurer ses installations africaines des côtes orientale et occidentale, une somme de 40,000 fr. Le ministère de la marine et des colonies en a donné 12,000, et celui des affaires étrangères 10,000.

Les *Missions catholiques* nous apportent la douloureuse nouvelle de la mort du R. P. Horner. Parti en 1863 pour fonder une mission sur la côte de Zanguebar, il y avait créé plusieurs institutions religieuses et philanthropiques, et était devenu vice-préfet apostolique de cette région; mais les 17 années de son apostolat avaient ébranlé sa santé. Il était revenu en France l'année dernière demander son rétablissement au doux climat de Cannes, où il est décédé le 8 mai. Sa mort laisse de vifs regrets aux amis de la civilisation de cette partie de l'Afrique. Il n'a jamais cessé

d'entretenir de bons rapports avec les missionnaires d'autres confessions en passage à Zanzibar ou travaillant sur la côte orientale. Il en est de même des missionnaires algériens établis au Nord du Tanganyika. Ceux-ci cherchent à établir une ligne de communication avec la station qui existe au N. du Victoria Nyanza. Cette ligne passerait sans doute par les districts baignés par le Nil Alexandra et qui n'ont pu être visités que bien imparfaitement par Speke et Stanley.

La mission Depelchin paraît définitivement établie à Gubulouwayo, sur un plateau jouissant d'un air salubre. Un résident anglais, M. Grant, lui a de plus concédé, à trois ou quatre kilomètres plus au N., un vaste terrain, partie d'une immense propriété qu'il tient en fief de Lo Bengula. C'est toute une vallée dans une situation admirable où l'eau se trouve en abondance. Le sol en paraît très fertile et propre à la culture du froment, du maïs, des pommes de terre, même de la vigne. Les missionnaires exercent les professions de sellier, menuisier, maçon, peintre, médecin; ils espèrent pouvoir fonder un hôpital et des écoles de métiers, ce qui serait d'une nécessité urgente, le peuple étant livré à l'oisiveté et plongé dans tous les désordres qui en sont la suite. Les hommes fument et boivent toute la journée, excepté pendant les semaines de maraude et de guerre dans les pays voisins. Les pauvres femmes sont traitées comme des esclaves et condamnées aux plus rudes travaux; elles cultivent la terre, fabriquent la bière, le tabac, portent le bois, l'eau, etc. Les Matébélés se recrutent essentiellement par la guerre avec les peuplades voisines auxquelles ils enlèvent, avec des troupeaux de gros bétail, de nombreux enfants d'un an à deux ans, massacrant les pères et réduisant les mères en esclavage. Jusqu'à 12 ans les enfants ne prennent d'autre nourriture que du lait. Deux fois par jour ils vont tous ensemble au kraal des vaches et là, sous la surveillance d'un capitaine de Gubulouwayo, ils s'allaitent eux-mêmes. Après 12 ans, les adolescents et les adultes hommes et femmes ne peuvent plus goûter ni lait, ni fromage, ni rien qui en provienne, cette nourriture étant exclusivement réservée aux enfants. — De nouveaux missionnaires sont partis de Kimberley pour cette région; ils comptaient arriver à Tati avant le milieu de mai. De là quelques-uns d'entre eux doivent se diriger sur le Zambèze, passer le fleuve et chercher à se fixer dans le pays des Barotsés. En même temps, une autre expédition partira de Gubulouwayo pour visiter le roi Oumzila dont les États s'étendent le long de la côte de Sofala, et s'établir chez son peuple qui paraît montrer de bonnes dispositions.

Le développement de la colonie de Natal vient de nécessiter l'établis-

sement d'une ligne de paquebots rapides à voile entre Natal et l'Amérique. Le premier navire quittera New-York le 1^{er} août.

De nouveaux gisements diamantifères ont été découverts près du Vaal; avec ceux de l'État libre d'Orange ils accroîtront de beaucoup la production des diamants. L'exploitation des mines tend depuis quelque temps à se concentrer. De grandes sociétés se sont formées à Kimberley : l'une, la *Standard Diamond Mining Company*, avec un capital de 225,000 £, l'autre la *South East Mining Company*, au capital de 111,900 £. D'autre part un groupe d'industriels français vient de constituer la *Compagnie française des Mines de Diamants du Cap* au capital de 14 millions de francs, qui compte dans son conseil d'administration des hommes appartenant au haut commerce de diamants. Enfin, une autre Compagnie s'est formée au Cap, mais nous en ignorons le nom.

Le projet d'annexer le Griqualand West à la colonie du Cap rencontre de l'opposition, soit chez les habitants de cette possession anglaise, soit dans la presse qui s'élève unanimement contre cette mesure, soit dans le Parlement colonial. Il était question encore d'annexer le Tembouland et le Gealekaland; mais une dépêche de Lord Kimberley, insérée dans un *Blue Book* sur l'Afrique du Sud, donne pour instruction au gouvernement du Cap d'éviter toute nouvelle extension de l'Empire britannique, sous prétexte de complications entre les colons et les tribus indigènes, de maintenir les relations amicales avec les tribus indépendantes, et de s'abstenir de toute ingérence dans leurs affaires, sauf dans le cas où il s'agirait du maintien de la paix à la frontière.

Le Comité des Boers a délégué au Cap, pour plaider la cause de l'indépendance du Transvaal, MM. Kruger et Joubert, qui ont également adressé à M. Gladstone une lettre, dans laquelle ils expriment l'espoir que le premier ministre de la reine Victoria s'occupera de rendre à la république sud-africaine son existence indépendante, et de faire avec elle un traité de paix, conformément à la convention conclue en 1852 avec les Boers émigrés fondateurs de la république. Ces messieurs ne peuvent guère s'attendre à voir exaucer les vœux des Boers, les instructions données par le ministère britannique au gouvernement de la Colonie portant que la souveraineté de la reine sur le Transvaal ne peut pas être abandonnée. — Quant aux Bassoutos, après avoir pétitionné au Parlement et adressé une lettre à la reine, ils ont aussi envoyé au Cap une députation pour demander un ajournement du désarmement, afin de laisser à la réponse de la reine et à la décision du Parlement le temps d'arriver à la Colonie. Le chef Letsié a aussi adressé une lettre à

M. Griffith, l'agent du gouverneur dans le pays des Bassoutos, pour appuyer cette demande. Cédant à ces instances, le gouverneur a consenti à ajourner d'un mois le désarmement, ce qui permettra au Parlement colonial de discuter la question sans être gêné par l'urgence. La tranquillité règne dans le pays ; plusieurs des Bassoutos ont déjà rendu les armes, et il n'est pas probable que cette ordonnance, si elle s'exécute, amène des troubles. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est la cause d'une crise morale profonde, et d'une recrudescence déplorable du paganisme chez les Bassoutos. D'après le *Cape Argus*, il est maintenant dix fois plus fort qu'avant l'inauguration du régime protecteur anglais ; les enfants sont retirés des écoles fondées dans les villages païens ; dans les stations missionnaires, le culte n'est plus fréquenté comme précédemment. Les missionnaires constatent en outre que les païens, naguère encore bien disposés à leur égard, sont devenus défiants parce que tout ce qui leur vient des blancs leur est suspect. Un exode ne serait point impossible de la part de ceux que la politique coloniale fait douter de la justice anglaise, et dans cette prévision le Comité des missions protestantes de Paris poursuit avec persévérance l'étude de la création d'une station entre le Zambèze et le lac Bangouéolo. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, cet exode devait se produire, les Bassoutos trouveraient dans ce district, au nord du Zambèze, un terrain tout préparé à les recevoir et n'auraient pas à souffrir comme les Boers, émigrés du Transvaal dans le pays de Héréro.

Les rapports qui nous sont parvenus sur ces derniers sont meilleurs que précédemment. M. Haybittel, le délégué des comités de secours du Cap, a informé Sir Bartle Frere que la région où ils sont est propre à l'élevage des bestiaux, et il pense que lorsqu'ils auront surmonté les premières difficultés d'établissement, il n'y aura pas d'obstacles sérieux à ce qu'ils se maintiennent dans l'aisance. Le point sur lequel leur attention a été dirigée, comme le meilleur endroit pour leur installation est situé sur territoire portugais entre le 18° lat. S. et le Cunéné, plus près de la côte que leur campement actuel.

Nous avons reçu, trop tard pour ce numéro, un compte rendu détaillé des travaux de MM. Capello et Ivens sur le plateau de Bihé et dans le bassin du Quango et de la Coanza. Nous le donnerons comme article spécial dans notre prochaine livraison. Une carte l'accompagnera, dressée sur une photographie de celle que ces messieurs avaient préparée pour la conférence qu'ils ont donnée à Lisbonne à leur retour.

La région au nord des possessions portugaises sera de nouveau explo-

rée par Savorgnan de Brazza, que va rejoindre son courageux compagnon le docteur Ballay. Leur premier soin sera de choisir un emplacement convenable pour y fonder la station du Comité national français, et d'y installer le stationnaire. Une fois cette tâche remplie, ils reprendront la grande mission géographique d'une exploration plus étendue, dont la découverte des sources de l'Ogôoué et de grands affluents du Congo, l'Alima et la Licona ne fut à leurs yeux qu'un commencement.

En remontant la côte le long du golfe de Guinée, nous avons à signaler les mesures rigoureuses déployées par le consul Easton, de la marine britannique, contre la ville de Batanga à 130 kilom. au sud des monts Cameroons. Les natifs de cette ville avaient, l'année dernière, saisi un sujet anglais et l'avaient maltraité. Ayant réussi à s'échapper après trois mois de captivité, il était arrivé à l'une des factoreries européennes, dans un état misérable, épuisé et les pieds meurtris par une marche de plusieurs milles au travers d'épaisses forêts. Plainte fut portée au gouvernement britannique, et le consul, après avoir vainement tenté d'ouvrir avec le roi de Batanga des négociations en vue d'un arrangement pacifique, sur la déclaration du roi qu'il était prêt à combattre, fit ouvrir contre la ville le feu de trois vaisseaux anglais. Au bout de cinq heures de bombardement, une troupe de 200 marins débarqua et brûla la ville. Le gouvernement anglais a tenu à montrer sur cette côte qu'il ne permettra pas que le commerce soit molesté.

Le même consul, M. Easton, vient de couronner le successeur du feu roi du Vieux Calabar, Archibong III. Le titre du nouveau monarque est Ephraïm Eyamba IX. La cérémonie a eu lieu à bord d'un ponton anglais, et en présence de tous les Européens des bords du fleuve et des chefs natifs. Avant le couronnement le consul rappela à S. M. l'œuvre qu'il a à accomplir, le maintien de la paix et le développement du commerce honnête. Eyamba a déclaré vouloir exercer l'autorité avec une sévérité alliée à la modération ; puis il a signé un document, dans lequel il promet de respecter tous les traités existant avec le gouvernement anglais. Cette élection a causé dans la contrée une satisfaction générale.

Le voyage de M. Soleillet, dont nous disions dans notre dernier numéro la brusque interruption, n'a pas été sans profit pour la civilisation. En effet, après avoir longé le littoral de l'Atlantique à son départ de Saint-Louis, il découvrit, dans une région couverte de forêts de gommiers, un *ficus* qui parait appelé à une grande importance commerciale. Dans une séance de la Société de géographie de Paris, M. le baron Thénard a

annoncé que le suc laiteux de ce *figus* traité au bi-sulfure de carbone pour le débarrasser de ses matières ammoniacales, a fourni d'excellent caoutchouc. Ce serait un nouveau produit saharien à exploiter, lequel viendrait se joindre à l'alfa, aux laines, aux arachides, au beurre végétal, etc.

Depuis longtemps le commerce et l'industrie du Sénégal réclamaient la pose d'un câble télégraphique qui reliât la colonie à la métropole. Cette mesure va être réalisée; en effet, le gouverneur a demandé qu'un crédit extraordinaire de 1,700,000 fr. fût mis à la disposition du ministre des postes et des télégraphes pour la pose d'un câble entre Dakar et Saint-Vincent (île du Cap Vert). La longueur en serait de 430 mille marins. Les profondeurs relevées sur la carte dressée par le service hydrographique de la marine ne dépasseraient pas 3600 mètres.

De Taroudant où nous avons laissé le D^r Lenz, il a pu gagner Sidi Heschem, mais non sans danger, tout le pays étant infesté de bandes de pillards. Il a dû négocier et dépenser beaucoup d'argent pour engager quelques-uns des chefs à le laisser traverser leur territoire. Sidi Hassen qui réside à Sidi Heschem l'a reçu amicalement, lui a permis de séjourner dans la ville, d'y acheter des chameaux et tout ce qui est nécessaire pour un voyage à travers le désert. Il lui a promis de lui donner un guide pour le conduire à Temelelt, sur la route qui mène à Tendouf, une des dernières stations avant d'entrer dans le Sahara.

La question de la protection consulaire au Maroc soumise à la Conférence réunie à Madrid n'est pas encore résolue. Nous y reviendrons le mois prochain.

LA MISSION DU CONGO

Le grand voyage de Stanley à travers l'Afrique par le Congo, et les perspectives qu'il a ouvertes sur les facilités de pénétrer dans l'intérieur du continent par le bassin de ce fleuve, ont bien vite attiré sur ce point l'attention des amis des noirs en Angleterre. Une douzaine d'entre eux, appartenant à des dénominations évangéliques différentes, ont constitué en 1877 un comité qui s'est proposé de fonder, dans la vallée du Congo, une mission dont la base d'opération serait une station à Stanley Pool, c'est-à-dire à l'endroit où aboutira la route que Stanley fait construire, et où le fleuve devient navigable pour les bateaux à vapeur sur un parcours de 13 à 1400 kilomètres; là aussi s'élèvera vraisemblablement une ville qui deviendra le centre et le dépôt du trafic de cette immense et

populeuse région. Comme le dit Stanley, une fois qu'on a atteint le plateau au-dessus des rapides, on a devant soi la moitié de l'Afrique, la vie y abonde, le terme de village n'est plus applicable aux groupes de maisons qu'on y trouve ; il y a en quelques endroits des villes de plus de trois kilomètres de longueur, avec une ou plusieurs larges rues de maisons bien bâties.

Le but que devront chercher à atteindre les missionnaires, en même temps qu'ils évangéliseront ces populations, sera d'initier les natifs aux arts de la paix, à un mode de vivre supérieur à celui que leur impose leur paganisme ignorant, cruel, dégradant ; ils s'efforceront de guérir leurs maladies, d'adoucir leurs souffrances, de leur faire aimer à vivre en paix avec leurs voisins plutôt que de se détruire les uns les autres, d'établir un ordre social meilleur, la justice, une industrie intelligente et une bonne volonté mutuelle.

Le choix de Stanley Pool a été motivé par le fait que le climat en est plus salubre que celui de la côte, le sol plus fertile que dans la région qui longe les rapides, et les natifs plus simples et moins vicieux que ceux qui, dans le Bas-Congo, ont été en rapport avec les trafiquants européens. Le Comité profitera des travaux de l'Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale, les missionnaires étant libres de s'établir dans le voisinage des stations à l'assistance desquelles ils pourront recourir en cas de besoin. L'été dernier, M. Grattan Guinness, directeur honoraire de la mission, et le Rév. A. Tilly, secrétaire, ont eu une entrevue avec S. M. le roi des Belges, qui a témoigné toute sa sympathie pour les missions chrétiennes, expliqué que Stanley doit s'abstenir de toute violence et se frayer un chemin par des moyens pacifiques, et a promis d'écrire pour recommander les missionnaires aux bons offices du chef de l'expédition du Congo.

Une dizaine de missionnaires ont déjà été envoyés en 1878 dans la région du cours inférieur du fleuve pour y établir des stations préparatoires à celles de Stanley Pool. L'on en compte déjà trois : la première à Cardiff, juste au-dessous des chutes de Yellala ; la seconde à Paraballa, à 25 kilomètres dans l'intérieur, au milieu d'une population très douce, dont M. Craven, le missionnaire attaché à la station, a déjà gagné la confiance par les soins médicaux donnés à beaucoup de malades que ne guérissaient point les fétiches ; la troisième à Banza Montarko, à 100 kilomètres de Paraballa et près du fleuve, dans le voisinage d'un grand nombre de villages sous la dépendance du roi Makorkita, qui jusqu'ici se montre très amical envers les missionnaires.

Quant à la station de Stanley Pool, le Comité a eu le bonheur de rencontrer un homme qui paraît avoir été préparé tout spécialement pour assurer le succès de cette œuvre. M. Mc Call, architecte et arpenteur au service du gouvernement jusqu'en 1878, a parcouru en cette qualité, pendant six ans, la Colonie du Cap, l'État d'Orange, le Griqua Land West, Natal, le Transvaal, le pays des Betchouanas, celui des Matébélés, la vallée du Zambèze en amont des chutes Victoria, et visité plusieurs stations des diverses sociétés de mission dans l'Afrique australe et centrale. Les effets de l'œuvre missionnaire sur les tribus sauvages et sanguinaires de ces régions l'ont vivement frappé. Aussi, quoiqu'il fût revenu en Angleterre en 1878 avec l'intention de retourner en Afrique pour explorer le Chôbé descendu par Serpa Pinto, il s'est décidé à se consacrer à la mission, à faire dans l'institut de M. Grattan Guinness les études nécessaires, et s'est préparé à l'hôpital de Londres à l'exercice de la médecine, si important pour les missionnaires ; c'est à lui que le Comité a confié la direction de l'expédition qui se rend à Stanley Pool. Un de ses collègues, qui a été imprimeur, aura à sa disposition une presse donnée avec tout le matériel nécessaire par une amie de la mission. Un second ayant appris à faire les vêtements, en vue des enfants de sa future école qui vraisemblablement seront nus, pourra se servir d'une machine à coudre, don d'une autre personne. Le roi des Belges et la Société royale de géographie ont fourni des instruments scientifiques. L'expédition a également reçu des marchandises d'échange en quantité suffisante pour un certain temps. Partie de Liverpool par le *Vanguard*, de la West Africa Steam Ship Company, elle ne devait toucher qu'à Ténériffe pour y prendre 20 ânes, et à l'un des ports de la côte de Guinée pour y embarquer vingt kroumens, les meilleurs porteurs africains, de manière à être tout à fait indépendante des tribus dont elle doit traverser le territoire jusqu'à Stanley Pool, où elle compte arriver cet été. M. Mc Call et ses collègues y établiront une mission industrielle. Ils n'en fixeront l'emplacement qu'après avoir exploré soigneusement la contrée ; puis ils construiront maisons d'habitation, ateliers, école, église, hôpital et dispensaire ; des terres seront acquises, des esclaves libérés invités à venir s'y établir et à s'instruire auprès des missionnaires. En même temps que ceux-ci apprendront la langue des indigènes, la mettront par écrit et enseigneront aux natifs à la lire et à l'écrire, ils leur montreront les avantages de maisons bien construites et celui des machines pour économiser le travail (roues à eau pour moudre le grain, pour irriguer les terres) ; ils leur apprendront à se servir de la forge et du soufflet pour travailler

le fer qui abonde dans le pays, à perfectionner l'agriculture, à multiplier les produits que leur climat peut produire : café, sucre, coton, tapioca, maïs, aussi bien que les fruits et les légumes.

La pratique médicale de M. Mc Call, les industries qu'enseigneront les missionnaires et les avantages temporels qui en résulteront pour la station, grouperont autour d'elle un certain nombre de natifs parmi lesquels les missionnaires choisiront des aides pour en faire des instituteurs et des évangélistes, afin de les établir dans d'autres postes plus avancés. Un petit vapeur sera mis à la disposition de la mission au-dessus des rapides. Pour stimuler l'industrie dans les villages d'alentour, les missionnaires achèteront les produits que leur apporteront les natifs : ivoire, caoutchouc, gomme, bois de teinture, coton, café, etc., mais ils ne donneront en échange que des vêtements, des instruments utiles, des remèdes etc., et jamais des spiritueux ni des fusils comme les trafiquants le font d'ordinaire.

Le moment viendra promptement où les produits envoyés en Angleterre par les missionnaires couvriront les frais de l'entreprise, car le Comité a pour principe que les stations devront se suffire à elles-mêmes, afin qu'il puisse consacrer les ressources qui lui seront fournies à en fonder d'autres toujours plus avant dans l'intérieur.

LES GISEMENTS AURIFÈRES EN AFRIQUE

Dès que les premiers colons espagnols mirent le pied sur le continent américain, ils ne tardèrent pas à recueillir dans la plupart des États une quantité considérable d'or et d'argent. Le Mexique, le Pérou en particulier, virent une foule d'explorateurs faire rapidement d'énormes fortunes par suite de la richesse inouïe de ces pays, et l'on peut affirmer que si l'Amérique a été rapidement colonisée, c'est bien grâce à l'abondance des métaux précieux. Les économistes nous diront en outre que l'exportation de ces métaux sur le marché européen a eu une immense et bonne influence, en permettant aux négociants d'accroître le chiffre et l'importance de leurs transactions, les moyens d'échange étant plus abondants.

L'Afrique est-elle destinée à jouer sous ce rapport le même rôle que l'Amérique? Il est permis de le croire, surtout en ce qui concerne l'or. L'argent, il est vrai, n'a pas encore été rencontré en un grand nombre de lieux ; le Soudan et le Maroc sont peut-être, à l'heure actuelle, les seuls pays où l'on en ait trouvé. Il n'en est pas de même de l'or.

De temps immémorial, la poudre d'or est un des objets d'échange les plus recherchés dans la Sénégambie, sur le Haut-Nil et à la côte orientale de l'Afrique, et de nos jours ces contrées en renferment encore beaucoup ; mais, depuis peu d'années, de riches découvertes ont été faites, de précieux filons mis au jour. Nous allons essayer d'esquisser la distribution de l'or d'après l'état présent de nos connaissances, en commençant par les anciens gisements.

Les bassins miniers de la Nubie et de l'Abyssinie n'en forment véritablement, au point de vue géologique, qu'un seul, que la frontière partage en deux parties : D'un côté, en Nubie, c'est le Fazogl arrosé par le Nil-Bleu ; de l'autre, en Abyssinie, ce sont le Damot et l'Énaréa, c'est-à-dire les districts situés à l'O. et au S.-O. du lac Tzana. Les lavages de ces contrées donnent un métal très pur, mais un faible rendement.

Dans la Tripolitaine, comme au Maroc près de Mogador, quelques sables contiennent un peu d'or, mais l'on en découvrirait davantage, et surtout on l'exploiterait, si l'administration, après avoir accordé à des Européens des autorisations de recherches, savait protéger les étrangers contre les exactions des habitants.

La Sénégambie supérieure et le Soudan sont depuis longtemps renommés pour leurs riches mines d'or. Les pays de Dentilia et de Néola, sur le cours de la Gambie, de même que le Bambara, et les autres contrées du bassin supérieur du Niger, donnent de l'or en assez grande quantité. Tout le métal exploité ne va pas à la côte ; une bonne partie est dirigée sur Ségou et Tombouctou, où des marchands marocains l'achètent. Pour exploiter l'or dans ces régions, les indigènes profitant de la saison où les ruisseaux sont desséchés, y pratiquent de grandes excavations de 7 à 8 mètres de profondeur. Pendant la saison pluvieuse, les paillettes et les petits lingots, entraînés par le courant, viennent tomber dans ces trous, que l'on vide lorsque revient la saison sèche. La terre extraite est lavée avec un tamis et l'on retire le précieux métal. Ce procédé donne peu ; aussi, malgré la grande richesse de la contrée, la quantité d'or recueillie est-elle souvent minime dans certains lieux. A Galam, en 1875, l'exportation n'a été que de 12,000 francs. Cet or est souvent travaillé en anneaux par les indigènes, et c'est quelquefois sous cette forme qu'il arrive dans les escales européennes, au Sénégal chez les Français et sur la côte de Guinée dans les établissements anglais.

La côte de Mozambique et les bords du Zambèze inférieur renferment aussi de l'or. Près de Tété, en particulier, les sables aurifères sont abondants, de même que dans la province de Sofala, où les Anglais de Natal

possèdent plusieurs mines. Un comptoir éloigné, celui de Manica, à 60 lieues du Zambèze vers le S.-O., possède aussi des terrains aurifères. Plus à l'ouest encore, chez les Matébélés, on trouve une chaîne de montagnes très étendue, sur plusieurs points de laquelle on a signalé de l'or, en particulier à Tati et à Hartley Hill.

Après cette rapide revue des mines qui, quoique fort anciennes, produisent encore, il nous faut parler des gisements, récemment découverts, du Transvaal et de Wassaw.

Le voyageur allemand Mauch fut l'un des premiers à signaler la présence de l'or dans la région nord-ouest du Transvaal. Cette nouvelle attira l'attention de toute l'Afrique australe et de l'Angleterre. En 1868, une expédition de sir John Swinburne s'installa dans la contrée aurifère, et plus tard, en 1872, M. Button, de Natal, s'étant déjà rendu compte des difficultés que pourrait présenter l'exploitation de l'or, inventait une machine dans le but de les vaincre. Ce fut en 1873 que l'on découvrit les champs d'or de Leydenbourg, à 90 lieues au nord-ouest de la baie de Delagoa. Depuis cette époque l'exploitation n'a pas cessé et s'est même étendue à une foule de points, tels que Nylstrom à l'ouest et Maraba-Stad au nord. Les champs d'or du Transvaal, alors même qu'on ne peut encore prédire au juste la quantité qu'on en retirera, se sont rapidement fait un nom dans le monde. Le travail des mineurs n'a pas toujours produit la même quantité de métal et l'on a vu des fluctuations assez curieuses, mais l'expérience de plusieurs années permet de dire que l'or existe en quantité suffisante pour récompenser les efforts des chercheurs.

Voici ce que M. Berthoud, missionnaire vaudois établi au Transvaal, écrivait de Maraba-Stad, en date du 28 juillet 1873 : « Il y a des mines d'or partout dans ce pays ! Les montagnes sont composées essentiellement de granit et de quartz très dur, dans lequel l'or est incrusté. Dans plusieurs endroits, le quartz s'est délité, et l'or se rencontre plus ou moins abondant, disséminé dans les sables d'alluvion. Nous marchons sur le granit presque depuis Prétoria. »

M. Berthoud écrit encore ce qui suit au sujet de mines d'or situées au nord de Maraba-Stad, mines qu'il a visitées : « Les ouvriers sont tous des Anglais ; le chef mineur, qui a travaillé en Californie, est un habile ouvrier ; il a déjà exécuté deux puits. L'un est oblique, suivant la pente du banc de quartz, qui s'incline sur l'horizontale d'environ 50 degrés ; c'est le cas de toutes les roches de ces collines ; parfois même les schistes paraissent presque verticaux, un peu relevés à l'est. Le filon est riche, paraît-il, mais le quartz est des plus durs. Cela n'effraie pas l'entrepre-

neur, qui s'en réjouit au contraire, disant que plus le quartz est dur plus fine est la poussière qu'on en obtient en le broyant et l'or s'en détache plus aisément. Ce premier puits a déjà une quarantaine de pieds de profondeur. L'autre est creusé verticalement au travers d'argiles et de schistes, et doit venir rencontrer le précédent. Quoiqu'il n'ait encore qu'une vingtaine de pieds, il coupe déjà un autre banc de quartz aurifère, moins riche que le premier. »

Il nous reste à parler de la région minière la plus féconde de l'Afrique : celle de Wassaw sur la côte d'Or.

Depuis longtemps les journaux anglais conseillaient la recherche de gisements d'or sur la côte de la Guinée supérieure. Il était évident que cette découverte serait extrêmement profitable au développement industriel et commercial de la contrée. Une foule de mineurs et d'émigrants arriveraient pour peupler le pays, rendu désert par les chasses des trafiquants d'esclaves, de telle sorte qu'une terre nouvelle serait conquise à la civilisation ; en outre, les mineurs s'étant acclimatés, si plus tard l'or ne se trouvait plus en aussi grande quantité, ils se mettraient à cultiver le sol. La Californie ne s'est colonisée que de cette manière.

Les montagnes de Kong étaient d'ailleurs bien connues pour l'abondance de leur or, et il ne semblait pas admissible que là où les nègres ignorants et inhabiles trouvaient moyen d'en recueillir de grandes quantités, les Européens, avec leurs procédés perfectionnés, ne retirassent pas d'immenses richesses.

Dans la longue chaîne qui s'élève par étages de la côte du golfe de Guinée au Soudan, on choisit tout naturellement comme point de recherche la côte d'Or déjà renommée pour ses sables aurifères.

En effet, M. Bonnat, l'intrépide explorateur français, en avait trouvé beaucoup dans le lit des rivières Axim et Prah, qui viennent se jeter dans le golfe de Guinée. M. Dawson, négociant indigène dont M. Bonnat avait invoqué le témoignage, disait que dans cette région, par le lavage des sables aurifères, des plongeurs nègres recueillaient de 150 à 200 francs par jour, en n'employant qu'un simple plat en fer avec lequel ils plongent et grattent le fond de la rivière. Avant qu'ils soient remontés à la surface, plus de la moitié de leur récolte est forcément retombée au fond ; quelle quantité donc ne remonterait-on pas avec un appareil perfectionné ! Ces affirmations sont peut-être exagérées, toutefois l'on sait que M. Bonnat et ses compagnons recueillirent une assez grande quantité d'or dans le lit des rivières susmentionnées, et qu'ils en auraient trouvé bien davantage s'ils n'avaient été contrariés par le temps, la crue des eaux, etc.

La saison du travail en rivière serait, d'après M. Bonnat, celle de décembre à mai, parce que pendant les autres mois, les rivières débordant, les fouilles sont difficiles sinon impossibles. Le riche pays de Wassaw, situé à peu de distance de la côte attirera aussi les mineurs et dès les premières recherches les résultats furent excellents. Une colonie d'Européens et de travailleurs indigènes ne tarda pas à se former autour des mines.

Les chefs du pays cédèrent facilement des districts aux compagnies qui, du reste, leur promirent une rémunération, et leur firent entrevoir tout le profit que la contrée et ses habitants devaient retirer de l'exploitation.

La première compagnie qui se forma fut française. Elle se nomma « Compagnie africaine de la côte d'Or. » Au mois d'août 1879 elle travaillait activement, au moyen de machines venues d'Europe, à une large et importante veine d'or. Les résultats obtenus étaient tenus secrets, mais il transpirait cependant à Axim, sur la côte, qu'ils avaient été surprenants.

Aussi dès le mois de décembre, l'*African Times* annonçait-il la formation en Angleterre d'une compagnie sous le nom de « Effuenta Gold Mines Company » pour l'exploitation immédiate d'un riche territoire nommé Effuenta dans le pays de Wassaw. MM. Dahse, agent général et Mac Carthy, ingénieur de cette compagnie, partirent d'Angleterre pour la côte d'Or le 13 décembre 1879. En même temps, un homme compétent, M. Harvey, le célèbre inspecteur des mines australiennes, n'hésitait pas à déclarer, après avoir examiné le sol jusqu'à quelques pieds de profondeur, qu'Effuenta et le pays avoisinant sont « remplis d'or. »

Actuellement la fièvre de l'or anime les habitants de Wassaw autant qu'autrefois les émigrants en Californie. Les mineurs, tant Européens qu'indigènes, appartiennent à quatre compagnies : 1° La « Compagnie africaine de la côte d'Or ; » 2° la « Compagnie des mines d'or d'Effuenta ; » 3° celle de « MM. F. et A. Swanzy » et 4° enfin la « Compagnie minière de la côte d'Or, » qui exploite les gisements d'Abbonluyakoon.

Nous ne pouvons que souhaiter aux chercheurs d'or un succès digne de leurs efforts. Non seulement ils retireront de leur travail une riche rémunération, mais ils apporteront à la côte occidentale de l'Afrique une certaine prospérité, par suite de l'établissement de relations toujours plus nombreuses et plus suivies, d'une part entre l'Europe et la côte, d'autre part entre la côte et l'intérieur. Il est même question déjà d'une ligne ferrée, pour relier les ports du golfe de Guinée avec le pays de Wassaw.

CORRESPONDANCE

Un de nos abonnés nous écrit :

Paris, 20 juin 1880.

Je viens de lire dans le numéro du 1^{er} juin de l'*Afrique explorée et civilisée* l'intéressant article sur « l'Élevage des Autruches au Cap et en Algérie. »

Permettez-moi de vous dire en peu de mots ce qui a été fait au Jardin d'essai à Alger, car là ce ne sont pas seulement quelques timides tentatives d'élevage qui ont eu lieu, mais bien des tentatives couronnées du plus entier succès, qui ont été faites par le directeur du Jardin, M. Rivière, dont il serait injuste de ne pas citer le nom quand il est question d'élevage d'autruches.

M. Rivière, en effet, depuis plus de dix ans étudie avec une patience rare les mœurs de ces intéressants animaux, et il est arrivé à obtenir d'une manière certaine la réussite de couvées entières.

Actuellement le Jardin d'essai d'Alger possède un troupeau d'une trentaine d'animaux, et la Compagnie Algérienne, dont ce Jardin est la propriété, vient de décider la création d'un grand parc à élevage à l'Oued Sly, près d'Orléansville. Il y a tout lieu de penser que, grâce aux connaissances approfondies de M. Rivière sur cette question, d'ici à peu d'années le parc d'Oued Sly sera peuplé de plusieurs centaines d'autruches. Ce sera là une nouvelle source de richesse pour l'Algérie, dont elle sera redevable aux patientes recherches de M. Rivière, et à la Compagnie Algérienne, qui ne laisse échapper aucune occasion de justifier son titre.

BIBLIOGRAPHIE¹

CINQ MOIS AU CAIRE ET DANS LA BASSE-ÉGYPTÉ, par *Gabriel Charmes*, 2^{me} édition, 1 vol. in-18°, fr. 3.50, Paris, Charpentier, 1880. — L'auteur de ce volume aurait pu voir en huit ou quinze jours tout ce qu'il y a de remarquable au Caire et dans les environs. Il a préféré y passer plusieurs mois pour s'imprégner de l'esprit de cette ville et en analyser le charme séducteur, afin de pouvoir mieux rendre ensuite les impressions que ce beau pays avait faites sur lui. Il y a pleinement réussi. L'intérêt que nous a procuré la lecture de cet ouvrage ne nous empêchera pas toutefois de faire une réserve à l'égard des opinions de M. Charmes sur l'esclavage tel qu'il existe en Égypte. D'accord avec lui dans sa sympathie pour le pauvre fellah toujours gémissant sous la courbache, la sollicitude que nous vouons à celui-ci ne nous rend pas indifférents au sort de l'esclave égyptien, et jamais nous ne comprendrons que l'esclavage puisse paraître chose si douce, si naturelle, si utile et si féconde que sa disparition y fût envisagée comme un vrai malheur. Nous nous en réjouissons au con-

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

traire comme d'un des progrès les plus heureux que ce pays pût faire dans les voies de la civilisation moderne. .

L'AFRIQUE ET LA QUESTION SOCIALE, par *Victor Meunier*. 4 pages folio. — Appel à la masse des travailleurs pour s'entendre, s'organiser, et créer, sous le nom de « Compagnie ouvrière des Indes françaises d'Afrique, » une société qui exploiterait les richesses naturelles du Sahara au fur et à mesure de l'exécution du futur chemin de fer, ajouterait ensuite à cette exploitation celle des richesses commerciales du Soudan, au profit de la classe entière des ouvriers, et substituerait dans toute la France l'association au salariat. On ne peut refuser à l'auteur de ces quelques pages une vive préoccupation du bien-être des classes laborieuses, non plus qu'une imagination enthousiaste qui, nous le craignons, se refroidirait au contact des réalités.

AS CONFERENCIAS E O ITINERARIO DO VIAJANTE SERPA PINTO, ESTUDO CRITICO, por *M. Ferreira Ribeiro*. In-8°, 901 pages. Lisboa, Cruz et C^{ia}. — M. Ribeiro, un des contradicteurs les plus compétents du célèbre voyageur Serpa Pinto, cherche dans son livre à réduire à ce qu'il appelle leur juste valeur les résultats scientifiques de ce voyage de dix-sept mois. Après avoir rendu hommage au courage de l'explorateur, M. Ribeiro, s'engageant dans une discussion serrée mais toujours courtoise, analyse les conférences données par son compatriote à Lisbonne, Paris et Sheffield, ainsi que quelques lettres adressées par lui à des notabilités géographiques, et il arrive à la conclusion que son voyage n'a donné que des résultats à peu près nuls au point de vue scientifique; s'appuyant sur des preuves nombreuses, il relève les erreurs et les contradictions dans lesquelles est tombé Serpa Pinto. Puis il aborde l'histoire des expéditions antérieures des Portugais dans la région comprise entre leurs provinces de l'ouest et celle de Mozambique, et, se fondant sur des documents qui font autorité, il conteste au voyageur les découvertes que celui-ci prétend s'attribuer. L'unique mérite de cette expédition lui paraît être dans une traversée hardie et rapide du continent africain, mais sans profit réel pour la science et la civilisation.

L'occasion se présentant de parler des colonies portugaises, l'auteur donne un aperçu des travaux qui ont été entrepris depuis 1877, pour doter ces provinces de routes, de chemins de fer et de lignes télégraphiques. Le livre se termine par un appendice sur la vive polémique qui s'est engagée dans la presse au sujet de Serpa Pinto.

BULLETIN MENSUEL ¹ (2 août 1880).

L'extension de la colonisation en Algérie est toujours une des premières questions à l'ordre du jour dans cette province; le programme de la commission du budget, auquel nous faisons allusion le mois passé, comportant la création de 300 villages nouveaux, doit certainement en hâter la solution. Quant à la région à choisir pour les y fonder, la plus favorable actuellement serait celle des hauts plateaux, dont la population clairsemée n'opposerait pas grand obstacle à la création de nouveaux centres; leur altitude, en outre (700^m à 1200^m), leur procure une grande salubrité, et les localités qui s'y trouvent sont, de toute la colonie, celles où les Français traversent le plus heureusement la période de l'acclimatement. Elles offrent ce qu'il faut pour alimenter les industries lucratives de l'exploitation de l'alfa, de l'élève du bétail, etc.; les eaux souterraines ou coulant à la surface du sol y abondent; les terres irriguées y comportent les cultures les plus variées, et si les procédés recommandés pour le reboisement par M. Reynard, sous-inspecteur de l'administration des forêts, sont appliqués, ces plateaux, aujourd'hui déboisés par suite de l'incurie des hommes, retrouveront leur antique fertilité. L'administration des forêts en Algérie va s'efforcer d'améliorer, par un vaste ensemble de mesures de différente nature, les conditions hydrologiques et climatiques de cette région, pour la rendre entièrement accessible à l'industrie européenne, et offrir à la colonisation algérienne un vaste et nouveau champ d'action.

En attendant, le réseau des lignes de chemins de fer de l'Algérie se complète, et les études en vue du Trans-Saharien vont être poursuivies. La commission supérieure, à laquelle ont été soumis les rapports des diverses missions, a voté l'approbation de celles de MM. Flatters et Soleillet, et en a décidé la continuation. En outre, et conformément à une proposition de MM. Choisy et Soleillet, appuyée par M. de Lesseps, et relative à l'établissement d'un télégraphe qui, avant le chemin de fer, mettrait en communication les populations indigènes et les habituerait à la civilisation française, elle a voté la construction immédiate d'une double ligne télégraphique de Laghouat à Ouargla par le Mزاب, et de Biskra à Ouargla par Touggourt.

¹ Pour améliorer notre *Bulletin*, que plusieurs de nos lecteurs ont trouvé trop aride, nous en avons sorti les faits sur lesquels nous n'avions que peu de renseignements; on les trouvera ci-après aux *Nouvelles complémentaires*.

Matteucci a pu poursuivre sa route d'Obéid à El-Facher plus rapidement qu'il ne l'espérait. Pendant que le prince Borghèse et le capitaine Massari se livraient au plaisir de la chasse au lion, au buffle, à l'autruche, il a gagné la capitale du Darfour, pour tout disposer afin que le cantonnement aux confins du Ouadaï pût s'effectuer avec ordre, avant que la saison des pluies ne vint abîmer les routes et les bagages. Comme dans le Kordofan, l'eau fait presque absolument défaut dans le Darfour; les indigènes s'en procurent habituellement au moyen de baobabs creusés, qui mesurent parfois 30 mètres de circonférence; ils les remplissent pendant la saison des pluies, de juin à septembre; l'eau s'y maintient fraîche, limpide et saine pendant huit mois. Matteucci a retrouvé au Darfour les souvenirs de la guerre de la conquête égyptienne, qui a jonché de ruines ce vaste territoire, semé la méfiance et éloigné le commerce des routes du Soudan. Il comptait ne rester que quelques jours à El-Facher et gagner Kolkol, à la frontière du Ouadaï.

Depuis longtemps la Société géographique italienne était préoccupée du sort de Cecchi et de Chiarini, et avait usé de tous les moyens en son pouvoir pour sortir des doutes que leur silence faisait naître. Elle avait donné à Martini l'ordre de se rendre du Choa à Kaffa, pour rejoindre les deux voyageurs ou au moins retrouver leurs traces. Avant d'appréhender l'arrivée de Martini au Choa, elle avait cherché, par l'intermédiaire de M. Greffulhe, à Zanzibar, à leur faciliter la route vers le lac Victoria. Enfin, elle avait donné à Piaggia une mission analogue à celle de Martini, et Piaggia s'était déjà avancé de Khartoum jusqu'à Fadasi. Malheureusement, la Société vient de recevoir d'Antinori une lettre de Cecchi lui annonçant la mort de Chiarini. L'expédition italienne équatoriale a été arrêtée et retenue à Ciola, sur la route de Kaffa, par la reine du Ghéra; c'est là que Chiarini est décédé, de mort naturelle, le 5 octobre 1879, ainsi qu'un missionnaire que Mgr Massaia avait chargé d'accompagner l'expédition. Deux lettres expédiées par Cecchi à Antinori ne sont pas arrivées à destination. C'est par une troisième lettre, datée du 22 décembre et apportée par un indigène chrétien, qui réussit à la cacher en la tenant pliée dans un scapulaire, que la fatale nouvelle est parvenue à Antinori. Cecchi était encore retenu et surveillé de près à Ciola. Antinori devait agir auprès de Ménélik pour obtenir sa libération. Le roi a promis de faire pour cela tout ce qui sera en son pouvoir.

Le journal l'*Esploratore* de Milan vient de recevoir des nouvelles du Dr Junker qui, grâce aux travaux de Marno pour débarrasser le Nil des bancs d'herbes qui l'obstruaient, a pu remonter le Bahr-el-Gebel jusqu'à

la Grande Seriba de Meshra-el-Rek, où il a rencontré Gessi. Il a eu l'occasion de constater la reconnaissance des esclaves libérés pour celui qui les a délivrés des mains des négriers, et aussi l'anxiété avec laquelle ces pauvres déshérités pensent au jour où leur défenseur devra les quitter pour d'autres missions. Junker allait partir pour Giurghattas (?), d'où il comptait pénétrer dans le Mombouttou par une route plus occidentale que celle suivie par Schweinfurth, passant par Narouma et Mbio. Il espérait pouvoir, en 1881, s'établir pour quelque temps dans le pays de Mounsa et explorer de là toute cette partie de l'Afrique centrale.

Depuis une année, l'attention de la Société des Missions américaines s'est portée sur la région comprise entre le désert nubien et le lac Albert, où M. Arthington la pressait de fonder une mission, en lui offrant un subside considérable pour l'y encourager. Après avoir consulté le colonel Chaillé-Long, le colonel H.-G. Prout, Gordon pacha et Felkin, elle s'est décidée, pour des motifs divers, à établir une station près de l'embouchure du Sobat dans le Nil. Les nègres, du Sobat à l'équateur, n'ont pas subi l'influence du mahométisme; ce sont de vrais patens qui accepteraient volontiers des missionnaires. Cette région est placée sous la protection du gouvernement égyptien, et l'appui déjà prêté par lui aux presbytériens unis d'Amérique, qui ont 35 stations dans la Basse-Égypte, permet d'espérer sa protection pour les stations du Haut-Nil; les communications avec Khartoum par bateaux à vapeur sont fréquentes; enfin, en cas de maladie, les missionnaires pourraient aller passer la saison malsaine à Berber, localité salubre et exempte de la fièvre africaine, au sud du désert nubien.

L'espoir que nous avons conçu pour l'Ouganda, du séjour en Angleterre des trois Ouagandas envoyés par Mtésa auprès du gouvernement de la reine, ne semble pas devoir se réaliser, quoique l'accueil qui leur a été fait ait été très cordial. Les ambassadeurs ont visité avec un vif intérêt les fabriques du Lancashire et du Staffordshire, et, dans la réception que la reine leur a faite le 14 mai au palais de Buckingham, Namkaddi, le principal chef, a dit : qu'envoyés par leur souverain pour voir si tout ce qu'on lui avait dit de la puissance de l'Angleterre et de la reine était vrai, ils avaient vu leur attente dépassée sur tous les points. Le 22 juin ils se sont embarqués pour Aden, où ils ont dû prendre le bateau à vapeur pour Zanzibar, accompagnés par M. Felkin. Ils sont chargés de présents royaux pour leur souverain; mais, à leur arrivée dans l'Ouganda, ils trouveront l'état des choses bien empiré depuis leur départ! Les nouvelles de la fin de 1879 étaient encore favorables;

le roi, les chefs, le peuple manifestaient un vif désir d'instruction ; mais une missive du 7 janvier vient de nous apprendre qu'ils sont tous retournés aux superstitions de leurs pères. Les parents de Mtésa et les chefs ont persuadé au roi que la Loubari ou Moukasa (le Neptune du Victoria Nyanza) pourrait le guérir, et ont fait venir à Roubaga la personne en laquelle l'esprit de cette divinité est censé résider, et qui, prétendant posséder un pouvoir surnaturel et la faculté de prédire l'avenir, exerce sur l'esprit de tout le peuple, particulièrement sur les insulaires et les pêcheurs, une énorme influence.

Un moment, M. Mackay crut avoir obtenu de Mtésa qu'il ne la recevrait pas, mais les instances de la famille et des chefs l'emportèrent. Dans une séance solennelle, à laquelle furent appelés les missionnaires, le roi leur déclara que ce qu'il leur demandait c'était de lui fabriquer des fusils et de la poudre, et qu'il n'avait nul besoin de leur enseignement, pas plus que de celui des Arabes. « Que les Arabes aient leur religion et vous la vôtre ; quant à nous, leur dit-il, nous aurons celle de nos ancêtres. » On peut bien penser que les Arabes profitèrent des dispositions dans lesquelles ils voyaient Mtésa pour l'exciter contre les Anglais. Et le roi de reprocher aux missionnaires de n'être venus dans l'Ouganda qu'en vue d'épier le pays. A quoi les chefs ajoutèrent que les Anglais voulaient changer les institutions pour les rendre conformes aux leurs, ce qui était un acheminement à la conquête. Défense fut faite aux missionnaires d'enseigner. Après quoi les chefs, profitant de la faiblesse du roi, le menacèrent, s'il ne recevait pas la Loubari, de le déposer et de mettre à sa place un de ses fils sur le trône. Maîtres de l'armée comme ils le sont, cette substitution ne leur eût pas été difficile. Aussi la Loubari est-elle venue, entourée de satellites, chantant, buvant du pombé à en être tous ivres, et suivie d'une foule immense avec accompagnement de tambours, de fifres, de cors, etc. Elle a prophétisé la guerre ensuite de la venue des blancs, n'a point fait prendre de remèdes au roi, s'est bornée à des incantations qui n'ont amené aucun changement dans l'état du malade, puis elle est repartie pour l'île où elle fait sa résidence, après avoir reçu des vaches, des esclaves et d'autres dons.

On comprend que les missionnaires anglais ne sont plus reçus à la cour. Les nombreux élèves qui venaient demander l'instruction dans leur demeure ont cessé de s'y rendre, les chefs les ayant menacés de les tuer s'ils continuaient à fréquenter les leçons des Anglais. La position des missionnaires romains n'est pas meilleure.

Au reste, l'Ouganda est menacé d'une guerre avec le sultan du

Rouanda qui a adressé une lettre injurieuse à Mtésa. En outre, les populations des États voisins, dont le territoire est périodiquement ravagé par les Ouagandas, sont prêtes à se révolter, en sorte que cette vaste région qui, pendant quelques années, avait paru s'ouvrir à la civilisation, va retomber probablement dans la barbarie, à moins que les ambassadeurs ouagandas ne réussissent à y exercer une influence favorable.

Heureusement, les nouvelles des expéditions internationales sont d'une nature plus réjouissante. A la date du 9 mars, MM. Popelin et Carter étaient à Karéma avec M. Cambier, auquel ils aidaient à terminer les constructions de la station. Celle-ci avait déjà été appelée à remplir le rôle hospitalier assigné par la Conférence de Bruxelles aux stations de l'Association internationale. En effet, les missionnaires d'Alger s'étant vus dans la nécessité de laisser une partie de leurs bagages à quelques journées de Karéma, faute de pouvoir trouver des porteurs, M. Cambier, informé du fait, s'empessa de leur envoyer 52 de ses hommes, qui transportèrent ces bagages jusqu'à Karéma. En outre, comme les missionnaires avaient épuisé leur provision de marchandises d'échange, M. Cambier leur céda une certaine quantité des siennes et ils purent continuer leur voyage.

M. Popelin se préparait à traverser le Tanganyika. Il comptait établir sur la côte occidentale un poste, pour y laisser provisoirement une partie de son matériel et de ses marchandises d'échange, et en faire son dépôt de ravitaillement. De là il a dû s'avancer vers le Manyéma.

M. Carter était sur le point de se mettre en route pour Zanzibar, en vue de préparer une nouvelle entreprise, qui sera tentée au printemps prochain, pour la capture et le dressage des éléphants d'Afrique.

MM. Cadenhead, Burdo et Roger étaient heureusement arrivés à Hitoura, localité voisine de Tabora. MM. Burdo et Roger annonçaient l'intention d'aller à Kékoungou, dont ils n'étaient éloignés que d'une journée de marche et où ils désiraient visiter la tombe de M. Vautier.

Les ânes, que MM. Mackinnon et Sanford ont généreusement offerts à l'Association internationale, ont très bien résisté jusqu'ici aux fatigues du voyage. Un seul est mort. On peut espérer que les autres arriveront sains et saufs à Karéma, où ils pourront rendre de grands services.

La dernière expédition de la Société des Missions de Londres a mis 95 jours pour se rendre de la côte à Oudjidji; mais l'on calcule déjà que, lorsque la route du Nyassa au Tanganyika sera construite, le voyage par Quilimane et le Nyassa pourra se faire en une cinquantaine de jours, la plus grande partie de la route pouvant être parcourue en bateau à vapeur; le trajet du Nyassa au Tanganyika se ferait en 30 jours.

Le royaume d'Oumzila, au N.-E. du Transvaal, recevra prochainement une mission américaine qui fera mieux connaître ce pays, compris entre celui des Matébélés et les possessions portugaises. L'autorité portugaise n'est reconnue que le long des côtes; au delà, celle d'Oumzila s'étend jusqu'aux monts Chitivatangas, prolongation de la chaîne du Drakenberg. La région basse est salubre de juillet à octobre, en sorte que les Européens peuvent la traverser pendant ces mois-là; Chilwana, sur la côte, offre un port sûr, et une voie par eau jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur où le pays est ouvert et libre de marécages. Sur le plateau (1000 mètres), le climat est salubre. Le sol est fertile et produit des cocotiers, des cannes à sucre, de gigantesques baobabs; on y voit de beaux jardins; de vastes terrains y sont cultivés en commun. Un certain nombre de Zoulous sont répandus dans ce royaume, dont le peuple, en grande partie, parle le zoulou, ce qui y faciliterait la fondation d'une station. Si les missionnaires américains réussissent à s'y établir, ils pourront entrer en communication avec les missions du Nord du Transvaal, et leur procurer des moyens de transport beaucoup moins longs et moins coûteux que ceux dont elles disposent jusqu'ici.

Le petit royaume des Barolongs, dans l'État libre, vient d'être agité par des troubles qui ont bien failli compromettre la sécurité de ce coin de terre, qu'un correspondant du *Cape Argus* appelait naguère un royaume modèle, un ordre parfait y régnant avec la liberté la plus large. En effet, sous l'influence des missionnaires, le chef Maroko, qui résidait à Taba N'chu, travailla dès son avènement à améliorer le sort de son peuple; avec le temps, il réussit à lui faire adopter graduellement les meilleures habitudes des blancs, sans le faire renoncer à celles des natifs qui lui paraissaient bonnes; il prohiba l'importation des spiritueux et put voir les Barolongs demeurer sobres, industriels et prospères.

Il y a quelques années, se sentant trop âgé pour régner, il remit le pouvoir à un fils de son frère Tlala auquel il avait succédé, Sipinare, qu'il reconnaissait avoir droit au premier rang. Il le présenta au Président de l'État libre comme l'héritier du pouvoir, et Sipinare fut accepté comme tel par tous les Barolongs. A la mort de Maroko, il fut, le 13 avril, déclaré chef par tous les conseillers assemblés à cet effet. Mais Samuel, fils aîné de Maroko, par une première femme, mécontent de ce résultat, formula des prétentions, informa son cousin qu'il voulait convoquer le Conseil de la tribu, sur la grande place de Taba N'chu, pour consulter le peuple sur les droits de succession. Sipinare répliqua qu'il résisterait par la force à cette tentative de révolution, et en donna

avis au gouvernement de l'État libre en lui demandant son avis sur la conduite à tenir. Le Conseil exécutif l'engagea à éviter soigneusement toute effusion de sang et à se tenir sur la défensive. L'agitation se répandit dans la tribu. Les deux chefs écrivirent au Président de l'État libre, qui délégua à Taba N'chu un shériff pour les engager à demeurer en paix, offrant en même temps son arbitrage et annonçant qu'une troupe de 600 hommes stationnait sur la frontière pour observer les événements. Sipinare accepta la proposition d'arbitrage que refusa Samuel. L'agitation redoubla. Sans perdre de temps, le Président députa à Taba N'chu deux membres du pouvoir exécutif, et donna aux troupes l'ordre d'intervenir en cas de conflit. Grâce à ces mesures énergiques il prévint une lutte sanglante; le différend a été aplani et le droit de Sipinare reconnu. Choisi par le peuple, il a déjà fait ses preuves. Jusqu'au moment des troubles, noirs et blancs avaient été parfaitement contents de son administration, et l'on ne peut douter que, sous son gouvernement, ce petit état ne continue à marcher dans la voie de progrès ouverte par Maroko.

D'après le *Daily-News*, les Zoulous se montrent peu satisfaits de l'administration des treize petits princes entre lesquels sir Garnet Wolseley a partagé le territoire de Cettiwayo. Une députation de 200 Zoulous, parmi lesquels les hommes les plus influents du pays, s'est rendue, dans les derniers jours de mai, à Natal, pour exposer à Sir H. Clifford, gouverneur local, les griefs des indigènes contre le nouvel ordre de choses et demander instamment le retour de Cettiwayo, qui, suivant eux, a été beaucoup calomnié. Le correspondant du *Daily-News* ne dit pas quelle a été la réponse de Sir H. Clifford.

Les travaux de l'Association internationale de Bruxelles ont suggéré à un ancien gouverneur des colonies portugaises en Afrique, M. San Januario, l'idée que le Portugal devrait profiter de la position de ses colonies sur les deux mers pour envoyer deux expéditions qui, partant des deux côtés, auraient pour but de se rencontrer dans l'intérieur, après avoir établi, de distance en distance, des stations hospitalières, commerciales et scientifiques. Si cette idée se réalisait, nous aurions ainsi deux lignes de stations à travers l'Afrique, l'une dans le bassin du Congo, l'autre dans celui du Zambèze, et le centre mystérieux livrerait enfin tous les secrets qu'il dérobe encore à nos yeux.

Les comptoirs anglais établis au Cap Juby s'affermissent et développent leurs relations avec l'intérieur. Installés en face de l'île Fuerte Ventura, du groupe des Canaries dont ils ne sont séparés que par un

bras de mer de 80 kilomètres, ils ont un bâtiment à vapeur qui fait journellement le service entre le Cap Juby et ces îles. Ils sont en rapports suivis avec l'Adrar et le Soudan, en particulier avec le cheik Mohammed Beyrouk de l'Oued Noun, maître d'un grand pays, qui fait personnellement un grand commerce avec le Soudan et désire depuis longtemps se rendre complètement indépendant du Maroc ; mais il ne peut le faire qu'autant qu'il trouvera à vendre les productions de l'Afrique centrale hors des marchés du sultan de Fez, et à acheter ailleurs que sur ces mêmes marchés les marchandises d'Europe qui lui sont nécessaires. Aussi a-t-il accepté avec empressement les relations que lui ont proposées les Anglais ; il les protège et fait cause commune avec eux ; dernièrement même son fils a été mené à Londres et reçu par le prince de Galles.

Le Dr Lenz espérait arriver à Tombouctou vers la fin de mai ; il écrivait, le 13 avril, qu'il avait pu quitter Sidi Escham, et qu'après avoir cheminé pendant trois jours au travers de montagnes désertes, il avait été reçu très amicalement à Maribda par le cheik Ali in Fum el Hossan, qui avait bien voulu diriger tous les préparatifs pour le voyage du désert, et organiser une petite caravane de marchandises pour Tombouctou. Cette circonstance devait lui permettre de voyager en sûreté. De Tombouctou il voulait essayer de gagner St-Louis.

La Conférence de Madrid, relative au protectorat des Puissances européennes sur les indigènes servant d'agents consulaires ou employés par les légations et consulats, et sur les *censeaux*, agents indigènes employés par les négociants étrangers, a terminé ses travaux en laissant à peu près les choses dans le *statu quo*.

Les représentants des Puissances ont en outre rédigé, en faveur de la liberté de conscience, un mémorandum demandant que le libre exercice de tous les cultes soit reconnu dans le Maroc, et que ni la religion ni la race ne puissent jamais être un motif pour établir devant la loi une différence entre les musulmans et les non musulmans, ni servir de prétexte pour priver ces derniers d'un droit civil quelconque ou les empêcher d'exercer librement toutes les professions ou industries permises aux sujets musulmans de l'empire. Le plénipotentiaire marocain s'est engagé à faire connaître à son souverain les vœux des représentants des Puissances, en même temps qu'il a donné à ceux-ci communication d'une lettre du sultan relative aux Juifs de l'empire. Le sultan promet qu'ils seront traités avec justice, et leur reconnaît, en tant que sujets et tributaires, les mêmes droits qu'à tous les musulmans. Il a donné des ordres

aux gouverneurs des villes, des ports et de la campagne pour qu'ils reçoivent les plaintes des Juifs et y fassent droit, menaçant de peines très sévères ceux qui agiraient arbitrairement à leur égard.

Nous espérons que, sur ce point au moins, la Conférence de Madrid aura ouvert pour le Maroc une ère de progrès. Malheureusement cet empire voit éclater à chaque instant des rebellions parmi les tribus qui en composent la population; actuellement celles de la Kabylie sont en état de révolte, sous un chef qui formerait le projet de marcher sur Fez. Nous aurons sans doute, le mois prochain, à transmettre à nos lecteurs des renseignements plus détaillés à ce sujet.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'expédition allemande, que le Dr Stecker devait conduire au Bornou, vient de renoncer à explorer cette région; elle se dirigera, par l'Abyssinie, vers les grands lacs de l'équateur.

M. Madoni, envoyé avec M. Agazzi dans le pays des Somalis, par la Société d'exportation de Brescia, vient de mourir à Berbéra.

MM. Prada et Medici viennent d'accomplir, pour le compte de la maison Lattuada de Souakim, une mission commerciale à Khartoum, où sera fondé un comptoir sous la direction de M. Prada.

MM. Van den Brogard, major du génie, et Beleu, lieutenant, ont été chargés par le roi des Belges d'une mission spéciale d'exploration en Nubie, afin de faciliter de ce côté les voies de communication avec le centre de l'Afrique.

Les Bassoutos n'ont pas obtenu ce qu'ils demandaient. Letsié a fait une proclamation les engageant à rendre les armes. Il a renvoyé les siennes, mais elles ont été interceptées par les jeunes gens, et deux chefs ont conseillé ouvertement à la population de ne pas céder aux ordres anglais. Les indigènes fidèles au gouvernement britannique ont été attaqués; Maseru, résidence du colonel Griffith magistrat anglais, est menacé. Des troupes ont été mises à sa disposition.

On a constaté dans la colonie de Natal l'existence de houille, de fer, de cuivre. M. Nort, ingénieur des mines, qui a rendu de grands services dans la colonie du Cap, va en étudier la distribution et la qualité.

L'explorateur allemand Büchner a été empêché de pénétrer jusqu'au lac Sankorra; il a dû revenir à Moussoumba.

Le comte de Semellé est arrivé à Bonny, d'où il remontera le Niger avec un équipage de noirs pris à Sierra Leone.

Une cinquième compagnie, française, vient de se constituer pour l'exploitation des mines d'or de Wassaw.

Un contrat vient d'être passé avec une compagnie anglaise pour un chemin de fer

de 300 kilom. partant de Monrovia (Libéria), en vue de relier un jour ce port aux sources du Niger.

Un crédit de neuf millions a été voté par la Chambre française pour la ligne de Dakar à Saint-Louis et un autre de cent mille francs pour la mission de Savorgnan de Brazza.

M. Soleillet a dû s'embarquer le 20 juillet pour retourner à Saint-Louis.

Malgré de graves revers éprouvés au moment d'atteindre le Niger, la mission dirigée par M. Gallieni a pu continuer sa marche vers Ségou-Sikoro.

VOYAGE DE MM. CAPELLO ET IVENS DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE¹

Dans une séance solennelle de la Société de géographie de Lisbonne, tenue le 15 mars sous la présidence du ministre de la marine, et à laquelle assistait toute la famille royale, MM. Capello et Ivens ont exposé les résultats de leurs travaux en Afrique.

Le président ouvrit la séance par une brève allocution, puis il donna la parole à M. Capello, qui débuta par quelques mots sur l'origine de l'expédition. Il la montra ensuite partant de Benguéla, et se dirigeant vers le Bihé par les districts de Dombe Grande, Guilenguès et Caconda. Dans la description du pays parcouru il en fit ressortir la division naturelle en trois régions : le littoral, la partie montagneuse et le plateau, en fixant les altitudes moyennes de ces deux dernières à 900^m et 1500^m. Le littoral est formé par la dégradation des montagnes adjacentes ; c'est la région la plus malsaine. La région montagneuse paraît être de l'époque tertiaire ; elle est riche en minerais (fer, cuivre, etc.) ; la végétation en est magnifique, le climat tempéré ; aussi les Européens s'y portent-ils parfaitement. La troisième région ressemble parfois à une plaine, mais ses ondulations plus ou moins étendues déterminent les bassins de fleuves importants, tels que le Cunéné et le Quanza ; la flore en est moins variée que celle de la région montagneuse ; le climat s'améliorant à mesure qu'on s'élève, l'altitude de ce haut plateau fait de cette région la plus salubre des trois. On y distingue deux saisons bien tranchées : le *cacimbo*, d'avril à août, et la saison des pluies de septembre à mars. Pendant le *cacimbo* l'atmosphère est dégagée de nuages ; le vent du S. E. domine, modéré le matin, un peu plus fort vers trois heures. En octobre, en novembre et en mars, la pluie est plus abondante qu'en janvier et en février, qu'on appelle les mois de la *quiangala*.

¹ Ce compte-rendu est accompagné d'une carte annexée à cette livraison.

Les tribus que l'on rencontre sur le plateau de Bihé sont celles des Mocuissos¹, des Mondombas, des Mahumbas, des Quimbaires, des Baillundos, des Bihénos et des Ganguellas. Le type humain devient plus parfait à mesure qu'on avance vers l'intérieur. Le vêtement des populations consiste en une peau ou en un simple morceau de drap. Elles se nourrissent d'*infunde* de farine de maïs ou de manioc; dans les banquets solennels on y ajoute un peu de viande. Les femmes doivent non seulement préparer les aliments pour leur mari, mais encore cultiver la terre. Très fréquenté autrefois, le Bihé a beaucoup perdu de son importance depuis la suppression de la traite. Les Bihénos sont très commerçants; ils exploitent la cire des Ganguellas et l'ivoire du Mucusso et d'autres régions, en vue des marchés de Benguéla et de Catumbella. C'est sur le plateau de Bihé que se trouvent les sources du Quanza, du Cunéné, du Cubango, etc. Les explorateurs ont rectifié les coordonnées du Bihé par le passage de Mercure sur le disque du soleil.

Après un arrêt, motivé par les pluies et par le manque de porteurs, qui les obligea à abandonner une bonne partie de leur matériel, ils se dirigèrent vers le Quanza qu'ils traversèrent par 12° lat. S. environ, en un endroit où il a de 50 à 60^m de large, avec une profondeur de 3^m et une vitesse de 2,5 kilom. à l'heure. Les sources de ce fleuve, déterminées par M. Capello, se trouvent dans une lagune de 5 à 6 kilom. de longueur sur 3 kilom. de largeur. Après avoir visité le Cuibo, les explorateurs traversèrent le pays des Ganguellas pour chercher à découvrir les sources du Quanza. Ce pays produit beaucoup de cire et ses montagnes sont riches en minéraux divers, dont le fer est le plus abondant. Les habitants sont de grande taille, robustes et très commerçants, mais ils abusent de l'eau de vie, qu'ils reçoivent des Bihénos en échange de leurs produits.

Avant d'aborder le Quanza, les voyageurs explorèrent le Loando, qui prend sa source sur le plateau de Quioco et, après une série de rapides, se jette dans le Quanza. Sa largeur moyenne est de 65^m; ses eaux abondent en poisson dont se nourrissent les tribus voisines.

Les explorateurs atteignirent ensuite la région des sources du Quanza, qu'ils déterminèrent ainsi que celles du Cassaï, le grand affluent du Congo, et celles du T'Chicapa (le Quicapa de Schütt) tributaire du Cassaï. Les sources de ces rivières sont à 1800^m, sur le plateau de Quioco, partie

¹ Ignorant la prononciation exacte de beaucoup de noms propres de cette région, nous avons conservé l'orthographe du manuscrit que nous avons eu sous les yeux. Nous n'avons pas pu d'ailleurs les faire figurer tous dans la carte.

de la région élevée qui, s'étendant de l'O. à l'E., forme la séparation des grands bassins du Congo et du Zambèze. Les sources du Cassaï, qui portent ici le nom de Cauen, sont à 16 kilom. S. O. de celles du Quanza. Il se dirige d'abord à l'Est, puis tourne au Nord pour aller rejoindre le Congo. Le T'Chicapa prend sa source au N.-E. de celles du Quanza, passe à l'Est de Quimbundo¹ et va se jeter dans le Cassaï.

Les tribus qui habitent la région traversée par le Cassaï sont, en allant du S. au N., celles des Macosas, des Matabas, des Cauris, des Peindez, des Maiacas, etc., à l'O. du Cassaï, et celles des Sambas, des Calundas, des Moluas, des Cauandas, des Cachellangas et des Zuala-Mavumos à l'E. du même fleuve. Ces derniers ont la peau de l'abdomen prolongée jusqu'à la moitié de la cuisse, de là leur nom qui signifie *peau de l'abdomen*. Quelques-unes de ces tribus sont anthropophages.

Après avoir terminé l'étude du plateau de Quioco, les voyageurs commencèrent celle du Quango. Pour la faire mieux, ils se séparèrent malgré le petit nombre de porteurs dont ils pouvaient disposer (de 60 à 70). Capello explora la rive droite du fleuve dont Ivens suivit la rive gauche; ils s'étaient donné rendez-vous à Cassangé. Dans cette partie de l'exploration ils eurent à lutter avec des difficultés de toute espèce. Le terrain très accidenté était couvert d'une végétation si abondante, que parfois le feu seul permit de triompher des obstacles qu'elle opposait aux progrès des travaux, rendus plus difficiles par la mauvaïse volonté des *Sobas* (chefs), par le manque de nourriture et de porteurs. Enfin et malgré tout, ils arrivèrent à Cassangé, accablés de fatigue et souffrant de la faim et de la fièvre, mais ayant exploré le Quango dès son origine.

L'étude de ce fleuve est rendue difficile par les irrégularités de son cours; il suit toutes les ondulations d'un terrain raviné en tous sens, qui le force à faire de nombreux détours. En sortant du plateau de Quioco, il coule au N. à travers un pays montagneux et fertile et reçoit un grand nombre d'affluents, dont quelques-uns sont pour la première fois marqués sur la carte de MM. Capello et Ivens. Pendant la saison des pluies ses eaux montent de 2^m,60 au-dessus du niveau moyen, ce que M. Ivens put constater à la trace laissée par les eaux, lors de la dernière crue, sur les arbres voisins du bord. Son cours est coupé par des rapides et des catactes, dont les plus importantes sont celles de Caparanga, de N'Zamba et de Toaza. Voici ce que M. Ivens dit de celle de Caparanga:

« C'est vraiment un magnifique spectacle que celui qui s'offre à l'explo-

¹ Voy. Carte de l'Itinéraire de Schütt, 1879-80, liv. 8.

rateur, lorsque s'avançant vers le N. il arrive au bord du ravin de Moganpo, qui domine à l'O. tout le bassin du Quango. D'une hauteur de 1300^m il voit le terrain s'affaisser tout d'un coup de 500^m, pour former une dépression qui s'étend vers le N. en une immense plaine, où habitent les Bangalas dans un rayon de 70 kilom. L'aspect imposant du Quango, serpentant dans cette vaste plaine, nous invitait à nous reposer; mais je voulais déterminer la position de la cataracte de Caparanga, et me dirigeai vers l'E. C'est la première cataracte importante du Quango. Reserré par les montagnes, il se précipite en une magnifique nappe d'eau de 35 à 40^m de largeur et de 50^m de hauteur, sur les rochers de granit qui forment son lit; puis tournant brusquement à l'E. il traverse le district du Quembo, et se dirige vers le N. en arrosant le pays des Bangalas. »

Après s'être ravitaillés à Cassangé, les explorateurs songèrent de nouveau à se séparer pour continuer à étudier le Quango comme ils l'avaient fait jusque-là. A cet effet ils se portèrent vers l'E. jusqu'à la *senzala* du *Soba* Banza-et-Lunda, dont les dispositions belliqueuses les forcèrent de s'arrêter. Retournant à Cassangé, ils essayèrent d'atteindre le Quango par le N. N. O., mais après une marche de 30 kilom. vers le N. ils s'arrêtèrent, dans le voisinage d'une région marécageuse qui s'étend le long du Quango et les empêcha de le traverser. Renonçant à l'atteindre de ce côté, ils se portèrent de Cassangé vers l'O., à travers les terrains marécageux qui forment le bassin du Lui, affluent du Quango. Ils tentèrent encore d'atteindre ce dernier en faisant une diversion au N., mais cette tentative n'eut pas de meilleurs résultats que les précédentes. Alors ils se dirigèrent vers le Lucalla et visitèrent les rapides de Fabo et Lianzundo, puis ils parvinrent au district du Duque de Bragança, qui devait servir de base aux travaux qu'ils allaient tenter au Nord.

En effet, en avril 1878, ils traversèrent la Jingu, région arrosée par de nombreux affluents du Quango; le plus important est le Cambo, dont, pour la première fois, les sources furent bien déterminées. Ils découvrirent ensuite celles du Hambé, affluent du Cambo, par 8° lat. S., et suivirent la rive gauche de cette rivière qui, recevant de l'O. un grand nombre d'affluents, est un des plus importants tributaires du Quango. Ils traversèrent le district de Hungo, où ils visitèrent le *Soba* Mafuchilla, qui les força de s'enfuir sous peine d'être dépouillés par lui de tout ce qu'ils avaient. Ils découvrirent dans cette même région plusieurs affluents importants du Quango, tout à fait inconnus jusqu'ici.

Dans une région marécageuse, dont la partie orientale s'appelle Quiteca N'bungo, tandis que celle de l'Ouest se nomme Sosso, ils détermi-

nèrent la position de plusieurs des lagunes qui y sont semées à profusion ; aussi sont-ils portés à croire qu'elles constituent le soi-disant lac Aquilondo, qui selon toute vraisemblance n'existe pas. La faim les obligea de revenir sur leurs pas, à travers la contrée qui limite à l'O. le bassin du Quango, et ils déterminèrent la position des sources de plusieurs affluents considérables de ce fleuve. La partie méridionale de cette région est, pour son climat et ses productions, très importante : la canne à sucre y atteint des proportions énormes ; le jujubier (?) y est si abondant et y acquiert un tel développement que son fruit forme une grande partie de la nourriture des naturels ; le tabac, le coton, le manioc couvrent les bords des rivières ; le gibier aussi y abonde.

Après avoir étudié cette contrée les explorateurs se dirigèrent vers le Lucalla, affluent du Quanza, et le suivirent jusqu'aux districts du Duque de Bragança et d'Ambaca. Congédiant alors une partie de leurs porteurs, ils suivirent la rive droite du Lucalla, et firent toutes les observations nécessaires pour rectifier les données des anciennes cartes sur le cours de cette rivière. La traversant, ils se rendirent à Pungo Andongo, dont le territoire est mieux connu sous le nom de Pedras Negras (Pierres Noires), grands conglomérats d'un aspect étonnant. De là ils suivirent le Quanza jusqu'à la côte, déterminant les cataractes et les rapides, au nombre de quinze, qui obstruent son lit jusqu'à Dondo.

M. Ivens termina la conférence par les conclusions suivantes :

1° Des trois régions parallèles à la côte, celle des montagnes est, sous bien des rapports et notamment pour l'agriculture, la plus importante.

2° Les fleuves du plateau et de la région montagneuse sont d'une importance très limitée pour le commerce, car les premiers, coulant parallèlement à la côte, sont peu utiles pour le transport des marchandises vers le littoral, et les seconds, ayant leurs sources à de grandes altitudes, sont coupés par des cataractes qui les rendent presque innavigables.

3° L'élévation rapide des terres, à partir du littoral, rend difficile la solution de la question des voyages à l'intérieur.

4° Au point de vue de la salubrité, le plateau l'emporte sur les autres régions.

5° Les tribus limitrophes des possessions portugaises se ressentent beaucoup du contact des Portugais, et si l'influence de ceux-ci ne s'est pas étendue au loin, c'est à cause de la difficulté des communications avec l'intérieur.

6° Quoique l'agriculture ne soit pas encore très développée à l'inté-

rieur, il n'est pas moins certain aujourd'hui que la province d'Angola est immensément riche, et qu'elle n'a besoin, pour faire valoir ses richesses, que de routes et d'hommes de bonne volonté.

Augusto CARDOZO.

L'ESCLAVAGE ET LA TRAITE EN ÉGYPTÉ

Les personnes qui s'intéressent aux progrès de la civilisation en Afrique se réjouissaient des mesures prises par Ismaïl pacha et des victoires de Gordon pacha, de Gessi, de Messedaglia et d'Emiliani, sur les négriers du Haut-Nil, victoires qui permettaient d'espérer pour toute l'Égypte, y compris ses possessions du Soudan, la suppression de la traite, et, dans un avenir peu éloigné, celle de l'esclavage. Mais des faits récents viennent d'ébranler les espérances des amis de la civilisation, et de leur faire comprendre la nécessité de redoubler d'efforts et de vigilance. Nous voulons parler de l'arrivée de caravanes du Darfour à Siout, signalées dans nos précédents numéros.

On avait craint beaucoup que la démission de Gordon pacha et la nomination de Réouf pacha au poste de gouverneur général du Soudan, ne fussent pour les trafiquants une occasion de reprendre leurs honteuses opérations, mais on ne croyait pas que l'ancien fléau reparaitrait aussi promptement. Dès que les marchands du Darfour apprirent qu'ils n'avaient plus à craindre le retour de Gordon ni son remplacement par un Européen, ils firent sortir de leurs retraites la marchandise humaine qu'ils y amassaient depuis longtemps, et l'expédièrent à Siout directement, par l'ancienne route de commerce qui met en communication l'Égypte avec les territoires du Soudan central. Heureusement l'attention d'un instituteur de l'école de la mission américaine à Siout, M. G. Roth, d'origine suisse, était éveillée. Au premier bruit de l'arrivée d'une caravane d'esclaves venant du Darfour, il sortit de la ville pour en examiner le campement. S'informant auprès des marchands des objets de commerce qu'ils avaient apportés, il obtint pour réponse que c'étaient des plumes d'autruche, de la soude, des chameaux et un peu d'ivoire, mais on lui affirma qu'il n'y avait point d'esclaves. Quand plus tard il eut rejoint la caravane elle-même, il s'assit au bivouac avec les gens qui la composaient, s'entretint avec eux du Darfour et du Soudan, et à sa grande surprise vit beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles; bientôt on se hasarda à lui offrir des esclaves pour le prix de 20 à 25 napoléons. S'il en eût eu le pouvoir, il aurait immédiatement essayé de déli-

vrer ces malheureux des mains de leurs mattres, mais se sentant trop faible, voyant briller autour de lui des glaives sous lesquels il fût bien vite tombé s'il eût agi sans réflexion, et sachant qu'à Siout même il ne trouverait personne pour l'appuyer, il courut au Caire, et se fit donner une lettre de recommandation pour le consul général anglais, qui le conduisit à Riaz pacha dont il réussit à attendrir le cœur. Quittant alors le Caire avec 108 soldats et trois pachas, il s'empara de la caravane composée de 188 personnes et de 600 chameaux. Après avoir entouré le camp, il pénétra à l'intérieur avec la plus grande prudence, suivi d'un détachement de soldats, et arracha des mains des marchands 70 esclaves qu'il mit en lieu sûr. Puis il fit occuper par des soldats les diverses routes qui conduisent à Siout, avec ordre de ne laisser sortir de la ville aucun noir. Mais le lendemain les soldats ayant été retirés, les esclaves qui avaient été cachés dans la ville purent être emmenés sans difficulté. Un des pachas, que le gouvernement avait adjoints à M. Roth, ne voulait s'emparer que des gens de la caravane, qui prétendaient que les jeunes filles et les garçons, au nombre de 35, étaient leurs femmes, leurs filles et leurs domestiques. M. G. Roth sachant que beaucoup de personnes de Siout étaient venues au camp pendant la nuit pour introduire des esclaves dans la ville, voulait les faire arrêter toutes, au moins pour avoir leurs noms. Le pacha ne le permit pas et M. Roth ne put que protester au Caire. Les récits que lui firent les esclaves déchiraient le cœur : la plupart avaient été enlevés de nuit et quelques-uns d'entre eux portaient encore au cou les cicatrices de leurs fers. Le voyage d'El-Fascher à Siout avait été, d'après eux, des plus pénibles. Ils avaient dû marcher cent jours de suite dans le désert, sous un soleil ardent, ne recevant qu'une nourriture chétive et une eau mauvaise. La conséquence de ces fatigues surhumaines, que la plupart des esclaves ont à endurer, est une consommation lente. Après avoir reçu leur lettre d'affranchissement à Siout, les esclaves libérés furent conduits au Caire, mais M. Roth ne peut dire ce qu'ils sont devenus. — Informé de l'arrivée d'une seconde caravane de 160 personnes et de 500 chameaux, il en donna connaissance au consul anglais et put encore délivrer 90 esclaves. — Un troisième convoi a encore été amené à Siout, et les esclaves qui le composaient ont aussi reçu la liberté. M. Roth estime qu'il doit y en avoir beaucoup dans l'oasis de Chargeh, car, dès que les trafiquants ont vent de quelque chose, ils ne se montrent pas.

En attendant, le gouverneur de Siout et les fonctionnaires chargés de l'exécution des lois relatives à la traite seront traduits devant une cour

martiale. En outre, le gouvernement égyptien a chargé le comte Sala, officier autrichien, d'une mission spéciale, et nommé Osman pacha Galib au poste de gouverneur de Siout. Le khédive parait prendre le plus grand intérêt à la question de la traite, et fait des efforts sérieux et énergiques pour mettre un terme à ce trafic, mais il a à lutter contre la nature du pays et surtout contre les mœurs des peuplades de cet immense royaume, qui s'étend jusqu'au Darfour, à l'équateur et au delà du golfe d'Aden. Il a besoin d'être appuyé par les puissances européennes, et tout spécialement par l'Angleterre dont l'aide ne lui manquera pas.

Aux premières nouvelles de cette reprise de la traite en Égypte, l'Association anglaise pour la suppression de l'esclavage a envoyé à lord Granville une députation, pour recommander l'établissement à Khartoum d'un consulat anglais, dont la surveillance s'étendrait à tout le Soudan et jusqu'aux rives de la Mer rouge, et de vice-consulats à Massoua, Hodeïda et Souakim. Elle a demandé en outre que le khédive fût engagé à modifier le traité existant avec l'Angleterre, en vue d'abolir immédiatement le statut légal de l'esclavage en Égypte. Cette mesure n'entraînant pas un bouleversement des conditions sociales et industrielles, parait devoir contribuer mieux que toute autre à la prompte cessation de la traite dans cet empire. Lord Granville a fait très bon accueil à la députation, et répondu que la modification du traité ferait l'objet de l'attention du gouvernement, que le cabinet étudiait les mesures à prendre quant à la surveillance consulaire, et qu'il examinerait les observations faites à ce sujet par la députation.

D'autre part, une interpellation a été adressée, dans la Chambre des Communes, au sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères, par Sir J. Kennaway, qui a demandé si l'attention du gouvernement s'était portée sur cette réapparition de la traite dans le Darfour ainsi que dans les autres provinces de l'Afrique centrale et équatoriale, et sur le fait que les ordres donnés par le colonel Gordon pour sa suppression auraient été annulés; si de plus le gouvernement de S. M. compte prendre les mesures nécessaires, pour assurer de la part de l'Égypte l'exécution de ses engagements publics et internationaux relativement à l'esclavage. Sir C. Dilke a répondu que les renseignements, fournis par le consul général anglais en Égypte, portaient que les bureaux seraient organisés de manière à rendre les gouverneurs des villes responsables de leur efficacité, que les routes des caravanes seraient gardées par la force armée sous un commissaire nouvellement nommé, homme d'un grand caractère, autrefois au service de l'Autriche, le comte Sala; que des ordres très

sévères ont été donnés par le gouvernement égyptien pour la suppression du trafic, et enfin que le gouvernement de S. M. fera tout ce qui sera en son pouvoir pour assurer l'exécution de la convention.

Avant tout il faudrait tâcher de découvrir la patrie des enfants volés à leurs parents, pour pouvoir les restituer à qui de droit. Là où cela ne sera pas possible, il est à espérer que l'État se chargera de leur éducation, et que les bureaux décrétés par Ismaïl pacha auront à s'en occuper. Si le bruit qui courait au Caire était vrai, que les enfants libérés avaient été distribués gratuitement à de riches familles turques et égyptiennes, et renfermés dans des harems où ils ne reçoivent ni éducation ni instruction, leur condition équivaldrait à celle des esclaves et leur libération n'aurait été qu'un vain mot.

Le décret du 1^{er} janvier 1878 a bien statué que la première mesure à prendre pour arriver à la suppression de l'esclavage était de pourvoir à l'éducation des esclaves libérés. Elle est dans l'intérêt de l'État, car il n'y a que l'éducation générale et saine d'un peuple qui puisse lui fournir une base solide, lui assurer le bien-être qui donne la puissance et la considération, tout en garantissant au gouvernement une existence durable.

Quels qu'aient pu être les succès obtenus par la guerre, le problème de l'esclavage est trop complexe pour qu'on puisse le résoudre à coups de canon. MM. Wilson et Felkin, qui ont accompagné en Europe les trois ambassadeurs ouagandas envoyés par Mtésa à la reine d'Angleterre, ont pu constater, en traversant le théâtre de la guerre entre Gessi et Suleiman, que malgré les victoires du premier la traite y existe encore, et Matteucci écrivait récemment que les rigueurs déployées n'empêchent pas l'esclavage d'y subsister. Par les moyens violents on n'arriverait qu'à faire disparaître de l'Afrique les anciens habitants.

On ne peut pas prétendre frapper l'esclavage au cœur de l'Afrique, là où existe encore la barbarie la plus féroce ; ce sont les pays déjà civilisés, comme l'Égypte, qui doivent commencer par donner l'exemple, et l'on peut fermer les marchés égyptiens et turcs conformément aux conventions. Quand les marchands ne trouveront plus de débouchés pour arriver à la mer ils devront renoncer à la traite.

Il est nécessaire en outre de fixer à l'affranchissement un terme équitable, et de propager parmi les esclaves l'idée de liberté, pour que leurs maîtres se sentent obligés de les traiter avec beaucoup d'humanité, et pour qu'au jour de l'affranchissement rien ne résiste aux légitimes réclamations des esclaves.

En même temps il faut s'efforcer de faire comprendre à celles des popu-

lations de cet immense empire, qui ne s'occupent qu'à faire la guerre aux tribus voisines pour enlever des femmes et des enfants et les traîner ensuite par bandes sur les marchés, qu'au delà des montagnes, du désert et de la mer, il y a des peuples disposés à échanger les produits de leur industrie, non plus contre de la chair humaine mais contre les productions naturelles du sol africain ; on ferait ainsi entrer les noirs, par les relations commerciales, dans le concert des nations civilisées.

Et, à tous les efforts déployés dans ce sens, devront nécessairement s'en ajouter d'autres, pour faire pénétrer partout en Égypte les principes du christianisme et détruire les préjugés que l'islamisme entretient dans le monde musulman, préjugés dans lesquels les partisans de l'esclavage trouvent un encouragement. On ne peut pas dire que ce soient les Arabes qui aient créé l'esclavage et la traite en Afrique ; ces deux fléaux y existaient longtemps avant eux. Mais ce que l'on peut dire c'est que, quoique le Koran réclame en faveur de l'esclave et enjoigne au maître de le traiter avec humanité comme une créature de Dieu, les musulmans en général ne font pas d'eux-mêmes opposition au principe de cette odieuse institution ; ce sont actuellement des Arabes musulmans qui perpétuent le trafic des noirs et contrecarrent les mesures prises par les nations civilisées pour supprimer la traite. Aussi, pour assurer à l'Égypte une place honorable parmi les États civilisés, faudra-t-il encourager et soutenir les travaux des Sociétés missionnaires et de leurs écoles dans la Haute et dans la Basse-Égypte, ainsi que dans la vallée supérieure du Nil, afin qu'aux petits foyers existant aujourd'hui s'en allument d'autres, d'où rayonneront jusqu'aux extrémités de l'empire la lumière et la bienfaisante chaleur de la charité, qui nous fait voir dans tout homme un frère et nous commande de lui procurer la liberté dont nous jouissons nous-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE ¹

DIE GEOGRAPHISCHE ERFORSCHUNG DES AFRIKANISCHEN CONTINENTS, von Dr P. Paulitschke. 2^e édit. — Wien (Brockhausen und Bräuer), 1880 ; in-8°. — L'histoire des découvertes en Afrique a été écrite plusieurs fois, soit dans son ensemble, soit par fragments. Il semble donc facile, par un simple travail de compilation, de rédiger un mémoire sur

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

ce sujet. Plus longue et plus ardue est la tâche du véritable historien, qui, laissant de côté ce qu'ont pu faire ses devanciers, recourt sans cesse aux sources primitives, et ne donne la relation d'un voyage que lorsqu'il la tient de l'explorateur lui-même ou, à son défaut, d'un écrivain contemporain. Certes, cette manière d'écrire l'histoire est bien la meilleure en tous points. M. le Dr Paulitschke est un adepte de cette méthode, car son ouvrage contient une foule de notes, qui indiquent dans quel récit de voyage ou dans quel auteur ancien ou moderne il a puisé ses renseignements. Aussi pouvons-nous dire, après avoir lu sa relation, qu'elle nous inspire une entière confiance.

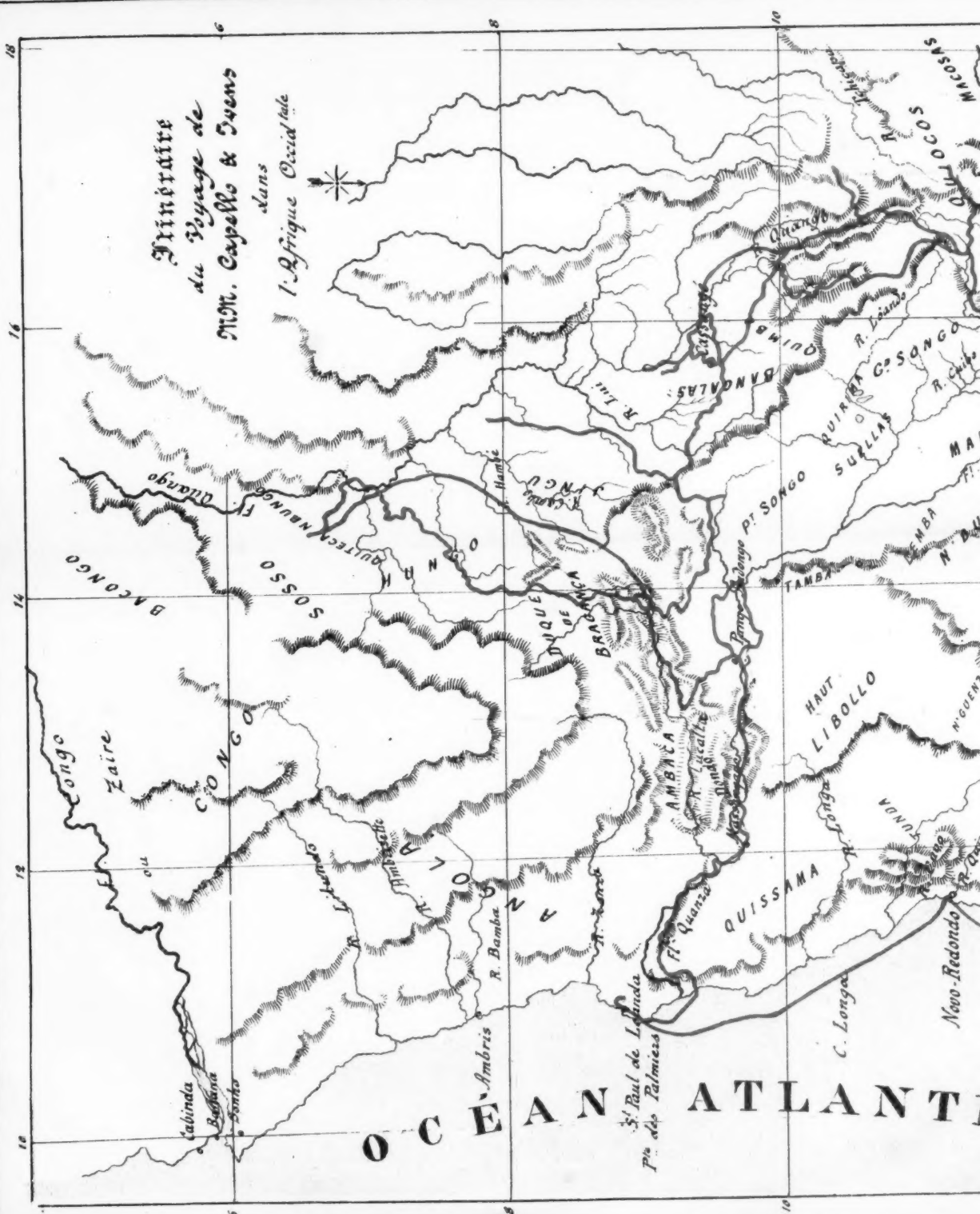
Si nous l'examinons d'une manière quelque peu détaillée, nous y retrouverons une division tout à fait logique, dans laquelle chaque période tient exactement la place qu'elle doit occuper. C'est ainsi que l'époque ancienne, divisée en quatre périodes, n'embrasse que 34 pages et le moyen âge 26, tandis que l'ère moderne occupe tout le reste du volume, c'est-à-dire plus de 240 pages.

Il y a peu de chose à dire de l'époque ancienne, si ce n'est que l'auteur ne s'arrête guère à l'expédition organisée par Néchao, au sujet de laquelle de grandes polémiques ont été soulevées, non plus qu'au périple d'Hannon, ce général carthaginois qui poussa, dit-on, jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Dans la partie qui traite du moyen âge, nous signalerons une description fort remarquable des progrès et du rôle des Arabes en Afrique à cette époque, et le fait que l'auteur n'a pas parlé des établissements que les marins de la ville de Dieppe avaient fondés sur la côte de Guinée, bien avant les voyages des Portugais dans ces parages.

C'est surtout dans la description des voyages modernes que le talent de l'auteur se révèle. Nous connaissons peu d'ouvrages qui traitent ce sujet d'une manière aussi lucide, aussi complète. M. Paulitschke, qui signale toutes les découvertes jusqu'à la fin de mars 1880, s'est entouré de tous les documents nécessaires, de tous les journaux qui pouvaient lui apporter quelques renseignements. Nous avons constaté avec plaisir que *l'Afrique explorée et civilisée* a été consultée plusieurs fois. Nous voudrions donner une analyse étendue de cette description consciencieuse, mais la place nous manque. Nous ne pouvons que renvoyer les personnes qui s'intéressent à l'Afrique, et surtout les savants, les chercheurs, à l'ouvrage lui-même. Ils y trouveront tous les voyages modernes classés par régions, et une table chronologique fort instructive.



dans
l'Afrique Occidentale.



BULLETIN MENSUEL (6 septembre 1880).

Aux progrès déjà réalisés en Algérie, résumés dans un de nos derniers numéros, s'en ajoutera bientôt un nouveau, préparé par M. Albert Grévy, gouverneur général, auquel est due déjà la substitution du régime civil au régime militaire dans une grande partie de la colonie. Jusqu'ici le système de colonisation reposait sur le principe de la concession gratuite de la terre, qui détermine et encourage le flot de l'immigration, mais à laquelle sont attachées des conditions qui entravent grandement la liberté d'action des attributaires. Il arrive souvent que des capitalistes désireux de créer de grandes entreprises, vinicoles ou autres, font des demandes de terre, mais sont arrêtés par la rigueur de la législation existante. Un projet de loi, déposé en mars dernier et que le Parlement discutera dans sa prochaine session, corrige les inconvénients du mode d'aliénation conditionnelle actuel, et fait en même temps une large place au régime de la vente, ce qui permettrait aux capitalistes de coopérer à l'œuvre coloniale par l'acquisition de terrains domaniaux.

Entre Alger et Tunis a été construit par une Compagnie française (Bône-Guelma) un réseau de chemins de fer, destinés à relier Alger au port de la Goulette, à 17 kilomètres de Tunis. Cette dernière ville et le port susdit étaient unis déjà par une petite ligne appartenant à une compagnie anglaise, qui, après des négociations avec M. Géry, président de la Société française d'une part, et avec M. Rubattino, président de la Compagnie de navigation italienne d'autre part, négociations qui ont fait craindre pour la bonne harmonie de la France et de l'Italie, l'a vendue à ce dernier appuyé par le gouvernement italien. Le consul de France a demandé, pour la Compagnie Bône-Guelma, la concession d'un chemin de fer de Tunis à Rhadès, au bord de la mer, et au sud de la Goulette. Le bey, lié par un article de la concession de la ligne de Tunis à la Goulette, n'a pas pu l'accorder. Mais, déjà en février, la Compagnie de construction des Batignolles avait fait entreprendre des études pour l'établissement d'un port à Tunis même, en creusant le lac salé qui s'étend entre Tunis et la mer. La création de ce port permettrait aux navires de s'approcher très près de la station tête de ligne de la voie ferrée de la Compagnie Bône-Guelma, assurant ainsi à cette ligne un débouché direct vers la mer. D'après une dépêche du *Temps*, le port même de Tunis vient d'être cédé à une Société française, et le bey s'est engagé à ne concéder aucune ligne de chemins de fer avant de s'être entendu préalablement avec le gouvernement français.

Le gouvernement égyptien vient de prendre une décision qui, avec les mesures mises en vigueur contre les trafiquants d'esclaves, ne peut que contribuer à amener la suppression de ce commerce. D'après une circulaire du ministre de l'intérieur, ceux qui achèteront des esclaves seront passibles des mêmes peines que ceux qui les vendent. D'autre part, les pèlerins musulmans de la Tripolitaine, de Tunis, de l'Algérie et du Maroc, qui ne se faisaient aucun scrupule de ramener sur les vaisseaux de la Méditerranée de jeunes esclaves achetés à la Mecque, en seront empêchés désormais. Un règlement publié par le sultan rappelle que le gouvernement impérial ottoman a promulgué des lois défendant le trafic des esclaves noirs, et prescrit à « quiconque voyagerait à bord d'un navire à pèlerins, et serait accompagné d'une personne de service, de l'un ou l'autre sexe, d'avoir pour cette dernière un certificat signalant le nom, l'âge, les traits et la condition sociale à laquelle elle appartient. Les capitaines des navires à pèlerins sont tenus d'exiger la présentation de ce certificat, et de livrer ceux qui en seraient dépourvus aux autorités du port d'embarquement. Ils doivent de même dénoncer la présence à bord des personnes faisant commerce d'esclaves. »

Dans la mer Rouge, les bonnes relations de l'Italie avec les tribus qui confinent au territoire de la baie d'Assab se consolident. M. de Amezaga, commandant de l'« Esploratore, » a réussi à conclure avec elles des traités d'amitié, par lesquels elles se sont engagées à envoyer leurs produits à Assab, où ils seront échangés contre des articles de fabrication italienne. La colonie italienne a déjà bâti à Assab une petite ville dont les maisons sont en bois. On commence cependant à en construire quelques-unes en maçonnerie. Il y a entre autres une usine où l'on travaille le fer et où l'on fabrique des machines et même des appareils de précision. Les indigènes d'Assab, les Dunkalis, accoutumés aux vexations et aux mauvais traitements que les Égyptiens leur faisaient subir, n'étaient pas tout d'abord dans les meilleures dispositions pour la colonie naissante. Mais lorsqu'ils ont vu que ceux qui visitaient l'établissement italien étaient bien reçus et traités avec bienveillance, la défiance a commencé à se dissiper. Plus d'un Dunkali nomade est venu à Assab pour échanger des marchandises.

Matteucci est heureusement arrivé aux confins du Darfour, et a dû se rendre à Tama, à trois jours seulement de la capitale du Ouadaï, soit pour se rapprocher le plus possible de ce royaume, soit pour bien faire comprendre le but pacifique qu'il poursuit. Les membres de l'expédition espèrent que leur manière de vivre et leur mansuétude persuaderont le

sultan de Tama de l'honnêteté de leur dessein et, que les difficultés du voyage au Ouadaï seront ainsi levées.

Une lettre de Matteucci du 12 juin, publiée par l'*Exploration*, annonce que le sultan Yussef du Ouadaï lui a permis de visiter le Bornou, le Baghirmi, l'Adamaoua et le Sokoto. De là il compte gagner le golfe de Guinée; puis revenir par le Fezzan, Mourzouk et Tripoli; si des difficultés surgissent, il reviendrait par le Darfour.

Nous avons reçu de M. le secrétaire général de l'*Association internationale africaine* la triste nouvelle de la mort de MM. Carter et Cadenhead, assassinés à Mpimbwé, par Mirambo allié à Simba, dans le trajet de Karéma à Zanzibar, où ils se rendaient pour préparer une nouvelle entreprise en vue de la capture et du dressage des éléphants d'Afrique. Dieu veuille que nous n'ayons pas d'autres désastres à apprendre au sujet des expéditions internationales! Mais la dépêche qui nous a été communiquée ne nous paraît pas rassurante à cet égard. M. Popelin, qui devait traverser le Tanganyika et s'avancer vers le Manyéma, a dû sans doute renoncer à son projet, car il est à Tabora, d'où il a annoncé la fatale nouvelle à M. Greffulhe, et où il se trouvait le 10 juillet avec MM. Van den Heuvel, Burdo et Roger. M. Cambier seul était resté à Karéma. Pour le moment, la création des stations internationales à fonder au delà du Tanganyika, dans la direction du Congo, semble devoir être ajournée. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'après avoir jusqu'ici pris comme base de ses expéditions la côte orientale, la Commission exécutive, encouragée par des succès qu'elle pouvait croire assurés, vient d'organiser une cinquième expédition, qui a dû s'embarquer le 14 août à Liverpool pour le Congo. Elle est composée de M. Bracconier, lieutenant, de M. Valcke, sous-lieutenant, de M. P. Nève, sous-ingénieur, et de M. Van Heste, officier de marine, qui a déjà acquis l'expérience des régions équatoriales. Après avoir rejoint Stanley sur le Congo, l'expédition s'enfoncera dans l'intérieur. M. le lieutenant Harou la rejoindra plus tard; pour le moment il est chargé d'une mission spéciale en Afrique, pour l'accomplissement de laquelle dix mois environ lui sont nécessaires.

Pendant que nous en sommes aux entreprises placées sous le patronage de S. M. le roi des Belges, disons encore quelques mots de l'œuvre que poursuit Stanley, plus ou moins associé aux travaux de la Société internationale africaine. Il représente à la côte occidentale l'œuvre scientifique et humanitaire de cette Association, et l'œuvre pratique, commerciale et industrielle d'un Comité international, composé de Belges,

de Français, d'Anglais, de Hollandais, philanthropes et en même temps industriels et commerçants, qui s'est constitué pour faire faire des études nouvelles et plus complètes de la grande voie du Congo. Cette association des intérêts de la science et de ceux de la civilisation, à laquelle S. M. a promis son puissant concours, est une sage et heureuse combinaison qui présente de grandes chances de succès.

Retournons à la côte orientale où M. Thomson est revenu, après avoir heureusement exécuté tout son programme. Depuis le 16 janvier il a traversé le Tanganyika, d'Oudjidji au Loukouga qu'il a descendu pendant plusieurs jours; empêché par l'hostilité des natifs de pousser jusqu'au confluent du Loualaba, il a repassé le lac, est rentré à la station missionnaire de la côte occidentale, puis a rejoint, à l'extrémité sud du lac, Chouma et les hommes de l'expédition qui l'y attendaient. De là, par une route nouvelle, qui lui a permis d'explorer le lac Hikoua non visité jusqu'ici, il a regagné la côte et touché à Zanzibar où il s'est embarqué pour l'Angleterre. Tout ce que l'on sait jusqu'à présent de cette expédition, s'accorde pour faire espérer que les communications entre la côte et le Tanganyika s'établiront par la voie du Chiré et du Nyassa; les conditions de durée, de salubrité, de sécurité et d'économie que présente cette voie, l'emportant de beaucoup sur celles offertes par la route de Zanzibar à Oudjidji par Tabora.

A la Réunion, la question de l'immigration indienne risque de nuire aux bons rapports existants entre la France et l'Angleterre. Les colons, ayant détruit leurs plantations de caféiers et de girofliers, pour ne plus planter que la canne à sucre que ne veulent pas cultiver les laboureurs créoles, ont dû, surtout depuis l'émancipation des esclaves, appeler dans l'île des milliers de coolies indiens sujets de l'Angleterre. Ceux-ci se plaignent de ne pas être traités comme ils le devraient, et d'être tenus dans un état voisin de l'esclavage. L'Angleterre a adressé à la France une note diplomatique demandant que des conventions protectrices de ses sujets soient consenties par les colons, sinon elle s'opposerait au recrutement de ses sujets indiens pour la colonie. Les producteurs de sucre se sont émus. En revanche, les laboureurs créoles et les ouvriers indigènes ne seraient point fâchés de voir cesser cette concurrence qui leur cause un grand préjudice, les coolies indiens travaillant pour le minime salaire de fr. 12,50 par mois. Le Conseil général a été saisi de la question de savoir s'il convenait à la colonie d'accepter la note anglaise, impliquant l'obligation de consentir à la présence dans la colonie d'un protecteur spécial, fonctionnaire anglais, ayant le droit d'ins-

pecter les propriétés où sont employés des Indiens, et d'enlever au Conseil général de la Réunion la faculté de modifier le chiffre des dépenses affectées à leur protection. Le Conseil général a repoussé ces deux conditions.

Depuis le mois dernier la situation du Lessouto s'est améliorée. La plus grande partie de la population refuse de se joindre aux chefs Masoupa (un fils de Moschech) et Lerothodi, qui ont pris l'initiative de la résistance. Une grande quantité d'armes ont été remises au magistrat dans le district de Lérivé. Letsié a recouvré une partie du bétail qui avait été enlevé aux natifs demeurés fidèles à l'Angleterre. Ceux de Bérée et de Thaba-Bosigo, qui avaient été attaqués par les rebelles, se sont réfugiés à Maserou, qui n'a pas encore vu l'ennemi.

Il n'en est pas moins vrai que la politique coloniale a soulevé l'opinion publique dans beaucoup de villes de l'Afrique australe, où l'on a réclamé en faveur des natifs, et que le haut commissaire de la Grande-Bretagne dans la Colonie, sir Bartle Frere, a été rappelé en Angleterre.

Le Héréro n'est pas moins troublé, et l'on peut craindre d'y voir éclater une guerre de race entre les Héréros et les Namaquas. Ceux-ci, anciens maîtres du pays, mais déchus par suite de leur paresse et de leur dissipation, sont devenus envieux et jaloux des Héréros plus riches, plus puissants par le fait de l'augmentation croissante de leurs troupeaux, mais aussi plus fiers, et dédaigneux à l'égard des Namaquas et des Bastards. La longue et extraordinaire sécheresse, les vols de bestiaux, presque à l'ordre du jour, dégénérant en expéditions guerrières, l'insécurité, l'incertitude de la situation politique depuis la prise de possession de Walfisch Bay par les Anglais, qui y ont envoyé quelques fonctionnaires, mais n'ont rien fait pour le maintien de l'ordre, ont beaucoup aggravé l'état des choses. Tous les habitants sont mécontents : les Bastards sont irrités contre les Namaquas et contre les Damaras des montagnes qui les volent ; les trafiquants blancs sont fâchés contre le gouvernement anglais, qui leur fait payer des impôts mais ne les protège pas dans leur commerce ; les Damaras des montagnes ont eu à subir beaucoup de cruautés et d'injustices de la part des Héréros, et sont poussés au désespoir par la disette des dernières années. En cas de guerre, il est probable que les blancs et les Bastards se joindront aux Héréros, et les Damaras des montagnes aux Namaquas. Jan Jonker, chef de Windhœck (dans les montagnes du Damara), a fait écrire au gouvernement de la Colonie du Cap, pour lui faire savoir qu'il se remet lui et son pays aux mains des Anglais, peut-être pour obtenir leur secours ou au moins leur neutralité

en cas de guerre. Probablement les Namaquas du pays de Héréro seront soutenus par les Grands Namaquas, ce qui pourrait rendre critique la situation des Héréros. Il y a déjà eu de petits conflits et des meurtres, qui indiquent une tension extrême dans les rapports entre les deux peuples. Une requête a été adressée par les missionnaires de la Société rhénane au gouvernement allemand, pour qu'il insiste auprès de l'Angleterre, afin que celle-ci, qui s'est attribué une sorte de protectorat sur le Héréro, y maintienne aussi l'ordre et la justice.

Le missionnaire Schröder, de Windhœck, vient de faire au lac Ngami une excursion en vue d'étudier la possibilité de fonder une station dans cette région, au milieu des Bushmens qui l'habitent et servent de guides aux nombreux chasseurs blancs qu'y attirent le gibier et les éléphants en particulier. L'endroit qui lui paraît le meilleur comme station serait Rietfontein, à cause de l'abondance d'eau et des facilités que présenterait cette localité, comme centre d'évangélisation chez les Bushmens d'alentour. Quoique ne comptant que 1500 (?) âmes, les Betchouanas sont la tribu dominante de cette région; venus de l'Est, ils ont assujéti les Macoubos qui se livrent à l'agriculture et à la pêche, et ils en ont fait leurs esclaves. Leur capitale, Morémis, compte 12,000 habitants. La Société des missions de Londres y a envoyé, il y a plus d'une année, deux évangélistes indigènes, que M. Schröder n'a pas vus; peu avant son arrivée ils avaient remonté le fleuve Okavango. D'ailleurs les Betchouanas désirent avoir un instituteur blanc. Cette exploration pourra avoir d'heureux résultats, le lac Ngami étant, comme le dit M. Schröder, la clef de l'Afrique centrale du côté du Sud.

Plus d'une fois déjà nous avons mentionné les progrès de l'exploitation des mines d'or de Wassaw; aujourd'hui l'*African Times* nous apporte des renseignements détaillés sur les travaux de la Compagnie française « African Gold Coast Company. » Son ingénieur en chef, M. Héral, extrait actuellement 40 tonnes de minerai par jour, et espère atteindre promptement 100 tonnes, la quantité d'or devant augmenter à mesure que les travaux avanceront. La valeur moyenne en est de L. 5, 4 s. par tonne. En ne comptant que 30 tonnes par jour à L. 4, on aurait un revenu de L. 3000 par mois et de L. 36,000 par an, ce qui permettrait de donner un bon dividende aux actionnaires. Trois tunnels ont été ouverts dans la montagne, coupant à 20^m de profondeur le filon actuellement exploité, qui a une inclinaison de 30^m et une épaisseur de 2^m. On peut le suivre pendant plus de 5 kilom. tout le long du flanc de la montagne. Les natifs qui, pendant des siècles, y ont travaillé, l'avaient

atteint; mais, manquant de machines, ils n'ont pu aller au delà du point où est arrivé le travail actuel, en sorte que désormais l'on exploitera un filon vierge. On peut penser qu'il en sera de même pour les autres compagnies, pour l'« Effuenta » en particulier, dont le filon susmentionné traverse toute la propriété. Le premier envoi d'or de la Compagnie française a dû avoir lieu en juillet, et être arrivé en août en Angleterre. M. Harvey, expert, dit que les perspectives de la Côte d'Or sont beaucoup meilleures que celles de l'Inde, dans la proportion de 5 à 1.

Au Sénégal, le développement des voies ferrées demandé par le ministre de la marine et des colonies, M. Jauréguiberry, subira un retard, la commission chargée de l'examen du projet de loi dont nous avons parlé dans notre 10^{me} livraison (p. 190), ayant renoncé pour le moment au tronçon de St-Louis à Médine, pour qu'il fût procédé, sur cette ligne, à des études aussi sérieuses et aussi complètes que possible; en revanche, il a été accordé au gouvernement les sommes nécessaires pour l'achèvement des lignes télégraphiques, pour la construction de nouveaux postes fortifiés le long du Sénégal, pour approvisionnements et personnel des brigades topographiques.

C'était en vue d'établir des relations d'amitié avec les populations dont le chemin de fer du Sénégal au Niger doit traverser le territoire, que M. le ministre de la marine avait envoyé une mission chargée de porter des présents considérables au chef le plus puissant de cette région, le sultan Ahmadou, de Ségou. Composée de plusieurs officiers de marine, MM. Galliéni, Piétri, Vaillères et Tautain, auxquels s'était joint M. Bayol, médecin de marine, chargé de représenter la France à Bamakou sur le Niger, elle était arrivée à Kita sans aucun incident notable, et si bien accueillie des indigènes que M. Galliéni avait pu passer des traités d'amitié avec tous les chefs. En entrant dans le Bélédougou, habité par des Bambaras, ennemis d'Ahmadou, elle devint l'objet de leur méfiance, de leurs mauvais procédés, et, avant qu'elle eût atteint Bamakou, elle fut attaquée par une armée entière de plus de 2000 Bambaras. Quoiqu'elle ne comptât qu'une trentaine d'hommes, elle n'en opposa pas moins une vigoureuse résistance à cette masse d'ennemis, qui lui tuèrent la moitié de son effectif et pillèrent son convoi d'ânes et de marchandises, d'une valeur d'au moins 150,000 francs. A la fin, les survivants de l'expédition durent s'enfuir vers le Niger, qu'ils traversèrent au risque de se noyer. Le chef de Bamakou, complice des Bambaras, refusa de les recevoir. Alors M. Galliéni et ses compagnons se séparèrent de M. Bayol, qu'ils chargèrent de porter à St-Louis les nouvelles

de l'expédition ; puis ils poursuivirent leur marche dans la direction de Ségou, où, d'après une dépêche de Médine, du 19 juillet, ils seraient arrivés et auraient reçu un accueil très sympathique. Le sultan Ahmadou a promis de faciliter leurs études, et de prendre les dispositions nécessaires pour qu'ils puissent travailler en toute sécurité sur le territoire soumis à sa domination. Un ami de M. Soleillet, M. Lécarré, qui explore dans ce moment la vallée du Niger, a heureusement rencontré M. Bayol sur la route de Bafoulabé à Kita ; sans cela il serait infailliblement tombé entre les mains des pillards. Rentré à Bafoulabé, il comptait y rester jusqu'à ce qu'il pût gagner le sud par la vallée de la Falémé. Ces circonstances rendent absolument nécessaire la création de nouveaux postes fortifiés le long du Sénégal, pour faciliter les études d'exploration, assurer et protéger les travaux destinés à relier au Niger la colonie française de l'Afrique occidentale. M. Bayol est heureusement arrivé en France.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le chevalier de Hesse Wartegg a exploré le sud de l'Algérie et de la Tunisie, et spécialement la région des Chotts.

L'expédition allemande en Abyssinie sera conduite jusqu'à Gondar par G. Rohlf, chargé de remettre au négous des présents de la part de l'empereur, et de nouer des relations commerciales. De là Rohlf reviendra en Allemagne, tandis que le Dr Stecker continuera sa route vers le sud.

Après avoir exploré la région du Haut-Nil, Messedaglia est arrivé au Caire. Gessi y est attendu venant de Khartoum. Le Dr Dutrieux a été appelé à faire partie de l'expédition du comte Sala contre les trafiquants d'esclaves.

Le comte de La Motte est de retour d'Égypte, où il était allé vérifier des études faites pendant de longues années sur la question du Nil.

Revenu du Darfour à Khartoum, Fraccaroli y a succombé à une atteinte de malaria, au moment d'entreprendre un nouveau voyage au Bahr-el-Ghazal.

M. G. Lombard, ancien officier, a été chargé par le gouvernement français d'une mission en Abyssinie et dans le royaume de Choa. Il doit étudier ces pays au point de vue de la topographie, de la statistique et de l'organisation civile et militaire.

Une expédition russe se prépare à remonter le Nil.

Le Dr Paulitschke (professeur au gymnase de Znaïm), est parti à la fin de juin pour la Nubie, où il doit faire des travaux hypsométriques.

Le capitaine Casati, voyageur italien, se rend au Bahr-el-Ghazal, d'où il cherchera à s'avancer vers le lac Tchad à travers le pays des Niams-Niams, pour étudier les relations entre l'Ouellé et le Chari.

Le voyageur Hildebrandt a recueilli de précieux renseignements sur les îles françaises de Nossi-Bé et de Nossi-Koumba, ainsi que sur Madagascar, où il a fait récemment une exploration.

Il est question de la pose d'un câble télégraphique entre l'île Maurice et Zanzibar.

Après avoir passé deux ans au sud de l'Afrique, le lieutenant suédois Een en est revenu, rapportant de précieuses collections d'histoire naturelle et d'ethnographie du Damara.

Le Rev. Comber a entrepris une expédition à la recherche d'une voie praticable de San Salvador à Stanley Pool.

Savorgnan de Brazza a quitté les factoreries de Lambarena pour se diriger vers le pays des Okandas.

Le comte de Semell remonte le Bénoué, avec un bateau à vapeur qu'il a fait construire *ad hoc* et qu'il a nommé l'*Adamaoua*.

Le Rév. Milum vient d'explorer le district qui s'étend entre le Niger et le pays de Yoruba.

La section télégraphique de Bakel à Bafoulabé est terminée, et les bureaux sont ouverts à la correspondance officielle et privée.

Un morceau de terre, formant à lui seul une île de 15,000 mètres carrés, vient de se détacher de l'île de St-Georges, une des Açores.

Quatre Israélites ont été assassinés au Maroc.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Dans un précédent article (1^{re} année, livr. 2), nous avons dit ce que la géographie doit aux missions chrétiennes; aujourd'hui nous voudrions montrer ce que celles-ci ont déjà fait pour la civilisation de l'Afrique, en commençant par la partie sud de ce continent.

Pendant longtemps et même jusqu'au commencement de ce siècle, l'opinion générale, fondée sur les renseignements fournis par les voyageurs, regardait les indigènes Hottentots, Bushmens, Cafres, Betchouanas, voués au fétichisme, à la polygamie et au cannibalisme, comme une race inférieure, incapable de civilisation; aussi l'idée de les faire sortir de la position où ils étaient n'abordait-elle pas les esprits.

Les Églises et les sociétés de missions protestantes, dont les agents sont si nombreux aujourd'hui dans l'Afrique australe, n'ont pas été les premières à se préoccuper du triste sort des populations païennes de l'Afrique. Longtemps auparavant, des missionnaires romains avaient reçu l'ordre de se rendre dans les territoires découverts par les Portugais au XV^{me} siècle, et y avaient des stations. Plusieurs d'entre eux se donnèrent beaucoup de peine pour y racheter des esclaves ou, du

moins, pour leur porter des consolations, et déployèrent un grand zèle en ce sens sur toutes les côtes d'Afrique; citons en particulier les Dominicains à Mozambique, au Monomotapa et à Madagascar, les Augustins à Mélinde, et tout spécialement le P. Gonzalve Sylveira qui mourut martyr au Monomotapa. Mais, s'ils réussirent parfois à gagner un chef ou un roi, et à obtenir de lui qu'il abolît l'infanticide, la polygamie et l'anthropophagie, il ne paraît pas qu'ils aient exercé une influence bien profonde, puisque, lorsqu'ils eurent quitté le pays, le christianisme disparut avec eux, et qu'aujourd'hui, à l'exception des territoires conservés par les gouvernements français et portugais, on n'en trouve guère de traces.

Il faut d'ailleurs reconnaître avec douleur que les commerçants portugais, espagnols, hollandais, français et anglais qui, dépouillant tout sentiment d'humanité, allaient acheter sur les côtes d'Afrique des milliers d'êtres humains pour les transporter et les vendre en Amérique, — échangeant ainsi l'esclavage domestique, depuis longtemps fort commun parmi les noirs, contre la traite et ses horreurs — devaient rendre toute œuvre missionnaire presque impossible, en déposant dans le cœur des noirs une défiance insurmontable à l'égard des blancs.

Quoi qu'il en soit, lorsque les protestants commencèrent leurs travaux dans la partie méridionale du continent, les Portugais déclaraient que les Hottentots étaient une race de singes, et qu'il était par conséquent impossible de les civiliser. Les préventions à l'égard des indigènes étaient telles que, dans la colonie du Cap, hollandaise alors, on lisait sur la porte de beaucoup d'églises : « Les chiens et les Hottentots ne peuvent entrer ici. » Il en était de même à Madagascar, où un gouverneur français accueillait les premiers missionnaires protestants par ces paroles : « Vous voulez rendre chrétiens les Madécasses ? Impossible ! Ils n'ont pas plus de jugement que le bétail privé de raison. »

Lorsque, en 1737, G. Schmid, envoyé par la Société des Frères moraves aux Hottentots, arriva au Cap, sa venue excita un vif étonnement parmi les Hollandais, qui virent dans son désir le comble de la folie. Sans se laisser arrêter par les railleries dont il est l'objet, il va s'établir à 200 kilom. de la ville du Cap, au milieu d'une tribu de Hottentots, tout étonnés de l'affection qu'il leur témoigne, et dont il a bientôt gagné la confiance, parce qu'au lieu de leur faire sentir sa supériorité, il adopte leur genre de vie. Quand il en a groupé dix-huit autour de lui, il se rend avec eux à Bavien Kloof (la vallée des singes), à 220 kilom. du Cap, sur les bords du fleuve Sergeants, y établit un jardin, élève une

hutte, cultive un champ, se met à instruire les sauvages et voit son travail réussir, mais sans pouvoir en recueillir les fruits. Obligé de s'éloigner, par suite de l'opposition des ecclésiastiques du Cap, et desservi en Hollande, où l'on avait répandu des préventions contre les Moraves, il mourut avant que l'œuvre pût être reprise. En 1792, de nouveaux Frères moraves se rendirent au Cap ; les Hottentots, qui s'étaient dispersés depuis le départ de Schmidt, se groupèrent de nouveau ; le village de Bavien Kloof s'accrut, des chapelles, des écoles, d'autres établissements publics y furent fondés. Malgré les difficultés que suscitèrent les paysans hollandais, dont les intérêts étaient menacés par les progrès des Hottentots dans la civilisation, la communauté s'affermir, et la transformation de la contrée en un jardin orné de belles plantations, lui fit donner le nom de Gnadenthal. De là, le travail des Moraves s'étendit parmi les Hottentots de toute la colonie ; de nouvelles stations furent fondées jusque dans la partie orientale, à Enon, près de la baie d'Algoa, où le sol se transforma aussi comme par enchantement, si bien que Halbeck, un des inspecteurs des missions moraves au sud de l'Afrique, pouvait écrire en 1821, après une visite à Enon : « Je me représentais toujours le désert et d'impénétrables taillis ; quel ne fut pas mon étonnement à la vue du tableau qui s'offrit à mes regards ! Au lieu du désert, de fertiles jardins et d'agréables habitations occupent la place où naguère vivaient les tigres. »

En même temps qu'ils instruisaient les Hottentots dans les principes du christianisme, les Moraves cherchaient à leur inspirer le goût du travail en commençant par l'apprentissage d'un métier utile. Ce n'était qu'après un certain temps de bonne conduite et d'une constante application au travail que les Frères les admettaient dans l'église et au baptême, comme la plus grande récompense qu'ils pussent leur accorder. La douceur avec laquelle ils instruisaient ces sauvages, l'amélioration rapide du sort de ceux-ci, excitaient l'admiration de ceux qui les visitaient ; aussi l'un de ces derniers, le prof. Lichtenstein, assignait-il aux Moraves, sous le rapport de la sagesse et du bon sens, le premier rang parmi ceux qui cherchaient à enseigner le christianisme aux peuplades barbares.

Les efforts et les succès des Moraves émurent à jalousie les chrétiens des deux mondes, et bientôt l'Afrique australe vit arriver successivement les missionnaires de la grande Société de Londres (1799), de celle des Missions de Hollande (1800), des Wesleyens (1814), des Presbytériens d'Écosse (1821), de la Société rhénane (1828), de celles de Paris (1830),

de Berlin (1834), des Missions américaines (1835), de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile (1838), de celle de Norwège (1842), de Hermannsburg (1854), des Missions finlandaises (1866), de l'Église libre du canton de Vaud (1874).

Impossible de passer en revue tous leurs travaux. Indiquons seulement ceux de quelques missionnaires, en commençant par ceux de la Société de Londres.

Ses premiers agents dans l'Afrique australe furent les Hollandais Van der Kemp et Kicherer, puis Edmond, Edwards, Campbell et Philip. Après une tentative infructueuse chez les Cafres, Van der Kemp se rendit à Graaf-Reinet, où il se mit à instruire les Hottentots, malgré l'opposition des colons qui se plaignaient de ce qu'en apprenant à lire aux indigènes on favorisait leur arrogance. Les préjugés étaient si tenaces, qu'après la guerre entre les Boers et les Hottentots, les premiers, en réponse à une demande de Van der Kemp de pouvoir fonder, en faveur des indigènes, une colonie distincte, désignèrent un emplacement tel que les Hottentots ne pussent y trouver de quoi vivre et qu'ils fussent forcés de se mettre au service des Hollandais. Dans ce désert aride, sans verdure, sans bois de construction et privé d'eau, ne s'éleva pas moins la station de Bethelsdorp, qui grandit au milieu des épreuves et contribua puissamment à la civilisation des Hottentots. Il en fut de même de celle de Pacaltsdorp, — ainsi nommée du nom de son fondateur le missionnaire Pacalt — où, déjà en 1819, Campbell constatait un changement qui dépassait son attente : « de méchant kraal qu'elle était primitivement, composé de misérables huttes de branches d'arbres, ayant à peine 60 habitants plongés dans une ignorance profonde, elle était devenue un beau village formé de bonnes maisons, ayant chacune un jardin bien soigné ; un haut mur d'enceinte l'entourait pour le garder contre les bêtes féroces. Vêtus à l'européenne, les Hottentots étaient tout heureux de pouvoir dire : « cette maison, ce jardin sont à moi. »

En 1818, le Dr Philip, envoyé au Cap comme inspecteur par la Société des Missions de Londres, y établit des écoles pour les indigènes dont il plaida la cause auprès du gouvernement anglais, si bien qu'il obtint, en 1827, un arrêt du Parlement par lequel tous les indigènes de de l'Afrique méridionale jouiraient de la même liberté et de la même protection que les Européens. En 1829 encore il contribua à la fondation d'un séminaire en leur faveur, sous le nom de « Collège du sud de l'Afrique. » Dès lors, et grâce aux travaux des missionnaires de plusieurs des sociétés nommées plus haut, les progrès ont été si marqués, que

M. Casalis, directeur de l'Institut des missions de Paris, a pu dire récemment que, dans la colonie du Cap, les Hottentots forment une population considérable de travailleurs libres, que beaucoup jouissent du droit électoral, et qu'il ne se trouve presque plus de païens parmi eux.

Nous pouvons également signaler de grands progrès réalisés par la Société des missions de Paris chez les Bassoutos. Ses premiers missionnaires en Afrique firent d'abord des voyages d'exploration avec le Dr Philip dans la colonie du Cap, chez les Cafres et chez les Betchouanas, au milieu desquels travaillait surtout Moffat, établi à Kourouman et auquel est due la première traduction de la Bible en séchuana. Mais bientôt ils choisirent comme centre de leur activité le pays des Bassoutos, peuplade Betchouana plongée, en 1843 encore, dans une ignorance et une misère profondes, vrais cannibales qui enlevaient avec une froide cruauté des hommes, des femmes, des enfants comme des animaux de chasse. Mais peu à peu, les travaux des missionnaires Arbousset, Daumas, Casalis, et leur influence sur le roi Moschech, changèrent la physionomie de la peuplade et du pays. Trouvé presque désert, par suite de dispersions causées par des guerres et des famines, le pays a été repeuplé; les bêtes féroces, qui s'étaient extrêmement multipliées et tenaient les malheureux habitants dans un constant état de terreur, ont complètement disparu. La monogamie y a remplacé en grande partie l'ancienne polygamie; l'on y rencontre beaucoup d'habitants vêtus; les constructions diffèrent du tout au tout des anciennes huttes; la culture du sol s'y est tellement améliorée et le commerce y a fait de si grands progrès, que ce pays est devenu par ses exportations et ses importations une province extrêmement précieuse. Sans doute, le gouvernement anglais soutient aujourd'hui de nombreuses écoles, mais elles ont été créées par les missionnaires dans 13 stations ou centres de culte et d'instruction religieuse et primaire, et dans 70 annexes, stations de second ordre où des catéchistes indigènes prêchent régulièrement et tiennent l'école. A Morija, deux écoles normales dirigées par M. Mabilie, reçoivent plus de 120 jeunes gens et 50 jeunes filles indigènes. Plusieurs d'entre eux ont déjà subi avec succès des examens sur les branches spécifiées par la loi coloniale pour l'obtention du brevet d'instituteur. D'une manière générale l'on peut dire que si le gouvernement anglais a fait ce qui était en son pouvoir pour développer la civilisation chez les Bassoutos, ceux-ci disent eux-mêmes que les premiers germes leur en ont été apportés par les missionnaires, qui se sont efforcés en même temps d'inspirer aux habitants les sentiments d'ordre et de paix, auxquels jusqu'à ces derniers temps

le pays a dû sa prospérité et sa sécurité. Et même actuellement, dans la crise par laquelle les Bassoutos sont appelés à passer ensuite de l'ordre de livrer leurs armes, les missionnaires, tout en leur rappelant leurs droits comme sujets britanniques, et en les engageant à user de tous les moyens légaux pour prévenir l'exécution de cet ordre, les ont pressés de se soumettre, alors même que leurs droits seraient méconnus. L'agitation qui règne dans le Lessouto est d'autant plus fâcheuse qu'elle pourrait arrêter pour longtemps les progrès de ce peuple.

Nous voudrions pouvoir parler en détail des travaux des missions de Berlin qui, outre leurs 22 stations du Transvaal, en comptent 22 autres réparties dans l'État libre d'Orange, dans la colonie de Natal, dans la Cafrerie et dans la colonie du Cap; de celles des Wesleyens qui en ont tout le long de la côte entre le Namaqualand à l'ouest, et la colonie de Natal; de celles de la Société rhénane parmi les Bushmens errants, les Namaquas, les Damaras et les Héréros, dont un grand nombre aujourd'hui sont vêtus à l'européenne, ont des écoles et des églises qu'ils entretiennent eux-mêmes, et en faveur desquels les missionnaires rhénans ont traduit le Nouveau Testament en namaquois et en héréro; de celles des Missions norvégiennes, qui ont beaucoup souffert de la dernière guerre dans le pays des Zoulous; de celles d'Hermannsburg dans le même pays, distinguées par leur caractère industriel et agricole, et également éprouvées pendant la guerre. La place dont nous disposons ne nous le permet pas. Nous voudrions pouvoir parler aussi des travaux des catholiques romains dans la colonie du Cap; nous savons qu'il y existe deux vicariats, l'un occidental, l'autre oriental, et une préfecture apostolique, mais nous ignorons leur activité missionnaire parmi les indigènes; les journaux des missions catholiques n'en parlent pas.

Avant de terminer, nous tenons cependant à dire un mot des efforts que font les sociétés missionnaires pour joindre à l'instruction proprement dite l'enseignement d'un travail manuel. Dans l'institut de Lovedale en particulier (station de l'Église libre d'Écosse, dans la Cafrerie britannique), l'on instruit dans les sciences et les métiers plus de 400 jeunes gens, la plupart païens; 38 sont apprentis menuisiers et charrons, 5 imprimeurs, 2 relieurs, etc. On les occupe aussi à l'agriculture avec succès. Les Cafres de cette province cultivent aujourd'hui de vastes terrains en friche, dont les céréales alimentent les marchés de la colonie, et ils reçoivent, pour des sommes très considérables, les produits des manufactures européennes. Comme dans les autres parties de la colonie, ceux-là même qui ne deviennent pas chrétiens subissent l'influence d'une religion de paix et de fraternité.

(A suivre.)

HYDROGRAPHIE DU SOUDAN CENTRAL ¹

Les temps ne sont plus où l'on se demandait quel rapport pouvait exister entre le Niger et le Nil, si le premier de ces cours d'eau était une branche du second ou une rivière particulière. La controverse était vive. Certaines cartes donnaient pour le Niger un cours parallèle à l'équateur de Tombouctou à Khartoum. On établissait des comparaisons entre les hauteurs prises en divers points de ces fleuves et le volume de leurs eaux. Plus tard, lorsque Browne et d'autres voyageurs eurent traversé le Darfour du nord au sud, on abandonna définitivement cette hypothèse, et comme on ne connaissait pas l'embouchure du Niger dans le golfe de Guinée, on émit une supposition non moins hardie. Nous avons sous les yeux une carte de Jomard² qui la signale. On y voit le Niger, se dirigeant vers l'ouest, et se jetant dans le lac Tchad, auquel aboutit déjà une rivière Bahr Yulla qui vient du sud et qui n'est autre que le Chari. On croyait donc à une communication entre le Niger et ce dernier cours d'eau, et quand, quelques années plus tard, par suite des investigations des frères Lander et d'autres voyageurs illustres, on continua le cours du Niger ou Djoliba jusqu'au golfe de Guinée, on ne se doutait guère que les géographes futurs ressusciteraient d'une autre manière, sous une nouvelle forme, cette hypothèse si importante au point de vue du commerce et des voyages.

Voici à quel propos :

Nous avons déjà parlé d'un voyage accompli par MM. Ashcroft et Robert Flegel, sur le petit vapeur le « Henry Venn. » On sait que ces intrépides explorateurs ont remonté la rivière Bénoué, affluent du Niger, et que M. Flegel a dressé une carte très complète du cours de ce fleuve entre Djen et Ribago.

Après la lecture de l'intéressant mémoire de M. Ashcroft à la Société de géographie de Londres, M. Hutchinson, déjà connu par ses travaux sur l'Afrique, a fait remarquer que le Bénoué, au-dessus de sa jonction avec le Mayo Kebbi, son affluent, est un cours d'eau petit et peu important, prenant sa source au S.-E. Le Mayo Kebbi paraît fournir au Bénoué la plus grande partie des eaux de celui-ci.

D'autre part, d'après Vogel et Barth, la portion méridionale du Baghirmi est un terrain d'alluvion riche comme le delta du Nil; le Chari

¹ Voir la carte jointe à cette livraison.

² Jomard, *Communication du Niger au Nil*.

s'y divise en une multitude de canaux, de nappes d'eau nommées *ngal-jams* qui, après les pluies, prennent une très grande extension. Or, le Mayo Kebbi prend naissance dans les marais de Toubouri. Ceux-ci forment un de ces *ngal-jams* qui doit communiquer avec le Chari, ce qui porte à croire que le Mayo Kebbi, et par suite le Bénoué et le Niger, sont en communication directe avec le Chari et le Tchad.

Ce fait si intéressant et que pourra vérifier prochainement M. de Semellé, qui remonte le Bénoué avec un vapeur, est confirmé par les récits et les appréciations de tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Afrique. Le D^r Barth, entre autres, était persuadé qu'avant 50 ans les bateaux européens feraient des courses régulières entre le grand bassin du Tchad et l'Atlantique. La communication est toute naturelle ; il est fort probable qu'au moyen de leurs bateaux plats les indigènes se rendent au Chari à travers les marais du Mayo Kebbi, aussi aisément que dans un autre pays, plat comme cette contrée centrale de l'Afrique, les naturels vont du Haut-Orénoque à l'Amazone par le Cassiquiaré, bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio Negro, affluent de l'Amazone. Il n'y a donc pas là de quoi nous surprendre. Et, du reste, quand la communication entre le Mayo Kebbi et le Chari n'existerait pas réellement ou n'existerait que pendant la saison des pluies, la plus grande largeur de l'espace qui séparerait ces deux cours d'eau ne dépasserait pas 30 kilom. On peut alléguer, d'autre part, en faveur de la communication directe, le fait que le niveau du lac Tchad et celui du Bénoué à son confluent avec le Mayo Kebbi sont à peu près les mêmes. En outre la seconde crue régulière du Bénoué, qui a surpris le « Henry Venn » le 14 septembre, serait expliquée par l'écoulement des eaux du Chari dans le Mayo Kebbi, par suite de la crue du lac Tchad qui arrive en août.

En rectifiant quelque peu le cours du Chari, on pourrait détourner dans le Bénoué une partie des eaux qui vont au Tchad et qui se perdent par évaporation. Un grand progrès résulterait de ces travaux assurément très faciles. Des steamers comme le « Henry Venn » iraient directement du Golfe de Guinée au lac Tchad, au cœur du continent africain.

Mais ce n'est pas tout. M. Hutchinson s'est aussi demandé si ces mêmes navires ne pourraient pas pénétrer dans une autre région encore fort inconnue, située à l'ouest de l'Albert Nyanza, en un mot si, remontant le Chari, ils n'arriveraient pas à l'Ouellé.

Il y a eu, à ce sujet, on le sait, de vives discussions, surtout depuis le voyage de Stanley le long du Congo. Ce célèbre voyageur a prétendu

qu'un grand affluent du Congo, l'Arouimi, semblait, par sa direction, et son volume, être la portion terminale du cours de l'Ouellé qu'avait découvert Schweinfurth.

Disons tout d'abord que ce dernier explorateur lui-même admet que l'Ouellé fait partie du bassin du Chari.

Le Bahr Kouta de Nachtigal, le Bahr Kouti vu par ses gens et le Koubanda de Barth seraient, aux yeux de beaucoup de géographes, les traits d'union entre l'Ouellé et le Chari. Dans ce cas les limites du système du Chari seraient, au nord-est, les chaînes venant des monts du Tibesti, à l'est celles du Darfour au mont Baginsé, et celles qui se trouvent à l'ouest du lac Albert. Quant aux limites méridionales, elles sont encore inconnues; ce sont probablement des collines peu élevées courant au nord du Congo. Ainsi, au nord, à l'est et au sud-est, le bassin de l'Ouellé et du Chari est entouré de montagnes élevées, qui doivent lui envoyer un volume d'eau à peu près égal à celui qui s'écoule sur le versant oriental pour former les tributaires du Bahr-el-Ghazal.

Si l'on réfléchit que le Chari ne suffit pas pour l'écoulement de toutes les eaux qui tombent sur le versant septentrional des montagnes qui se trouvent au nord du Congo et de l'Ogôoué, on est forcé d'admettre l'existence d'un système de lacs ou lagunes analogues au lac Tchad.

Les cartes d'Afrique les plus anciennes portent une large nappe d'eau dans la moitié sud de la surface que nous étudions. Pigafetta, sur les données de Lopez, la place à 2° latitude nord. Piaggia place une grande nappe d'eau à 1° latitude sud; il n'a pas vu le lac et ne fait que reproduire les renseignements des indigènes. Il est probable, néanmoins, que le lac existe réellement, car Schweinfurth parle de Piaggia comme d'un observateur sagace et, du reste, c'est à la suite de semblables rapports des naturels que Speke a découvert le Tanganyika et le Victoria Nyanza.

Enfin, d'après Stanley, au nord-ouest des monts Mfoumbiro (situés au sud-ouest du lac Albert) se trouve un grand lac ou les Arabes n'ont jamais pénétré.

Tout nous porte donc à croire que l'Ouellé et le Chari ne sont qu'un seul et même fleuve, traversant un grand lac intérieur encore inconnu. Cette théorie de l'identification de l'Ouellé et du Chari a reçu tout récemment une confirmation telle qu'il nous paraît difficile de la mettre maintenant en doute. Nous voulons parler des découvertes que vient de faire dans cette partie de l'Afrique le voyageur grec Potagos, et dont M. Duveyrier a rendu compte à la Société de géographie de Paris, dans

la séance du 7 mai dernier. Le D^r Potagos, lors de ses excursions accomplies en 1876-77 dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, a reconnu le cours d'un fleuve Béré qui, d'après ses descriptions, doit être l'Ouélé de Schweinfurth. Il a pu s'assurer que ce cours d'eau garde sa direction vers l'ouest jusqu'à 20° 40' de longitude est de Paris, tandis que l'Arouimi se jette dans le Congo par 21° 10' de longitude, c'est-à-dire beaucoup plus à l'est. Est-il donc logique de supposer que l'Ouélé revient former l'Arouimi en décrivant un détour considérable ? Évidemment pas. Du reste, d'autres considérations météorologiques doivent nous forcer, d'après M. Duveyrier, à rejeter sans hésitation les dires des indigènes du Baghirmi et du Ouadaï, recueillis par Nachtigal, et d'après lesquels le Chari serait formé de la réunion du Bahr Kouti, du Bahr-el-Azrek, du Bahr-el-Abiad, et du Bahr-el-Ardhé. Le Chari ayant, dans son cours inférieur, ses crues en mars, doit naître dans une contrée où les pluies tombent en février, et ce n'est que vers 3° ou 4° de latitude que ce fait se présente. Comme l'Ouélé coule vers le 3° de latitude, il faut, pour que ces crues de mars s'expliquent, que l'Ouélé soit la partie supérieure du cours du Chari.

Espérons que des études nouvelles et prochaines, celles du capitaine Casati en particulier, nous renseigneront complètement sur ce problème encore si mystérieux de la géographie africaine, et qu'avant qu'il soit longtemps les steamers iront de l'Atlantique à l'Ouélé par le Chari. Quels fruits merveilleux aurait pour l'avenir de l'Afrique la réalisation d'un si beau projet !

BIBLIOGRAPHIE ¹

MER ROUGE ET ABYSSINIE, par *Denis de Rivoyre* ; 1 vol. in-18. Paris, Plon et Cie, 1880. — Il y a 14 ans déjà que la pensée de créer, en faveur de la France, un établissement commercial à Obock, possession française depuis 1862, a germé dans l'esprit de M. de Rivoyre. Le présent volume renferme le récit du voyage dans lequel, en 1866, il explora la mer Rouge, la zone entre la mer et l'Abyssinie, l'Hamacen et le littoral, de Massaoua à la baie d'Adulis sur le golfe d'Aden et à Obock. Il est riche d'observations sur l'histoire naturelle, les mœurs, l'économie politique et sociale de cette région, et aussi en détails sur l'histoire de

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

l'Abyssinie, à l'époque où Théodoros vit se soulever contre lui une partie de ses sujets, sous un prétendant qui cherchait à obtenir l'appui de la France. Malgré son désir de s'abstenir de prendre parti pour l'un ou l'autre des belligérants, M. de Rivoyre fut appelé à prêter son concours à l'un des généraux de Théodoros; sa présence sur les lieux et les renseignements qu'il reçut de personnes bien informées, lui ont permis de fournir des lumières sur des faits inconnus jusqu'ici ou présentés d'une manière erronée. Intéressants par eux-mêmes, tous ces détails, pris sur nature, deviennent captivants par le mouvement et la vie du style dans lequel ils sont racontés.

FRANCE, ALGÉRIE ET COLONIES, par *Onésime Reclus*, 1 vol. in-18 illustré de 12 gravures; Paris, Hachette, 1880. — Il est difficile d'écrire un ouvrage de géographie dont la lecture soit attrayante. C'est cependant ce qu'avait su faire M. Onésime Reclus dans son ouvrage : *La Terre à vol d'oiseau*, dont le légitime succès (il en est à sa 3^{me} édition) prouve l'excellence de la méthode pittoresque de l'auteur, pour inspirer le goût de la géographie. Dans le volume *France, Algérie et Colonies*, appliquant le même talent à un champ plus restreint, il a fourni des tableaux pleins de vie et de couleur, des aperçus ingénieux, des descriptions captivantes. Son style est plein de verve, abondant et précis à la fois. En ce qui concerne l'Algérie et les Colonies françaises en Afrique, les souvenirs de la conquête sont habilement mêlés aux nombreux détails géographiques proprement dits, les progrès réalisés sous l'administration française soigneusement marqués, ainsi que les entreprises projetées pour le développement des Colonies. L'auteur a su profiter des explorations les plus récentes. Peut-être l'enthousiasme patriotique l'emporte-t-il un peu loin, quand il lui fait voir la nation nouvelle créée en Algérie étendant la main sur les royaumes du Soudan, et l'Afrique française s'avancant jusqu'au Niger et au lac Tchad.

LA DÉMOGRAPHIE FIGURÉE DE L'ALGÉRIE, par le Dr *Ricoux*. Paris, S. Masson, 1880, in-8°, fr. 9. — La Démographie, — cette science qui applique les procédés statistiques à l'étude des collectivités humaines, pour en déduire les conditions d'existence des populations, en même temps que celles de leur fonctionnement physique, intellectuel et moral. — la démographie ne peut être cultivée que dans les pays dont l'état social est très avancé, car partout ailleurs les éléments d'étude lui font défaut. C'est ce qui explique pourquoi la démographie africaine est encore très arriérée. Même dans les colonies européennes, même en

Algérie, les travailleurs les plus infatigables ont bien de la peine à se procurer des matériaux un peu complets, d'où ils puissent tirer des déductions utiles. M. le Dr Ricoux, médecin de l'hôpital de Philippeville, algérien de naissance et de cœur, a pourtant entrepris pour son pays cette tâche ardue, et son livre est certainement un des plus instructifs dans son genre. Il n'a pu se procurer des données numériques de quelque valeur que pour les habitants d'origine européenne, et a dû négliger forcément la statistique des naissances, des mariages et des décès des indigènes ; mais, pour les nationalités étrangères dont il s'est occupé, il a dressé des tableaux et fait des rapprochements à la fois nouveaux et curieux ; il a de plus illustré son enseignement par des diagrammes nombreux, où sont figurés graphiquement les faits établis par la statistique.

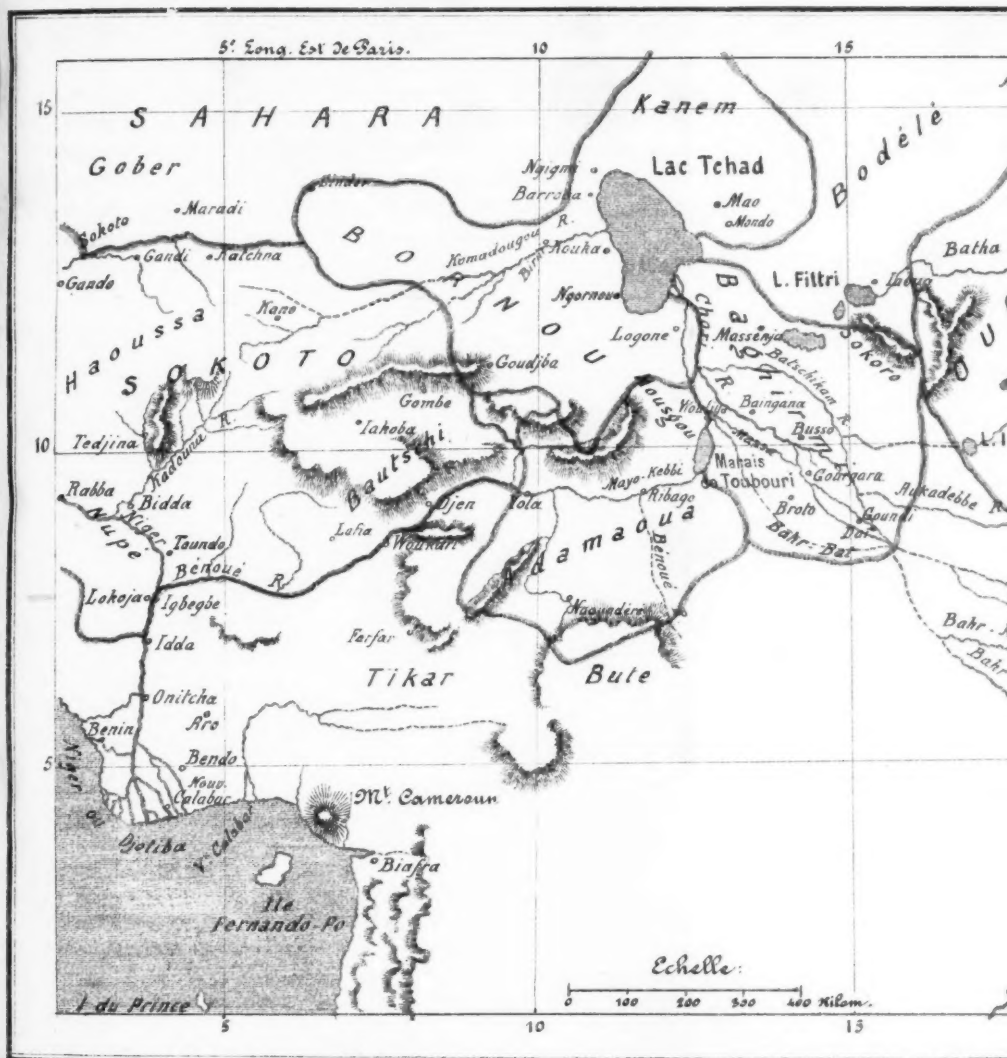
Si le Dr Ricoux n'a pu traiter avec une précision mathématique la démographie des indigènes, il s'est cependant occupé des Arabes et des Kabyles dans la mesure du possible. On lira en particulier avec intérêt son chapitre sur « le croisement des Européens avec les indigènes. » Les conclusions n'en sont pas favorables à la fusion des races par ce moyen, mais M. Ricoux ne le regrette pas, le métissage étant presque toujours une cause de décadence pour les colonies. Le peuple arabe est d'ailleurs, paraît-il, menacé d'une disparition inévitable, soit à cause de ses vices et de sa dépravation, soit parce qu'il reste stationnaire, malgré l'extension de ses relations commerciales qui exigeraient de sa part une transformation. Cette opinion un peu hardie, nous semble cependant plus justifiable que celle émise par l'auteur au sujet de l'islamisme. Si, dit-il, la religion était le seul obstacle à la fusion des chrétiens et des musulmans en Algérie, il serait facile de le faire tomber, en empêchant le contact du musulman algérien avec l'Orient, c'est-à-dire le pèlerinage de la Mecque, qui entretient l'esprit fataliste, les préjugés superstitieux et la suprématie du marabout.

La conclusion générale de M. Ricoux est que le gouvernement français devrait créer en Algérie un bureau de statistique démographique, dont les travaux éclaireraient d'un jour précieux les problèmes essentiels, que l'on ne peut aujourd'hui ni aborder avec confiance, ni résoudre avec certitude.

ERRATUM

Dans notre dernier numéro, page 35, lignes 24, 28, 32, et page 36, lignes 3 et 5, au lieu de *Quanza*, lisez *Quango*.





W. Koser, del.

J. N. Noverraz, Geneva.

HYDROGRAPHIE DU SO



BULLETIN MENSUEL (4 octobre 1880).

L'usage des voyages circulaires à prix réduit est devenu si général en Europe, qu'il n'est pas étonnant que l'idée soit venue d'en faire profiter l'**Algérie**, tout ce qui peut contribuer à faire connaître cette colonie d'un plus grand nombre de personnes devant en même temps favoriser son développement. Signalée aux Compagnies de chemins de fer et de navigation, elle se réalisera vraisemblablement avant qu'il soit longtemps, et nous attirons sur elle l'attention de nos lecteurs, dont plusieurs voudront peut-être parcourir en touristes une contrée aux progrès de laquelle ils ont pris intérêt.

Il y a une année, nous annoncions l'intention de M. Albert Grévy, gouverneur général de la colonie, d'étendre le **territoire civil** à tout le Tell proprement dit, où jusqu'ici le régime militaire était en vigueur. Le gouvernement et le parlement ont adopté son programme; le projet définitif a été arrêté, les moyens d'exécution préparés, et, de la période d'étude, on va passer à l'application, comme l'annonce une circulaire du 25 août. Des propositions avaient été faites, par lesquelles on demandait à M. le gouverneur général d'étendre encore plus les limites de ce nouveau territoire. Il n'a pas cru pouvoir les accueillir, pour ne pas risquer de compromettre le succès de cette réforme, en dépassant actuellement une limite qui semble indiquée par la nature même des choses. Toutefois, les divers points du Sahara qui renferment des groupes d'oasis où la population est dense et pour la plus grande partie sédentaire, verront au moins leur régime administratif modifié par les réformes particulières reconnues nécessaires. M. Grévy fait appel au zèle et au patriotisme des préfets pour développer la colonisation dans le nouveau territoire, par la création de centres européens, l'ouverture de chemins, de routes, de voies ferrées, et par l'exécution de tous les travaux qui assurent la richesse et le peuplement d'un pays.

L'approche de l'automne va permettre aux expéditions entreprises en vue du **Trans-Saharien** de recommencer leurs opérations. Au reste, cette question est si complexe qu'à côté de ceux qui l'étudient sur le terrain même, beaucoup d'esprits s'en occupent pour l'éclairer de tous les renseignements désirables, et chercher les moyens les meilleurs de triompher des obstacles qu'elle rencontre.

Dans un mémoire sur la géographie physique du Sahara, un correspondant du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran* a recueilli toutes

les informations fournies par Duveyrier, Barth, El-Bekri, et aussi par quantité d'indigènes venus de Tombouctou, et il en conclut que, du Touat au coude du Niger, à part les dunes d'Ouallen, qui peuvent être franchies en moins de deux heures, le pays est plat et d'un aspect uniforme; que par conséquent, à partir du Touat, le Trans-Saharien garderait une horizontalité presque absolue, qu'il suive la vallée de l'Oued Teghazert ou les *hammada*. Quoi qu'il en soit, M. Jouane, conducteur des ponts et chaussées, recommande un système particulier pour la partie du chemin de fer qui traverserait les sables. Suivant lui, les traverses d'une voie au niveau du sol arrêteraient les sables; un remblai serait bientôt enterré; des murs, des digues, des parasables, comme il en a été proposé, seraient autant de causes d'accumulation des sables; les rails devraient être posés sur une charpente métallique à claire-voie, relevée de 1^m à 1^m,50 au-dessus du sol; la partie inférieure en serait enterrée de 10 à 15 centimètres et la question des sables serait écartée. De cette manière, il n'y aurait ni usure, ni entretien, ni terrassements à faire, ni ballast à poser; il ne serait pas besoin non plus d'une armée de terrassiers qu'il serait difficile d'alimenter dans le pays. Le prix de revient ne dépasserait pas celui d'un chemin de fer ordinaire; il serait même inférieur à celui d'une voie protégée par des parasables.

En Égypte, les mesures prises contre les **trafiqants d'esclaves** ne les ont point encore engagés à renoncer à leur commerce. Une lettre de M. Roth à l'*Anti-Slavery Reporter* annonce que des bateaux chargés d'esclaves continuent à descendre le Nil depuis Assouan. Ils sont très petits, et l'on ne croirait pas que personne pût y être caché, aussi les souffrances des esclaves qu'on y entasse doivent-elles être très grandes. Ils s'arrêtent à de petits villages où personne ne fait attention à eux. M. Roth estime à plus de 3000 les esclaves amenés en Égypte pendant les mois de juin et de juillet. De son côté, le D^r Lowe, qui a résidé plusieurs années en Égypte et au Soudan, donne au journal susmentionné des renseignements utiles sur les lieux de provenance des esclaves et sur le mode actuel de la traite. Les nègres qui forment les caravanes d'esclaves appartiennent aux districts situés le long des frontières S. et S.-O. du Soudan égyptien, tels que le pays des Niams-Niams et des Monbouttous, le Dar Fertit, le Dar Kalaka, le Dar Binda, le Dar Rouna, pays égyptiens de nom, mais où les postes militaires sont trop disséminés pour pouvoir exercer une police effective. Les razzias s'y font par des gens qui ont émigré en masse du Dongola et ont formé des établissements armés dans le bassin du Bahr-el-Ghazal. Ils conduisent

leurs captifs dans les villes frontières du Darfour et du Kordofan : Chekka, Kalaka, Dara, M'Changa, etc., où ils les vendent aux Gallabas qui, de la côte, apportent de la poudre, du plomb, des fusils, des marchandises de Manchester, des parfums, etc. Ceux-ci les mènent par les vallées les moins fréquentées, celle de Mokattan en particulier, parallèle au Nil, à l'O. de Khartoum ; ils leur font traverser le Nil dans des bateaux, puis les dirigent sur Souakim. Là la traite se pratique ouvertement. En effet, tous les navires partant de Souakim pour l'Arabie ont des esclaves à bord. Il est vrai que ceux-ci ont des certificats de libération, et que leurs maîtres les font passer pour des esclaves domestiques, mais, arrivés en Arabie, les papiers de libération sont détruits et les nègres vendus. Et M. Lowe ajoute qu'il en est de même tout le long de la côte, de Suez à Souakim et Massaoua. Un cheik en avait transporté en une semaine 800 de Souakim à Jeddah. Aussi est-il urgent de créer des agents consulaires européens à Siout et à Khartoum, pour apporter un prompt remède à un pareil état de choses.

Plus au sud, le Godjam et le Choa sont étudiés par **Bianchi**, délégué de la Société d'exploration commerciale de Milan, qui a pu rectifier certaines données de la carte de Johnston ; ainsi, par exemple, Antotto est situé sous le 8° 53' latitude N. et le 36° 15' longitude E., tandis que la carte de Johnston l'indique plus au N. ; Finfinni, qui se trouve au N. N.-E. d'Antotto, était placé au sud de cette localité ; les monts Salala, indiqués près de cette même ville, en sont éloignés de 50 kilomètres. Bianchi n'a pas vu le lac Zouay, que son itinéraire lui aurait fait rencontrer s'il existait à la place que lui a donnée Johnston. Toute cette région, tributaire de Ras-Adal, est riche en éléphants. Bianchi aurait voulu pouvoir explorer tout le pays des Gallas au sud, mais les ressources nécessaires pour cela lui ont fait défaut.

L'annonce de la permission accordée par le sultan du Ouadaï à **Matteucci** de visiter le Bornou, le Baghirmi et le Sokoto, était prématurée. En effet, une lettre de Matteucci, du 1^{er} août, annonce que n'ayant pu gagner la bienveillance du sultan du Dar Tama, il est revenu à El-Facher pour y chercher des guides qui conduiront sa caravane directement au Ouadaï. Il comptait s'avancer jusqu'à dix lieues de la capitale, et de là envoyer un courrier au sultan pour lui demander l'autorisation d'y entrer. En cas d'insuccès, le prince Borghèse reviendra en Italie, Matteucci et Massari se dirigeront vers le sud, pour tourner le Ouadaï et entrer directement dans le Baghirmi et le Bornou dont le sultan est moins fanatique. La saison des pluies était très mauvaise et rendait la

marche extrêmement difficile, ainsi que les observations astronomiques et géographiques. Malgré cela, Massari travaillait assidûment à recueillir toutes les données nécessaires au tracé d'une carte qui ne laissât rien à désirer aux explorateurs futurs.

Les relations de l'Italie avec sa colonie d'**Assab** deviennent toujours plus actives. Elle a dans la baie deux stationnaires, l'*Ettore Fieramosca* et l'*Ischia*, dont les équipages ont parfaitement supporté la haute température locale. Le professeur Sapeto se propose d'ouvrir le plus tôt possible les voies commerciales les plus convenables aux caravanes de l'Abyssinie. Après une saison dans laquelle le vent du S.-E. avait rendu difficile le débarquement et l'embarquement des marchandises, le calme des derniers mois a permis à plus de 200 barques arabes de jeter l'ancre dans les eaux de la rade, pour conclure des affaires avec les Italiens. Le Comité africain de Naples a été saisi de la question d'une expédition maritime à Assab, en vue de tirer parti des produits marins qui y abondent, et d'entrer en rapport avec les tribus qui entourent l'établissement italien, pour obtenir de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, etc.

La Société de géographie de Marseille a reçu, sur la mort de MM. **Carter et Cadenhead** et sur l'état général des districts explorés par les expéditions de l'**Association internationale**, à l'Est du Tanganyika, des renseignements qui font pressentir de nouveaux obstacles à l'œuvre civilisatrice dans cette contrée. Obligé de venir de Karéma au secours de MM. Burdo et Roger abandonnés par leurs porteurs, M. Popelin apprit de Simba lui-même l'alliance de ce chef avec Mirambo, et leur intention de réduire sous leur domination tout le pays jusqu'à Mpoumboué dans l'Oufipa; toutefois les blancs et leurs biens devaient être respectés. D'après un rapport fait à M. Greffulhe à Zanzibar par les porteurs des lettres de M. Popelin, MM. Carter et Cadenhead avaient quitté Karéma quelques jours après M. Popelin, avec des porteurs Ouangouanas, au nombre de 150 environ, et s'étaient dirigés vers l'Ourori. Le huitième jour après leur départ, en approchant de la grande ville de Mpimboué, pourvue de six portes, ils aperçurent des Oua-Rougas, pillant, rôdant aux alentours, et le chef Kassoghéro les fit entrer dans la ville, pour qu'ils y restassent jusqu'à la fin de la guerre que Mirambo et Simba faisaient à ces pillards. Ils étaient là depuis deux jours, lorsque, le 24 juin, des cris et des coups de fusils jetèrent l'effroi parmi la population; les Oua-Rougas étaient aux portes de la ville. M. Cadenhead s'efforça, mais en vain, de les amener par la persuasion à des sentiments pacifiques; les coups de fusils redoublèrent.

MM. Carter et Cadenhead se retirèrent alors avec leurs gens vers leurs tentes, qui avaient été dressées près d'une porte dont la garde fut confiée à 50 Ouangouanas, et toute la caravane se mit en état de défense. Les Oua-Rougas voulurent forcer les Ouangouanas à se battre. De leur côté les natifs, Ouachienzis, s'efforçaient de les amener à prendre leur parti, les menaçant de leur prendre tout ce qu'ils avaient. Le combat commença, et dès les premiers coups de feu, M. Cadenhead tomba mortellement blessé d'une balle à la tête. M. Carter se défendit un certain temps, tandis que beaucoup de ses gens étaient tués à ses côtés. Il aurait cependant pu sortir de cette lutte et s'échapper, si les 50 Ouangouanas n'eussent livré la porte et permis aux Oua-Rougas d'entrer pour tuer, par derrière, M. Carter et nombre d'autres avec lui. Ceux qui purent s'enfuir furent poursuivis par les Oua-Rougas; ils errèrent plusieurs jours, nus et mourant de faim; sept d'entre eux rencontrèrent enfin M. Popelin, auquel ils racontèrent la mort de ses amis et avec lequel ils se rendirent à Tabora, M. Popelin ayant jugé qu'il était plus prudent de se replier sur cette ville, avec MM. Burdo et Roger. Ses appréhensions pour M. Cambier resté seul à Karéma étaient très vives; il savait que Mirambo voulait voir la maison des blancs et se rendre maître de l'éléphant qui y était resté; il espérait qu'au moins M. Cambier pourrait échapper par le lac au moyen d'une barque et gagner Oudjidji. C'est ce qui est arrivé; d'après un post-scriptum de sa lettre, Karéma est tombé aux mains de Mirambo, et M. Cambier — qui le 4 juillet était encore à Karéma et savait ce qui s'était passé à Mpimboué, — s'est sauvé à Oudjidji par le lac. A Tabora, on disait que la route de l'Ounyanyembé à la côte était bloquée près du Mgonda-Mkali; cependant les courriers avaient pu arriver à Zanzibar. Il n'en est pas moins vrai que ces renseignements font comprendre l'énergie, la persévérance, et le dévouement qu'il faudra déployer pour faire pénétrer la civilisation dans cette région inhospitalière. La mort de MM. Carter et Cadenhead a fourni à sir Ch. Dilke l'occasion d'une communication à la Chambre des Communes, d'après laquelle le sultan de Zanzibar a envoyé dans la direction de Mpimboué un corps de troupes, sous le commandement du lieutenant anglais Matthews, auquel il a été permis de prendre temporairement du service dans l'armée du sultan.

M. Thomson doit être arrivé en Angleterre. En attendant le rapport complet sur son expédition, nous savons déjà, d'après ses dernières lettres au D^r Kirk et au secrétaire de la Société royale de géographie de Londres, que c'est une guerre entre Mérééré et l'Ouahéhé qui l'a empê-

ché de revenir à la côte par la route de Quiloo, comme il avait compté le faire. Passant au sud du Tanganyika jusqu'à l'embouchure du Kilambo, il a traversé l'Ouloungou et l'Oufipa, et fixé la position de Kapoufi par 8° lat. S. et 30°, 5' long. E. à l'altitude de 5680 pieds. Il a pu explorer en partie le lac Hikoua ou plutôt Likoua, en déterminer la forme et la place sur la carte, ce que les géographes n'avaient pu faire exactement jusqu'ici. D'après tous les renseignements qu'il a pu recueillir, ce lac doit avoir de 100 à 110 kilom. de long sur 25 à 30 kilom. de large. Il se trouve à deux journées à l'est du Makapoufi, dans une dépression profonde des monts Lambalamfipas. Il reçoit le Mka fou, grande rivière qui prend sa source dans le Kaouendi et qui, par ses tributaires, draine une grande partie du Konongo, de l'Oufipa et tout le Mpimboué. M. Thomson attribue en grande partie le succès de l'expédition à Chouma et à son second guide Makatoubou qui, dit-il, se sont conduits comme des héros ; il loue également la conduite et le caractère des hommes de sa caravane, leur honnêteté et leur fidélité, si grandes que, du commencement à la fin du voyage, il n'a eu à enregistrer ni vols ni désertions. Ses gens le croyaient remis aux soins du Dr Kirk, envers lequel ils s'envisageaient comme responsables de ce qui lui arriverait.

L'*Africa oriental* nous a fourni quelques détails sur la situation de la **Compagnie générale du Zambèze**, dont nous étions sans nouvelles depuis fort longtemps (v. I^{re} année, n° 1). Les explorations au point de vue des mines, de la végétation, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ont absorbé une grande partie des ressources primitives de la Société, mais elle en a trouvé de nouvelles. Ses travaux sont plus ou moins entravés par le nouveau ministre portugais de la marine et des colonies ; toutefois les administrateurs sont décidés à faire valoir leurs droits auprès du gouvernement. Ils ont créé une Société commerciale dirigée en Europe par M. Bensande, un des promoteurs de la Compagnie générale du Zambèze, et à Mozambique, par M. Bonchimol qui, comme M. Bensande, connaît à fond le commerce de l'Afrique centrale ; tous deux y ont séjourné longtemps.

Nous parlions dans notre dernier numéro des difficultés survenues entre la France et l'Angleterre au sujet de l'**immigration indienne à la Réunion**. D'après une lettre insérée dans le *Times*, le gouvernement des Indes a suspendu cette immigration pour trois mois. L'*Antislavery Reporter* donne en outre, d'après un témoin oculaire, sur le sort des coolies dans cette île, des détails qui appellent une réforme. En effet, la forme sous laquelle ils sont engagés à leur arrivée équivalait à

une véritable vente. A peine débarqués, ils sont conduits au lazaret où on les garde dix jours, après quoi les hommes venus des différentes parties de l'île louent soi-disant ces émigrants répartis en lots, à raison de 300 francs pour un homme ou une femme et 150 francs pour un enfant de 10 ans ; mais les membres d'une même famille ne sont pas toujours compris dans le même lot, le mari peut être séparé de sa femme, les enfants de leurs parents. Une fois la vente terminée, on les entasse dans des chars à bétail pour les mener dans l'intérieur. Les représentations de l'Angleterre ne seront pas sans résultat, car, d'après une communication faite par M. Charles Dilke à la Chambre des Communes, le gouvernement français a consenti à la nomination d'une commission mixte, chargée de faire une enquête sur la situation présente des coolies.

Dans le **Lessouto**, le gouvernement colonial a dû recourir à la force pour amener Masoupha et ses partisans à se soumettre au décret de désarmement. Il avait espéré que l'influence de Letsié réussirait à prévenir un conflit, et lui avait enjoint d'arrêter son frère et de détruire les fortifications de celui-ci à Thaba-Bosigo. Letsié répondit qu'il n'avait pas pour cela les pouvoirs nécessaires. Il ne s'en rendit pas moins à Thaba-Bosigo pour chercher à persuader Masoupha de cesser sa résistance.

Une autre tentative d'arriver à un arrangement à l'amiable a été faite par le premier ministre de la colonie, M. Sprigg, qui s'est rendu dans le Lessouto et a eu avec plusieurs chefs une entrevue conciliatrice. Plusieurs d'entre eux ont fait leur soumission et en seront quittes pour une amende. Mais Masoupha et Lerothodi persistent dans leur refus d'obéir. Le premier a réparé les fortifications de Thaba-Bosigo et rendu la montagne imprenable ; le second a attaqué à Mafeteng un détachement des troupes que le gouvernement colonial a fait entrer dans le Lessouto, mais il a été repoussé. Les Tamboukis viennent de se joindre aux Bassoutos. Ceux-ci ont attaqué le 20 septembre Mohales Hoek et le lendemain Mafeteng, au nombre de 5000, mais sans succès. Le remplacement de Sir Bartle Frere par le gouverneur de la Nouvelle Zélande, Sir Hercule Robinson, amènera-t-il dans la politique coloniale un changement suffisant pour faciliter la pacification du Lessouto ? Nous voulons l'espérer. Sir Garnet Wolseley vient de faire paraître une lettre dans laquelle il blâme énergiquement la politique du gouvernement du Cap qui, dit-il, « va exciter contre nous tous les natifs africains, du Zambèze au cap Ajalkas. » De leurs côtés, les missionnaires protestants se sont réunis en conférence à King William's Town pour protester contre le

•

désarmement. Ils ont établi par des faits que, sans leurs armes à feu, les indigènes ne pourraient plus protéger leur troupeaux et leurs récoltes contre les bêtes fauves; depuis le désarmement, un Mossouto s'est déjà vu enlever 14 moutons par les tigres et un autre 12. Si cela continue, le pays sera bientôt infesté de chacals. La presse chrétienne anglaise s'associe avec énergie à ces réclamations. Le discours du trône, présenté à l'occasion de la prorogation du parlement, donne à penser qu'une politique modérée cherchera à calmer l'agitation causée par la mise en vigueur de la loi sur le désarmement. Dans tous les cas, le projet relatif à la création d'une confédération de l'Afrique méridionale est ajourné, si ce n'est abandonné, et le gouvernement reconnaît qu'il n'y aurait eu aucun avantage à faire des efforts pour résoudre cette question plus promptement que l'opinion publique ne le réclame.

Le P. Duparquet vient de fournir sur le régime des eaux de la **Cimbébasie**, encore peu connue, des renseignements qui nous la présentent sous un jour tout nouveau. Pour toutes les rivières qui l'arrosent, l'eau ne se montre pas toujours à la surface du lit, quoique le courant existe d'une manière permanente, et qu'il suffise de creuser un peu pour la rencontrer partout en abondance. Préservée dans le sable contre les ardeurs du soleil, elle conserve toute sa fraîcheur et sa limpidité au milieu des plus longues sécheresses. Dans la saison des pluies, l'eau coule à pleins bords; pendant le reste de l'année, le cours des rivières est pour ainsi dire souterrain, et s'effectue lentement et par infiltration. Toutes les rivières sont d'immenses réservoirs d'eau, renfermée dans de grands bassins de granit sur une longueur qui atteint parfois une centaine de lieues; c'est le cas de l'Omarourou et de la Souakop. On profite de la saison sèche pour convertir le lit des rivières en jardins magnifiques; le froment et tous les légumes d'Europe y croissent parfaitement; seulement il faut avoir soin de faire la récolte avant l'arrivée des pluies, autrement le courant impétueux emporterait à la mer clôtures, jardins et récoltes. La grande rareté des pluies dans la Cimbébasie explique la pauvreté du règne végétal; en revanche, cette zone est dotée d'un des plus beaux climats du monde; c'est un printemps perpétuel.

Le P. Duparquet n'a pu obtenir aucune information sur les Nhembas que Petermann a indiqués sur sa carte d'après des renseignements portugais. Cette tribu est entièrement inconnue, soit des indigènes, soit des chasseurs qui parcourent continuellement la contrée où la place le célèbre géographe. Au mois de décembre, le P. Duparquet a trouvé le

lac Etosha entièrement à sec; il n'a d'eau que pendant la saison des pluies, et ne sert pas de réservoir au fleuve Okavango, comme Petermann l'indique sur sa carte. Il n'a aucune communication avec ce fleuve et doit être formé par la rivière Ikouma, dont l'explorateur a parfaitement observé la direction.

Une lettre de **Savorgnan de Brazza** annonce qu'il était arrivé en remontant l'Ogôoué au confluent de la rivière Ofoué; il allait repartir pour le pays des Adoumas et la région où sera placée la première station occidentale du Comité français de l'Association internationale africaine. Il avait réussi à amener une entente entre les indigènes, de manière à dégager la navigation du fleuve de toutes les entraves suscitées par les rivalités et des compétitions des tribus riveraines. Après avoir choisi le terrain de la station et l'avoir remis à M. Mison, enseigne de vaisseau, qui en sera le chef, il se mettra en route pour l'intérieur avec son compagnon, le Dr Balay, qui se dispose à le rejoindre. Il est vraisemblable que sur le plateau où l'Alima et la Licona prennent leur source, naissent d'autres rivières qui coulent vers le Bénoué et le Chari, à une altitude peu différente de celle du cours moyen du Bénoué et du lac Tchad, ce qui permettrait d'établir des relations faciles entre le Soudan et le Gabon.

Depuis que la traite a disparu de la **côte de Guinée**, les relations commerciales s'y sont développées d'une manière merveilleuse. Il y a 25 ans, un seul navire côtoyait de temps à autre ces bords pour y déposer les passagers, les lettres, de petites cargaisons. Aujourd'hui ces parages sont parcourus par 30 ou 40 bateaux à vapeur de compagnies anglaises, écossaises, allemandes, françaises, portugaises. La Compagnie africaine d'Angleterre à elle seule en emploie huit. M. Verminck, dont le nom se rattache à la grande découverte des sources du Niger, et dont les affaires entre Marseille, l'Afrique occidentale et les Indes sont considérables, va encore établir une nouvelle ligne de paquebots à vapeur de première classe, qui toucheront périodiquement à Sierra Léone. Le premier de ces vapeurs aura pour nom le *Djoliba*.

Nous avons mentionné, il y a un certain temps déjà, la formation à Libéria d'une société pour le **dressage des éléphants**. La direction de l'entreprise sera confiée au nègre **Anderson**, connu par ses deux voyages à Mousardou, capitale des Mandingues, à 300 kilom. au N. E. de Monrovia. Le manque de bêtes de somme dans la république lui a suggéré l'idée d'utiliser les nombreux éléphants qu'il a vus dans les districts qu'il a parcourus. Le cheval, dit-il, perd sa vigueur quand il descend des plateaux élevés des Mandingues; le bœuf est usé au bout de

quelques années de travail, tandis que l'éléphant, fort, vivant longtemps et traitable quand il est dressé, prospère dans les conditions où les autres animaux succombent. Anderson est parfaitement qualifié pour cette entreprise. Dans ses voyages à Mousardou, à travers les montagnes, les marais, les jungles, il s'est rompu à toutes les fatigues, s'est fait à la chaleur et à l'humidité, au soleil et à la pluie, aux cailloux et à la boue. Il s'est occupé à tracer des routes, à défricher des jungles, à faire des relevés de terrain, etc. Il connaît très bien l'éléphant, et les chasseurs du Congo que l'on a mis à sa disposition sauront bien capturer l'animal pour l'amener à Monrovia.

D'après une lettre de M. **Lécard**, botaniste en mission dans le Soudan, au ministre de l'instruction publique, cette immense région réserve aux explorateurs de nombreuses surprises, au point de vue des produits du sol surtout. Chaque jour il récolte des plantes nouvelles, et parmi ces nouveautés il signale en particulier de la vigne à tige herbacée, à racines vivaces, qui produit des fruits délicieux. La beauté et l'abondance des fruits, la vigoureuse rusticité de la plante, la facilité de culture par suite de la plantation annuelle de ses racines tuberculeuses, lui font espérer qu'elle est susceptible de changer complètement les conditions de la culture de la vigne et d'en augmenter la production dans des proportions inconnues.

Le territoire compris entre Médine et Bafoulabé sur le **Sénégal**, d'une part, Bamakou et Dina sur le **Niger**, d'autre part, doit être reconnu et relevé si possible pour faciliter l'étude du tracé de la voie ferrée qui, partant de Médine et passant par Bafoulabé et Fangalla, aboutira au Niger. A cet effet le ministre de la marine a demandé à son collègue de la guerre de mettre à sa disposition des officiers chargés d'organiser des brigades topographiques, qui auront à faire la triangulation de tout ce terrain. Elles auront des escortes prises dans les compagnies d'ouvriers et tirailleurs indigènes ; des interprètes leur seront adjoints. Leur mission devra être terminée au 1^{er} mai 1881.

Il est question d'organiser entre l'établissement anglais du **Cap Juby** et Londres un service régulier de navires à voiles, qui seront remplacés par des bateaux à vapeur dès que les affaires auront pris un développement suffisant. D'après les journaux anglais, plusieurs puissances maritimes cherchent à fonder des colonies dans ces parages. On parle entre autres d'une expédition espagnole en vue de l'établissement d'un comptoir à Santa Cruz de Mar Pequena, que le Maroc a cédé récemment à l'Espagne. Il y a là, semble-t-il, pour cette partie de l'Afrique, le commencement d'un foyer de civilisation sur lequel nous aurons à revenir.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un troisième câble télégraphique a été posé entre Marseille et Alger.

Le Dr Schweinfurth a exploré récemment le Djebel Atakah et le littoral du golfe de Suez vers le sud.

Le Dr Zuchinetti est de retour d'un voyage chez les Makarakas, les Niams-Niams, les Gourous-Gourous, au Darfour, au Kordofan, et dans la Nubie où il a étudié spécialement la manière dont on recueille l'or.

La mort de Cecchi n'empêchera pas Piaggia de se rendre de Khartoum vers le sud; il compte faire une première étape à Senaar et de là prendre la route de Fadasi dès que le temps le lui permettra.

Dans une exploration de la côte occidentale du lac Albert, Emin Bey a acquis la certitude que ce lac forme un système distinct de celui qu'a entrevu Stanley.

M. Denis de Rivoyre a passé à Port Saïd, se rendant à Obock, à la tête d'une mission scientifique et commerciale.

Le chef de l'expédition projetée par la Société de géographie de Saint-Gall, dans la mer Rouge, sera M. A. Kæser. Une somme de 250,000 fr. a déjà été souscrite à cet effet.

L'expédition à la tête de laquelle se trouve M. Ramækers, a quitté Zanzibar accompagnée par M. Sergère et une légère caravane, n'emportant que le strict nécessaire jusqu'à Tabora. Le 15 juillet elle était à Kondoua.

M. le capitaine Bloyet est heureusement arrivé à Kondoua, dans l'Ousagara, où doit être fondée la première station du Comité français. Il a été très bien accueilli par le chef Mounié M'Bongo.

Les quatre voyageurs du Comité allemand sont partis de Zanzibar pour le Tanganyika, où ils étaient chargés d'établir la première station allemande sous la direction de M. von Schøler. Ils seront vraisemblablement obligés de s'arrêter à Tabora pour y attendre le résultat de l'expédition militaire du capitaine Matthews contre Mirambo et Simba.

Le 10 juillet MM. Popelin, van den Heuvel, Burdo et Roger, se trouvaient en bonne santé à Tabora.

Le capitaine T.-L. Phipson-Wybrants va entreprendre un voyage dans la partie de l'Afrique comprise entre le Zambèze inférieur, le Limpopo et la mer, qui n'a guère été explorée jusqu'ici que par Mauch et Erskine.

De nouveaux gisements diamantifères ont été découverts à Katdoornpan, près de Boshoff dans l'État libre.

Un propriétaire des environs de Vérulam, dans la colonie de Natal, a trouvé dans ses terres des traces de houille. Le terrain va être sondé entre les rivières Oumgeni et Oumvoti, pour s'assurer de l'emplacement exact de la couche de charbon.

Le Comité de la Société africaine allemande a mis 30,000 fr. à la disposition du Dr Pogge, pour la création à Moussoumbé d'une station qui sera en même temps un centre de relations commerciales et un refuge pour les voyageurs à venir. Il en a

accordé 6000 à M. R.-E. Flegel, qui fait un nouveau voyage au Bénoué en vue d'explorer, au point de vue hydrographique, le plateau qui sépare les bassins du Niger, du Chari, de l'Ogôoué et du Congo.

M. A. Durieux, missionnaire à la côte de Bénin, au service de la Société des missions africaines de Lyon, a fait, de Badagry, un voyage à l'intérieur jusqu'à Ado et Mounfo. Il a encore trouvé sur sa route des forêts vierges, mais en général un sol excellent pour l'agriculture.

M. Bonnat vient de revenir en Europe, après trois ans de séjour aux mines du Tacquah en renonçant à la direction de cette entreprise. Il n'a nullement souffert du climat, quoique celui-ci exige beaucoup de prudence de la part des Européens; ceux qui veulent vivre près de l'Équateur en conservant la nourriture et les habitudes européennes, meurent en grand nombre. Le climat peut s'améliorer, pense-t-il, à mesure que les forêts diminueront par suite de l'exploitation des mines.

M. Soleillet qui avait quitté Saint-Louis pour l'intérieur, y est revenu à la suite d'informations d'après lesquelles les nègres du haut pays étant en guerre, il risquait d'être pillé comme il l'avait été une première fois. Il compte se remettre en route en octobre, et passer par Médine.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Nous avons vu, dans le précédent numéro, que les premiers missionnaires protestants dans l'Afrique australe furent des Frères moraves; c'est à la même église qu'est due la première tentative, faite en 1736, de porter le christianisme aux nègres de la côte de Guinée, où depuis longtemps travaillaient des missionnaires romains dont l'œuvre était rendue infructueuse par la traite à laquelle se livraient à l'envi les Anglais, les Hollandais, les Français, les Portugais et les Espagnols. Mais tandis que le climat du sud de l'Afrique est généralement salubre, celui de ce littoral est tellement meurtrier pour les Européens, que les douze Frères envoyés successivement de 1736 à 1768 à Christiansborg, alors possession danoise, et dans les États du roi d'Akim avec lequel ils avaient conclu un traité d'amitié, y tombèrent les uns après les autres victimes de la fièvre. Cette mission dut être abandonnée jusqu'en 1828, où elle fut reprise par la Société de Bâle qui, pendant les dix premières années de son activité dans ce champ de travail, vit huit nouvelles tombes de missionnaires s'ouvrir auprès des douze précédentes. Il fallut songer à recommencer l'œuvre sur une autre base.

Revenu en Europe pour cause de santé, le missionnaire Riis ne fut pas plus tôt rétabli qu'il se rendit avec ses collègues Widmann et Thomp-

son (ce dernier, nègre d'origine, élevé à Beugen près de Bâle) à la Jamaïque pour y chercher 24 chrétiens indigènes, qui avaient fait partie d'une communauté morave dans cette île. Ils établirent cette colonie dans un climat plus salubre, à Akropong, qui devint comme la métropole de toutes les stations de la Côte d'Or : Christiansborg, Abouri, Abocobi, Odoumasé, etc. Pour fournir aux indigènes les éléments d'une instruction solide, la Société de Bâle fit mettre par écrit le *gan*, langue des districts de cette côte, fonda partout des écoles, et publia de nombreux ouvrages dans lesquels les natifs pussent puiser de nouvelles connaissances. En même temps que les missionnaires poursuivaient ce travail intellectuel, ils s'occupaient de tout ce qui pouvait contribuer à relever, fertiliser et civiliser le pays : la forêt vierge était défrichée et remplacée par des plantations auxquelles, de chaque station, conduisaient de bonnes routes; autour des stations s'élevaient des villages et des villes, remarquables aujourd'hui par leur propreté, leur salubrité et le bon ordre qui y règne; on y compte de nombreux ateliers de serruriers, de menuisiers, de charpentiers, de tisserands, où la jeunesse indigène prend goût aux arts et aux métiers des pays civilisés. A ces bienfaits, la Société de Bâle veut ajouter ceux que la science médicale pourra fournir. Tout récemment elle a saisi avec empressement les offres de plusieurs amis des missions, pour chercher à avoir à son service, pour la Côte d'Or, quelques médecins missionnaires, capables d'étudier à fond le climat de cette partie de l'Afrique, le caractère des fièvres qui s'y développent, les soins hygiéniques à prendre pour s'en garantir et les principaux remèdes à employer pour s'en guérir.

Elle n'a du reste pas été seule à travailler dans cette partie de la côte de Guinée. Dès 1834, les missionnaires wesleyens, prenant Cape Coast Castle comme centre, fondèrent, tout le long du littoral, et à l'intérieur dans le territoire des Fantis, un assez grand nombre de stations. En 1839, Freeman pénétra dans le royaume des Achantis, célèbres par leur férocité. Après avoir été retenu 48 jours à la frontière parla crainte superstitieuse des chefs et par l'état politique du pays, il arriva enfin à Coumassie, la capitale, et obtint du monarque barbare la permission de fonder une mission dans ses États. Secondé par Chapman, il eut la joie de voir ce pays où, à la mort des princes et des grands ou après une victoire, des centaines de personnes étaient immolées aux dieux du paganisme, s'ouvrir à l'influence du christianisme; le prince Apoko brûla publiquement son fétiche, et refusa, à l'occasion de funérailles dans la famille royale, d'immoler, selon l'usage, un certain nombre d'esclaves;

le chef Bakouai-Osai suivit cet exemple, et celui de la ville sainte de Boutama, un des favoris du roi, déclara ouvertement qu'il n'avait plus confiance en ses fétiches et plaça ses enfants dans la maison des missions.

Mais à mesure que le champ missionnaire s'étendit de la côte à l'intérieur, embrassant le pays d'Akem et même le Dahomey, les Achantis, effrayés à la vue des progrès croissants de la puissance des blancs, firent une tentative désespérée pour les arrêter dans leur marche incessante en avant et les refouler jusqu'à la mer. La guerre qu'ils engagèrent avec l'Angleterre, et pendant laquelle les missionnaires Ramseyer et Kühne, avec l'explorateur Bonnat, eurent à subir à Coumassie une longue captivité, eut pour résultat d'ouvrir ce royaume aux Anglais, d'y faire abolir les sacrifices humains, et de permettre d'y fonder deux nouvelles stations, l'une à Bégoro, l'autre à Abétifi, dans la province d'Okwau, l'une des plus belles de cet État, une « Suisse africaine » comme l'appellent les missionnaires. La langue *otschi* qui y est parlée, comme dans le district d'Akuapim et dans toutes les provinces de l'intérieur, avait déjà auparavant été mise par écrit par les missionnaires de Bâle, et, comme le *gan*, elle a produit toute une littérature à l'usage des écoles et des communautés chrétiennes. Sous l'influence de ces dernières, le fétichisme, la polygamie, les « grandes coutumes » en l'honneur des morts diminuent sensiblement dans cette région centrale de la côte de Guinée, au grand désespoir des prêtres païens, forcés de convenir que les fétiches révéérés depuis tant de siècles n'ont jamais produit rien de semblable à ce que le christianisme a fait depuis 50 ans.

Les résultats de l'œuvre missionnaire dans la colonie de Sierra Léone et dans la république de Libéria sont encore plus frappants. Après plusieurs tentatives de sociétés anglaises et écossaises chez les Foulahs, les Cousous, dans les îles de Loos et de Sherbro, tentatives rendues infructueuses par les guerres des tribus entre elles, la Société épiscopale de Londres choisit spécialement comme centre de son activité dans cette partie de l'Afrique occidentale la colonie de Sierra Léone, où la « Société africaine » d'Angleterre avait établi, sur des terres achetées des princes nègres, des noirs qui avaient servi sous le drapeau anglais dans la guerre d'indépendance en Amérique. Rendus à la liberté, ils s'y livraient aux désordres les plus grossiers et vivaient comme de vrais sauvages ; aussi, lorsque le missionnaire Johnson arriva à Regentstown où se trouvaient 1200 nègres, de 22 peuplades différentes, la vue de ces êtres, qui avaient plutôt l'aspect d'animaux que celui d'hommes, lui fit presque perdre

courage. Toutefois, s'enhardissant à leur prêcher, il vit bientôt se produire parmi eux un changement remarquable. Les écoles qu'il fonda prospérèrent tellement que, ne sachant plus comment s'y prendre avec tous les élèves qui lui étaient confiés, il dut pratiquer l'enseignement mutuel. Partageant tous ses écoliers en douze classes, il plaça à la tête de chacune d'elles un des douze garçons les plus intelligents, qu'il avait préparés comme moniteurs, et ceux-ci devinrent les instituteurs des autres. La transformation opérée chez ces nègres surprit tous ceux qui en furent les témoins : voyageurs, capitaines de navires et officiers attestèrent unanimement qu'elle dépassait leur attente. Vêtus décentement, les nègres étaient devenus laborieux et actifs, ils s'adonnaient à l'agriculture et à des métiers utiles ; parvenus à l'aisance, ils se bâtissaient des maisons avec jardins, et élevaient en outre, à leurs frais, maison de justice, maison pour les missions, écoles, hospice, magasin général, etc. Regentown devint une jolie ville, pourvue d'excellentes voies de communication ; en outre, les plaisirs grossiers des nègres firent place à une joie saine. La bonne influence de cette transformation s'étendit aux localités d'alentour, à Freetown, Kiskey, Wellington, Gloucester, au Boullom et au Quiah, territoires limitrophes de celui de Sierra Léone, où les missionnaires wesleyens n'avaient pas tardé à venir joindre leurs efforts à ceux des agents de la Société de Londres. Un séminaire pour les récents fut fondé à Fourah-Bay près de Freetown, et transformé plus tard en collège destiné à former un clergé indigène capable. Il a obtenu, par ses relations avec l'université de Durham, le droit de conférer à ses étudiants des grades académiques ; les travaux d'examen sont envoyés à une commission de cette université qui statue sur la promotion. Enfin, le développement de la civilisation parmi ces noirs a permis à la Société des missions épiscopales de remettre aux communautés de la colonie le soin de s'administrer elles-mêmes.

Il y a eu, il est vrai, des moments où l'œuvre civilisatrice a paru menacée, par suite de l'accroissement de la population de nègres récemment affranchis, qui se sont jetés dans la colonie comme un torrent bourbeux, et aussi par le fait du mauvais exemple d'Européens adonnés à tous les vices. Les adversaires des nègres en ont tiré un argument en faveur de leur thèse qu'il est impossible d'élever des noirs. Mais nous pouvons leur opposer le témoignage d'un homme impartial, le docteur Soyaux qui, dans son ouvrage *Aus West-Africa*, s'exprime ainsi au sujet de Sierra Léone :

« Depuis que les missionnaires ne travaillent plus seulement parmi la

population primitive de la colonie, soit parmi les anciens esclaves qui y ont été transportés, mais aussi parmi les tribus qui sont en relations d'affaires avec eux, depuis que le commerce avec l'Angleterre a pris un nouvel essor et que des nègres devenus riches font élever leurs enfants en Europe, depuis qu'un certain nombre de civilisateurs noirs sont à l'œuvre dans leur propre pays, Sierra Léone a revêtu un aspect tout autre qu'auparavant et qui commande le respect. Un observateur impartial y remarque partout l'activité et l'application; il s'y trouve beaucoup de noirs qui peuvent marcher de pair avec lui, et avec lesquels il n'aura point honte de converser. Tout bien considéré, il trouvera que le nègre en général a dépassé le niveau de la barbarie grossière que nous attribuons aux sauvages, et qu'il peut être élevé à un niveau d'indépendance spirituelle, de réflexion propre et de productivité, comparable à celui de l'Européen, pourvu qu'on y emploie les moyens d'éducation convenables. »

On peut en dire autant de la colonie de Libéria, fondée en 1821 en faveur des esclaves libérés par la « Société de colonisation » de Washington, et qui au début eut à lutter contre les mêmes difficultés que celle de Sierra Léone. La traite était en pleine activité sur cette côte; les nègres se sentant libres ne voulaient se livrer ni à l'agriculture, ni à aucun métier; en outre, ils entraient fréquemment en conflit avec les indigènes excités, par le rhum et par la poudre, à résister à un gouvernement qui interdisait l'esclavage et la polygamie. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés par la Société de Bale y succombèrent à la fièvre, ou échouèrent et durent chercher un autre champ de travail. A leur tour les sociétés américaines en envoyèrent qui d'abord ne réussirent pas mieux. L'on songea alors à former à la mission les noirs eux-mêmes, et peu à peu l'on réussit à persuader aux nègres émancipés que la prospérité du pays dépendait de leur travail individuel; ils établirent des plantations de riz, d'indigo, de coton, de sucre, de café, et ces denrées devinrent l'objet d'une exportation considérable; ajoutons que le café de Libéria est d'une qualité si supérieure que les planteurs de Java en font venir des millions de plantes, pour remplacer les anciens caféiers de l'île hollandaise. Le commerce s'y est développé au point de réclamer le service de quatre lignes de vapeurs, trois de Liverpool et une de Hambourg, et cependant il n'y a point encore de voies ferrées. Avec l'État de Médine, qui vient d'être annexé à la république, Libéria compte 1,500,000 habitants, régis par une constitution qui, sous plusieurs rapports, est meilleure que celle des États-Unis. De petit coin de terre

qu'il était à l'origine, son territoire s'est étendu à 1000 kilom. environ le long de l'Atlantique, et à plus de 300 kilom. à l'intérieur, dans la direction du Niger. Si, comme il en est question, l'on créait un chemin de fer de Monrovia au Soudan ou à la vallée du Niger, la république serait maîtresse du commerce de cette vaste contrée.

Quoi qu'il en soit, l'activité des missionnaires ne s'est pas bornée au territoire de Libéria ; elle a rayonné tout autour chez les Veys, les Deys, les Pessas, les Golas, les Bassas, les Greboes, etc., et, comme le dit M. Soyaux, « c'est grâce à l'influence moralisatrice de la république que la traite a été supprimée dans cette région, et que l'histoire y enregistre maintenant beaucoup moins de guerres qu'autrefois.

Les sociétés missionnaires comprirent que Sierra Léone et Libéria étaient les deux points les plus importants pour l'extension de leur activité dans l'Afrique occidentale. Des esclaves libérés, devenus chrétiens à Sierra Léone, retournèrent dans leurs pays d'origine, le Dahomey, célèbre par ses sacrifices humains, le Yoruba et le royaume d'Egba dont la capitale Abéokouta n'a pas moins de 100,000 habitants, et y préparèrent les voies aux missionnaires indigènes formés à Sierra Leone, parmi lesquels se distingua tout particulièrement Crowther, au service des missions de l'Église épiscopale d'Angleterre. Fait prisonnier en 1821 dans l'attaque d'un village à 160 kilom. de la baie de Bénin, et jeté sur un négrier, il fut délivré par les Anglais, débarqué à Freetown, puis envoyé en Angleterre pour y étudier. Revenu à Sierra Léone, il y travailla à l'instruction des prédicateurs indigènes jusqu'en 1841, époque de l'expédition du Niger entreprise pour introduire à l'intérieur le commerce et l'industrie européens et pour y faire cesser la traite. Choisi comme interprète, il s'intéressa aux peuplades des bords du fleuve, et, quand l'expédition dut être abandonnée, il se décida à se consacrer à l'œuvre missionnaire dans les villes qu'il avait visitées. Après s'y être préparé en Angleterre, il retourna à son champ de travail, mit par écrit la langue du pays, prêcha aux natifs et, dans une visite à Abéokouta, eut la joie de retrouver sa mère, un frère et deux sœurs, esclaves libérés, devenus chrétiens. Par ses soins, une ferme modèle fut établie à Lokoja, près du confluent du Niger et du Bénoué, des stations furent fondées à Igbébé, Idda, Onitsa, Bonny, Akassa, et malgré les influences du climat, malgré les luttes périlleuses qu'elle a eu à soutenir, les chefs des tribus ayant avec les vaisseaux anglais de fréquentes altercations, dont les missionnaires ont été plusieurs fois victimes, cette mission a eu de grands succès. Aujourd'hui l'évêque Crowther, secondé par son fils, a sous sa di-

rection quantité d'ecclésiastiques et d'instituteurs de sang africain, élevés sur le sol d'Afrique. Dans son premier voyage, en 1841, il exprimait le désir qu'un temps vînt où l'on emploierait la navigation à vapeur pour transporter les missionnaires de la région des fièvres dans des stations plus salubres, afin de diminuer la mortalité des agents de l'œuvre. Son vœu est exaucé ; le « Henry Venn, » mis entièrement à sa disposition, lui permet de visiter régulièrement les neuf stations de la Société épiscopale des missions de Londres dans cette région.

Sur toute la côte, du Sénégal au fond du golfe de Guinée, les sociétés rivalisent de zèle pour faire disparaître la barbarie. Les catholiques, dont les missions y avaient été interrompues au siècle passé, ont de nouveau, depuis une vingtaine d'années environ, des établissements au Sénégal, à Bathurst, à la Côte d'Or, à celle des Esclaves, au Dahomey, où ils instruisent de jeunes négresses, recueillent de vieilles esclaves et soignent des malades. A St-Louis, M. Taylor, ancien collègue de l'évêque Crowther, travaille pour la Société des Missions de Paris, auprès des esclaves fugitifs qui viennent chercher la liberté dans la colonie française. Les missionnaires de la Société des Indes occidentales, appuyés par ceux de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile, se consacrent spécialement aux Pongas établis sur la rivière de ce nom. Au Vieux Calabar, les Presbytériens Unis d'Écosse, joignant à la prédication l'exercice de la médecine, sont devenus les amis de la population noire et obtiennent de ceux qui les consultent l'abandon de leurs fétiches ; ils ont même acquis assez d'influence sur les chefs pour leur persuader de dissoudre leurs harems. Au Cameroon, les Baptistes anglais ont eu de tels succès qu'un voyageur moderne ne comprend pas comment se sont produits les changements qu'il y a remarqués : « Les antiques coutumes sanguinaires sont en grande partie abolies, écrit-il, la magie se cache dans les forêts, la superstition fétiche est tournée en dérision par les vieux et les jeunes, des maisons propres s'élèvent partout ; de vrais cannibales sont devenus d'honnêtes, intelligents et habiles artisans. Une littérature élémentaire s'est créée dans cette langue auparavant non écrite. »

(La fin prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE ¹

O DISTRICTO DE LOURENÇO MARQUES, NO PRESENTE E NO FUTURO, par *Augusto de Castilho*. Lisboa (casa da Sociedade de Geographia), 1880, in-8°, 46 p. — Dans cette brochure l'auteur examine les inconvénients et les avantages qui peuvent résulter pour Lorenzo Marquez du traité conclu entre l'Angleterre et le Portugal, en vue de la construction d'un chemin de fer entre la baie de ce nom et Prétoria, le chef-lieu du Transvaal. Un séjour de cinq ans dans les possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique lui a permis d'étudier à fond les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, et celles de Lorenzo Marquez en particulier. Il expose l'histoire de la domination portugaise dans cette région et les causes qui en ont amené l'affaiblissement. Puis, tout en reconnaissant les avantages énormes que l'Angleterre s'est assurés par la conclusion de ce traité, il montre ceux que le Portugal peut en retirer : un puissant secours contre les dangers que fait courir à cette colonie l'hostilité des populations africaines, et un très grand développement commercial pour Lorenzo Marquez. En ouvrant entre cette baie et le Transvaal des communications directes et rapides, l'Angleterre, qui construira la plus grande partie de la voie ferrée, fera bénéficier la première de tout le courant d'importation et d'exportation qui s'établira sur cette ligne. Il n'en résultera d'ailleurs, suivant M. de Castilho, aucun dommage pour Natal, comme le craignent les habitants de cette colonie, Durban devant demeurer toujours le centre du commerce pour l'État libre du fleuve Orange, le Lessouto, le Griqualand oriental, et une partie du pays des Zoulous, tandis que Lorenzo Marquez deviendrait celui du commerce avec le Transvaal et le pays des Matébélés.

QUESTOES AFRICANAS, PROPOSTA PELA COMMISSAO NACIONAL PORTUGUESA DE EXPLORACAO E CIVILISACAO D'AFRICA. Lisboa (Casa de Sociedade de Geographia), 1880, in-8°. — Le Comité national portugais, pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique, a compris que les vastes territoires possédés par le Portugal sur les côtes occidentale et orientale de ce continent, les intérêts du commerce et de la civilisation, et les services que

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

peuvent rendre les missionnaires, créent au gouvernement des devoirs spéciaux, en vue de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, aux découvertes qui restent à faire à l'intérieur et à l'amélioration du sort des populations nègres. Dans cette brochure, le dit Comité expose les motifs à l'appui de propositions présentées à la Société de géographie de Lisbonne pour qu'elle demande au gouvernement :

1° De faire continuer les explorations commencées par Serpa Pinto, Capello et Ivens, non seulement au point de vue de la géographie physique proprement dite, mais encore à celui de la géographie zoologique, botanique, géologique, ethnologique et linguistique ;

2° De créer des stations, centres d'exploration et de protection dans le Bihé, le Humbé, le Congo, pour la partie occidentale des possessions portugaises ; à Zoumbo et sur le Chiré supérieur pour la partie orientale ;

3° D'employer tous les moyens propres à étendre les relations avec l'intérieur et à faciliter le transport des produits, entre autres la création de routes, l'établissement du chemin de fer d'Ambaca, le dressage des éléphants, particulièrement dans le district de Mossamèdes ;

4° D'assainir, par le drainage et la plantation d'eucalyptus, les points du littoral les plus favorables à la colonisation ;

5° De réformer l'enseignement du séminaire de Bon Jardin, afin que les missionnaires soient préparés, par l'étude de la géographie, des sciences naturelles, de la médecine, de l'agriculture et des langues africaines, à rendre tous les services que les missionnaires d'aujourd'hui rendent, sur beaucoup de points de l'Afrique, à la cause de la science et de la civilisation.

BULLETIN MENSUEL (1^{er} novembre 1880).

L'extension de la colonisation en **Algérie** est intimement liée à celle des chemins de fer, car plus le réseau de ceux-ci sera complet, plus le pays se couvrira de villages et d'exploitations agricoles et industrielles; aussi le gouvernement actuel en encourage-t-il l'achèvement de tout son pouvoir. Tandis que de 1863 à 1876 il n'en avait été livré à l'exploitation que 540 kilom., pendant les cinq dernières années la longueur kilométrique a plus que doublé; elle est actuellement de plus de 1140 kilom. Les projets relatifs au **Trans-Saharien** donneront sans doute à la colonisation une impulsion dans la direction sud-ouest.

Les explorations entreprises en vue de cette ligne paraissent devoir être accueillies favorablement par les indigènes. Après s'être assurés par eux-mêmes que la mission du colonel **Flatters** était absolument pacifique, les Touaregs, effrayés d'abord à l'idée qu'elle préparait la conquête du pays, se disposent à l'accueillir amicalement. Un délégué des Touaregs Azgars, appelé de Rhat à Tripoli par le pacha, a assuré au consul général de France, M. Féraud, que ses compatriotes attendent cette mission avec impatience pour cet automne. D'autre part, l'agha d'Ouargla a annoncé l'arrivée en cette ville de dix Touaregs Ifoghas, avec Shgir ben Cheikh, envoyé à leur tribu par le colonel Flatters. Ils sont venus, disent-ils, en ambassade auprès de celui-ci, pour continuer les relations qu'ils ont eues avec lui, et faire conclure la paix entre son gouvernement et les Azgars. En même temps ils ont demandé un sauf-conduit et la permission de venir commercer sur territoire français, assurant qu'ils feraient tout ce que voudraient les autorités françaises et l'agha d'Ouargla. Informé de cette demande, le commandant supérieur de Laghouat leur a immédiatement envoyé le sauf-conduit, en les invitant à venir attendre auprès de lui M. Flatters dont l'arrivée ne tardera pas. Après avoir obtenu un nouveau crédit de 600,000 fr., celui-ci comptait partir de Paris le 10 octobre, et se rendre directement à Laghouat où s'organise la nouvelle expédition. Elle aura 83 indigènes convoyeurs, chameliers ou guides. Vers le 15 novembre elle partira d'Ouargla, passera par la Sebkhah d'Amadghor, et se dirigera de là sur Sokoto. Suivant les circonstances, le retour s'effectuera par les côtes de Guinée, ou par un nouvel itinéraire à travers le désert.

Le colonel **Sala**, auquel le khédive a confié le soin de s'emparer des convois d'**esclaves** qui arrivent du Soudan, s'efforce en même temps

de faire mettre en liberté les esclaves achetés depuis la signature de la convention interdisant la traite dans le khédiviat d'Égypte. Il a remonté le Nil jusqu'à Assouan, limite de sa sphère d'action, et s'est dirigé vers une localité où il savait qu'étaient des esclaves achetés et gardés illégalement. A son arrivée, propriétaires et esclaves avaient disparu, et les autorités prétendirent ne pas savoir ce qu'ils étaient devenus. L'approche de sa barque avait été signalée par les espions des marchands, qui auraient rendu toutes ses recherches infructueuses s'il n'eût redoublé de précautions pour surprendre les maîtres d'esclaves. Par une nuit sans lune, il débarqua avec 40 soldats auxquels il ne fit prendre que leurs armes, des cartouches, du biscuit et de l'eau; puis, pour dissimuler sa marche, il s'éloigna du fleuve avec eux et s'enfonça dans le désert, assez pour être certain de ne rencontrer personne. Après 18 heures d'une marche forcée dans les sables, la petite troupe arriva, de nuit, à un village à quelques kilomètres d'Assouan; elle l'investit dans le plus grand silence; puis, quand on fut certain que toutes les issues étaient bien gardées, le colonel fit allumer des torches dont il avait chargé quelques-uns des soldats, et il entra dans le village. Réveillés en sursaut, les habitants ne furent pas très rassurés par cet appareil militaire et par cette entrée qui ressemblait un peu à une prise d'assaut. Mais leur terreur ne fut pas de longue durée. M. Sala réunit tous les esclaves qui se trouvaient dans le cas d'être libérés, leur déclara qu'ils étaient libres et leur proposa de les emmener. Tous acceptèrent sa proposition. Il procéda de même dans deux autres localités et put délivrer 21 esclaves qu'il ramena avec lui dans la Haute-Égypte. Il les a placés comme travailleurs libres, convenablement rétribués, sur la concession exploitée par deux Français, MM. Jullien et Solhaume, à El-Hayat. Ces résultats, qui font honneur à l'activité et à l'énergie du colonel Sala, sont un gage que le but poursuivi par le khédive sera atteint.

En même temps qu'il cherche à abolir l'esclavage, le vice-roi s'efforce d'améliorer la position des malheureux **fellahs**, tenus jusqu'ici dans l'oppression par l'État et appauvris par les exactions dont ils ont été les objets. Quoique ce soient eux qui cultivent le sol, le champ qu'ils trempent de leurs sueurs ne leur appartient pas : presque tout le sol de l'Égypte est entre les mains de l'État, de l'Église, des premières familles et des hauts fonctionnaires. Le fellah est écrasé sous le poids des impôts : capitation, impôt foncier, impôts pour le sol que recouvre sa maison, pour chaque dattier, pour machine d'irrigation, pour le buffle qui en fait tourner la roue et qui traîne la charrue, pour le chameau et l'âne qui

portent les fardeaux; puis pour les produits qu'il porte au marché : blé, bétail, tabac, dattes. Outre cela, il doit donner le dixième de sa récolte de blé pour les magasins du gouvernement, etc., etc. A peine lui reste-t-il de quoi s'acheter une pièce de vêtement pour lui et les siens; encore le fabricant ne peut-il lui vendre que des étoffes munies de l'estampille du gouvernement. Pour commencer à remédier à cette triste position des fellahs, le khédive a réduit au minimum quelques taxes, tout particulièrement onéreuses pour eux, et organisé le cadastre qui rendra possible une réforme plus générale de l'impôt.

Le long de la côte orientale, au sud du cap Guardafui, sont les **Somalis Medjourtines**, chez lesquels doit se rendre de nouveau **M. G. Revoil**, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Il a dû partir d'Aden le 11 septembre pour Maraya, où il compte séjourner deux mois pour étudier la faune et la flore des montagnes du littoral. De là il se dirigera vers le plateau encore inconnu de Karkar, dans l'intérieur du pays, pour y passer la saison des pluies. Il ne pourrait à cette époque s'avancer plus au sud, les inondations du Nogal formant un immense lac et des marais malsains. Il a pris à son service quatre Somalis, parmi lesquels Ali-Parah, son ancien domestique, et un jeune scribe âgé de 12 ans seulement, qui sait écrire correctement l'arabe et le somali. Il a informé de son arrivée plusieurs chefs des Medjourtines, par l'intermédiaire des indigènes qui viennent vendre leur bétail sur le marché d'Aden, et s'est procuré par le même moyen des renseignements sur le pays qu'il doit parcourir.

Depuis notre dernier numéro, nous n'avons pas reçu de nouvelles détaillées des **expéditions internationales**. Nous avons appris seulement que MM. Ramæckers, de Leu et Becker avaient passé à Kondoua, siège de la station du Comité français, après avoir joui d'une santé satisfaisante pendant la première partie de leur voyage. M. Ramæckers avait ressenti un peu de fièvre à la suite du passage de la Makta, mais cette indisposition n'avait pas ralenti sa marche. Au delà de Kondoua, le peu de sécurité qu'offraient les pays de l'intérieur les avait obligés de ne s'avancer que lentement. L'expédition allemande les rejoignit, et, comme elle était sans escorte armée, ils jugèrent devoir marcher de concert. Le 3 septembre, les deux caravanes étaient à Mvoumi, dans l'Ougogo. Elles espéraient recevoir de nouveaux renforts pour leur escorte, ainsi que des armes et des munitions pour les Arabes de l'Ounyanymbé, qui se proposent de réprimer les excès de Mirambo. Les nouvelles de Tabora sont du 3 août. MM. Van den Heuvel, Popelin et Roger se por-

taient bien. D'après M. Thomson, qui est arrivé en Angleterre, si Mirambo eût été à Mpimboué, il n'aurait pas permis que MM. Carter et Cadenhead fussent tués. Le lieutenant Matthews n'en poursuivra pas moins son expédition, et commencera par fonder à Mpouapoua une station militaire, qui servira de base à des opérations ultérieures pour lesquelles le sultan de Zanzibar lui fournira des renforts. Les voyageurs pourront y trouver protection contre tous mauvais traitements.

La situation du **Lessouto** ne s'est pas améliorée; les troupes anglaises ayant quitté l'Afrique, à l'exception de quelques artilleurs et d'un demi-régiment, chargés de la défense du port et de l'arsenal du Cap, le gouvernement ne dispose que de milices insuffisantes jusqu'à présent pour amener à l'obéissance Masoupha et Lérothodi. Après les combats des 20 et 21 septembre dont nous avons parlé, et dans lesquels les insurgés ont été repoussés, les troupes coloniales se sont divisées en deux détachements : l'un s'est concentré à Wappener pour porter de là secours à Mafeteng, menacé par Lérothodi; l'autre s'est fortifié à Maserou, résidence du magistrat anglais, où l'on s'attendait à une attaque des rebelles. Ils y ont en effet pénétré, mais ont dû se retirer avec de grandes pertes, et non sans brûler derrière eux l'église, l'école et d'autres bâtiments. Les défenseurs de Mafeteng sont sortis de leurs positions et ont mis en déroute un corps de 1000 Bassoutos. D'après des télégrammes de Cape-Town, les Bassoutos du district de Matatiélé, à l'est de la chaîne du Drakensberg, se sont joints à la rébellion, qui menacerait auss... s'étendre au pays des Griquas.

Nos lecteurs se rappellent les travaux entrepris par le gouvernement français pour doter la colonie de la **Réunion** d'un **port** où les navires soient en sécurité pendant les tempêtes qui se déchainent dans cette région, et d'un **chemin de fer** qui relie à ce port les différentes parties de l'île. Les travaux du chemin de fer ont été menés activement, et les trains peuvent déjà circuler sur le tronçon de la Pointe des Galets à la Possession. Le percement du tunnel du cap Bernard inspirait des inquiétudes, et l'on supposait qu'il retarderait le fonctionnement de la ligne dans son ensemble; mais aujourd'hui ces craintes sont dissipées, le percement avance de plus de 750^m par mois, et l'on pense que la ligne de St-Denis à St-Paul sera ouverte à la circulation avant la fin de l'année prochaine. Les travaux du port ne sont pas aussi avancés, ils sont cependant en bonne voie et pourront être poussés rapidement, éclairés qu'ils sont depuis les premiers jours d'août par la lumière électrique.

A la côte occidentale, l'expédition de **Stanley** se poursuit, enveloppée

toujours d'un certain mystère. Une lettre du P. Carrie, supérieur de la mission du Loango, communiquée à la Société de géographie de Paris, renferme des détails intéressants apportés à Mboma par M. **Protche**, naturalisé français, qui s'était rendu auprès de Stanley pour se faire admettre dans l'expédition, mais qui n'a pu obtenir ce qu'il désirait. Le village de Vivi où est Stanley est bâti sur une plate-forme, agrandie par des terrassements et adossée à une chaîne de montagnes escarpées. A droite s'allongent deux rangées parallèles de maisons construites à l'euro-péenne et peintes en blanc. A l'extrémité de cette rue s'élève la maison de Stanley, construite en bois d'Europe, surmontée d'un belvédère vitré et d'un joli clocheton, et entourée d'un jardin fait avec des terres rapportées. En arrivant sur le plateau par la route qui y monte des bords du Zaïre, vous vous croiriez devant un village européen. Deux hameaux indigènes le flanquent; l'un, à droite, sur le versant qui descend au fleuve, est *Cubnida*, habité par les noirs du pays au service de l'expédition; l'autre, à gauche, est *Zanzibar*, où vivent les noirs amenés par Stanley. Toutes ces habitations, peintes en bleu et blanc, produisent un effet très pittoresque. Les maisons et le régime des travailleurs sont très confortables. Stanley n'exige que 9 heures de travail par jour, chacun est libre ensuite de faire ce qui lui convient. Il a fait construire une route qui s'avance déjà à 3 lieues à l'est de Vivi. L'ensemble des travaux exécutés est considérable; on sent qu'une volonté ferme et énergique dirige les travailleurs et leur imprime une grande activité. Stanley n'a point admis la demande de M. Protche, parce que, a-t-il dit, assailli de demandes semblables, il ne peut donner la préférence à un étranger sur ses nationaux; il n'aurait pu y accéder qu'avec le consentement du roi des Belges. Il ne permit pas même à M. Protche de remonter le long du Zaïre avant l'ouverture des routes.

La dernière législature de **Libéria** a accordé à MM. Criswick et Burnell de Londres une concession pour la construction d'un **chemin de fer** de Monrovia à Mousardou, le long de la rivière St-Paul, sur une longueur de 160 kilom. D'après le rapport de l'expédition du commodore Shufeldt, le tracé n'exige aucun tunnel, mais seulement de petites tranchées. Il n'y aura de travaux difficiles à exécuter que dans les forêts et sur les rivières à traverser, mais ils seront courts. La pierre pour les ponts abonde, le bois aussi, et le charbon existe en quantité si grande qu'il pourra devenir plus tard une source de revenu. On a trouvé des mines de fer à Boporo; le minerai en est de bonne qualité.

Depuis longtemps deux chefs du **Quiah**, à l'est de la colonie de

Sierra Léone, Gbannah Sehrey et Lahie Bundoo, étaient en guerre, ce qui portait un grave préjudice au commerce de toute la contrée environnante. Ils se sont rendus récemment, avec beaucoup de rois, de reines, de chefs des pays de Boullom, Port Lokkoh et Quiah, et leur suite, en tout environ 300 personnes, à Freetown pour demander à l'administrateur en chef, Sir Samuel Rowe, d'intervenir pour rétablir entre eux une paix définitive, ce qui a eu lieu dans une assemblée solennelle.

Les relations commerciales entre Sierra Léone et l'intérieur reprendront une nouvelle activité. Le roi de **Falaba** y a délégué en mission son neveu et ministre, Simity Fillah, qui, déjà en 1869, avait accompagné Winwood Read dans son voyage au Niger. Depuis cinq ans, ce roi n'avait pu envoyer de message au gouverneur de Sierra Léone, empêché qu'il était par des guerres, d'abord avec les Korankos, puis avec Seray Ibrahim, chef de Konia, qui voulait soumettre par la force le pays de Falaba à la foi musulmane. Il a réussi à le chasser, lui et son armée. Mais à Falaba étaient retenues des caravanes d'environ 10,000 marchands qui n'osaient pas descendre à la côte, le bruit leur étant parvenu que les guerres du Quiah leur feraient courir de grands dangers. En même temps qu'il était chargé de présenter ses respects au gouverneur et de lui remettre un petit anneau, présent ordinaire du roi, Simity Fillah devait s'informer de l'état du Quiah et réclamer le subsidé des cinq dernières années, dû par la colonie pour l'entretien de la route ouverte en faveur des marchands. Le gouverneur lui a remis le subsidé de trois années; le solde lui sera payé quand il reviendra à la côte avec la caravane de Falaba, qui pourra descendre sans crainte, le Quiah étant maintenant tranquille. De Sierra Léone, on demande que l'administration envoie de son côté une mission à Falaba, à Timbou et dans le district de Bourré, pour entretenir et développer les rapports commerciaux avec l'intérieur, un peu menacés par la cession que le chef Balla Demba vient de faire aux Français du district de Debrika, ce qui pourrait détourner vers les ports français le courant commercial de Sierra Léone.

C'est pour ouvrir un débouché nouveau aux produits de l'industrie française et attirer vers St-Louis le commerce du Soudan occidental, en même temps que pour faire pénétrer la civilisation dans cette vaste région, que vient d'être organisée une **expédition** à la fois **militaire** et **géographique au Niger**. Placée sous la direction de M. le commandant Derrien, une brigade topographique composée d'officiers astronomes, géodésiens et topographes, est chargée d'exécuter, sous la protection d'une escorte de 700 hommes, la reconnaissance géographique du

pays entre le Sénégal et le Niger ; elle devra surtout déterminer les positions et les altitudes des sommets, cols, plateaux, etc., ainsi que la configuration des vallées, leur largeur et leur profondeur. L'escorte, placée sous le commandement de M. Borguis-Desbordes, officier de l'artillerie de marine, doit non seulement la protéger, mais encore construire et garder les petits forts qui jalonneront la route entre le Sénégal et le Niger. Le personnel de l'expédition s'est embarqué à Bordeaux, sur l'*Équateur*, pour se rendre à St-Louis. De là elle remontera le Sénégal jusqu'à Médine, puis prendra la voie de terre en longeant la rive gauche du fleuve jusqu'à Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy, le point où doit être construit le premier fort et où doit commencer le lever du terrain. Elle se dirigera ensuite sur Fangalla, où sera construit le deuxième fortin ; dans cette région, la voie ferrée devra suivre le cours même du fleuve. D'après les documents que possède la marine, on ne croit pas que l'expédition rencontre d'obstacles sérieux dans la bande de terrain de 400 kilom. de longueur qui sépare Fangalla du Niger. Des fortins seront créés à Goniakouri, à Kita, à Bangassi, au milieu de tribus qui se sont placées volontairement sous le protectorat de la France. En s'avancant ainsi de proche en proche vers le S.-E., la mission atteindra la ligne de faite qui sépare les bassins des deux fleuves, ligne peu élevée, très proche du Niger, à travers laquelle elle espère trouver un passage facile pour gagner soit Bamakou, soit Dina, en amont de Yamina et de Ségou. La reconnaissance topographique permettra de limiter la zone qui contiendra le meilleur tracé pour la voie ferrée ; des profils en long et en travers seront ensuite exécutés dans une campagne suivante, et un tracé définitif pourra être adopté. Une fois le Sénégal relié au Niger, il sera facile de gagner Tombouctou en descendant le fleuve, d'y établir une station commerciale, de rayonner de là vers l'Afrique centrale et de tendre la main aux explorateurs qui cherchent à pénétrer au cœur du continent africain.

Quant à la mission **Galliéni**, le gouverneur du Sénégal a appris, par un commerçant venant de Ségou, que le sultan Ahmadou lui a assigné pour résidence le village de Saumous, sur les bords du Niger, à 25 ou 30 kilom. de Ségou, et qu'il est allé veiller lui-même à ce qu'elle fût bien installée. Le passage de cette mission et l'annonce que les Français vont s'établir dans le pays, ont déjà eu pour effet d'augmenter la sécurité entre le Niger et Bafoulabé.

Sur la côte du Maroc, l'île de **Santa-Cruz de Mar Pequena**, où l'Espagne a des pêcheries, a été l'objet de négociations entre cette der-

nière puissance et l'Allemagne qui, déjà en 1876, a fait explorer le littoral marocain et sonder les dispositions du chérif et du cabinet de Madrid, en vue de l'acquisition d'une station navale pour y établir un dépôt de charbon et y faire radoubier ses bâtiments. Mais l'influence anglaise s'opposa à cette tentative; elle fera probablement de même cette fois-ci. L'Espagne ne paraît pas non plus disposée à céder cette possession qui, d'ailleurs, n'offre ni mouillage ni situation convenable pour un établissement sérieux. Ce sera donc plutôt par le cap Juby que la civilisation européenne pénétrera dans cette partie de l'Afrique.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

On fait des expériences sur le câble sous-marin franco-algérien, au moyen d'un appareil de transmission des dépêches, qui permettrait d'en expédier 10 à la fois. Si elles réussissent, la taxe télégraphique entre la France et l'Algérie sera abaissée à 5 centimes.

N'ayant pas obtenu du bey la concession d'un câble sous-marin entre Tunis et la Sicile, le gouvernement italien a conclu un accord avec la Société anglaise : « Mediterranean Extension Telegraph Company, » pour en établir un entre Malte et Tripoli.

Le P. Beckx, général de l'ordre de Jésuites, a obtenu du khédivé un vaste terrain près d'Alexandrie, pour y bâtir un couvent où seront recueillis les membres de l'ordre, expulsés des villes européennes.

Le colonel Mohamed Moktar Bey a fait une reconnaissance du pays des Gadibur-sis, tribu Somali, au S.-S.-E. de Zeila.

Piaggia a trouvé les Arabes du district de Senaar plus tranquilles que les années précédentes; le gouvernement ayant retiré ses troupes du Soudan, ils peuvent récolter leurs produits sans être molestés par les soldats égyptiens.

Le comte Louis Pennazzi, qui explore le plateau entre Keren et Kassala, y signale deux plantes dont l'exploitation pourrait être très avantageuse pour l'industrie européenne : l'une, le *kolqual* (*euphorbia abyssinica*) dont le suc renferme une forte partie de caoutchouc; l'autre, le *bhorfo* (*asclepias gigantea*) dont le fruit, de la grosseur d'une orange, contient une espèce de duvet dont quelques tribus du Gallabat se servent pour tisser des étoffes.

Le capitaine Pipson Wybrants a eu le bonheur de pouvoir engager pour son expédition, dans le pays entre le Zambèze et le Limpopo, Chouma et 50 de ses meilleurs hommes, à leur retour du Tanganyika avec M. Thomson.

Une corvette allemande s'est rendue à Tamatave pour faire connaître aux Malgaches le pavillon allemand, et presser la conclusion d'un traité.

On attend à Paris trois ambassadeurs du roi de l'Ounoungou (au N.-O. du

Nyassa?), chargés de nouer des relations avec la France. Un des membres de l'ambassade, M. Hanyoux, qui a fait dans ce pays une fortune considérable et qui y occupe les fonctions de ministre des affaires étrangères, est Français et c'est lui qui conduira les négociations diplomatiques avec la France.

Savorgnan de Brazza a fondé la première station occidentale du Comité français à Nghimi, sur la route qui va de Mascingo à Levoumbo, en un lieu élevé et salubre.

Les deux navires *Libéria* et *Monrovia*, construits spécialement en vue du transport des passagers pour l'Afrique occidentale, ont amené à Libéria de nombreux nègres de New-Berne, du Texas et surtout de l'Arkansas; un assez grand nombre sont fermiers, d'autres ferblantiers, maçons; il y a aussi deux instituteurs et deux prédicateurs. Ils s'établiront à Breverville, près de la rivière St-Paul.

M. Olivier-Pastré vient de rentrer en France après avoir accompli son voyage vers le Haut-Niger. Parti du Boullom à la fin de janvier, il a parcouru les provinces du Fouta-Djallon, et a pu atteindre le poste français de Boki, d'où partit René Caillé pour son voyage à Tombouctou.

Un câble télégraphique sous-marin sera posé entre Ténériffe et Cadix, touchant Grande Canarie, Las Palmas et Lanzarote.

L'empereur du Maroc a réprimé l'insurrection de la Kabylie, et a fait à son retour à Fez une entrée triomphale.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

(Fin.)

Après avoir exposé, dans nos précédents numéros, les travaux des missionnaires dans l'Afrique australe et dans la Guinée septentrionale, il nous reste à parler de ceux qu'ils accomplissent sur les deux côtes de l'Afrique équatoriale et à Madagascar; là aussi nous avons à enregistrer des succès encourageants.

Au Gabon, la mission des Presbytériens d'Amérique à Libreville, et celle des catholiques français de Sainte-Marie, appartiennent, d'après le témoignage du voyageur Hubbe Schleiden (*Ethiopien*), « à ce que l'on peut voir de plus important en fait de civilisation moderne. » Les missionnaires américains ont mis par écrit les deux langues des Bengas et des Mpongoués, dans lesquelles ils ont publié des grammaires, des dictionnaires et d'autres ouvrages pour l'enseignement. « On trouverait, » dit-il, « chez les Gabonais relativement moins d'hommes ne sachant ni lire ni écrire dans une langue européenne, qu'à Londres de gens parlant correctement leur langue maternelle, à plus forte raison pouvant la lire et l'écrire. Un observateur impartial ne peut que se réjouir de voir gran-

dir la culture intellectuelle des jeunes gens de ces tribus. D'ailleurs, les missionnaires américains n'ont pas cultivé seulement leur intelligence : ils leur ont encore enseigné l'industrie européenne, leur ouvrant ainsi la voie à un travail indépendant. » De leur côté les missionnaires de Sainte-Marie ont profité des aptitudes agricoles des Pahouins, au milieu desquels ils travaillent, pour créer de grandes plantations de cocotiers ; avant leur arrivée dans le pays, il n'y en avait pas un seul, aujourd'hui il y en a plus de 60,000 pieds, et en outre des caféiers, des arbres à pain, des manguiers, des cacaoyers, des bananiers, etc., arbres qui donnent continuellement des fruits.

Nous voudrions pouvoir citer aussi de bons résultats des missions romaines dans les territoires portugais du Congo et de l'Angola. Mais nous l'avons déjà dit : la traite pratiquée si longtemps par les Portugais en a fait disparaître le christianisme après le départ des missionnaires. Sans doute le Congo n'est plus une forêt vierge ; il est cultivé, fertile ; on y trouve beaucoup de ruines d'églises, des gens qui savent lire et écrire, mais le pays est païen ; l'usage de quelques articles de commerce, et le penchant à boire de l'eau-de-vie sont à peu près les seules traces de civilisation européenne qu'on y rencontre. Au moins sommes-nous heureux de pouvoir rapporter, d'après le Dr Soyaux, le fait d'un prêtre de la plantation de Bon Jésus dans l'Angola, « encourageant par ses paroles et par son exemple les travailleurs encore esclaves, se rendant chaque jour aux champs, souvent à un kilomètre et demi de distance pour diriger, surveiller les travailleurs, et partout où cela était nécessaire, mettre lui-même la main à l'œuvre. Pendant la sieste de trois heures accordée aux esclaves, il restait auprès d'eux, instruisant les enfants, et apprenant aux hommes et aux femmes, non seulement les vérités religieuses, mais encore beaucoup de choses utiles et pratiques. »

Quant à la mission des Baptistes sur le Congo et à San Salvador, et à celle que le Comité, dirigé par M. Grattan Guinness, a entreprise le long du cours inférieur du fleuve, avec espoir de la porter au delà de Stanley Pool le long du cours moyen, elles sont encore trop récentes pour avoir pu exercer une grande influence ; toutefois l'intervention des missionnaires a déjà réussi à prévenir des guerres de tribus à tribus.

A l'Orient de l'Afrique les missions les plus anciennes et les plus importantes sont celles de Madagascar où, déjà au XVII^{me} siècle, les Lazaristes avaient obtenu d'importants succès, lorsqu'une réaction païenne très sanglante les obligea de se retirer. Vers 1814 la société des missions de Londres profita des bonnes dispositions du roi des Howas, Radama, qui

s'efforçait d'abolir la traite, pour commencer une œuvre à Antananarivo. Grâce à ses travaux, à ses écoles et à ses publications, elle vit les païens renoncer en grand nombre à leurs idoles, et leur culture intellectuelle et morale faire de grands progrès. La reine Ranavalona, après s'être emparée du trône par le meurtre de Radama, crut, il est vrai, pouvoir extirper de ses États le christianisme en persécutant de toutes manières ses sujets chrétiens, mais ceux qui réussirent à échapper à la mort en se cachant dans les forêts et les cavernes, déployèrent un tel zèle, que plus on tuait de chrétiens plus le nombre en augmentait. A la mort de la reine en 1861, Radama II permit aux missionnaires de revenir dans l'île, et à leur retour, ils virent accourir à eux des foules de chrétiens fugitifs auprès desquels ils reprirent leurs travaux. Au bout de deux ans, une révolution, dans laquelle le roi périt, ramena sur le trône une reine païenne, Rasokérina; mais celle-ci ayant conclu avec l'Angleterre un traité dans lequel la liberté religieuse était expressément stipulée, diverses sociétés en profitèrent pour y envoyer des agents, porter le christianisme dans les provinces où n'étaient pas établis ceux de la société de Londres : la société pour la propagation de l'Évangile choisit la côte orientale; celle des missions épiscopales, le N. E. de l'île; celle des missions norwégiennes la province des Betsiléos, où des missionnaires romains ont aussi commencé une œuvre. Ces derniers en ont une spéciale à Antananarivo, auprès des lépreux, en faveur desquels ils ont construit 30 cellules disposées en deux corps de logis sur une terrasse. Tandis qu'autrefois ces malheureux, méprisés de tous, réduits à vivre de quelques poignées de riz en paille qu'on leur jetait de loin, et qu'ils devaient ramasser dans la poussière du chemin, mouraient de misère et de désespoir autant que de maladie, aujourd'hui rien ne leur manque; ils sont logés, nourris, habillés, et instruits de leur destinée future, ce qui leur aide à supporter avec patience leur épreuve présente; la joie même rayonne par moments sur leurs visages.

L'influence missionnaire s'est surtout exercée par les écoles des deux sociétés anglaises : celle des missions de Londres, qui en compte 784 avec 44,800 élèves, et celle de l'église épiscopale, qui en a 1504 et 57,380 élèves. Devenue chrétienne, la reine Ranavalona a une église nommée « église du palais » qui, depuis 1875, soutient une société de missions indigènes, dont les agents sont envoyés dans les parties de l'île encore païennes. Une proclamation royale a annoncé la libération des esclaves nègres introduits dans l'île, et l'abolition de l'esclavage domestique; des mesures ont été prises pour assurer la fréquentation régulière des écoles

et une bonne administration. Le 18 avril dernier, pour couronner les fêtes célébrées à l'occasion de la dédicace du temple de l'« église du palais, » la reine a donné la liberté à un certain nombre de prisonniers politiques.

Ajoutons encore que la presse périodique compte dans la capitale six publications, les unes mensuelles, les autres paraissant tous les deux mois, tirées à 2,500 et 3,500 exemplaires; que le *Antananarivo annual and Madagascar magazine*, publié depuis 1875 par la société des missions de Londres, renferme des articles variés sur la topographie, les produits naturels de l'île, les usages, les traditions, la langue des habitants, etc.; enfin qu'une société savante publie des mémoires qui dénotent un goût prononcé pour les études scientifiques.

A la côte orientale, le missionnaire Krapf, envoyé par la société des missions anglicanes chez les Gallas, étendit ses travaux jusqu'au Zanguebar septentrional, où fleurit surtout aujourd'hui la station de Frere Town près de Mombas, dont la société se propose de faire un centre de civilisation pour l'Afrique orientale, comme Sierra Léone l'est devenu pour l'Afrique occidentale. Quoique de fondation récente, le témoignage que lui rend le voyageur Hildebrandt, généralement peu favorable aux missions, est déjà très digne de remarque. La société des missions anglicanes, dit-il, a acheté en 1875 aux Arabes de vastes terrains sur lesquels elle a commencé à bâtir une ville pour les esclaves libérés. Une école, un hôpital, une église y ont été construits; les nègres occupent de jolies maisonnettes, la plupart avec toit en fer, souvent aussi les murs sont en fer. Une scierie à vapeur façonne les troncs des arbres qui croissent dans les criques; d'habiles menuisiers (Africains libérés élevés aux Indes) en travaillent les planches; des maçons, des forgerons et d'autres artisans y sont assidûment occupés, ainsi que quelques nègres libérés; mais la plupart de ceux-ci reçoivent une instruction intellectuelle.

Plus anciens sont les travaux du P. Horner et ceux de l'évêque anglican Steere à Zanzibar et sur plusieurs points de la côte et de l'intérieur, également en faveur des esclaves libérés. Dans les différents établissements des missions anglaises on leur enseigne les métiers de charpentier, forgeron, imprimeur, agriculteur, etc. Un principe analogue a dirigé le P. Horner. Il commença par recueillir à Zanzibar tous les enfants qu'on amenait au marché des esclaves; bientôt, son œuvre se développant beaucoup, il se trouva trop à l'étroit. Ayant pour maxime qu'il faut moraliser le noir par le travail pratiqué chrétiennement, il alla à la côte étudier l'endroit le plus favorable pour la fondation d'un établissement agricole et se décida pour Bagamoyo. Les chefs ne lui cédè-

rent du terrain qu'après beaucoup de difficultés, mais l'énergie du missionnaire et de ses collègues sut en triompher; ils élevèrent des constructions spacieuses, chapelles, magasins, cases, etc., et la plus grande partie des enfants put être transportée de Zanzibar à Bagamoyo. Malheureusement, en 1872, un ouragan furieux anéantit en moins d'une heure le travail de quatre pénibles années. La mission de Zanzibar éprouva également des dégâts considérables. Malgré la douleur qu'il en ressentit, le P. Horner ne perdit point courage; ses appels furent entendus et en peu de temps la mission put se relever de ses ruines. Aujourd'hui les élèves de la mission de Notre-Dame, à Bagamoyo, cultivent des légumes variés, de belles céréales, des caféiers, des cocotiers, toutes sortes d'arbres fruitiers; 70 à 80 familles et de nombreux orphelins, élevés par les missionnaires, forment une petite ville chrétienne que les noirs appellent « la ville des blancs. » A Zanzibar les missionnaires ont des ateliers dans lesquels on peut faire exécuter n'importe quel ouvrage. Le Frère qui les dirige, ayant travaillé dans de grands établissements d'Europe, est habile mécanicien, et le sultan n'entreprend aucune œuvre sans le consulter. Un navire a-t-il subi quelque avarie dans son hélice ou sa chaudière, un Arabe veut-il installer une sucrerie, le Frère est là. Cet établissement rend de grands services dans le pays. Déjà en 1873 sir Bartle Frere, envoyé à Zanzibar comme ministre plénipotentiaire de la Grande Bretagne, disait dans son rapport au gouvernement britannique, que la mission du P. Horner était un modèle à suivre par tous ceux qui voudraient jamais civiliser et christianiser l'Afrique. Les moyens qui y sont employés nous semblent meilleurs que ceux que paraissent avoir adoptés les missions d'Alger, qui font accompagner leurs missionnaires dans l'Ouganda et dans l'Ouaroundi par d'anciens zouaves pontificaux. Sans doute on explique l'adjonction de ces auxiliaires par les conditions spéciales où se trouvent les voyageurs dans ces pays sauvages, par la nécessité de maintenir l'ordre dans une caravane de porteurs, auxquels il faut imposer une discipline presque militaire, par l'obligation où sont les missionnaires de se procurer leur nourriture au moyen de la chasse, qu'ils ne peuvent guère faire eux-mêmes, enfin, ajoute-t-on, ces auxiliaires défendront la mission si elle vient à être attaquée inopinément. Nous craignons beaucoup pour elle l'usage d'autres armes que les armes spirituelles, les seules qu'aient employées jusqu'ici les missionnaires en Afrique. En général ils ont toujours obtenu, soit des rois dans les États desquels ils se sont établis, soit des natifs eux-mêmes, la nourriture dont ils avaient besoin. En outre, il semblerait préférable de profiter des

avantages que peut présenter l'organisation du service des caravanes par la maison de M. Sergère, plutôt que de faire accompagner celle des missionnaires par des auxiliaires armés. La vue de leurs armes, dussent-ils ne s'en servir jamais, fera toujours supposer aux indigènes qu'ils viennent avec des idées de conquête; au lieu de les disposer favorablement, elle leur inspirera de la défiance. Enfin les présents militaires envoyés aux rois de l'intérieur sont bien plus propres à développer leur goût pour la guerre, qu'à les engager à ouvrir leurs cœurs aux paroles d'une religion de paix et de fraternité.

Rappelons encore les missions anglaises du lac Nyassa, dont l'origine se rattache aux explorations entreprises par Livingstone en vue de la civilisation de l'Afrique centrale, et qui ont déjà eu pour effet, en apprenant aux indigènes à mieux cultiver les terres, de faire disparaître la tsetsé des districts cultivés. Mentionnons aussi celles du Victoria Nyanza dont les premiers succès sont compromis pour le moment par le retour de Mtésa au paganisme, sans décourager cependant la société des missions anglicanes, qui vient d'envoyer deux aides à MM. Mackay et Lichtfield demeurés dans l'Ouganda. Un instant nous avons pu craindre que les travaux de la société de Londres, dans les stations à l'Est du Tanganyika, ne fussent arrêtés par la guerre de Mirambo et de Simba, mais d'après le rapport de M. Thomson on peut espérer qu'il n'en sera rien. Mirambo a toujours eu de bons rapports avec les missionnaires; il les a invités à fonder une station dans sa capitale; et même en partant pour sa dernière expédition il a offert de confier le pouvoir, en son absence, au chef de la mission, M. le Dr Southon.

Espérons que les rapports des missionnaires entre eux, et avec les savants et les commerçants, seront toujours ce qu'a pu constater le Dr Dutrieux qui a eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans l'Afrique orientale. Après avoir relevé la tolérance et la bienveillance qui règnent dans leurs relations mutuelles, il s'exprime ainsi : « J'ai vu des catholiques et des protestants, je n'ai entendu aucun d'eux parler de telle ou telle forme religieuse; ils ne parlent que de l'idée chrétienne. Je les ai vus rendre tous les services possibles aux voyageurs de toute nationalité, prêtres ou laïques, se souvenant que tous les éléments civilisateurs sont frères et doivent être frères vis-à-vis des sauvages. »

Il n'y a pas trop de tous les efforts réunis pour triompher de la barbarie, mais les progrès réalisés depuis moins d'un demi-siècle, sur tous les points de l'Afrique païenne, à l'ouest, au sud et à l'est, sont un gage de succès pour l'avenir. Des peuplades errantes sont devenues sédentaires;

là où autrefois l'on ne trouvait qu'un désert ou des huttes misérables, l'on voit s'élever autour des bâtiments de culte, des écoles, un village, une ville, où chacun vit sous son toit, récolte les fruits des arbres qu'il a plantés lui-même, se livre à un commerce honnête, ou exerce une industrie beaucoup plus développée que celle qu'il pratiquait primitivement. La polygamie a disparu des communautés chrétiennes; la sorcellerie, les sacrifices humains, le cannibalisme se retirent également devant l'influence du christianisme; là où, il n'y a pas 40 ans, les tribus indigènes étaient en lutte à mort les unes avec les autres, où il ne resterait que peu de noirs si les missionnaires n'étaient pas venus, les natifs ont déposé leurs haines traditionnelles; ils comprennent qu'ils ont dans ces blancs leurs amis les plus fidèles et les meilleurs, et en cas de conflit ils sont disposés à prêter l'oreille aux conseils de ces messagers de paix. D'autre part, les hommes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique proclament que ce qu'il y a de mieux à faire pour le progrès des noirs, c'est de les amener au christianisme, qui détermine de plus en plus un foyer civilisateur, tend à relever la race noire tout entière et à la faire entrer, comme toutes les autres, dans ce courant rénovateur qui doit changer la face du monde.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE

L'odieuse coutume de manger de la chair humaine provoque chez nous un sentiment d'horreur et de répulsion invincible. La seule lecture de traits de cannibalisme nous inspire un profond dégoût. Cependant, comme ce fléau existe chez un grand nombre de peuplades africaines, nous devons aux lecteurs de notre journal d'étudier ce fait important.

Les savants ne sont guère d'accord sur la cause à laquelle il faut faire remonter l'origine du cannibalisme. Les uns y voient un des restes de l'état de barbarie dans lequel vivait l'homme primitif, d'autres croient que cette habitude prouve une déchéance morale; ceux-ci, observant que les peuples pasteurs ne sont pas anthropophages, prétendent que cette coutume s'introduit chez une peuplade par suite de l'absence du chien, le gardien des troupeaux; enfin, il en est qui croient que le cannibalisme ne provient que de l'excès de misère chez une nation et de l'excès d'aridité du pays qu'elle habite.

Aucune de ces causes, qui peut-être peuvent s'appliquer aux habitants des nombreuses îles de la Polynésie, n'a engendré le cannibalisme chez

les peuples africains. Car, si nous prenons par exemple les Monbottouts, qui pratiquent en grand l'anthropophagie et dont nous reparlerons en détail plus loin, nous trouvons un peuple qui, au dire de Schweinfurth « forme une noble race, bien autrement cultivée que les nations voisines. Ils ont un esprit public, un orgueil national, ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains, et savent répondre avec bon sens à toutes les questions qu'on leur adresse. » En outre les Monbottouts possèdent le chien et de grands troupeaux ; enfin la richesse de leur sol, les productions qu'ils en retirent sont semblables à celles du Soudan et du plateau central. Il est probable que chez beaucoup de peuplades africaines, le cannibalisme provient de deux causes distinctes : d'abord d'un état d'hostilité permanent, ensuite des sacrifices humains.

La guerre agit ici comme cause et comme effet : comme cause, en provoquant chez les hommes un sentiment de vengeance terrible, qui les pousse à déchirer et à dévorer le corps de leurs ennemis ; comme effet, en ce sens que les peuples, une fois cannibales, trouvent dans la guerre un moyen de se procurer la nourriture humaine qu'il leur faut. Il est très probable que si les guerres mesquines entre peuplades africaines venaient à cesser, beaucoup d'entre elles, celles en particulier qui ne mangent que les hommes tués dans les combats ou les prisonniers, délaisseraient l'usage de la chair humaine.

Les sacrifices humains ont été pour beaucoup de peuples les germes du cannibalisme, et, chose curieuse, ils sont actuellement, pour ces mêmes peuples, les derniers vestiges de cette odieuse coutume. Il est évident que l'usage de sacrifier des victimes humaines a amené l'idée de les dévorer pour se rendre agréable aux dieux. Il est des peuples chez lesquels le sacrifice une fois consommé, le grand-prêtre découpe la victime en un grand nombre de parts, qui sont distribuées aux fidèles pour être mangées. De là, dans la suite, le cannibalisme. D'autre part, chez les Dahoméens en particulier, que les traditions et les anciens voyageurs nous dépeignent comme ayant été anthropophages autrefois, il ne reste plus que l'habitude de sacrifier des victimes humaines, qui sont exterminées en grand nombre à la mort de chaque souverain. Les peuples finissent par là où ils ont commencé.

Parmi les tribus que les premiers voyageurs nous représentent comme cannibales, il en est peu, disent-ils, chez lesquelles la soif du sang humain et le goût pour la chair de l'homme soient portés à un aussi haut degré que chez les Jagas. Les Jagas ou Muzimbos, probablement les Fans

d'aujourd'hui, chasseurs vagabonds, ravagèrent au dix-septième siècle le royaume de Loango, détruisirent dans leurs invasions tout ce qui a vie, ne laissant après eux que les os calcinés des peuplades surprises. On dit même que des quartiers d'hommes et de femmes, des membres proprement dépecés se voyaient fréquemment exposés en vente, comme de la viande de boucherie, sur les places qui servaient de marchés. Cavazzi, Battel et les autres voyageurs qui nous donnent ces renseignements, faisaient errer les Jagas dans toute l'Afrique centrale, et, ajoutent-ils, « qu'on ne croie pas que la privation d'autres moyens de se nourrir pousse ces barbares vers la chair humaine ! Il y a dans leur pays en abondance du gibier, des poissons, des fruits estimés qu'ils pourraient se procurer beaucoup plus facilement ; mais on peut être paresseux, brave et vorace, tandis que pour l'agriculture il faut être travailleur, et l'anthropophage qui sait braver la mort ne saurait supporter le travail. » Du reste, les Jagas se mangeaient souvent les uns les autres. Leurs lois, de même que chez certaines peuplades de Bornéo, prononçaient la peine d'être tué et mangé, comme châtiment d'un grand nombre de forfaits.

Examinons maintenant la distribution des peuples cannibales aujourd'hui connus en Afrique. Nous verrons malheureusement qu'ils sont bien nombreux, plus nombreux même que nous ne le pensions lorsque nous avons commencé ce travail. A la suite du dépouillement que nous avons dû faire des descriptions d'un grand nombre de voyageurs, nous avons constaté l'existence de beaucoup de tribus complètement cannibales, d'autres où l'anthropophagie n'est pas une coutume, mais chez lesquelles il est permis de manger de la chair humaine, enfin de peuplades qui, nous en sommes certains, ont été autrefois cannibales, mais qui ne le sont plus.

Parmi les races réellement cannibales les Niams-Niams occupent une des premières places. Les Niams-Niams, d'après Schweinfurth qui les a visités, habitent entre le quatrième et le sixième degré de latitude nord, sur un espace de cinq à six degrés de longitude, c'est-à-dire au sud du Baghirmi et du Ouadaï et à l'ouest du bassin du Bahr-el-Ghazal.

Disons tout d'abord que Schweinfurth admet que toutes les peuplades Niams-Niams ne pratiquent pas l'odieuse coutume au même degré. Il peut même citer des chefs, tels qu'Ouando, qui éprouvaient une répugnance invincible à l'idée de manger de la chair humaine ; et pourtant, dit-il, passant leur vie à combattre, les occasions ne leur auraient pas manqué pour satisfaire cet odieux appétit. Du reste des voyageurs au

pays des Niams-Niams, dans des territoires situés à l'ouest de sa route, lui ont dit n'avoir relevé aucune preuve de cannibalisme, et Piaggia qui a visité ces mêmes régions n'a pu voir une scène d'anthropophagie qu'une seule fois, alors que les indigènes étaient en guerre : un ennemi tomba mort et l'on mangea son cadavre par esprit de vengeance.

Cependant Schweinfurth affirme que, dans certaines provinces, il y a des Niams-Niams complètement anthropophages, qui ne dissimulent pas leur horrible penchant, et l'exercent à tout prix et en toute circonstance. « Ils se parent, dit-il, avec ostentation de colliers faits des dents de leurs victimes, et ils mêlent à leurs trophées de chasse les crânes des malheureux dont ils se sont nourris. Chez eux la graisse d'homme est d'un usage général. On prétend qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, bien que le fait m'ait été souvent affirmé par des Niams-Niams eux-mêmes, je n'ai jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion. »

C'est surtout en temps de guerre que les Niams-Niams se repaissent de chair humaine. Ils dévorent les victimes quel que soit leur âge, mais ils s'attaquent surtout aux vieillards, proie facile à cause de leur faiblesse. En temps de paix, les Niams-Niams dévorent même leurs morts, lorsque les parents ne s'y opposent pas. Pour comble d'horreur, on assure qu'ils ne craignent pas de déterrer les porteurs qui meurent de fatigue ou de faim à la suite des caravanes, avouant que chez eux aucun corps humain n'est rejeté comme impropre à l'alimentation.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE¹

RESTAURATION DES FORÊTS ET DES PATURAGES DU SUD DE L'ALGÉRIE, par J. Reynard. Alger (Adolphe Jourdan), 1880, br. in-8°, avec une carte. — Le projet d'extension du territoire civil et celui du Trans-Saharien, ont attiré l'attention de M. Reynard, sous-inspecteur des forêts de Médéa, sur ce qu'il y aurait à faire pour rendre le sud de l'Algérie propre à la colonisation, et préparer la construction de la voie ferrée qui unira la Méditerranée au Niger. Très peuplés sous la domination romaine, possédant de l'eau, des bois, des villes importantes, centre d'une civili-

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sation avancée, les hauts plateaux qui s'étendent de Boghar à Laghouat ont vu le nombre et le volume de leurs sources, le débit des fleuves et des rivières, diminuer graduellement avec le déboisement général ; aujourd'hui il y règne une sécheresse et une aridité qui ne permettent pas à l'élève du bétail d'y acquérir un développement proportionné à l'étendue et à la richesse des pâturages, obligent la plupart des indigènes d'adopter une vie nomade et empêchent l'établissement de colons européens. Cependant les eaux souterraines y existent sur beaucoup de points. Sur 200,000 hectares, on peut constater des traces d'anciens boisements, et il existe encore des massifs de forêts qui font comprendre la possibilité de restaurer celles qui ont disparu et d'en créer de nouvelles. Le reboisement ferait retrouver les conditions hydrologiques et climatériques qui ont permis le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie sous la domination romaine. M. Reynard montre ce qu'il y aurait à faire pour cela : utiliser toutes les eaux souterraines ou pluviales (travaux de forage, de barrage, de drainage, réfection des bassins, des torrents et des rivières) pour diminuer la période annuelle de sécheresse et d'aridité absolue, cause de la vie nomade ; multiplier les *points d'eau* pour attacher au sol les indigènes ; fixer par l'alfa les dunes pour former un obstacle à l'action du sirocco ; diminuer l'évaporation des lacs et faciliter l'action des vents qui amènent la pluie ; confier au service forestier rattaché au ministère de l'agriculture, la surveillance des sources, ainsi que celle des pâturages et de l'industrie de l'alfa, pour éviter la destruction de ce produit important, la conservation des beaux massifs du cercle de Djelfa et la restauration ainsi que la gestion des massifs ruinés aujourd'hui entre les mains de l'administration militaire. — Par tous ces moyens, les nomades seraient amenés à se cantonner volontairement et l'on rendrait disponible pour la colonisation européenne de vastes étendues, où l'industrie pastorale pourrait se développer largement.

QUESTOES AFRICANAS, REPRESENTAÇÃO AO GOVERNO PORTUGUEZ PELA SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA (casa da Sociedade) 1880, in-8°, 32 p. — Ensuite de la demande qui lui en a été faite par le Comité portugais pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique, la Société de géographie de Lisbonne attire, dans ces pages, l'attention du gouvernement sur les mesures qui lui paraissent les meilleures pour assurer la prospérité de ses colonies, dans les deux parties orientale et occidentale de l'Afrique. Tout d'abord une exploration complète des territoires portugais et des pays voisins, par des expéditions organisées, pour en étudier la géographie à tous les points de vue. Puis création de stations

d'exploration et de protection, s'intéressant aux progrès du commerce et de l'agriculture, placées dans la région occidentale à Cabinda, Noki, San Salvador, Cassangé, Bihé, Quangari, Cuanhama, Humbé et Gambos, et dans l'Afrique orientale au cap Delgado, au cap Mac Lear sur le Nyassa, à Sofala, Zoumbo, Manica et dans le district de Lorenzo Marquez. Réorganisation du séminaire de Bon Jardin, amélioration des conditions hygiéniques de certaines parties du territoire par le dessèchement des marais, le drainage et la plantation d'eucalyptus, perfectionnement de l'instruction publique, multiplication des voies de communication, dressage des éléphants, construction du chemin de fer d'Ambaca, en commençant par le tronçon du Quanza à la Lucalla, enfin mise en harmonie des ports avec les exigences de la navigation moderne.

CARERI E LICATA. RELAZIONE DEL PROGETTO DI SPEDIZIONE AD ASSAB. Broch. in-8°, Naples, 1880. 25 p. avec une carte. — Les auteurs de ce mémoire, présenté à l'Assemblée générale des membres du Club africain de Naples, font ressortir les avantages qu'Assab peut offrir comme centre d'opérations commerciales, avec l'Abyssinie, le Choa, le pays des Gallas et celui des Somalis. Puis ils engagent le Comité africain à organiser une expédition, en vue de profiter des produits marins qui y abondent, les perles, le corail, les éponges, etc., et d'entrer en rapports avec les Dankalis, les Adels, les Somalis, etc. pour obtenir d'eux de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, des gommés, de l'encens. Pour cela, ils proposent la fondation à Assab d'une colonie de marins, dont une première expédition formerait le noyau. Outre les deux chefs munis des pouvoirs nécessaires pour créer une factorerie, reconnaître les voies commerciales et nouer des relations avec l'intérieur, elle compterait des artisans, charpentier, ferblantier, et huit marins choisis parmi les pêcheurs de la côte méridionale de l'Italie; elle aurait ses barques de pêche, ses provisions, armes, ustensiles et instruments de précision pour les observations scientifiques.

Le gros de l'expédition devrait être précédé de l'envoi d'un petit corps d'avant-garde, avec mission de reconnaître exactement le champ d'opération, d'explorer les bas-fonds de la baie d'Assab pour s'assurer des localités dans lesquelles sont les bancs de perles, et choisir les lieux les meilleurs pour la pêche, de faire le relevé du territoire italien à Assab, de recueillir les observations météorologiques les plus importantes, d'entrer en rapport avec le sultan de Raheika et avec les tribus voisines pour gagner leur bienveillance.

BULLETIN MENSUEL (6 décembre 1880).

En même temps que le gouvernement français substitue le régime civil au régime militaire en **Algérie**, il recherche les moyens les meilleurs pour assimiler aux colons européens les populations musulmanes de la colonie. Un de ces moyens serait la création d'**écoles** essentiellement **françaises**, où les indigènes pussent se préparer à s'instruire dans les sciences, les lois, les mœurs du monde moderne. De toutes les parties de l'Algérie, la Grande Kabylie est la mieux préparée à l'assimilation, par le caractère et les coutumes de ses habitants ; les instituteurs français y sont impatiemment attendus, et les populations se montrent disposées à faciliter la prompte ouverture d'écoles autres que les écoles musulmanes, dont les Kabyles reconnaissent l'insuffisance. Aussi est-ce par la **Grande Kabylie** que le gouvernement veut commencer. M. le ministre de l'instruction publique vient d'écrire à M. le gouverneur général civil, pour lui faire part de ses dispositions, en le priant de les présenter au Conseil général dans la présente session. Il s'agirait de créer, dans la Grande Kabylie, 15 écoles ; le ministère de l'instruction publique prendrait à sa charge une grande partie des frais, si le Conseil général consentait à en fournir le complément, pour que les nouvelles communes n'eussent pas à s'en préoccuper.

L'expédition à la tête de laquelle est le colonel **Flatters** s'organise à Laghouat, où le chef de la mission s'est rendu avec les Touaregs venus à sa rencontre à Alger. — Nos lecteurs se rappellent le projet du **Trans-Saharien** conçu par **Rohlfs** et indiqué sur la carte qui accompagne la première livraison de notre première année. L'explorateur allemand paraît y avoir renoncé pour se rapprocher des projets français, tout en doutant que, si l'expédition du colonel Flatters atteint le Niger par la route au sud de Temassinin, la France puisse se servir de cette voie pour le chemin de fer de l'Algérie au Niger. L'étape la plus naturelle serait, d'après lui, l'oasis du Touat, qui reçoit les eaux de l'Atlas algérien, et par laquelle non seulement on atteindrait un district populeux, mais encore l'on profiterait, jusqu'au 26° latit. N., de puits qui s'y trouvent partout. Quoique grandes, les difficultés ne lui semblent pas insurmontables, pas même l'attitude hostile des tribus berbères et arabes du sud et de l'ouest, qu'il conseille de soumettre par la force.

La protection de la France sera peut-être réclamée par les **caravanes du Bornou**, qui jusqu'ici passaient d'ordinaire par le Fezzan pour

se rendre à **Tripoli**, mais que le gouverneur général ottoman ne peut défendre contre les pillards du Sahara. Elles se rapprocheraient de l'Algérie en prenant la route de Ghat. Une de ces caravanes, qui avait transporté de Tripoli au Bornou de nombreuses marchandises européennes, vient d'être pillée par les Touaregs des Uleda Orfela, à son retour du Bornou, près de l'oasis de Kauar; l'escorte se défendit vaillamment, mais elle fut vaincue par le nombre. Onze convoyeurs furent tués dans la mêlée, beaucoup plus furent blessés. Les survivants regagnèrent avec peine le Fezzan, où ils arrivèrent absolument dépouillés de tout. La valeur des produits du Soudan rapportés par la caravane était estimée à 800,000 francs.

Les nouvelles relatives à la **traite dans la région du Haut-Nil** parcourue par M. **Buchta**, jusqu'aux lacs de l'équateur, sont également mauvaises. Dans une lettre au D^r Schweinfurth, il montre tous les fonctionnaires égyptiens, mudirs et gouverneurs des districts du cours supérieur du fleuve, envoyant de grands convois d'esclaves à Khartoum, sur les navires du gouvernement; le mudir de Faschoda prélève un droit de passage de 7 fr. 50 par tête; les capitaines et les équipages de ces bateaux en profitent aussi; pour éviter l'éclat ils font débarquer les esclaves avant Khartoum. Pour les garçons les prix varient de 110 à 150 francs, pour les filles, suivant leur âge, de 180 à 300 francs. Les prix sont de moitié moins élevés dans les provinces équatoriales. A Khartoum les Abyssiniennes sont très recherchées au prix de 700 francs, et l'on y en amène continuellement. De Khartoum à Berber le transport se fait tantôt à pied, le long du fleuve, tantôt par les barques de commerce sur lesquelles on charge les esclaves ouvertement. Celle qui conduisit M. Buchta de Khartoum à Berber, au mois de juin de cette année, était remplie de noirs, la plupart très jeunes et destinés à être emmenés à Djedda. Il demanda à leurs maîtres, pieux hadjis, de lui montrer les passeports de ces esclaves; ces enfants étaient tous inscrits comme domestiques et comme tels pouvaient passer librement. Ces passeports portaient le sceau de Réouf Pacha. Pendant les trois jours que M. Buchta passa à Djedda, il y apprit que, malgré les consulats anglais et français, des esclaves y sont amenés chaque semaine, et il ne pense pas que ce commerce si lucratif doive bientôt prendre fin. Le khédivé fait pourtant tout ce qui est en son pouvoir pour le supprimer. Dans les instructions qu'il a données au gouverneur de la mer Rouge, auquel il a confié l'administration des deux gouvernorats de Souakim et de Massaoua avec leurs dépendances, détachés du gouver-

nement général du Soudan, il insiste sur la nécessité d'exécuter le traité relatif au commerce des esclaves, et lui recommande de prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse pas être dit, à l'avenir, qu'un seul cas de traite se soit produit dans toute l'étendue du territoire confié à sa vigilante administration. Il lui envoie en même temps des exemplaires du traité conclu avec l'Angleterre, ainsi que du règlement des mesures arrêtées et des pénalités édictées à cet effet, avec l'ordre d'en aviser ses administrés. Disons encore, sur ce sujet de l'esclavage, qu'une **convention** a été signée **entre le gouvernement anglais et celui de l'empire d'Allemagne**, étendant à ce dernier État les clauses du traité du 20 décembre 1840 entre la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche, la France et la Russie.

Nous avons laissé **Matteucci** à El-Facher, où il avait dû revenir pour chercher à obtenir du gouverneur général du Kordofan qu'il obligeât le sultan de Dar-Tama à le recevoir. Un courrier fut alors dépêché pour télégraphier de Khartoum au vice-roi. Réouf Pacha donna ensuite des ordres, par lesquels il rendait le sultan de Dar-Tama responsable de ce qui pourrait arriver à l'expédition, jusqu'aux frontières occidentales de son territoire. La nouvelle en étant parvenue aux oreilles du sultan, il envoya son fils chercher à Abou-Gheren la caravane pour la conduire à sa résidence. Là les voyageurs italiens devinrent ses hôtes ; il s'efforça de leur faire oublier qu'il avait d'abord refusé de les recevoir, les combla d'attentions et de cadeaux, et se chargea d'entamer directement, avec le roi du Ouadaï, des négociations qu'il conduisit avec la plus grande circonspection, de peur qu'un manque de procédé ne fermât aux Italiens l'entrée de ce royaume. Elles ont été couronnées de succès ; un télégramme du Caire, du 14 novembre, annonce à la Société géographique italienne que Matteucci et Massari ont réussi à pénétrer dans le Ouadaï, et qu'ils comptent revenir par la voie de Tripoli.

Les rapports entre **Mtési** et les **missionnaires anglais et romains** se sont améliorés. Il a demandé à M. Mackay de lui construire, sur les bords du golfe Murchison, un vaisseau pour transporter son ivoire à Ousoukouma. Les missionnaires s'en sont chargés ; ils devront en outre enseigner la manœuvre aux indigènes, après quoi ils espèrent obtenir l'autorisation d'en construire un pour eux-mêmes. Sur un autre point du lac, un Arabe s'est fait construire aussi une grande embarcation dont il compte se servir pour le trafic des esclaves. Un autre riverain se fait faire à Kagéhy un bateau moins grand qui sera encore un négrier. Le lac Victoria sera bientôt au pouvoir des chasseurs et des

vendeurs d'esclaves. Le prestige de l'Ouganda commence à passer ; selon toute probabilité les peuples voisins, qui déjà empiètent sur son territoire, en viendront à l'attaquer tous ensemble et à se le partager.

Les missions romaines de l'Afrique équatoriale recevront prochainement un renfort de huit Pères et neufs auxiliaires des missions d'Alger, pour lesquels vient d'être monté un bateau qui se plie comme un porte-feuille et peut contenir quinze hommes. On en a fait l'essai à Argenteuil près de Paris. Inventé par l'amiral Douglas Mac Donald, de la marine anglaise, il a été construit par M. Texier.

M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar a communiqué au ministère des affaires étrangères les nouvelles qui lui ont été données sur la **quatrième expédition de l'Association internationale** par M. de Meuse, photographe, qui, obligé par son état de santé de renoncer au voyage, a dû quitter ses compagnons de route à trois journées de Mpouapoua pour se faire transporter à la côte, tant était grande sa faiblesse. Quelques jours de repos à Bagamoyo lui ont permis de s'embarquer pour Zanzibar. MM. **Ramaekers, de Leu et Becker** marchaient à petites étapes, en attendant les renforts qu'on devait leur envoyer. M. **Bloyet**, agent du Comité français, était gravement malade de la fièvre à Kondoua, et dès lors son état est devenu alarmant. Une lettre du 30 août de M. Ramaekers, de Maroara dans l'Ougogo, informe M. Ledoulx que l'expédition a dû s'arrêter à Kondoua, lui et son compagnon M. de Leu ayant eu la fièvre. D'après des nouvelles indirectes reçues par la Société de géographie de Marseille, ils seraient heureusement arrivés le 25 septembre à Tabora ; MM. **Popelin et van den Heuvel** y étaient encore le 30 août. M. **Burdo** atteint d'un mal à la jambe avait dû se faire ramener à Zanzibar.

L'expédition allemande de l'Afrique orientale a fait, avec la caravane de M. Ramaekers, le voyage jusqu'à Tabora. Ses membres MM. **v. Schœler, D' Böhm, D' Kayser et Reichert** se portaient bien. Mais le grand nombre des expéditions parties de Zanzibar a fait tripler le prix des objets d'équipement, des porteurs et des escortes.

La station de **Frere Town** a été récemment un sujet d'inquiétude pour la Société des missions anglicanes. Située dans un territoire qui n'appartient pas à l'Angleterre, le sol n'en confère pas la liberté aux esclaves qui s'y réfugient ; quand les maîtres les réclament, les missionnaires doivent se borner à demander des preuves de propriété, et protester contre les mauvais traitements qu'on pourrait leur faire subir. Les maîtres craignant les missionnaires sont courroucés contre eux, et

s'ils le pouvaient ils en finiraient avec la mission ; à deux ou trois reprises ils ont menacé d'en détruire les établissements, et le directeur M. Streeter a dû faire mettre ses gens en état de défense. Le 10 septembre au soir ils s'attendaient à être attaqués, des mouvements de troupes ayant lieu autour de Frere Town. La position était très critique. Toutefois la Société pense que s'il y avait eu quelque chose de sérieux elle en aurait été informée par le télégraphe.

Dans le **Lessouto** les troupes coloniales n'ont pas encore pu vaincre complètement la révolte, et les Bassoutos habitant à l'est du Drakenberg, ainsi que les indigènes de la région orientale du Griqualand (Cafreterie libre) entre le Lessouto et l'Océan, se sont ralliés à l'insurrection. A la fin d'octobre le général Clarke avait pris et brûlé le village de Lerotholi, mais dès lors les Bassoutos y ont attaqué un faible détachement de troupes coloniales et l'ont obligé à évacuer la place. Le 13 novembre a eu lieu à Golah un combat dans lequel les Bassoutos ont subi de grandes pertes. Le chef des Pondos et la tribu des Tembous ont été également battus. La position des Bassoutos est des plus graves, car n'ayant pu ensemençer leurs terres ils auront bientôt à souffrir de la disette. La situation des missionnaires est aussi des plus difficiles, placés qu'ils sont entre les Bassoutos révoltés qui voient en eux des amis des blancs, et les troupes coloniales qui leur reprochent d'avoir appuyé les Bassoutos dans leur résistance au gouvernement. Les amis des missions sont navrés de voir renversées les espérances que les progrès du Lessouto leur avaient fait concevoir. MM. de Pressensé, Appia et Mabilie se sont rendus à Londres pour plaider la cause des Bassoutos. Il est douteux qu'ils obtiennent rien. Le comte Kimberley, secrétaire d'État au ministère des colonies, a répondu à une députation en faveur du Lessouto : « si le gouvernement du Cap ne réussit pas à anéantir l'insurrection et demande le secours de la métropole, il faudra que le cabinet examine d'une manière sérieuse la question tout entière de la situation des colonies anglaises dans l'Afrique méridionale. Le cabinet modérera l'action du gouvernement du Cap ; il tâchera d'assurer autant que possible les intérêts légitimes des colons, et l'équité dans la manière de traiter les indigènes. » — En attendant, M. le missionnaire **Coillard** dont nos lecteurs connaissent le premier voyage au Zambèze et le projet de mission au delà du fleuve, fait servir son séjour en Europe à réchauffer la sympathie des amis de l'Afrique pour les populations noires, et tout particulièrement pour les Bassoutos, et pour les Barotsés chez lesquels il a retrouvé la langue du

Lessouto. Il vient de passer huit jours à Genève où il a exposé, avec un zèle infatigable, les motifs pour lesquels il est nécessaire que la société de Paris fonde une mission au delà du Zambèze. La vallée des Barotsés est insalubre ; aussi le projet du Comité de Paris est-il de faire explorer le plateau qui s'étend à l'est de cette vallée ¹, entre le Zambèze et le lac Bangouéolo, pour y chercher un emplacement favorable à l'établissement d'une station ; de jeunes Barotsés pourraient y être reçus et seraient préparés à devenir les missionnaires de leur propre tribu. M. Coillard serait chargé de cette exploration, qu'il espère pouvoir entreprendre bientôt avec sa femme ; il y déploieront tous les deux le même courage, la même énergie, la même persévérance dont ils ont fait preuve dans leur premier voyage, et nous espérons que le résultat de leurs recherches sera favorable à leur projet.

La Société de géographie de Berlin a transmis à celle de Genève des nouvelles des **expéditions allemandes de l'Afrique occidentale**, d'après lesquelles le **D^r Buchner** a atteint la résidence du Mouata Yamwo, son but principal, et l'a quittée pour poursuivre son voyage ; vraisemblablement il s'est dirigé vers le nord, car s'il eût pris la route de l'est, on aurait déjà reçu de lui des lettres des bords du Tanganyika. — Le major **de Mechow** était sur le **Quango**, à 200 kilomètres de Malangé, un peu au nord de l'endroit où Schütt, au commencement de son voyage, chercha à passer le fleuve. Parti de Malangé le 12 juin, avec 115 porteurs et un canot, il était arrivé le 19 juillet au pied des cataractes, après avoir eu à lutter contre de grandes difficultés, causées surtout par la nécessité de transporter le canot à travers un terrain profondément raviné. Les Hollos, sur le territoire desquels il se trouvait, se montraient complaisants et amicaux. Il comptait se servir de son bateau pour descendre le cours du fleuve, depuis la dernière cataracte jusqu'à son confluent avec le Congo, et de là tirer vers l'est, puis revenir au sud à Malangé. Il déterminerait la partie du fleuve que n'ont pu suivre MM. Capello et Ivens, et compléterait ainsi les renseignements fournis par ces derniers. — Le **D^r Pogge** va partir avec **M. Wissmann** pour Moussoumbé, où le premier veillera à l'établissement de la station allemande, tandis que son collègue entreprendra des levés topographiques.

M. Flegel, qui s'était rendu de nouveau au printemps au Niger, dans l'espoir de remonter le Bénoué avec le **Henry Venn**, jusqu'à l'Adamaoua, pour pénétrer ensuite par terre jusqu'aux sources du fleuve, est

¹ Voir la carte d'Afrique, qui accompagne la 11^e livraison de la 1^{re} année.

arrivé à Lokodja au mois de juillet. Mais cette année le *Henry Venn* n'était pas disponible, l'évêque Crowther en ayant besoin pour visiter ses stations.

Devant renoncer à remonter le Bénoué, M. Flegel a changé son plan, et s'est décidé à passer quelques semaines à Bidida pour prendre les informations nécessaires et recruter des porteurs; de là il se rendra par Sokoto à Kano et à Kouka, et fera de cette dernière ville la base de ses opérations. Il comptait remonter le Niger en bateau pour déterminer la partie du fleuve, de Yaurie à Say, qui nous est demeurée inconnue par suite de la perte des papiers de Mungo Park. Muni de lettres de recommandation du roi de Nupé, Amrou, il espère trouver un bon accueil à Sokoto, où il en demandera de nouvelles au sultan de cet État pour le souverain du Bornou. Il croit pouvoir gagner la faveur de ce dernier en lui ouvrant la perspective de relations commerciales directes entre le Niger, le Bénoué, le lac Tchad et le Chari.

Le chef de **Médine**, Ibrahim Sissi, a envoyé au président de la république de **Libéria**, M. Gardner, un messenger pour lui demander de lui aider à tenir ouverte au commerce la route de Médine à Monrovia, souvent infestée par des pillards. Il croit que l'on pourrait se concilier l'affection des chefs qui demeurent le long du chemin, en leur payant un subside annuel, et si ce moyen échouait, il serait prêt à fournir au gouvernement de Libéria une troupe de cavaliers et de fantassins, pour lui aider à écarter les obstacles. Le président a répondu par un message dans lequel il exprime son vif désir d'arriver à une entente sur ce point.

L'année dernière, le gouverneur de **Sierra Léone**, sir Samuel Rowe, envoya deux délégués avec des lettres et des présents pour les principaux chefs de l'intérieur, en vue d'établir des relations de commerce et d'amitié entre leurs pays et la colonie. Le point le plus éloigné atteint par ces délégués a été Balyah, au delà de Timbo. L'un de ces délégués est revenu le 25 septembre, accompagné d'envoyés de Sarmadoo, chef de Balyah, et d'Argiboo, roi de Dingaraway, pays important entre Timbo et Ségou. En l'absence de sir Samuel Rowe, l'administrateur en chef a fait à ces envoyés une réception solennelle. Il a appris d'eux que, dans leur voyage ils avaient été obligés de séjourner dans les principales villes des chefs, jusqu'à ce que le pays fût tranquille, mais que maintenant les guerres sont finies et les routes sûres. Ils avaient entendu parler de la récente députation de Falaba, et ne pensaient pas qu'elle eût été troublée en retournant chez elle. Après avoir vu les objets que Freetown peut leur donner en échange de leurs produits, et

jugé des avantages dont jouiraient leurs pays par le fait de relations commerciales sans entraves avec Sierra Léone, ils ont dû repartir emportant des lettres pour leurs chefs respectifs, auxquels l'administrateur de la colonie a demandé de maintenir leurs routes ouvertes.

Le bulletin de la Société de géographie de Marseille nous a apporté d'intéressants renseignements sur le voyage de M. **Olivier-Pastré** au **Foutah Djallon**. Les populations se sont montrées en général sympathiques, grâce aux recommandations officielles dont le voyageur était muni pour les rois de l'intérieur; mais il n'en a pas moins souffert beaucoup des difficultés de la marche, de la privation de nourriture, des désertions de porteurs, des pluies diluviennes et des nombreuses rivières à traverser. Il n'a pu dépasser Timbo, dont le roi l'a retenu soixante jours à cause de l'état de guerre de cette région, et il a dû revenir à Boulama d'où il était parti. Le seul minéral qu'il ait rencontré est le fer qui est très abondant. Le pays est montagneux, boisé, bien arrosé. Le climat est des plus salubres; le sol très fécond produit du riz, du maïs, des légumes; les conquérants Fellatahs le font cultiver par leurs esclaves. Quoique de couleur brune ils se vantent d'appartenir à la race blanche, dont ils ont les traits caractéristiques dans leur conformation et leur physionomie; leurs formes sont très belles, leurs cheveux à peine laineux; ils sont très intelligents et semblent supérieurs aux autres nègres. Mais il sera difficile de nouer avec eux des rapports commerciaux réguliers, car, pour avoir des esclaves, ils font des guerres continuelles aux tribus voisines et empêchent ainsi les relations de la côte avec l'intérieur.

La nouvelle tentative de M. **Soleillet** de se rendre à Tombouctou par l'Adrar, n'a pas eu plus de succès que la précédente. Arrivé le 19 août à Ebraïssen, il y fut reçu par le cheik Saad-Bou campé au milieu d'une forêt de gommiers, auquel il remit une lettre du président de la république, qui le remerciait de l'offre qu'il avait faite précédemment au voyageur de l'accompagner jusqu'au Valata, et le pria de lui donner des hommes pour le conduire jusqu'à Tombouctou et à Alger. L'accueil du cheik fut très sympathique; il fit part à l'explorateur des dispositions prises pour faciliter son voyage: son frère Baba et son beau-frère le taleb Moktar devaient l'accompagner, le premier jusqu'à Chinguït, le second jusqu'à Tombouctou, et même jusqu'à Alger. Mais les populations superstitieuses du Haut-Adrar rappelèrent à leur souverain Mohamed-el-Aïda que la mort de son père, celle de son frère aîné et celle du roi des Trarsas avaient coïncidé avec le voyage de Vincent dans

cette région, et Mohamed-el-Aïda jura de ne laisser passer aucun Européen sur son territoire. Pour ne pas se brouiller avec ce puissant voisin, Saad-Bou renonça à son projet de faciliter le voyage de M. Soleillet, il lui conseilla de passer par Médine, Niaro et le Valata, et lui donna son gendre pour l'accompagner. L'explorateur est revenu à Saint-Louis, d'où il est reparti pour Médine, voulant tenter une quatrième fois de parvenir à Tomboucton.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. A. Roux a exploré, au point de vue botanique, la région comprise entre Laghouat, Géryville et Tiaret, et spécialement le massif du Djebel Amour, la clef de voûte du système hydrographique algérien.

Rohlf et Stecker ont quitté le Caire le 26 octobre pour Massaoua, d'où ils se rendront en Abyssinie. Rohlf compte être de retour en Europe dans trois ou quatre mois; Stecker cherchera, selon les circonstances, à pénétrer chez les Gallas, ou à gagner la côte orientale ou les lacs du Haut-Nil.

Le Dr Junker a pu pénétrer jusqu'au Niam-Niam et a trouvé l'accueil le plus cordial dans la résidence de Rdorouma. Il se propose de pousser ses excursions au sud dans des contrées encore inconnues.

M. Ch. Berghoff, collaborateur du journal *Aus allen Welttheilen*, est remonté du Caire à Khartoum, d'où il espère être envoyé comme explorateur dans l'Afrique centrale; le Dr Peschel Loesche dit qu'il est très qualifié pour cela; outre l'allemand il parle le français, l'anglais, l'arabe; dessine et photographie admirablement. En attendant de se porter au delà de Khartoum il s'occupera de photographie.

Le Dr Dutrieux, qui avait accepté des fonctions de commissaire pour aider le comte Sala dans la répression de la traite, y a renoncé en apprenant que sa mission ne s'étendait pas au delà de Siout. Il est revenu au Caire pour y continuer sa carrière médicale.

M. Lucereau a pu enfin dépasser Zeïla, après avoir éprouvé beaucoup de contrariétés de la part d'Aboubèkre.

Bianchi a pu obtenir la libération de Cecchi, prisonnier des Gallas.

Le prince Giovanni Borghèse a renoncé à accompagner l'expédition italienne jusqu'au Ouadai, et revient en Italie par Khartoum.

Le Dr Southon, de la Société des missions de Londres, a eu avec Mirambo une entrevue dans laquelle ce chef lui a affirmé avoir donné l'ordre de sauver MM. Carter et Cadenhead, dès qu'il eut appris qu'il se trouvait deux blancs à Mpimboué.

M. Hore, de la Société des Missions de Londres, a exploré au printemps dernier l'Olongou, au sud du Tanganyika, en vue d'établir de nouvelles stations.

M. James Stewart, de la station de Livingstonia, l'explorateur du lac Nyassa et du territoire entre ce lac et le Tanganyika, est revenu à Londres.

D'après un télégramme de Durban, 400 Boers, habitant près de Potchefstroom, ont attaqué le shérif; des troupes ont dû être envoyées sur les lieux.

Les populations de la région comprise entre le Griqualand-West et la rivière Molapo, affluent du fleuve Orange, ont demandé au gouvernement du Cap de les prendre sous sa protection. Le capitaine Harrel y a été envoyé, avec mission de s'enquérir des ressources de ce district, des conditions dans lesquelles vivent les natifs, et de constater jusqu'à quel point cette protection serait justifiée. L'enquête a fourni des résultats favorables.

Une exploration autrichienne va être entreprise sous les auspices de la Société de géographie de Vienne, par le Dr Émile Holub, bohème d'origine, qui a déjà exploré l'Afrique australe jusqu'au Zambèze, et se propose de traverser tout le continent, du Cap à la Méditerranée. Il visiterait l'état des Barotsés, et, franchissant la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo, il étudierait les lacs où ce dernier fleuve prend sa source; de là il se porterait dans la région des sources de l'Ouellé pour résoudre la question de l'origine de cette rivière, et enfin gagnerait l'Égypte par le Darfour. Son voyage durerait trois ans.

Des hostilités ont éclaté entre les Namaquas et les Damaras; il y a eu des morts des deux côtés; on s'attend à des combats ultérieurs entre les deux partis.

On a reçu à Copenhague des nouvelles portant que la fièvre faisait des ravages parmi les membres de l'expédition de Stanley.

Un crédit de 100,000 fr. a été ouvert au ministère de l'instruction publique de France, applicable à la mission de MM. Savorgnan de Brazza et Ballay.

M. O. Lindner qui a fait partie de l'expédition allemande au Loango, et a dirigé ensuite pendant trois ans et demi des factoreries hollandaises au Congo, où il a eu des rapports avec Stanley, a été appelé à Bruxelles et attaché pour trois ans aux expéditions belges sur territoire africain. Il a quitté l'Europe en septembre.

M. Rutherford, membre associé de la Société de géographie de Londres, a exploré pendant quatre mois le district de Batanga, entre la rivière Cameroon et la baie de Corisco, et a envoyé à sa Société un rapport intéressant.

Le roi de Dahomey se propose de célébrer trois « grandes coutumes » (massacre de plusieurs centaines d'indigènes) à l'occasion de la mort du « chaca », haut fonctionnaire de Whydah, de la nomination de son successeur et de l'anniversaire de la mort de son père. Il a invité à ces horribles solennités les chefs indigènes, et aussi les négociants anglais qui ont refusé d'y assister.

Un télégramme de Médine annonce l'arrivée en cette ville du Dr Lenz, qui a heureusement accompli son voyage à Tombouctou.

M. le comte de Semellé qui revenait en France est mort à Madère.

Par déference pour le vœu manifesté par les plénipotentiaires européens à la conférence de Madrid, l'empereur du Maroc vient de lever les empêchements qui subsistaient encore à l'exercice des cultes non musulmans, et de proclamer officiellement la liberté pour toutes les confessions.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE (suite et fin)

Au sud de l'Ouellé et à l'ouest du lac Albert Nyanza se trouvent les Monbottous, que Schweinfurth nous dépeint comme pratiquant le cannibalisme au plus haut degré. Leur pays est divisé en deux royaumes : celui de l'est et celui de l'ouest. Ce dernier seulement, dont le chef est Mounza, a été visité par le voyageur susnommé. Les Monbottous ont un état social assez avancé, et les peuplades africaines plus barbares qui les entourent sont appelées par eux « Mômvous, » terme de mépris. Ils ont chez ces tribus un vaste champ de carnage, un point de ravitaillement où ils vont s'approvisionner de bétail et de chair humaine. Les cadavres des hommes morts pendant le combat sont sur le champ découpés en longues tranches, boucanés et emportés comme vivres. Les prisonniers, au contraire, chose horrible à dire, conduits par troupeaux, sont gardés pour l'avenir et on les tue les uns après les autres pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Schweinfurth a eu plusieurs fois l'occasion de constater *de visu* la vérité des assertions des nègres de sa suite ; ici, c'est un bras d'homme que l'on a suspendu au-dessus du feu pour le boucaner ; là ce sont des jambes qu'on est en train de faire cuire ; et encore affirme-t-il qu'on se cachait de lui pour ces épouvantables préparatifs et ces festins, car le roi Mounza, sachant toute l'horreur que le cannibalisme inspirait au voyageur blanc, avait donné des ordres pour que les repas de chair humaine se fissent secrètement. Qu'aurait-ce donc été si toutes ces pratiques répugnantes s'étaient étalées au grand jour ! Schweinfurth, qui a pu étudier et comparer les deux peuples Niams-Niams et Monbottous, a trouvé que l'anthropophagie existe à un plus haut degré chez ces derniers ; leur cannibalisme, dit-il, est sans pareil dans le monde entier. Les crânes nombreux qu'il a choisis dans les amas d'ossements, débris de cuisine, et dont il a fait don au musée anatomique de Berlin, garantissent l'exactitude de son assertion.

Au sud des Monbottous, dans le bassin du Congo, se trouvent aussi des peuplades cannibales. Entre la partie septentrionale du lac Tanganyika et le Loualaba est une tribu à mœurs douces et pacifiques, celle des Manyéma. Livingstone les visita dans son dernier voyage et s'aperçut dès l'abord qu'ils faisaient usage de chair humaine, mais rarement et à la dérobée. Cameron, qui les revit plus tard fit la même observation ; il recueillit les paroles d'une chanson qu'il avait entendue et que son guide lui traduisit ; elle disait que la chair de l'homme est fort

bonne à manger, mais que celle de la femme est mauvaise et qu'on ne doit en user que quand l'homme fait défaut. Stanley, enfin, qui a traversé le pays de Manyèma lors de son voyage au Congo, a vu dans un de leurs villages deux rangées de crânes qui attirèrent son attention. Il y en avait cent quatre-vingt-six. Les nègres questionnés sur la provenance de ces crânes lui répondirent que c'étaient des têtes de sokos, sorte de grand singe, mais, par suite de leur contenance embarrassée, Stanley eut des doutes, et l'examen de deux de ces crânes par le professeur Huxley a prouvé que c'étaient ceux d'êtres humains.

Dans la suite de son voyage dans la région de l'équateur, et particulièrement près du confluent de l'Arououimi et du Congo, Stanley rencontra aussi des peuplades cannibales qui, loin de chercher à le vaincre en bataille rangée, l'attiraient dans des embuscades, s'emparaient des retardataires qui ne pouvaient pas suivre la marche de la caravane, et les dévoraient. Du reste, le voyageur américain affirme que leurs mœurs se rapprochent beaucoup de celles des Monbouttous. Comme ces derniers, ils ont sur les autres nègres une véritable supériorité artistique et industrielle, ils usent des mêmes armes, offrent un culte aux mêmes idoles et construisent leurs canots sur le même modèle. Il est donc probable qu'ils appartiennent à une souche commune.

Sans quitter la région équatoriale, transportons-nous sur les rivages de l'Océan Atlantique, dans les environs des établissements français du Gabon. Là se trouvent les Fans, — nom qu'ils se donnent eux-mêmes, tandis que celui de Pahouins leur est attribué par les Français. Si vous interrogez à leur sujet les autres noirs du Gabon, ils vous diront qu'il y a vingt ans environ on n'en voyait aucun dans la contrée. A cette époque, on vit poindre leurs avant-gardes dans la colonie française. Ils venaient de loin, car certains chefs assuraient qu'ils avaient vu la lune s'obscurcir onze fois pendant leur voyage. Peu à peu leurs tribus arrivèrent les unes après les autres, repoussant les noirs devant eux ou s'emparant de leur sol, de leurs maisons, de leurs récoltes. En 1867 on évaluait à soixante mille le nombre des Fans qui se trouvaient dans le voisinage du Gabon, et, plus on s'avancait dans l'intérieur, plus on rencontrait de tribus nouvelles du même peuple. Cette race conquérante et errante, qui va et vient dans la portion centrale de l'Afrique, aujourd'hui au Gabon, demain ailleurs, n'est-elle pas formée de ces anciens Jagas, dont nous avons déjà parlé dans notre premier article. et qui, comme eux, se ruaient sur certaines contrées, les dévastant et les pillant? Il y a du reste une grande similitude entre les Jagas et les Fans. Ces

derniers sont franchement cannibales, et M. de Compiègne, qui les a visités, cite des traits d'anthropophagie qui ne le cèdent en rien à ceux que les anciens voyageurs attribuaient aux Jagas. Les Pahouins mangent non seulement leurs prisonniers et les ennemis tués dans les combats, mais encore leurs propres morts, qu'ils aient succombé pendant une expédition guerrière ou par suite de maladie. On a remarqué que les corps des habitants ne sont pas mangés dans le village où ils sont morts, mais qu'on va les vendre dans d'autres bourgades à charge de revanche. Du reste, à mesure que les Fans ont des relations plus étendues avec les établissements français, les cas de cannibalisme sont moins fréquents et surtout beaucoup plus cachés.

Les Osyéba, qui habitent sur le cours supérieur de l'Ogôoué, sont certainement une des branches de la grande famille des Fans. Comme eux, ils arrivent en masse serrée de l'est. Ils s'étendent, d'après M. de Compiègne, sur une longueur de plus de cent lieues.

Si l'on compare les récits de Schweinfurth sur les Monbottous et les Niams-Niams, et ceux de Compiègne sur les Pahouins et les Osyéba, on s'aperçoit très vite qu'il y a entre tous ces peuples des traits frappants de ressemblance. Quant au cannibalisme, il existe chez toutes ces tribus avec une égale intensité et avec des pratiques tout à fait analogues. Le mot Niams-Niams veut dire *mange-mange* ou les grands mangeurs. Chez les Fans, on retrouve la même racine *nia*, qui signifie manger. En outre, les habitudes des Niams-Niams ont une étroite affinité avec celles des Pahouins. « Les deux peuples, dit Schweinfurth, se liment les incisives en pointe; ils portent tous deux des vêtements d'écorce; tous deux emploient un extrait de bois rouge pour se teindre la peau; la dépouille du léopard est chez l'un et l'autre l'insigne du rang princier; ils prennent le même souci de leur chevelure, dont la longueur est exceptionnelle et qu'ils aiment à tresser en nattes. Les deux peuples ont le teint cuivré et se livrent aux mêmes danses et aux mêmes orgies à l'époque de la pleine lune. » Chez les Niams-Niams, Schweinfurth s'aperçut que les perles ordinaires n'ont aucune valeur, mais que les bleues jouissent seules de quelque faveur. Or, dans sa visite aux Osyéba, M. de Compiègne se vit refuser toutes les perles de couleurs brillantes, tandis qu'on ne lui demandait que ces gros grains de verre bleu, appelés là bas « perles du Sénégal. » Les couteaux ou troumbaches des Niams-Niams sont pareils à ceux des Pahouins, qui les désignent sous le nom de couteaux à sacrifice : or, ils sont d'une construction si singulière, qu'il n'est pas possible que les deux peuples qui les possèdent les aient inventés chacun de leur

côté. Enfin, les chiens des Niams-Niams, qui ont plusieurs traits caractéristiques, comme l'oreille grande et droite, le museau très pointu, le poil ras et lisse, se retrouvent chez les Pahouins.

En résumé, si nous rapprochons les descriptions de Schweinfurth sur les Niams-Niams et les Monbouttous, de celles de Compiègne sur les Fans et les Osyéba, et de Stanley sur les cannibales du Congo, nous arriverons à la conclusion que ces trois groupes de peuples, également forts, braves, adroits et intelligents, également supérieurs aux tribus nègres qui les entourent, ont entre eux une étroite parenté; qu'il se trouve fort probablement au centre de l'Afrique, un peu au nord de l'équateur, un immense foyer de peuples anthropophages, qui lance parfois des colonnes entières sur certains territoires. C'est certainement à eux que l'on doit faire remonter l'invasion du royaume de Loango par les Jagas au XVII^{me} siècle, et du bassin de l'Ogôoué par les Fans à l'époque actuelle.

Parmi les causes de ces migrations singulières, il convient peut-être de citer la densité toujours croissante de la population, la destruction du gibier et le besoin d'errer, inhérent peut-être à la race.

Si, de ces régions équatoriales nous nous transportons dans le Soudan, nous ne retrouverons pas de peuples qui soient en entier et nettement anthropophages. Nous pourrions cependant constater la présence, dans le bassin supérieur du Niger, d'une petite tribu cannibale, mentionnée par MM. Zweifel et Moustier; puis chez d'autres grandes tribus, telles que les Haoussa, la bizarre coutume des agents de la police de dévorer les corps de ceux qui sont atteints de maladies contagieuses, et celle d'égorger un certain nombre de prisonniers à la mort du souverain comme à toutes les grandes fêtes. Cette habitude est certainement là, comme au Dahomey, l'un des derniers vestiges d'une ancienne anthropophagie qui a disparu, probablement avec l'invasion des Arabes et avec l'introduction chez ces peuplades du mahométisme, aujourd'hui la religion dominante du Soudan.

Dans l'Afrique australe, on trouvait encore il y a cinquante ans chez certains peuples, tels que les Bassoutos, des traces de cannibalisme qui ont disparu depuis l'arrivée des missionnaires.

LA QUESTION DES SOURCES DU DHIOLI-BA (Niger)¹

Déterminer la vraie source d'un grand fleuve qui nait dans une région

¹ Communication faite à la Société de Géographie de Paris, dans sa séance du

encore à peine connue, n'est pas chose facile. C'est le cas pour les sources du Dhiôli-Ba (Kwâra ou Niger) dont nous sommes loin de connaître le bassin d'une manière satisfaisante. Nous sommes ici en présence d'un cas particulier. Le bassin du Dhiôli-Ba se divise en deux parties soumises à des régimes météorologiques opposés. Au nord, le tiers environ de ce bassin est situé dans le Sahara et, à l'époque contemporaine, il n'alimente plus en aucune façon (apparente du moins) le cours d'eau principal. Les vallées qui, descendant des plateaux du Ahaggar et du Tassili, dans le pays des Touâreg du Nord, vont aboutir à la rive nord-est du Dhiôli-Ba, soit sur le territoire des nègres Haousa, sont aujourd'hui absolument sèches dans leur partie moyenne. Nous pouvons donc hardiment laisser de côté cette moitié fossile du bassin du Dhiôli-Ba, pour ne considérer que sa moitié vivante, celle qui est comprise entre l'Adamâwa à l'est et les montagnes du Kouranko et du Kono à l'ouest. De ce côté, nous avons le Dhiôli-Ba (ou Kwâra); de l'autre côté la Bénoué qui, réunis près de Lokodja, vont se jeter dans l'Océan Atlantique. Des deux grands cours d'eau qui viennent d'être nommés le Dhiôli-Ba (ou Kwâra) est incontestablement le plus long, par conséquent on peut connaître la source du fleuve alors que la source de la Bénoué resterait encore inconnue.

Le problème étant ainsi posé, voyons où en est aujourd'hui la solution.

Jusqu'au moment tout récent où MM. Josué Zweifel et Marius Moustier ont publié les résultats de leur voyage d'exploration à la source du Dhiôli-Ba, on admettait que cette source était située, par 9° 25' de latitude nord et 12° 5' de longitude ouest de Paris, sur une montagne appelée Loma. C'est à une des trop nombreuses victimes des explorations en Afrique, au major anglais Alexandre Gordon Laing, que nous devons ces premières données. Tandis qu'il était dans le Soulimania (ou Soulimana) en 1822, le major Laing visa ce mont Loma à deux reprises du haut du mont Konkodougoré, situé au sud de la ville de Falaba et de la source de la rivière Séli (ou Rokelle). Le triangle formé par ces deux visées à la boussole finit par un sommet très aigu, à 147 kilomètres de Falaba; par conséquent, étant données la nature de l'instrument et la forme même du triangle construit avec les visées auxquelles il a servi, la position du mont Loma du commandant Laing ne

pouvait être acceptée qu'à titre de renseignement géographique très provisoire, parce qu'il est vague et incertain. Rappelons-nous aussi que ce sont des naturels du pays qui, répondant aux pressantes questions du brave et honnête officier anglais, lui ont signalé cette montagne qu'ils appelèrent Loma, comme renfermant la source du grand fleuve de leur patrie. Le major Laing livra au célèbre colonel Sabine ses observations, complétées par les renseignements des naturels, et la position du mont Loma, que nous venons de rappeler, vint donner une première satisfaction à la fièvre d'investigation des géographes.

Mais la rivière qui naît dans ce prétendu mont Loma est-elle bien le premier et le plus lointain ruisseau qui, grossi par l'apport successif d'affluents, devient le Dhiôli-Ba ? Un autre ruisseau, dans le sud-ouest ou dans le sud-est, petit cours d'eau inconnu aux gens du Soulimania, pouvait bien venir un jour le remplacer comme fournissant une course plus longue.... Ce doute que personne n'avait formulé, mais qui était venu à l'esprit de plusieurs géographes, le voici enfin éclairci pour la première fois.

A 126 kilomètres dans le sud-ouest du mont Loma du major Laing, et à 310 kilomètres seulement dans l'est de Free Town, chef-lieu des possessions anglaises de Sierra Leone, MM. Zweifel et Moustier ont vu le Tembi-Koundou ou montagne *tête de la* (rivière) *Tembi*. Cette rivière, plus longue que la Faliko, prend le nom de Dhiôli-Ba après sa réunion avec elle. Suivant MM. Zweifel et Moustier, elle naît par 8° 36' de latitude nord et 12° 50' de longitude ouest de Paris, dans un des sommets d'une chaîne de montagnes qui porte le nom de Loma, comme celle dont nous venons de parler. Il est possible d'ailleurs que la chaîne du Loma se continue dans le nord-est avec quelques interruptions jusqu'au sommet du Loma visé par le major Laing; il est également possible, comme cela s'est vu fréquemment dans d'autres pays sur la surface du globe, que ce nom de la chaîne soit un substantif signifiant *montagne*, *sommet* ou *chaîne de montagnes*, et que nous le trouvions appliqué ici, par excellence, au principal trait orographique de toute une région.

Il faut féliciter hautement MM. Zweifel et Moustier de leur principale découverte, celle du Tembi-Koundou, c'est-à-dire de la source la plus lointaine connue du Dhiôli-Ba ; nous n'hésitons pas à dire que cette découverte est un fait considérable dans l'histoire des progrès de la géographie de cette année. Peut-être même ce fait conservera-t-il toujours son importance.... C'est ce que nous apprendra l'exploration complète des pays de Môsi, de Kong, de Bourré et de Kissi, de toute la par-

tie sud du vaste triangle dont le cours du Dhiôli-Ba dessine les deux plus grands côtés, entre sa source et son embouchure, et dans lequel seuls, René Caillé, Henri Barth et Benjamin Anderson ont à peine pénétré. Ici coulent le Ba-Khoï, le Sarano, etc., tous tributaires du Dhiôli-Ba et qui paraissent naître sur un plateau où, appliquant à une chaîne le nom d'un grand marché, nos cartes indiquent une chaîne de montagnes de Kong. Ajoutons que l'existence même d'une longue chaîne continue de montagnes de l'ouest à l'est, donnée par toutes les anciennes cartes et par beaucoup de nouvelles, est encore à prouver; on sait où commence la chaîne du côté de l'ouest, on sait encore qu'elle continue à l'est jusqu'au 10° de longitude ouest de Paris. De là au point où M. Bonnat a vu des montagnes dans le nord de Salaga nous en sommes réduits à supposer que le soulèvement se poursuit sans interruption.

Malgré l'insuffisance de nos informations sur l'intérieur de la région qui nous occupe, les inductions qu'on peut tirer du journal de Caillé, entre Timbo et Timbouktou, du journal de Barth, entre Sali et Tombouktou, et l'examen des dépositions des indigènes recueillies par ce dernier voyageur, détruisent presque complètement l'hypothèse d'un grand affluent sud du Dhiôli-Ba qui puisse rivaliser en longueur avec la Tembi. Par conséquent les réserves que la prudence impose en pareille matière et que nous devons formuler, n'enlèveront probablement rien dans l'avenir à la gloire de MM. Zweifel et Moustier, qui sont bien les découvreurs de la source la plus éloignée au sud-ouest et, selon toute apparence, de la véritable source du Dhiôli-Ba (ou Niger).

H. DUVEYRIER.

LES CONDITIONS SANITAIRES DU CONTINENT AFRICAIN ET DES ILES ADJACENTES

L'attention et l'intérêt des nations européennes ont été de plus en plus fixés sur le continent africain. Les rapports avec l'Égypte, l'Algérie et le Maroc sont devenus chaque jour plus nombreux. Les colonies occidentales du Sénégal et de la Côte d'Or ont été, en quelque sorte, rapprochées de l'Europe par les conquêtes, aussi bien que par les travaux des missionnaires. La colonie du Cap a étendu sa domination sur toutes les régions méridionales. Le cours du Zambèze et la région des lacs ont été explorés par l'infatigable Livingstone. Enfin de nombreuses expéditions scientifiques, commerciales, religieuses, se sont avancées jus-

qu'au centre du continent africain, tantôt partant de Zanzibar pour y pénétrer par les régions orientales, tantôt remontant le cours du Niger, ou bien, prenant comme base d'opération les colonies portugaises pour se diriger vers l'Est, ou encore explorant le cours du Nil jusqu'à ses sources mystérieuses, ou enfin traversant le Sahara, au sud de l'Algérie, pour établir un chemin de fer jusqu'à Tombouctou et au Sénégal.

L'on comprend dès lors quelle importance il y a pour l'Europe à connaître exactement les conditions sanitaires du continent africain. C'est pour résoudre les questions relatives aux maladies et à l'acclimatement des Européens dans ces régions inhospitalières, que nous avons désiré réunir quelques documents puisés à des sources nombreuses et authentiques, et au moyen desquels nous passerons en revue les différentes régions du Nord, de l'Ouest, de l'Est, du Midi et du Centre, étudiant pour chacune d'elles les conditions sanitaires des habitants, temporaires ou permanents, ainsi que la manière dont se comportent les différentes races étrangères qui viennent y séjourner.

§ 1. AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

1° L'Égypte, qui a été si souvent conquise par des nations étrangères, présente de nombreux restes de populations arabes et turques, formant en quelque sorte l'aristocratie de ce pays, mais la masse des indigènes est formée par les Coptes, descendants des anciens Égyptiens dont ils ont tous les traits, tels qu'on les retrouve dans les peintures des hypogées. Les Arabes et les Turcs ne se sont jamais acclimatés et auraient disparu du pays qu'ils ont conquis, si les vides faits dans leurs rangs n'avaient été comblés par l'arrivée de nouveaux esclaves orientaux, en même temps que par le mélange du sang arabe ou turc avec celui des esclaves nègres. La milice des Mamelouks devait être toujours renouvelée par des étrangers, cette race n'ayant pas fait souche dans le pays. Il en est de même pour les colons européens, chez lesquels la mortalité des enfants est si considérable qu'elle a fait donner à l'Égypte le nom de *tombeau des Européens*, nom que la plupart des autres régions du continent africain ont également reçu.

Quatre maladies caractérisent la pathologie égyptienne : la malaria, la dysenterie, l'ophthalmie et la peste.

La malaria règne sur tout le cours du Nil ; elle est très intense dans le Delta et devient de plus en plus grave à mesure que l'on remonte le fleuve et que l'on rencontre des contrées plus chaudes et plus humides, où l'inondation périodique forme des marais temporaires et pestilentiels.

Les Grecs, les Arméniens et les Turcs en sont plus gravement atteints que les Nubiens et les Nègres. En outre, les colons du nord de l'Europe comptent un plus grand nombre de victimes que ceux qui viennent du midi, comme les Italiens, les Maltais, les Albanais et les Grecs.

La dysenterie épidémique et les maladies du foie sont très répandues dans la Moyenne et la Haute-Égypte; elles le sont moins dans la Basse-Égypte. Les Arabes et les colons européens en sont atteints avec autant de gravité les uns que les autres. Ces deux maladies deviennent plus fréquentes à mesure que l'on remonte le cours du Nil ou que l'on s'approche de la Nubie et du Soudan.

L'ophthalmie égyptienne se rencontre aussi très souvent sous l'influence de la lumière étincelante d'un ciel presque toujours sans nuages et du sable soulevé par les vents, d'où résultent de fréquentes inflammations du globe oculaire qui se terminent bien souvent par la perte de la vue.

Enfin la peste était autrefois si ordinaire en Égypte qu'on considérait ce pays comme son lieu d'origine, mais elle est devenue de plus en plus rare et a même entièrement disparu depuis trente-cinq ans, grâce aux quarantaines et aux mesures hygiéniques conseillées par la commission sanitaire européenne.

Toutefois, si les conditions sanitaires de l'Égypte ont été notablement améliorées dans ces derniers temps, il n'en résulte pas que l'on puisse considérer ce pays comme favorable à l'acclimatation des Européens, surtout de ceux qui viennent des régions septentrionales. Ceux dont le lieu d'origine est plus méridional supportent mieux le séjour de l'Égypte; ils n'y sont pourtant pas à l'abri de la malaria, de la dysenterie et des maladies du foie, mais ils ne peuvent être considérés comme acclimatés, puisque la mortalité de leurs enfants est très grande et qu'ils ne peuvent s'y maintenir en nombre que par l'arrivée de renforts de colons.

2° L'Algérie a surtout fixé l'attention des Européens depuis la conquête qu'en ont faite les Français en 1830. La population est composée d'Arabes, de Kabyles ou Berbères, de Turcs, d'Espagnols et de Français. La proportion de ces derniers tend continuellement à s'accroître, non pas tant par leur fécondité que par l'arrivée constante de nouveaux émigrants.

Les trois maladies qui caractérisent la pathologie égyptienne se retrouvent également en Algérie, mais à des degrés différents: l'ophthalmie y est moins fréquente, mais la malaria y est plus répandue, sous l'influence

des eaux croupissantes et des défrichements. Aussi les ravages produits chez les premiers colons algériens ont-ils été considérables, à la suite des fièvres malarieuses qui se compliquent souvent de dysenterie et d'abcès hépatiques, dont la conséquence est une notable augmentation de la mortalité.

Tous les colons ne souffrent pas également du climat algérien ; les plus maltraités sont ceux qui viennent du nord de la France et de l'Europe, tandis que ceux qui supportent le mieux les vicissitudes atmosphériques sont les Français méridionaux, les Espagnols, les Maltais et les Grecs. Ils résistent mieux aux influences délétères et trouvent en Algérie une patrie nouvelle assez semblable à celle qu'ils ont quittée, aussi leur avenir y est-il assuré. La statistique a même démontré que leur accroissement est plus prompt dans les colonies algériennes que dans leur propre pays, la mortalité y étant moindre et la proportion des naissances plus considérable, en sorte que la question de l'acclimatation des races méridionales en Algérie peut être considérée comme résolue, tandis que les habitants des régions septentrionales y dépérissent et n'y font pas souche. C'est en particulier le cas pour les Scandinaves, les Allemands et les Français du nord. Il est grandement à craindre que les nombreuses colonies des Alsaciens-Lorrains ne puissent s'établir d'une manière permanente sur le littoral africain. La seule espérance que l'on puisse avoir, c'est que les mariages avec des méridionaux donnent naissance à une race assez vigoureuse pour résister aux effets désastreux du climat.

Au reste, malgré toutes les difficultés d'acclimatation, les colons européens augmentent toujours en nombre, tandis que la population autochtone suit une marche inverse, sous l'influence combinée de la polygamie, d'une mauvaise hygiène et surtout de famines en quelque sorte périodiques. C'est ainsi que, pendant celle qui régna en 1867 et 1868 il périt 535,405 personnes, sur lesquelles on a compté 518,973 indigènes et seulement 16,432 Européens. La province de Constantine fut surtout maltraitée, puisqu'elle perdit 316,299 indigènes pour la plupart Arabes ou Kabyles et par conséquent musulmans. L'on peut donc prévoir le moment où il en sera des indigènes en Algérie comme des Peaux-Rouges aux États-Unis.

3° Le Maroc est moins visité par les fièvres que l'Algérie, ce qui tient à l'altitude des principales villes, comme Maroc (422^m) et Fez (4 à 500^m). La côte méditerranéenne est souvent inondée par les rivières, qui laissent sur leur parcours de nombreux marécages et donnent naissance aux

effluves fébrigènes. La côte océanienne est beaucoup plus abrupte, ce qui empêche le développement des fièvres paludéennes, d'où il résulte que ces côtes sont moins insalubres que les précédentes et que l'on a pu désigner une ville côtière, Mogador, comme *sanitorium* pour les phthisiques.

La majeure partie du Maroc est composée des steppes du Sahara, qui occupent tous les versants méridionaux et orientaux de l'Atlas. Les rares habitants des oasis ne sont point complètement à l'abri des fièvres et de la dysenterie, partout où il y a des eaux croupissantes dont l'influence délétère se fait sentir, quoique la sécheresse de l'atmosphère semble devoir neutraliser cette influence fébrigène.

§ 2. CÔTES OCCIDENTALES

Nous arrivons maintenant aux régions les plus meurtrières de tout le globe, celles qui ont toujours été appelées le *tombeau des Européens*. Elles commencent au Sénégal, rejoignent, par les deux Guinées, les possessions portugaises d'Angola, de Benguéla et de Mossamédès, et se terminent à la colonie du Cap.

Les régions équatoriales et intertropicales sont les plus maltraitées ; la malaria y règne avec une intensité supérieure à tout ce que l'on observe ailleurs, comme l'on peut en juger par quelques faits observés sur les côtes de Guinée. A Cape Coast, par exemple, l'on a compté deux cent vingt-quatre morts sur deux cent vingt-cinq soldats européens, que l'ont dut remplacer par des hommes de couleur résistant mieux aux influences délétères de ce climat meurtrier. L'on a été forcé d'adopter la même mesure après les résultats désastreux de l'expédition du Niger, où, de 62 blancs embarqués sur l'*Albert*, 55 avaient eu la fièvre et 23 avaient succombé, tandis que sur 15 nègres embarqués en Angleterre, 6 furent atteints par la fièvre et pas un ne succomba. Aussi les nègres ont-ils pris une part active aux dernières expéditions sur le Niger, et les stations missionnaires, au nombre de dix, établies le long du fleuve par l'évêque Samuel Crowther, sont-elles toutes confiées à des pasteurs indigènes.

Comme nous venons de le voir, les blancs succombent en grand nombre dans toutes les stations de la Côte d'Or, aussi n'y a-t-il pas d'année où l'on n'ait à enregistrer le décès d'un ou de plusieurs missionnaires blancs, ce qui a souvent conduit à penser qu'il faudrait abandonner ces dangereux parages ; mais, comme il s'est toujours trouvé de courageux serviteurs de Dieu offrant de partir pour ces régions inhospitalières, l'on n'a pas cessé d'en envoyer, et maintenant ils ont pu fonder de nombreux

ses églises et séjourner plusieurs années à la Côte d'Or, pourvu qu'ils eussent soin d'éviter tout excès de fatigue, de s'éloigner de la mer et du bord des rivières, et de se réfugier sur les collines.

La Société des missions de Bâle cherche dans ce moment un médecin qui veuille se rendre à la Côte d'Or, pour étudier les moyens de prévenir le développement de la malaria. Malheureusement la chaleur et l'humidité se rencontrent à un haut degré dans ces régions équatoriales, et, comme ce sont les causes efficientes de la fièvre, il n'est pas possible d'en être complètement préservé, d'autant plus qu'en dehors de l'élévation du sol, il n'existe aucun moyen prophylactique contre la malaria. En outre, la prolongation du séjour n'est pas une garantie pour les colons blancs, qui ne sont jamais acclimatés ; les anciens sont aussi souvent malades que les nouveaux venus. C'est ce qui a été observé en Algérie, où les soldats qui sont déjà depuis plusieurs années dans la colonie sont atteints au même degré que les autres.

La fièvre malarienne revêt différentes formes sur les côtes occidentales d'Afrique; elle se présente rarement avec des intermittences; le plus souvent elle a un caractère rémittent ou pernicieux; quelquefois elle est accompagnée d'évacuations noirâtres, ce qui lui a fait donner le nom de *mélanurique*, que l'on a souvent confondue avec la fièvre jaune, laquelle s'est montrée à diverses reprises et dernièrement encore au Sénégal.

Les diarrhées et la dysenterie sont presque aussi fréquentes que la malaria; elles attaquent plus souvent les Européens que les natifs, mais ceux-ci n'en sont pas complètement à l'abri. L'on peut juger des ravages que produisent ces deux maladies, par le fait que, de 1853 à 1872, la dysenterie seule a fourni à Saint-Louis, capitale du Sénégal, environ *un tiers* (30 %) de la mortalité totale des Européens et un peu plus du *quart* (27 %) de celle des nègres. Nous pouvons donc affirmer que la dysenterie et l'impaludisme sont les deux maladies les plus graves des côtes occidentales de l'Afrique, surtout pour les Européens, mais aussi, quoique à un moindre degré, pour les indigènes.

Les hépatites, avec ou sans abcès, sont très répandues dans les mêmes régions, où elles sont quelquefois primitives, mais le plus souvent consécutives à la dysenterie, qu'elles accompagnent très souvent, surtout au Sénégal et sur les côtes de Guinée, tandis qu'elles sont plus rares dans les colonies portugaises d'Angola, de Benguéla et de Mossamédès.

La variole règne souvent dans ces régions, où la vaccine n'a pas encore été généralement adoptée. Elle est presque toujours importée par les nègres de l'intérieur qui ne sont pas protégés par le vaccin. Ce sont eux

qui l'apportaient en Nubie, en Égypte, en Algérie, au Maroc et sur les côtes occidentales, principalement lorsqu'arrivaient ces convois d'esclaves qui développaient des épidémies meurtrières sur tout leur passage.

La fièvre jaune paraît être devenue endémique au Sénégal et dans quelques portions des côtes équatoriales. Elle s'y montre avec beaucoup de gravité.

Le choléra a fait également plusieurs apparitions sur les côtes occidentales où il a occasionné une forte mortalité, chez les Européens comme chez les indigènes.

Les maladies de poitrine que l'on croyait être plus fréquentes dans les pays du nord, se rencontrent également dans les régions africaines équatoriales, où leur marche est très rapide et où elles se terminent promptement par la mort.

D^r H.-C. LOMBARD.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE ¹

NOTIZIE BIOGRAFICHE SUL DOTTORE DAVID LIVINGSTONE, per *Biagio Caranti*. Torino, 1876, in-8°, 35 p. avec carte. — Frappé de la grandeur du caractère de celui auquel se rattache toute l'œuvre africaine actuelle, M. Caranti a rédigé cette notice en vue de la jeunesse italienne, sur laquelle l'exemple d'une vie consacrée au relèvement de la malheureuse race noire ne peut avoir qu'une salutaire influence. Il a peint cette noble figure à grands traits, prenant Livingstone dès son enfance, dans la manufacture de Blantyre Works, pour le suivre, à travers ses études préparatoires à l'œuvre missionnaire et ses diverses expéditions, d'Algoa à Loanda, au Zambèze, aux lacs Nyassa, Moero, Bangoueolo, jusqu'au moment où ses guides fidèles Chouma et Souzi le trouvèrent expiré, agenouillé devant son lit dans l'attitude de la prière, sa dernière supplication ayant été encore en faveur de ceux à l'affranchissement desquels il avait travaillé. Puissent les accents chaleureux d'un ami de la cause des noirs susciter, parmi la jeunesse italienne, beaucoup d'imitateurs de Livingstone.

DIE ERSCHLIESSUNG CENTRAL-AFRIKA'S, von *D^r R. Hotz*. Basel 1881

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

(Schweighauserische Verlagsbuchhandlung), in-8°, 52 p. — L'auteur de cette conférence, prononcée au Bernoullianum de Bâle, s'est proposé de vulgariser les découvertes qui, depuis une vingtaine d'années, ont ouvert aux Européens l'Afrique centrale. Il esquisse d'abord à grands traits le relief de cette partie du continent, les bassins de ses trois grands fleuves, Nil, Zambèze et Congo, en indique les conditions météorologiques, puis signale les diversités qu'offre le type nègre, ses formes sociales, sa religion, son industrie, et fait, d'après les voyageurs modernes, le tableau de la traite et de ses tristes conséquences. Après quoi il résume les découvertes qui se rattachent aux noms de Burton, Speke, Grant, Baker, Livingstone, Cameron et Stanley, et, pour le bassin supérieur du Nil, à ceux de Schweinfurth et de Junker. Il mentionne également les missions confiées par le khédive à Baker et à Gordon, en vue de la suppression de l'esclavage dans la région du Haut-Nil, et les premiers établissements missionnaires fondés sur les bords des grands lacs, Nyassa, Victoria et Tanganyika, ainsi que les premières expéditions de l'Association internationale africaine. Enfin, il termine en montrant qu'il ne peut être question pour les blancs de conquérir ou de s'annexer des territoires, mais seulement de créer chez les nègres des besoins de civilisation, qui les poussent à travailler et à chercher, dans les établissements européens, les produits de l'industrie et du commerce des nations civilisées.

EXPÉDITION C.-A. VERMINCK, VOYAGE AUX SOURCES DU NIGER, par MM. J. Zweifel et M. Moustier. — Nous avons déjà mentionné dans notre livraison de janvier cette expédition, dont la Société de géographie de Marseille vient de publier le récit complet, avec une très belle carte donnant l'itinéraire des voyageurs, et un carton qui permet de se rendre compte des routes suivies par les précédents explorateurs. Ajoutons seulement que la Société de Marseille a décerné à MM. Verminck, Zweifel et Moustier sa grande médaille, en récompense des services qu'ils ont rendus à la géographie, le premier en mettant les moyens d'action dont dispose le commerce au service des progrès de la science et de la civilisation, et les deux voyageurs par les découvertes qu'ils ont faites, au prix de fatigues et de dangers, de privations et de souffrances endurées avec une persévérance heureusement couronnée de succès.

BULLETIN MENSUEL (3 janvier 1881).

Le point de l'**Algérie** sur lequel s'est le plus portée la colonisation européenne dans ces derniers temps est le sud de la province de Constantine. A la suite des explorations de MM. Largeau et Louis Say, des colons, qui avaient suivi ce dernier à Ouargla, se sont établis dans l'**Oued Rir**, y ont acheté des milliers de palmiers, creusé des puits artésiens, créé des parcs d'autruches, fondé des écoles et, grâce au concours de l'aga Ben-Driss et de M. Jus, le directeur des sondages, donné une impulsion nouvelle à la civilisation dans ce district. Aussi est-il question de relier directement Ouargla à Biskra par une ligne télégraphique.

Le colonel **Flatters** était encore, aux dernières nouvelles, à Ouargla. Les lettres qu'il avait reçues à Laghouat, de deux chefs du Hoggar et du Azghar, lui montraient le pays ouvert au passage de la mission; il espérait n'avoir, jusqu'au tropique, pas d'autres difficultés à surmonter que la fatigue du voyage. Les renseignements qu'il possédait sur l'état des Touaregs du sud étaient assez vagues, toutefois le chef du Hoggar lui signalait des luttes que se livraient les tribus limitrophes du Soudan. Au départ d'Ouargla il comptait passer au sud-ouest, atteindre le deuxième méridien à l'est de Paris, le suivre droit au sud, et, par le Haut-Igharghar, atteindre la saline d'Amadghor. Si les bonnes dispositions des Touaregs se maintiennent, il dirigera son exploration sur plusieurs lignes : le gros de la caravane avançant par l'une de ces routes, une colonne légère reconnaîtra les autres. Pour compléter ces études, il pense faire, à l'ouest, une volte qui reliera son itinéraire à El-Goléa par Messeginn, et une autre à l'est, pour relier les lignes du premier voyage.

Un des explorateurs qui accompagnaient M. le colonel Flatters dans ce premier voyage, M. **Rabourdin**, a rapporté à la *Société d'économie politique* avoir trouvé dans le Sahara, qu'il étudiait surtout au point de vue de l'archéologie préhistorique, de nombreux gisements de silex taillés. A Ouargla on lui a montré de belles pointes de flèches; puis, sur son parcours d'environ 800 kilom., il n'a pas rencontré moins de 18 ateliers de silex taillés; la présence des matrices ou des rognons prouvait qu'ils avaient été taillés sur place, et par conséquent qu'aux âges préhistoriques le Sahara était habité dans sa partie septentrionale. Il a aussi rencontré des spécimens de ces bœufs à grandes cornes qui, d'après Hérodote, se trouvaient dans le pays des Garamantes. Il a

encore pu s'assurer qu'autrefois le commerce était beaucoup plus actif dans le Sahara algérien qu'il ne l'est de nos jours, et que l'industrie du Soudan est relativement avancée; que tous les objets : armes, harnais, ustensiles divers que possèdent les Touaregs proviennent de ce pays, d'où l'on tire aussi de l'ivoire, de la poudre d'or, et même, paraît-il, des émeraudes. Les Touaregs n'achètent pas ces marchandises, ils les prennent sous forme de tribut en nature aux caravanes.

Aux projets qui ont pour but de faciliter les communications de la côte avec l'intérieur, se rattache la création, à Sfax en **Tunisie**, d'un Comité qui se propose de rouvrir au commerce du Soudan la route autrefois fréquentée de Gerba à Ghadamès. Il a en vue l'organisation d'une grande caravane de 400 à 500 chameaux chargés de marchandises pour Ghadamès, et accompagnés d'une vingtaine d'Européens et de 80 Sfaxiens musulmans, choisis parmi les plus courageux et les meilleurs caravaniers. Cette escorte serait armée de manière à pourvoir à la sécurité des personnes et des marchandises de la caravane.

Les **établissements commerciaux européens** sur le **Haut Nil** prennent un accroissement des plus encourageants. La maison Lattuada et C^{ie}, de Milan, a obtenu des résultats si favorables d'une première expédition dans l'Afrique centrale, qu'elle y en enverra une seconde. Elle a surtout en vue l'acquisition de la gomme et de l'ivoire le plus près possible des centres de production. Ce même commerce a donné lieu à la fondation, à Khartoum, d'une maison anglaise, dont les opérations sont si prospères qu'elle a établi des ramifications à Galabat, à Sénaar, au Kordofan, au Darfour, et qu'elle possède 14 agences sur le Nil pour assurer ses relations avec la Basse-Égypte. Il s'est aussi fondé, à Khartoum, une maison française qui importe dans le pays des objets de toutes sortes; pour que les marchandises européennes lui arrivent sans perte de temps, elle a acquis un grand nombre de chameaux et organisé un service spécial de transport.

Gessi n'a point été révoqué, comme on a pu le craindre un moment après la retraite de Gordon et la nomination de Réouf pacha. Il a eu à lutter contre des pillards d'Atoat qui commettaient toutes sortes de déprédations. Il les a poursuivis pendant un mois entier et a fini par les soumettre complètement. Quoi que l'on puisse dire de la sévérité avec laquelle il a agi contre les trafiquants d'esclaves, il est décidé à employer la même rigueur contre tous ceux qui cherchent à nuire aux indigènes; il en appelle au témoignage de MM. Wilson et Felkin et à celui du D^r Junker, comme preuve de ce qu'il a fait pour le

bien du pays. Il a fait récolter une grande quantité de caoutchouc, produit qui abonde dans la région du Haut-Nil, et beaucoup de tamarins qui croissent partout dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, où se trouve également une gomme arabique aussi bonne que celle du Kordofan. Il a fait des essais de culture de coton, qui ont parfaitement réussi ; déjà l'on en fabrique des étoffes d'une qualité supérieure à celles de Sénaar. Il expédie de la cire d'abeilles à Khartoum, et extrait du cuivre des mines au sud du Darfour. Depuis qu'il a mis fin à la traite sur le Bahr-el-Ghazal, les chefs les plus éloignés sont venus à lui, pour se soumettre au gouvernement, et parmi eux Ndorouma, l'un des plus puissants chefs des Niams-Niams, qui s'était affranchi par les armes de la dépendance dans laquelle le tenaient les compagnies de Khartoum. Celles-ci entretenaient autrefois dans la région du Bahr-el-Ghazal 8000 Arabes armés qui, par la force, se faisaient livrer de 1600 à 1700 quintaux d'ivoire. Gessi n'a que 280 Arabes répartis dans les villages des Niams-Niams et sur le Bahr-el-Ghazal, et, sans exercer aucune pression sur les indigènes, il a reçu cette année 4,000 quintaux d'ivoire.

Grâce à sa protection le Dr **Junker** a réussi à pénétrer au cœur du pays des Niams-Niams, dans une région que n'avait visitée ni Schweinfurth, ni ses successeurs, ni Potagos lui-même. Parvenu à Dem-Békir, près des frontières méridionales du Dar-Fertit, il apprit que Ndorouma était dans le voisinage et arriverait le lendemain. Ce chef voulait s'informer du but du voyage de Junker et du nombre d'hommes qu'il avait avec lui. L'explorateur eut soin de faire tout ce qu'il put pour le prévenir favorablement ; il alla à sa rencontre et lui présenta les salutations de Gessi, de la part duquel il lui remit aussi des cadeaux. Pendant trois jours, il y eut chaque soir des fêtes, avec musique, bal, illuminations, pour divertir Ndorouma qui, pleinement rassuré sur les intentions du voyageur, retourna à sa résidence lui préparer une demeure et disposer son peuple à lui faire bon accueil. Il est le chef le plus puissant du pays, et tire des autres chefs indépendants l'ivoire qu'il doit fournir au gouvernement égyptien. Junker s'est avancé de Dem-Békir à Solongo, où il a trouvé 280 porteurs envoyés par Ndorouma. Dès lors il a dû arriver chez ce dernier.

D'après une lettre au *Times*, deux chefs des **Monbottous**, **Ganga** et **Mounza** viennent d'être assassinés. Longtemps placés sous la dépendance du gouvernement égyptien, ils lui livraient, sans indemnité, tout l'ivoire qui se récoltait dans leurs États. D'ordinaire les sultans de cette contrée donnent leurs filles en mariage aux chefs qui se sont dis-

tingués sur les champs de bataille; cette faveur souveraine est l'occasion de fêtes magnifiques, et des présents consistant en volailles, chèvres et autres animaux sont offerts aux Arabes. Mounza et Ganga avaient un grand nombre de filles dont les Arabes viurent demander la main; les deux sultans refusèrent, déclarant qu'ils préféreraient mourir plutôt que de donner en mariage à des étrangers des filles de roi. Irrités de ce refus les Arabes résolurent d'employer la force. L'un d'eux, Fadlalah, se présenta devant Mounza, un jour que celui-ci prenait son repas avec sa famille, et lui dit : Veux-tu m'accorder une de tes filles? — J'aimerais mieux mourir sur-le-champ que de ne pas me conformer à une coutume héréditaire, répliqua le roi nègre. — Meurs donc, lui dit Fadlalah, en lui déchargeant à bout portant deux coups de pistolet. Le roi tomba mort; une troupe d'Arabes qui se tenait cachée s'élança aussitôt sur sa famille et l'emmena prisonnière. Ganga, son frère, fut assassiné en même temps par Yussuf-bey, et sa famille conduite à Roumbeck. Le fils aîné de Mounza, âgé de 17 à 18 ans, atrocement mutilé, a pu s'échapper et atteindre le Bahr-el-Ghazal où il a raconté ces dramatiques événements. Un esclave monbottien, depuis plusieurs années au service de Yussuf-bey, a été proclamé sultan des Monboutous.

Emin-bey, gouverneur de l'Égypte équatoriale, écrit de Lado aux *Mittheilungen de Gotha* que les limites de sa province ont été agrandies; elles s'étendent jusqu'à celles du gouvernement de Gessi, au sud du 7° 10' latitude nord; il a reçu l'autorisation de fonder de nouvelles stations partout où il le jugera bon, et à cet effet il allait se rendre dans le sud, pour établir ses limites méridionales au fleuve Somerset; le lac Mwoutan y serait compris. Il s'était avancé peu auparavant dans le Makaraka, pour y porter les stations égyptiennes jusqu'à 2° 40' lat. nord, mais la nouvelle de la venue d'un bateau à vapeur l'a fait rétrograder en toute hâte à Lado.

A défaut de nouvelles directes des **expéditions internationales**, nous empruntons à un article de M. le colonel Wauwermans, publié dans le *Bulletin d'Anvers*, quelques renseignements, que nous n'avions pas eus jusqu'ici, sur les événements qui se sont passés ces derniers mois dans la contrée à l'est du Tanganyika, infestée par les Rougas-Rougas qui harcelaient toutes les caravanes pendant la traversée du Marenga-Mkali. Une de ces caravanes craignant de s'y aventurer s'arrêta en route et fit demander des secours à Tabora. Elle fut rejointe par des troupes venant de l'Ounyanyembé, pour châtier les Rougas-Rougas commandés par Nyoungou, l'assassin de M. Penrose; ces troupes les défirent; la route

de ce côté du lac est donc débarrassée d'un de ses plus grands dangers. D'autre part, il semble que le but de Mirambo et de Simba est d'obliger les caravanes à prendre les routes qui passent par leurs États pour les soumettre au droit de passage ; leur mobile serait de monopoliser les avantages que la population peut retirer du commerce avec elles. Il y aurait peut-être là un avantage, en ce sens que l'on pourrait conclure des conventions pour régulariser le droit de passage, et que les routes redeviendraient aussi libres que par le passé. L'expédition de M. Ramaekers a déjà pu constater une amélioration réelle sous ce rapport. « Chaque jour, » écrit M. Deleu, qui en fait partie, « nous rencontrons des caravanes qui descendent à la côte, chargées d'ivoire ; c'est le grand commerce. Chaque dent de 2^m à 2^m,50 pèse environ 35 kilogr., mais elles ne sont pas toutes de bonne qualité. L'année dernière il en est descendu plus de 28,000. Les moins belles se paient de 800 à 1000 frs. les 40 kilogr., les autres de 2000 à 2500 frs. en Europe. »

L'état du **Lessouto** ne s'est pas amélioré, mais les opérations militaires sont entravées par la pluie. De divers côtés des démarches sont faites auprès du gouvernement anglais en faveur des Bassoutos. Une députation de la « Société pour la protection des aborigènes » a demandé au ministère des colonies que le gouvernement s'opposât à la continuation de la guerre entre les colons du Cap et les Bassoutos, et que le Lessouto fût, si possible, soustrait au gouvernement de la colonie du Cap, pour être soumis directement à la couronne, ou au lieutenant gouverneur de Natal. Le comte Kimberley, ministre des colonies, a répondu en refusant de rien faire qui pût encourager les rebelles dans leur insurrection. Il estime que le désarmement des tribus indigènes est nécessaire en principe à l'amélioration des conditions sociales ; il croit que leur assujettissement immédiat au gouvernement central serait un régime impraticable et beaucoup trop onéreux pour le budget britannique. Il s'est contenté de promettre à la députation d'user de son influence sur les colons, en faveur d'une politique de modération et de pacification. De son côté, le Comité des missions de Paris a adressé au gouvernement anglais une lettre, dans laquelle il rappelle que c'est sur le conseil de la Société des missions que le Lessouto se mit, en 1860, librement sous la protection de l'Angleterre, et qu'à l'heure actuelle c'est sur le conseil des missionnaires qu'une partie des Bassoutos, le chef Letsié en particulier, ont renoncé à prendre les armes. Le Comité fait remarquer que le pays fut reconnu, dès l'entrée, colonie de la Couronne ; que si plus tard il se rattacha à la colonie du Cap de préférence à celle de Natal, ce fut parce que la première

laissait les indigènes libres de porter les armes. Dès lors l'application aux Bassoutos de la loi de désarmement constitue une violation des conditions d'annexion. Ils n'ont rien fait pour la mériter, puisqu'on rend hommage à leur loyauté et à leur esprit de tranquillité. D'ailleurs, en laissant la colonie du Cap ravager le Lessouto, l'Angleterre nuit à son propre prestige; le Lessouto redeviendra ce qu'il fut avant l'arrivée des missionnaires, un pays de bêtes sauvages, de famines et de paganisme. Aussi le Comité prie-t-il le gouvernement anglais d'intervenir en faveur de la paix, de proposer une amnistie générale, et de ne pas laisser s'accomplir les menaces des autorités du Cap, qui déclarent vouloir confisquer les biens de tous les rebelles, soit le territoire presque entier. De son côté, le *Herald of Peace*, publié sous les auspices de la Société de la paix, fait ressortir l'injustice de cette guerre des colons contre les Bassoutos, toujours loyaux et fidèles au gouvernement de la reine jusqu'à la loi du désarmement, décrétée malgré les avertissements de magistrats, de missionnaires, de négociants vivant dans le Lessouto, et en connaissant les habitants beaucoup mieux que les colons du Cap.

Le gouvernement portugais s'efforce d'améliorer ses possessions en Afrique, en particulier sa colonie d'Angola dans laquelle il songe à faire venir des émigrants de l'île de Madère, pour la transformer en province agricole et commerciale. A ce sujet le *Diario de Governo* publie le décret suivant : « Attendu qu'il y a dans la province d'Angola de vastes contrées d'un sol fertile, des rivières navigables, de l'eau potable en abondance, et que le climat en est salubre, on peut espérer d'avantageux résultats d'une colonisation bien dirigée; il y a lieu aussi de compter que les droits sur les vins et les spiritueux, s'ils étaient judicieusement administrés, produiraient un revenu annuel suffisant pour couvrir les frais de l'établissement d'une colonie. » En conséquence le gouverneur général d'Angola a reçu l'ordre formel d'organiser un système régulier de colonisation dans sa province. Le ministre des travaux publics a envoyé dans l'Angola M. Dias de Carvalho comme commissaire, pour étudier les moyens d'établir des communications rapides entre Saint-Paul de Loanda et plusieurs villes du bassin inférieur de la Quanza. Il est aussi question d'un voyage que le prince héritier de Portugal, don Carlos, ferait aux colonies d'Afrique, accompagné du ministre de la marine, le vicomte de San Januario. Enfin, MM. Capello et Ivens comptent retourner en Afrique pour achever leurs explorations et faire une carte de la province d'Angola.

Après avoir fait d'assez grands progrès dans la civilisation sous l'im-

pulsion des missionnaires baptistes, l'île espagnole de **Fernando Pô** avait vu son développement s'arrêter, ensuite des persécutions dirigées par les prêtres, appuyés par le gouvernement, contre les missionnaires et leurs adhérents ; ceux-ci avaient même dû quitter l'île pour aller s'établir vis-à-vis sur le continent. Reconnaissant son erreur le gouvernement vient de rendre un décret, statuant qu'il n'est pas possible de rétablir l'unité catholique et que la tolérance absolue des missions protestantes doit être admise.

Une guerre sanglante a éclaté au **Nouveau Calabar** entre deux chefs rivaux, Amachree et Wild Braid ; ce dernier, descendant du feu roi, s'est mis à la tête d'une faction puissante pour ressaisir le pouvoir, exercé aujourd'hui par Amachree avec l'assentiment de la grande majorité des habitants. Il s'est établi à Aouaffa, point important qui commande une crique communiquant avec l'intérieur, et par laquelle toute l'huile est apportée au Nouveau Calabar, et il intercepte tous les convois de marchandises qui descendent la rivière. Amachree a marché contre lui pour le déloger de cette position, dans laquelle il s'est retranché si fortement qu'il n'a pu en être chassé, malgré les assauts qui lui ont été livrés et dans lesquels ont péri beaucoup de natifs.

La mort du comte de **Semellé**, annoncée dans notre dernier numéro, est d'autant plus regrettable qu'il venait de créer sur le Niger une puissante société commerciale. Il était devenu, dit le journal l'*Exploration*, l'ami et le conseiller du roi de Nupé, avec lequel il avait fait un traité ainsi qu'avec les 60 frères Massaba, qui tiennent le trafic du haut et du bas Niger ; il avait installé dix factoreries sur les bords du fleuve et un quai à Brass River pour l'embarquement des marchandises. Grâce à lui cette partie de l'Afrique est ouverte au commerce français.

Le voyage de **M. Flegel** donnera aussi une impulsion plus grande aux relations commerciales de ce pays avec l'Europe. D'après une lettre publiée par les *Mittheilungen*, il a très bien réussi dans ses démarches auprès du roi de Nupé, actuellement en guerre avec les Okas, tribus des Akokos, qu'il est allé voir à son camp. Il a obtenu de lui une lettre pour son premier ministre, qui devra lui aider dans son entreprise et lui procurer canots et gens ; en outre un messenger spécial du roi a dû l'accompagner jusqu'à Boussa.

Au martyrologe déjà bien long des explorateurs de l'Afrique vient de s'ajouter encore le nom de **M. Lécard**, revenu récemment en France pour rétablir sa santé épuisée par son voyage au Soudan. Arrivé à la fin de novembre, il a encore fait à la Société de géographie commerciale de

Bordeaux une conférence sur la vigne du Soudan, dont il avait pu suivre toute la végétation, et qui, a-t-il dit, peut s'acclimater partout ; comme il lui suffit de trois mois de chaleur pour que ses fruits arrivent à maturité, elle pourra parfaitement en produire en Europe. Il a publié sur cette vigne, à laquelle son nom restera attaché, une brochure dont le *Bulletin de Bordeaux* donnera un compte rendu. Les notes qu'il a laissées, sur le Soudan, sur ses nombreux produits et sur sa population seront sans doute publiées par son compagnon de voyage, M. Durand.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée étudie en ce moment un projet de création de billets d'aller et retour à prix réduit pour l'Algérie.

Les négociations entre l'Italie et la régence de Tunis, pour l'établissement d'un câble sous-marin entre la Sicile et la côte africaine, ont été reprises ; appuyées par l'Allemagne et l'Angleterre, elles sont sur le point d'aboutir.

M. le comte d'Hérisson a été chargé par le gouvernement d'une mission archéologique en Tunisie. M. le baron de Billing, ancien chargé d'affaires de France à Tunis, se joint au comte d'Hérisson pour lui faciliter ses travaux archéologiques.

D'après le bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, des ingénieurs anglais étudient, pour le compte d'une compagnie anglaise, une ligne de chemin de fer qui partirait de Tripoli pour aboutir à Kouka, sur le lac Tchad. Elle aurait une longueur de plus de 2.000 kilomètres.

La Société d'exploration commerciale de Milan va envoyer une expédition à Tripoli, pour fonder des comptoirs à Bengasi et à Derna, et étudier la Cyrénaïque au point de vue de la colonisation. Le capitaine Camperio, directeur de l'*Esploratore*, en fera partie. La même société compte envoyer au printemps de 1881 deux voyageurs à Koufara et au Onadaï. Elle a voté une médaille d'or à Bianchi, à l'intervention duquel est due la libération de Cecchi, et des remerciements au roi Jean d'Abyssinie qui, pour obtenir la mise en liberté du prisonnier, a généreusement renoncé au tribut que lui devait la reine de Géra.

Une école française d'archéologie, analogue à celles qui existent déjà à Rome et à Athènes, sera établie au Caire. M. Maspero, professeur au collège de France, est chargé de l'organiser.

M. L. Vossion, attaché au ministère des affaires étrangères en France, s'est rendu au Caire ; il partira de là pour Khartoum et le fleuve Blanc, où il étudiera la nature des relations commerciales qu'il serait possible d'établir avec le Soudan.

Le projet de colonisation à Assab, formé par le comité africain de Naples, a reçu un commencement d'exécution. M. Serra Carracciolo s'y est rendu pour recueillir des renseignements précis sur la pêche des perles, de la nacre, des éponges, etc.

Le danger qui menaçait la station de Frere Town est passé pour le moment. Le

Dr Kirk s'y est rendu sur un vaisseau de guerre, et la question des esclaves fugitifs a été réglée.

D'après un projet du ministre de la marine de Portugal, en vue de la réforme du système colonial, les possessions portugaises de l'Afrique orientale seraient divisées en trois gouvernements, sous les noms de Lagoa, de Mozambique et de Zambèze.

Une dépêche de Natal annonce que 5,000 habitants du Transvaal se sont emparés de Heidelberg (au sud du Transvaal) et y ont proclamé la république, sous la présidence de M. Kruger et le commandement militaire de M. Joubert. Les troupes coloniales marchent contre eux. Le gouvernement républicain a adressé à lord Lanyon, administrateur du Transvaal, une lettre dans laquelle il exprime son respect pour la reine et son désir d'éviter la guerre, mais se déclare résolu à insister sur l'indépendance du Transvaal, et demande à lord Lanyon de remettre son administration sans résistance. De son côté, lord Lanyon a lancé de Prétoria une proclamation promettant le pardon à ceux qui quitteront immédiatement le camp des insurgés.

Le Dr Pogge et son compagnon M. Wissmann se sont embarqués à Hambourg pour Saint-Paul de Loanda. Le gouvernement allemand a demandé officiellement pour eux la protection du gouvernement portugais, dont ils doivent traverser les possessions africaines de la côte occidentale.

MM. Comber et Hartland, de la mission baptiste du Congo, après avoir reçu une invitation à visiter la ville de Makouta, y ont été attaqués; tous deux ont été blessés, l'un d'eux grièvement, d'une balle reçue en s'échappant.

Les missions d'Alger se proposent de fonder, entre les grands lacs et l'Atlantique, deux nouvelles stations qui deviendraient le centre de deux provicariats du Haut-Congo. La première serait sur le Congo même, au point du fleuve le plus avancé vers le nord; la seconde serait établie dans les États du Mouata Yamvo.

La Société de géographie de Marseille a décerné au major Serpa Pinto la médaille d'honneur qu'elle accorde chaque année aux grands explorateurs.

MM. de Brazza et Ballay descendront l'Alima dans le vapeur transportable que ce dernier a emporté d'Europe, pour compléter l'exploration du Congo.

MM. Zweifel et Moustier, venus à Marseille et à Paris, où ils ont été reçus par les sociétés de géographie de ces deux villes, sont repartis pour Sierra Léone. La maison Verminck va étendre d'une manière notable ses opérations en Afrique.

La mission du Haut-Sénégal a quitté Saint-Louis le 30 octobre, protégée par 100 ouvriers de l'artillerie de marine et une compagnie de tirailleurs sénégalais. Elle poussera jusqu'à Bamakou, pour avoir des nouvelles de la mission Galliéni.

La fièvre jaune a éclaté à Saint-Louis, il y a eu beaucoup de cas mortels; la plus grande partie de la garnison a été cantonnée dans les environs de la ville. Les nouvelles des postes et des cantonnements sont très satisfaisantes, et l'on peut espérer que, la saison aidant, la maladie ne s'étendra pas.

Un projet de loi portant ouverture au ministère de la marine et des colonies, sur l'exercice de 1881, d'un crédit de huit millions et demi pour une voie ferrée au Sénégal, reliant Bafoulabé à Médine, vient d'être distribué à la Chambre.

D'après une lettre de Tanger, les Anglais étudient le moyen de poser un câble

télégraphique entre Mogador et l'Europe. — La même lettre annonce que le sultan du Maroc a envoyé un de ses ministres à Tanger, avec l'ordre de faire suspendre les travaux des fortifications commencées par les ingénieurs anglais.

D'après un avis officiel, parvenu au ministère des affaires étrangères à Paris, la libre exportation des matières premières vient d'être autorisée au Maroc.

On annonce de Constantinople que la Porte et le Maroc sont sur le point d'entrer dans des relations diplomatiques plus directes. Un envoyé turc serait déjà arrivé à Fez, et Muley Hassan se propose de nommer un de ses frères titulaire du nouveau poste d'envoyé du Maroc à Constantinople.

EXPÉDITION DE M. THOMSON AUX LACS NYASSA ET TANGANYIKA

Au mois de septembre de l'année dernière, notre journal annonçait la mort d'un voyageur éminent, M. Keith Johnston, envoyé par la Société de géographie de Londres avec le but spécial d'explorer l'espace encore inconnu qui sépare le Nyassa du Tanganyika. Nous annoncions en même temps qu'un jeune homme, M. Thomson, qui accompagnait M. Keith Johnston comme géologue, avait pris le commandement de l'expédition et s'était enfoncé dans l'intérieur. Or M. Thomson, qui a accompli heureusement un immense voyage, est arrivé depuis peu en Angleterre, et les *Proceedings* de décembre de la Société de géographie nous donnent le compte rendu du discours qu'il a prononcé dans la séance du 8 novembre 1880. Nous nous empressons de résumer ce document en l'accompagnant d'une carte dressée d'après celle de M. Thomson lui-même.

Dès le début de son récit, l'explorateur s'excuse de ne pouvoir tout dire, et d'être forcé de supprimer une foule de remarques soit sur les différents pays traversés soit sur leurs habitants. Il se bornera à donner une idée générale de la route parcourue.

Ayant quitté Londres le 14 novembre 1878, touché à Aden et à Berbéra, les voyageurs arrivèrent à Zanzibar le 5 janvier 1879. Ils furent reçus très cordialement par le D^r Kirk, qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour organiser la caravane. M. Thomson ne tarit pas en éloges sur le docteur Kirk, qui leur a rendu les plus éminents services. Les explorateurs cherchent d'abord à se familiariser avec la langue et les habitudes du pays. Aussi étudient-ils le Souahéli et font-ils dans l'Ousambara (petite contrée au nord de Zanzibar) une expédition préparatoire qui a été décrite dans notre journal (I^{re} année, p. 105). Keith

Johnston a le bonheur d'engager Chouma, l'ancien domestique si connu de Livingstone. Le sultan Saïd Bargasch fait transporter sur un de ses steamers toute la caravane à Dar-es-Salaam, sur la côte, et l'on part le 19 mai. L'expédition, se composant de 150 hommes, était pourvue de tout ce qui était nécessaire et, suivant l'expression de M. Kirk lui-même, jamais expédition mieux organisée n'avait quitté la côte pour l'intérieur.

On traverse d'abord l'Ousaramo, pays magnifique couvert d'arbres de toute espèce : cocotiers, bananiers, etc., et, après neuf jours de marche, on atteint la rivière Roufiji. A ce moment M. Keith Johnston tombe malade de la dysenterie; son état ne fait qu'empirer, et le 23 juin, à Béhobého, village bâti sur les flancs d'une montagne, il rend le dernier soupir. On doit se rendre compte de la grave position dans laquelle se trouvait M. Thomson. Devant succéder à un chef aussi expérimenté que l'était M. Keith Johnston, il endossait une lourde responsabilité. Devait-il, lui, jeune homme de 22 ans, conduire plus avant vers l'intérieur une caravane nombreuse qu'un autre avait formée? Ne voulant cependant pas revenir piteusement à la côte après un si court voyage, il se prononça pour l'affirmative et marcha dans la direction du Nyassa, après avoir rendu les honneurs funèbres à son infortuné chef, qui fut enseveli dans la forêt de Béhobého. En suivant la vallée de la Mgéta, vallée qui, au dire de M. Thomson, compéte en la matière, renferme des gisements de houille, on arrive à Mgounda dans l'Oukhouhou, pays habité par un peuple misérable, qui ne fait aucun effort pour sortir de l'état barbare dans lequel il se trouve. Plus loin on rencontre la tribu guerrière des Mahengés. Ce peuple, de même que plusieurs nations voisines, a des habitudes, une manière de vivre et de se battre, des vêtements semblables à ceux des Zoulous. Une portion notable de ce dernier peuple serait arrivée, dans ses migrations, jusque dans les environs du Roufiji et aurait imprimé aux nations limitrophes un cachet particulier. M. Thomson courut de grands dangers chez les Mahengés, d'abord par suite de l'attitude menaçante de ces indigènes, puis parce que, pendant plusieurs jours, il fut atteint de la fièvre. La vallée de la Rouaha que la caravane parcourait était une contrée très riche, mais complètement dépeuplée par suite des invasions guerrières des Mahengés. Plus loin, l'expédition suivit la base d'un plateau assez élevé, au pied duquel coule l'Ouranga, rivière très profonde qui va se réunir à la Rouaha pour former le Roufiji. Bientôt l'on atteignit Mkomokéro où les indigènes regardèrent les blancs avec étonnement; il en venait même de loin pour les voir. Pendant toutes ces

marches assez rapides, M. Thomson était très satisfait de ses porteurs qui lui étaient tous fidèles.

Il fallut monter passablement pour pénétrer dans l'Ouhéhé, pays haut de 1000 à 1700 mètres et riche en pâturages. Il est peu peuplé et les villages sont très éloignés les uns des autres. Les habitants ont une demi-civilisation ; ils portent en particulier des vêtements très larges. Leur roi veut qu'on observe une étiquette rigoureuse, mais les infractions à cette coutume ne sont pas punies bien sévèrement. C'est ainsi que M. Thomson, ayant négligé un article important du code de la politesse, fut privé de la vue du roi pendant six jours, temps qu'il mit, du reste, largement à profit pour écrire des lettres à destination de l'Europe.

La marche de la caravane s'accomplissait dans d'excellentes conditions et n'était troublée par aucun événement fâcheux. Quelquefois des hommes pris d'accès de mauvaise humeur semblaient vouloir désertier l'expédition, mais ils revenaient bientôt à de meilleurs sentiments, convaincus par les douces paroles du voyageur. On traverse très heureusement l'Oubéna, et ensuite l'on trouve un large plateau qui va s'abaissant d'un côté vers le lac Hikoua, auquel M. Thomson donna le nom de Léopold, de l'autre vers le Nyassa. Les roches de ce plateau, de nature métamorphique, sont soumises à une dégradation lente par suite des pluies diluviennes ; aussi le plateau a-t-il l'aspect d'une série de petites chaînes de montagnes. On y rencontre plusieurs petites tribus misérables et peu intelligentes, telles que celle des Ouanénas, dont les huttes n'ont guère plus de 2^m de haut sur 2^m de diamètre. Ces peuples n'ont aucune communication avec les tribus voisines. Mais M. Thomson leur trouve quelques traits de ressemblance avec les habitants du pays d'Ouroua sur le Loualaba. C'est ainsi que les uns et les autres ne vous regardent jamais en face, mais de côté et d'un air de défiance.

Enfin, le lac Nyassa se présente aux regards de nos voyageurs. Ils sont heureux de voir cette splendide nappe d'eau, aussi descendent-ils rapidement les pentes abruptes de 1,200 mètres de hauteur qui les en séparent. Ils campent dans une des cavernes nombreuses qu'ils découvrent dans les rochers verticaux, puis, après s'être accordés un repos nécessaire, ils entreprennent la seconde mais la plus importante partie de leur voyage. Quelques jours de marche dans le pays du roi Makoula les conduisent à Mboungou, sa capitale. Son peuple a des mœurs très douces et très simples, cultivant le sol et élevant de nombreux troupeaux. M. Thomson qui était entré avec appréhension dans la contrée la quitte avec regret. La région qu'il traverse a un caractère

volcanique très marqué; les cônes éteints sont nombreux. Plus loin la caravane s'élève par degrés de 1,200 à 2,200 mètres et l'on entre dans le pays appelé Nyika, dont le peuple assez inhospitalier habite des villages fortifiés. Le voyageur remarque que les indigènes sont souvent pris de maux d'estomac très douloureux; malgré leurs souffrances ils refusent longtemps les remèdes qu'il veut leur donner.

M. Thomson a soin de nous avertir qu'il n'agit pas, en fait de découvertes géologiques, comme beaucoup de voyageurs peu attentifs. Ceux-ci voient partout des gisements de fer ou d'un autre métal. Ils prennent pour de la houille la moindre roche noire qu'ils aperçoivent sur les flancs d'un précipice, et de cette manière on s' imagine que toutes les contrées de l'Afrique sont riches en minéraux. Quant à lui, il signale au contraire l'absence complète de houille dans le pays de Nyika, et la rareté du fer qui ne suffit même pas aux besoins restreints des naturels.

Ensuite la caravane pénètre dans l'Inyamouanga, dont le roi est constamment ivre de « pombé, » et plus loin dans le Mamboué, dont les eaux se rendent les unes au lac Léopold, les autres au fleuve Chambèze, cette source du Congo découverte par Livingstone. Enfin on entre dans l'Ouloungou, et le 2 novembre le grand lac Tanganyika est en vue. A Pambété, M. Thomson est rejoint par M. Stewart qui vient de Livingstonia, station de mission établie au sud du Nyassa.

En arrivant au Tanganyika, le vrai but de l'expédition était atteint. Elle avait exploré les pays situés entre le Nyassa et le Tanganyika, mais M. Thomson avait à cœur de sonder le fameux mystère du Loukouga, cette rivière que Cameron et Stanley avaient signalée comme n'ayant pas de courant fixe portant les eaux du Tanganyika au Congo. C'est pour accomplir ce projet que notre voyageur, laissant le plus grand nombre de ses hommes à Iendoué au sud du lac, sous le commandement de Chouma, part avec 30 porteurs résolus pour parcourir et étudier la rive occidentale du lac jusqu'au Loukouga. Après avoir été retenu quelque temps prisonnier dans l'Itoua, et avoir traversé le pays des Maroungous, peuplade très misérable et tout à fait inhospitalière, il arrive, le jour de Noël 1879, vers la rivière qu'il se propose d'étudier. Contrairement aux assertions de Cameron et de Stanley, il constate que le Loukouga a un fort courant sortant du Tanganyika; que ses flots s'écoulent avec une vitesse telle qu'il est très difficile de traverser la rivière et presque impossible de la remonter¹. Le voyageur fête

¹ M. Thomson ne savait pas à ce moment que M. Hore, missionnaire à Oudjidji, avait déjà constaté ce fait.

Noël dans la station missionnaire établie à Mtooua (un peu au nord du Loukouga), et de là se dirigea sur Oudjidji où il fut très bien reçu par le révérend M. Hore, et où il apprit la mort du courageux abbé Debaize. Mais M. Thomson ne se considérait pas encore comme ayant terminé sa mission. Non content d'avoir accompli un voyage si grand et si périlleux avec un petit nombre d'hommes, il veut suivre le Loukouga jusqu'à son confluent avec le Congo. Aussi repart-il bientôt d'Oudjidji et s'avance-t-il avec ses trente hommes dans la vallée du Loukouga. Mais notre hardi pionnier comptait sans son escorte. A Makaloumbi, celle-ci lui refusa nettement de le suivre plus loin dans la direction du Loukouga, parce que les porteurs craignaient, avec raison, d'être attaqués, tués et mangés par les féroces Manyémas, cannibales dont il fallait traverser le territoire. M. Thomson ne se résigna qu'avec peine à quitter la rivière et à marcher vers le sud-ouest dans la direction du lac Moéro qu'il voulait atteindre. Mais à Makiyombo, dans l'Ouroua, le chef du pays lui déclara nettement qu'il lui défendait d'aller plus loin, et il dut revenir sur ses pas. « Ma bonne étoile faiblissait, écrit-il. » Les habitants de l'Ouroua, grands, forts, très intelligents, mirent beaucoup d'obstacles à la marche de la caravane et en plusieurs occasions l'attaquèrent ouvertement. Mais sa fermeté les força de s'éloigner.

Enfin M. Thomson regagne à grand'peine le Loukouga et l'établissement missionnaire de Mtooua. Il y trouve M. Hore venant d'Oudjidji et comptant faire une exploration au sud du Tanganyika. Une bonne occasion s'offrant pour rejoindre Chouma et les hommes restés à Iendoué, la caravane prend passage sur la barque de M. Hore « La Nouvelle Calébasse. » On longe la rive orientale du lac ; elle présente de très beaux sites, de petites baies, des falaises d'où tombent en cascades de nombreux ruisseaux et qui rappellent les fiords de la Norvège, mais ces paysages sont toujours les mêmes, et le rivage prend un aspect monotone qui fatigue le voyageur. A Karéma, station établie par l'Association internationale africaine, les explorateurs trouvèrent MM. Cambier et Popelin, ainsi que M. Carter, chargé de la conduite des éléphants et dont on a appris récemment la fin malheureuse. Le repas y fut des plus gais. Enfin on arriva à Iendoué, et immédiatement M. Thomson se remit en route pour la côte de l'océan Indien, choisissant la voie de Tabora comme la plus sûre. On dit un chaleureux adieu au bienveillant M. Hore et bientôt, contournant l'extrémité sud du Tanganyika, on se trouve dans le Fipa. « Nous suivions, dit M. Thomson, de longues vallées ouvertes, bordées de montagnes très belles. Le sol est riche et

bien cultivé, les habitants sont nombreux, entièrement adonnés à l'agriculture, et ne font ni guerre ni chasse. Nous arrivons à Makapoufi, capitale du Fipa. Le roi me paraît être un potentat dans le genre des rois du Karagoué et de l'Ouganda, ayant un pouvoir absolu. » Le voyageur vit le lac Hikoua ou Léopold. C'est un petit bassin recevant peu de rivières, dont l'une venant du nord, le Mka fou, a un volume assez grand. Le fameux roi Simba, qui habite beaucoup plus au nord, reçut très bien nos explorateurs. M. Thomson, qui fut deux jours en son pouvoir, dit qu'il se comporta fort bien envers lui malgré sa réputation de férocité,

Enfin l'on entre triomphalement dans Tabora, principale ville de l'Ounyanymbé; puis l'on traverse l'Ougogo, le Marenga Mkali et l'Ousagara. M. Thomson ne s'arrête pas à la description de ces contrées qui ont été visitées par de nombreux voyageurs. L'océan Indien fut bientôt en vue; la grande expédition était terminée. Des 150 hommes qui étaient partis de cette même côte un seul manquait à l'appel.

Le Conseil de la Société royale de géographie de Londres, après avoir constaté la réussite de l'expédition de M. Thomson, a décidé de dissoudre le Comité de l'*African Exploration Fund*. Il a accordé à M. Thomson une gratification de 250 L. st., en considération de l'habileté avec laquelle il a exécuté le plan de la Société, en traversant des contrées que n'avait visitées aucun des explorateurs modernes. En outre le Conseil a voté une belle épée, avec une inscription appropriée et une médaille d'argent, à Chouma, chef de la caravane; une épée de seconde classe avec une médaille d'argent à Makatoubo, second guide; et une médaille de bronze, avec un certificat de bonne conduite portant le sceau consulaire, à chacun des 150 indigènes de la caravane. Le président, Lord Aberdeen, a été chargé d'écrire au Dr Kirk, consul général à Zanzibar, pour le remercier des services rendus à l'expédition.

LES CONDITIONS SANITAIRES DU CONTINENT AFRICAÏN ET DES ILES ADJACENTES

(Suite et fin. — Voir p. 127)

Plusieurs îles situées non loin des côtes occidentales de l'Afrique, présentent des conditions sanitaires sur lesquelles nous devons attirer l'attention. Ce sont celles de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, de Fernando-Pô et de Ste-Hélène.

Madère est remarquablement salubre, aussi a-t-elle été dès longtemps choisie comme *sanitorium* pour les phthisiques. La malaria y est complètement inconnue ; la dysenterie est rare et ne se présente pas sous la forme épidémique. Les Canaries sont fort peu visitées par la malaria et par la dysenterie ; mais, en revanche, la fièvre jaune y a été souvent importée par les vaisseaux venant des Antilles ou de la côte d'Afrique. Les îles du Cap-Vert sont moins favorisées que les précédentes. Dans quelques-unes la malaria règne avec assez d'intensité, il en est de même pour la dysenterie. Fernando-Pô et St-Thomas participent à l'insalubrité du golfe de Bénin, c'est-à-dire que la malaria y sévit d'une manière effroyable, ainsi que dans la colonie voisine du Gabon où les terrains marécageux abondent sur les bords du fleuve. Mais l'île la plus favorisée est sans contredit Ste-Hélène, qui jouit d'un climat salubre comme celui de l'Afrique australe ; la malaria y est complètement inconnue, tandis que les maladies intestinales et la dysenterie sporadique s'y montrent avec quelque fréquence, mais sans jamais constituer des épidémies meurtrières.

§ 3. AFRIQUE AUSTRALE

Il est peu de régions aussi salubres que la colonie du Cap, qui s'étend au N.-E. jusqu'au Limpopo, et au N.-O. jusqu'aux pays habités par les Grands et les Petits Namaquas. Elle comprend toute l'ancienne colonie hollandaise, une partie de Natal et de la Cafrerie, le pays des Bassoutos et le Transvaal récemment annexé par le gouvernement anglais.

La malaria est presque inconnue dans toutes ces régions, sauf dans les portions septentrionales où elle ne s'est montrée que tout dernièrement, sous la forme épidémique, dans les stations missionnaires vaudoises et berlinoises. La dysenterie est assez répandue dans les portions méridionales, en particulier dans la ville du Cap ; mais la fièvre jaune et le choléra n'y ont jamais fait leur apparition. L'on comprend, dès lors, comment cette colonie sert de *sanitorium* pour les troupes anglaises affaiblies par le séjour des Indes ou de la Chine.

§ 4. CÔTES ORIENTALES

Les côtes orientales deviennent de plus en plus insalubres à mesure que l'on s'approche des régions équatoriales. La malaria, la dysenterie et les hépatites sont très répandues à l'embouchure du Zambèze, où elles amènent une forte morbidité et mortalité chez les colons européens. Toute la région du Mozambique et du Zanguebar participe aux mêmes

influences délétères qui ont déjà causé la mort d'un grand nombre de voyageurs. Les côtes du pays des Somalis et celles de la mer Rouge sont également funestes aux Européens. C'est dans cette dernière région que Méhémet Ali envoya ses troupes indisciplinées, avec l'intention avérée qu'elles fussent décimées par les fièvres, ce qui réussit pleinement.

Quant aux îles de la côte orientale, celles de Mozambique et de Zanzibar participent à l'insalubrité des régions côtières équatoriales et intertropicales. La malaria y sévit d'une manière très intense avec l'accompagnement ordinaire de la dysenterie et de l'hépatite. Il en est de même pour la grande île de Madagascar, dont les côtes et les forêts du littoral ont un climat pernicieux au plus haut degré. C'est ce qui faisait dire à Radama qu'il avait pour allié le *général fièvre*, qui le protégeait contre l'invasion des étrangers. Les indigènes subissent également les influences fâcheuses des côtes et des forêts, quoique à un degré moindre que les nouveaux venus européens; ceux-ci ne tardent pas à passer par la fièvre, qui devient promptement rémittente ou pernicieuse, tandis que le plateau central est presque complètement à l'abri de l'influence malarienne et dysentérique.

L'archipel des Comores et en particulier l'île de Mayotte participent à l'insalubrité de Madagascar. Le cas est un peu différent pour les Mascareignes, c'est-à-dire les îles Bourbon et Maurice. Au commencement de ce siècle, la malaria ne se rencontrait presque pas dans l'île Bourbon, avant que l'on eût déboisé les flancs des montagnes, mais les pluies torrentielles ont entraîné la terre végétale et formé des marécages qui ont donné naissance à la malaria, et, dès lors, les fièvres intermittentes, rémittentes et pernicieuses sont devenues aussi graves que fréquentes. L'île Maurice a passé par les mêmes variations que la précédente, c'est-à-dire que la malaria y était presque inconnue il y a soixante ans, tandis qu'à la suite de fortes inondations, elle est devenue excessivement fréquente et se présente sous toutes les formes, bénignes ou pernicieuses. L'on signale également des épidémies de fièvres continues et de *dengue*, qui ont atteint un grand nombre d'habitants.

§ 5. RÉGIONS CENTRALES

Les régions australes sont moins connues; l'on peut néanmoins affirmer que les pays équatoriaux et intertropicaux sont aussi insalubres que les côtes situées à la même latitude. La malaria existe dans le Haut-Nil, dans la région des lacs et sur tout le cours du Zambèze et du Limpopo. Un grand nombre de pionniers européens ont payé de

leur vie leur séjour même momentané au milieu de ces forêts vierges, des taillis et des plaines inondées après la saison des pluies. En même temps que la malaria y faisait un grand nombre de victimes, la dysenterie et les hépatites venaient aggraver le mal et accélérer la terminaison fatale. Mais ce ne sont pas seulement les Européens qui tombent victimes du climat; les hommes de couleur n'y échappent pas complètement, surtout s'ils sont originaires de pays éloignés ou comparativement salubres. C'est ce qu'on a observé dans les caravanes composées de nègres de la côte et des régions septentrionales ou méridionales. Nous avons déjà signalé le cours du Niger et celui du Zambèze comme spécialement insalubres, surtout près de leur embouchure, mais ils le sont également dans l'intérieur du continent. Il en est de même des bords des lacs Tchad, Victoria, Albert, Tanganyika, Bangouéolo et autres, qui sont d'autant plus malsains qu'ils sont plus rapprochés de l'équateur. Enfin nous devons mentionner, dans les régions centrales africaines, le haut plateau de l'Abyssinie, qui nous présente le frappant contraste d'une zone inférieure où règne une grande insalubrité malarienne, et de régions montueuses qui sont complètement indemnes à cet égard; les fièvres intermittentes et pernicieuses qui abondent dans les plaines, disparaissent entièrement au-dessus de 1800 mètres; en sorte que les hautes régions deviennent un *sanitorium* pour les malades qui ont contracté la fièvre dans les basses-terres, où l'on trouve beaucoup d'eau stagnante et où la chaleur est intense.

§ 6. CONCLUSIONS

Après cet aperçu général sur l'immense continent africain et sur les îles adjacentes, nous pouvons en résumer les conditions sanitaires et dire que, dans presque toute leur étendue, l'on rencontre la malaria et la dysenterie, qui sont l'une et l'autre d'autant plus graves que la chaleur est plus intense et qu'elle se combine avec l'humidité. Mais si les régions basses et côtières sont insalubres, il n'en est pas de même des hautes régions où l'immunité est la règle; il suffit même, sur les côtes occidentales, de s'élever d'une centaine de mètres pour que la malaria, la dysenterie et l'hépatite disparaissent complètement; pourvu néanmoins que les Européens ne s'exposent pas aux rayons brûlants d'un soleil tropical, et qu'ils ne se livrent à aucun travail fatigant; s'ils enfreignent cette règle, ils sont atteints de fièvre rémittente, qui nécessite souvent un repos complet pendant plusieurs semaines ou même plusieurs mois. Les écarts de régime et l'abus des liqueurs alcooliques ont les mêmes

conséquences fâcheuses que l'insolation ou la fatigue. Il en est de même de l'exposition à l'air du soir ou de la nuit sans vêtements suffisants, surtout si l'on néglige l'usage de la flanelle sur la peau et des tissus de laine comme vêtement extérieur.

D^r H.-C. LOMBARD.

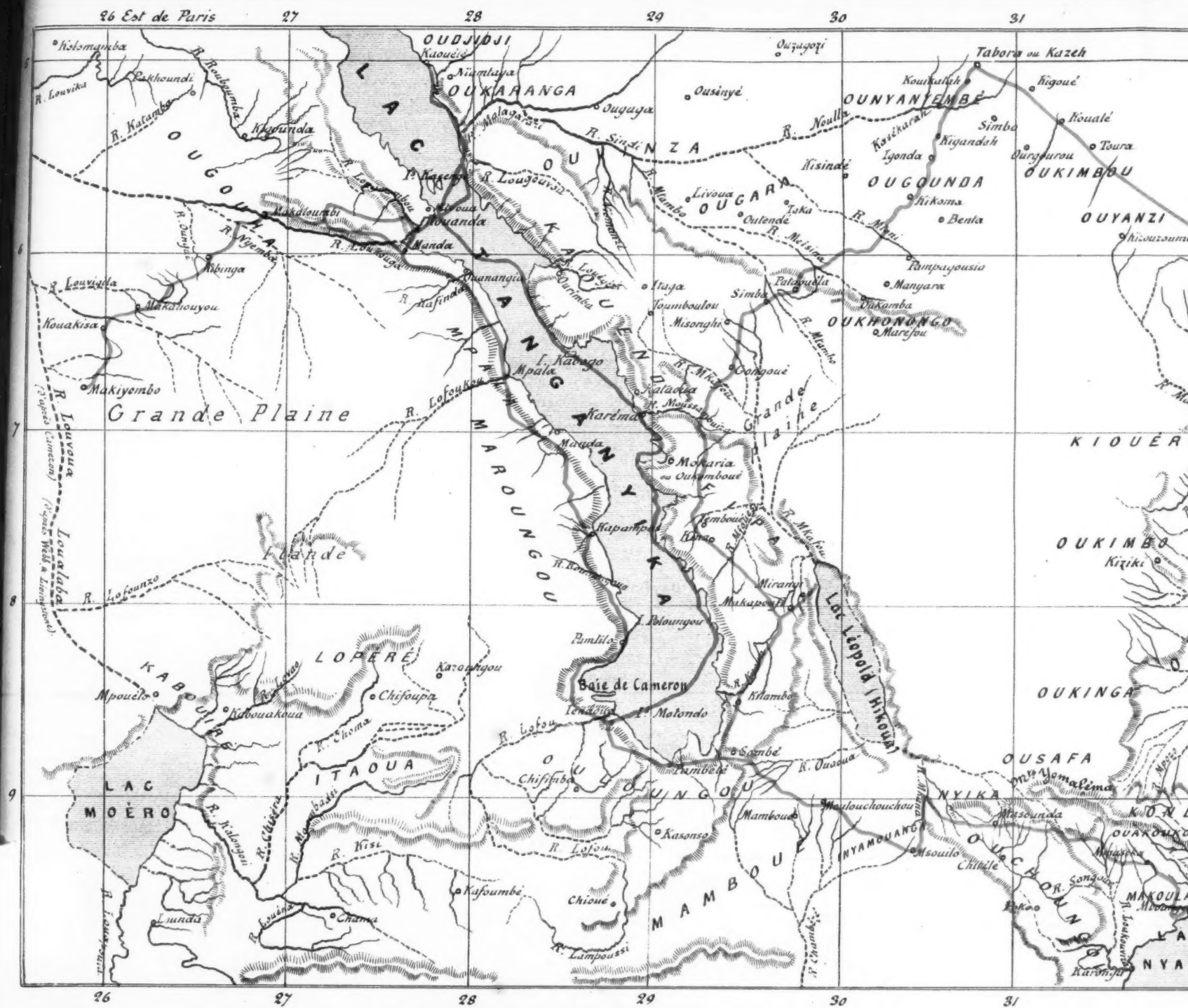
BIBLIOGRAPHIE ¹

L'ALGÉRIE EN 1880, par *Ernest Mercier*. Paris (Challamel), 1880, in-8, 280 p., 5 fr. — Parmi les ouvrages auxquels a donné lieu la célébration du cinquantième anniversaire de la conquête d'Alger, celui-ci est certainement un des plus consciencieusement écrits et l'un des plus instructifs. Établi depuis 26 ans en Algérie comme colon, et chargé de différentes fonctions, l'auteur a suivi pas à pas le développement de la colonie, et, jetant un regard en arrière, il expose, avec une connaissance exacte des faits, les progrès accomplis sous le régime français aux divers points de vue de la colonisation, du commerce, de l'industrie, des travaux publics, de l'instruction, de la justice, de la sécurité, etc., etc. Toutefois les progrès constatés ne l'empêchent pas de voir les déficits de certains procédés d'administration appliqués pendant les cinquante dernières années, et de les signaler avec beaucoup de modération et d'équité, mais en même temps avec sincérité et fermeté, pour en prévenir le retour. Partisan convaincu de tous les projets qui peuvent contribuer au vrai bien de la colonie, il combat, au point de vue économique et stratégique, celui de la mer intérieure de M. Roudaire ; en revanche il fait ressortir les avantages certains et de premier ordre que le Trans-Saharien procurera à l'Algérie, tout en mettant en garde contre la précipitation qui risquerait de compromettre la réussite d'un projet glorieux pour la France. Il apprécie avec la même sagesse les vues de ceux qui voudraient assimiler l'Algérie à la France sans tenir compte de la population indigène, deux fois plus considérable que l'élément européen, et celles des partisans de l'autonomie absolue, réclamant pour la colonie une administration tout à fait indépendante de la mère patrie ; il ne laisse pas cependant de reconnaître la part de vérité qu'il y a dans les idées des uns et des autres. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage à ceux qui désirent se rendre compte du point auquel la civilisation est arrivée en Algérie, et de ce qu'il y a à faire pour la conduire dans la voie d'un progrès réel et fécond.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

LE TRACÉ CENTRAL DU CHEMIN DE FER TRANS-SAHARIEN, par le général *Colonieu*. 2^{me} édition. Paris (Challamel), 1880, 27 p. avec carte. — Tandis que les commissions officielles, composées essentiellement d'ingénieurs, étudient sur le terrain la question du Trans-Saharien au point de vue des facilités ou des difficultés techniques de la construction, le général Colonieu prend en considération d'autres éléments dont il faut tenir compte dans le choix du tracé. Préoccupé avant tout de la question de sécurité, il écarte la ligne occidentale qui, dès Figui, serait constamment menacée par des ennemis très agiles, dont les campements se dérobent dans des espaces immenses où il serait impossible de les atteindre, et la ligne orientale qui devrait traverser les bas-fonds de Touggourt et d'Ouargla, berceau de la malaria, que la végétation des palmiers n'a pas assainis jusqu'ici, et que les indigènes eux-mêmes fuient une partie de l'année pour ne pas succomber sous l'influence de leurs miasmes délétères. La ligne centrale qui, jusqu'à El-Goléa, se maintient à des altitudes élevées, salubres, et est protégée par les deux postes françaises de Laghouat et de Géryville, lui paraît de beaucoup préférable. Au delà d'El-Goléa, la sécurité ne sera pas moins grande : les Chambaas soumis aux Français, étant maîtres du pays jusqu'à Insalah, garderont et protégeront la voie jusqu'au Touat. L'auteur fait aussi valoir, en faveur de la ligne centrale, la considération qu'elle seule assure aux trois provinces de la colonie une participation égale aux avantages que procurera le trafic avec le Soudan.

ÉTUDE SUR LA LANGUE NAGO OU YOROUBA, par l'abbé *Pierre Bouche* (Bar-le-Duc, 1880), in-8°, 51 p. — La langue du Yorouba, écrite pour la première fois par l'évêque du Niger, Samuel Crowther, possédait déjà, du même missionnaire noir, un dictionnaire anglais-yorouba et yorouba-anglais, avec une grammaire, ainsi que d'autres ouvrages d'enseignement rédigés par divers agents des missions anglaises. A son tour l'abbé Bouche, qui a résidé sept ans à la Côte des Esclaves, nous donne en français une étude sur cette langue et sur les dialectes qui s'y rattachent. Ce n'est pas un vocabulaire, ni une grammaire proprement dite, mais une étude vraiment originale. En effet, l'auteur s'est efforcé de découvrir dans la langue elle-même les principes qui ont présidé à sa formation, principes d'autant plus utiles à connaître que cette langue est parlée par plus de trois millions de noirs dans l'intérieur, non seulement dans le Yorouba proprement dit, mais dans tout le territoire compris entre le Nupé, le Borgou, le golfe de Bénin et Porto-Novo, et même jusqu'à Sierra-Léone, où se trouvent beaucoup de nègres du Yorouba.



This is a detailed historical map of the Lake Tanganyika region in East Africa. The map shows various ethnic territories and regions, including Ouzegouza, Ouziaha, Ouzou, Ouzara, Ouhé, Oubéna, and Mahenge. It also depicts the Zanzibar archipelago and the Indian Ocean. The map is overlaid with a grid of latitude and longitude lines, with longitude marked from 32 to 37 and latitude from 6 to 9. Key geographical features include the Lake Tanganyika, the Zanzibar Channel, and the Indian Ocean. The map is titled 'LAC TANGANYIKA' at the bottom left.



BULLETIN MENSUEL (7 février 1881).

Il y a dix ans déjà, le gouvernement français a fait commencer la carte de l'**Algérie**; mais le nombre des officiers employés à ce travail étant très restreint, les levés n'ont pu être exécutés jusqu'ici que sur quelques parties des côtes. Pour donner à cette œuvre l'importance qu'elle comporte, le ministère de la guerre a décidé d'envoyer en Algérie 30 officiers d'état-major, qui seront répartis dans les trois provinces pour en faire la topographie. La carte sera exécutée au $\frac{1}{80000}$ comme celle de la France dressée par l'état-major, il y a 50 ans.

Jusqu'à présent la mission du colonel **Flatters** n'a pas rencontré d'obstacles dans sa marche vers le Sud. Partie d'Ouargla, le 4 décembre, pour remonter l'Oued Mia, elle atteignait le 18 Hassi Inifel, un des points de la limite méridionale de l'Algérie. Comme il n'a pas plu depuis deux ans dans cette région, elle n'y a pas rencontré d'eau sur un long parcours de 215 kilomètres. Le lit de l'Oued Mia, au delà de Hassi Djemel, est parsemé de dunes; pour le tracé d'un chemin de fer il faudrait, d'après l'avis des membres de la mission chargés de la partie technique, tourner par le plateau pierreux de la Hamada, où l'on peut trouver des passages absolument dépourvus de sable, jusqu'à Insalah. L'expédition a quitté Hassi Inifel, le 19 décembre, se dirigeant sur Hassi Messeguem, en faisant un détour au S.-O. sur la ligne Goléa-Insalah, où se trouvent de nombreux puits et des pâturages excellents. Le colonel Flatters comptait arriver à Hassi Messeguem du 30 au 31 décembre, en passant par Ain Sakki, à environ 150 kilom. d'Insalah. Cette exploration fixera la topographie du bassin supérieur de l'Oued Mia. Le personnel de la mission était en parfaite santé, et aucune difficulté politique ne paraissait devoir gêner ses travaux.

Nous ne mentionnons que pour mémoire la mission du prince Sidi-Hussein, neveu du bey de **Tunis**, et la délégation de la colonie italienne de cette régence, auprès du roi d'Italie à l'occasion de son voyage à Palerme, les journaux politiques en ayant suffisamment parlé.

Le projet de la **Société d'exploration commerciale de Milan** d'envoyer une expédition dans la **Tripolitaine**, a reçu un commencement d'exécution. Le capitaine Bottiglia, parti en décembre pour Bengasi, sera rejoint par MM. Mamoli et Pastore qui se rendront avec lui à Cyrène, à Derna et au golfe de Bomba, pour étudier la flore, la faune et le commerce, en vue de l'établissement de comptoirs sur différents

points du littoral. La société milanaise se propose d'en fonder plus tard à l'intérieur, dans les oasis qui jalonnent la route du Ouadai et du Bornou. Grâce aux forts subsides du gouvernement, et aux souscriptions particulières, l'expédition est largement pourvue de tout le nécessaire. L'école supérieure de commerce de Venise ayant décidé d'envoyer à l'étranger les jeunes gens qui se seront le plus distingués, pour qu'ils puissent compléter, d'une manière pratique, leurs études commerciales, la société d'exploration a accueilli favorablement une demande qui lui a été faite, d'adjoindre un ou deux des jeunes étudiants au personnel de l'expédition. Elle en enverra en automne une autre à l'oasis de Djara-boud sur les confins de l'Égypte, pour chercher à gagner l'amitié des chefs Sennousis. Enfin elle a ouvert un concours pour un voyage d'exploration au centre de l'Afrique en partant de la côte de Barbarie ; ceux qui voudraient y prendre part sont invités à se présenter au secrétaire de la société à Milan ; ils doivent parler couramment l'arabe.

Le 1^{er} janvier 1881 est parti du Caire un nouvel explorateur, **M. J.-M. Cnower**, qui se propose de traverser l'Afrique de la Méditerranée au Cap. Le hardi voyageur est hollandais ; il jouit d'une constitution robuste et d'une fortune considérable, et s'est préparé aux fatigues et aux périls de cette longue traversée, par une éducation forte et par de nombreux voyages. Il a passé un mois à Alexandrie et au Caire pour les apprêts de son expédition, qu'il a simplifiés le plus possible, ne prenant avec lui qu'un seul domestique et peu de bagages. D'après l'*Exploration*, il aurait aussi pour compagnon de voyage un Français, **M. Léon Pegnignot**, qui a séjourné longtemps en Abyssinie. Avant de partir il a eu une audience de Riaz-Pacha, président du Conseil des ministres, qui lui a promis de faciliter son voyage jusqu'aux limites du territoire égyptien. S'il réussit dans son projet, son nom sera placé à côté de ceux de Livingstone, de Cameron et de Stanley.

Le **Soudan égyptien** a été très agité par suite de l'invasion du Senaar, du pays des Bogos et de Galabat, par les Abyssins. Ras-Aloula, général du négous, a envahi ces territoires pour y prélever des contributions, sans rencontrer aucune opposition de la part des troupes du vice-roi, qui s'étaient prudemment retirées dans le fort de Sennaheit sous la protection de leurs canons, laissant les Abyssins libres de détruire les récoltes, de séquestrer les habitants et de ravager complètement le pays. Le gouverneur central du Soudan, résidant à Khartoum, ne pouvait plus communiquer avec Massaoua que par Souakim. Les Abyssins menaçant aussi Massaoua, plusieurs régiments y ont été envoyés pour

en renforcer la garnison. Réouf-Pacha est parti pour la frontière d'Abyssinie ; à Khartoum on a formé des corps de volontaires, et on a fait avancer des troupes du Darfour et du Kordofan, pour les concentrer dans le Taka et mettre Kassala à l'abri d'un coup de main. Tout semblait annoncer une nouvelle guerre entre l'**Égypte** et l'**Abyssinie**, lorsque le *Standard* a reçu d'Alexandrie une dépêche portant que deux envoyés du roi d'Abyssinie sont arrivés au Caire, accompagnés de deux prêtres et d'une suite nombreuse, et ont eu une entrevue avec le khédivé auquel ils ont présenté une lettre du roi Jean, lui annonçant le libre accès de toutes les routes qui mettent en communication l'Égypte et l'Abyssinie, et exprimant le désir de résoudre les questions pendantes depuis si longtemps entre les deux États. La réception favorable faite à cette ambassade a déjà, dit-on, décidé le roi à en envoyer une seconde, composée d'un général et de douze hauts dignitaires, pour remercier le khédivé d'avoir envoyé en Abyssinie le nouvel archevêque copte qui, à son arrivée, couronnera le souverain.

Piaggia, qui explorait le Soudan au sud de Senaar, a été arrêté dans sa marche par les pluies, qui l'ont retenu à Karkodschi sur la rive droite du Nil Bleu. Dans une lettre au *Giornale delle Colonie*, il dit avoir rencontré un jour, venant du Soudan méridional, une caravane de quatre kilomètres de longueur, mélange d'Arabes et de Baggaras, émigrant vers le Nord, entre les deux Nils, pour fuir les tourments que font endurer, aux hommes et aux bestiaux, les mouches et particulièrement la tsetse ; cette troupe comptait 4000 chameaux, chargés de femmes et d'enfants, de tentes et de bagages. Les chamelles en liberté suivaient aux côtés de la caravane avec des milliers de bœufs, de vaches, de chèvres et de moutons. Les enfants tenaient dans leurs bras les agneaux, les chevreaux, même de petits veaux, qui, nés pendant le voyage, n'auraient pu suivre la marche. Les chefs étaient montés sur des mulets et des ânes, tandis que leur supérieur, sur un beau dromadaire, courait en avant et en arrière et surveillait tout. Les troupeaux de quadrupèdes étaient escortés de bandes d'oiseaux (*para africana*) qui volaient entre leurs jambes ou sur leur dos. Piaggia estime que la caravane pouvait compter 50,000 êtres vivants. Le lendemain il en rencontra une autre moins forte, composée de familles de la même race, ainsi que de bœufs, de vaches, de chèvres et de brebis. Et ce n'était qu'une partie de celles que les mouches contraignent d'émigrer pendant quelques mois (de juillet à la fin d'octobre), tandis que les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les girafes prennent possession de leur pays, ces grands ani-

maux étant beaucoup moins inquiétés dans les hautes herbes où ils se tiennent.

Nos lecteurs se rappellent la mission confiée à M. **Lucereau**, d'explorer le pays des Gallas et de reconnaître le cours du Sobat. Longtemps retenu à Zeilah par le gouverneur actuel Abou Baker, — qui a le monopole de tout, des champs, des habitations, des moyens de transport, sans l'intervention duquel aucune transaction ne peut se faire, et qui ferait périr sous le bâton tout Issa qui voudrait, sans lui, louer ses chameaux, — il avait pu cependant, grâce à des lettres qu'il avait fait venir du Caire, obtenir l'autorisation de partir et s'avancer jusqu'à Harar. Il y reçut l'hospitalité chez un négociant français, M. Bardey, qui y avait fait une expédition en vue de créer un comptoir et de mettre les peuples de cette contrée en relation avec l'Europe. Au départ de M. Bardey il lui remit ses lettres pour l'Europe, et lui-même partit d'Harar pour s'enfoncer dans l'intérieur ; malheureusement les barbares dont il devait traverser le territoire l'ont assassiné.

Le voyage de l'**expédition allemande** de l'Afrique orientale, commandée par le capitaine **von Schoeler**, a été difficile. Elle a dû rester longtemps à Kouko, à cause d'une guerre entre les chefs Muin Mtouama et Mdabourou ; elle a même été presque forcée de prendre parti contre ce dernier, qui depuis longtemps barrait le chemin des caravanes et les pillait ; enfin elle est arrivée à Tabora en même temps que celle de M. Ramækers. Là on a tenu conseil sur le lieu où l'on établirait la station, celui que proposait l'Association internationale africaine, Manyara, étant le quartier général du fameux chef de bande Nyoungou, ne pouvait convenir. Après avoir examiné la chose avec les chefs de l'expédition belge, on s'est à peu près décidé pour Kisinda, non loin de la rivière Gombé, un peu plus au Nord que Manyara.

La Société de géographie de Londres a reçu de M. **Hore** une lettre intéressante, sur l'exhaussement prolongé des eaux du **Tanganyika** et l'ouverture du Loukouga son émissaire. Les rapports qu'il a recueillis à Oudjidji établissent que, lors du séjour de Cameron, on avait déjà remarqué une crue notable des eaux du lac, qui continuèrent à monter jusqu'en 1878 ; leur niveau était alors près de 3^m plus haut qu'à l'époque de Cameron. Dès lors M. Hore a remarqué que les eaux se sont retirées d'une manière régulière, sauf durant les pluies, qui cependant n'amènent pas de crue. Il y a trois mois, écrit-il, les Arabes me dirent : maintenant le lac est au niveau où il était quand Cameron était ici. Le palmier, en partie submergé, auquel j'avais fixé un flotteur, venait d'être laissé

à sec ; à l'époque de Cameron il était juste au bord de l'eau. Le lac a dû s'élever graduellement pendant des années, jusqu'au moment où il a forcé le barrage du Loukouga ; avant cette rupture il n'a guère pu y avoir autre chose qu'une simple infiltration à travers l'obstruction ; la crue périodique du lac devait être infinitésimale, en comparaison de celle des quelques années qui précédèrent immédiatement l'ouverture de la brèche du Loukouga. Comment cette énorme quantité d'eau a-t-elle pu monter si rapidement, malgré l'évaporation qui a suffi pour maintenir le lac à peu près au même niveau pendant des siècles ? Une série de saisons extraordinairement pluvieuses, dont d'ailleurs nous n'avons pas la preuve, ne l'expliquerait pas. Comment se fait-il que les eaux l'aient tout à coup emporté sur l'évaporation, comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant ? M. Hore paraît disposé à rattacher le changement de niveau des eaux à des tremblements de terre. A l'époque où il écrivait, le 13 septembre 1880, la maison qu'il habite fut ébranlée ; elle l'avait déjà été plusieurs jours auparavant ; et, au dire d'un de ses Arabes, il y a quelques années les eaux du lac subirent une commotion extraordinaire ; on vit sur une longue ligne l'eau agitée bouillonner et fumer ; le lendemain tout était tranquille, mais les bords étaient couverts de masses d'une substance ressemblant à du bitume. M. Hore en a pris avec lui des échantillons pour les apporter en Angleterre. Il a envoyé à la Société des missions de Londres une excellente carte de l'extrémité sud du lac, dressée pendant son exploration du printemps avec Thomson.

Les journaux politiques tiennent leurs lecteurs au courant de la révolte des Boers du **Transvaal** et de celle des **Bassoutos** contre le gouvernement anglais. Nous pouvons donc nous dispenser d'en parler.

Les hostilités prévues depuis un certain temps déjà entre les **Namaquas** et les **Héréros** ont fini par éclater. Plusieurs Namaquas ayant été faits prisonniers, leurs frères vinrent à leur secours, attaquèrent les Héréros, les mirent en fuite, les poursuivirent, en tuèrent plusieurs et prirent 1500 têtes de bétail. A cette nouvelle, Kamahéréro fit périr à Okahandja, capitale du Damaraland, tous les Namaquas qui s'y trouvaient, et ordonna de faire mourir tous ceux qui vivaient parmi les Damaras. Un massacre général s'ensuivit. Malheureusement le missionnaire résidant à Barmen et les Héréros chrétiens influents étaient absents, le premier au Cap, les autres en expédition de chasse ; s'ils eussent été présents, ils auraient pu empêcher le chef de donner un ordre aussi cruel. Les quelques chrétiens héréros d'Okahandja demeurés chez eux, et les Européens du lieu n'apprirent le massacre que le matin. Quand

la nouvelle en arriva à Windhoek, Jan Jonker et ses gens se préparèrent à s'enfuir ; Kamahéréro avait déjà donné l'ordre aux Héréros campés dans le voisinage de détruire toute cette tribu. Jan Jonker réussit à s'échapper de nuit ; poursuivi par les Héréros, il se défendit si bien qu'il ne perdit que six des siens, et put avec le reste atteindre Rehobot, terrain neutre où il trouva un refuge. Mais on peut s'attendre à pire : les Héréros s'étant concentrés à Okahandja et les Namaquas à Rehobot, une rencontre ne tardera pas à avoir lieu. Il y a eu aussi conflit entre les Namaquas d'Ameib et les Héréros, mais les missionnaires ont réussi à apaiser l'orage. Les chrétiens héréros d'Okozondyé se sont noblement conduits ; quand les Namaquas effrayés se furent enfuis en abandonnant tout, ils prirent soin des biens de ces derniers qui, à leur retour, trouvèrent tout en bon ordre. La mission rhénane souffre beaucoup de ces troubles ; plusieurs de ses stations ont dû être abandonnées.

La Société africaine allemande a enfin reçu des nouvelles de **Buchner** qui a passé six mois à Moussoumba, occupé de travaux topographiques et photographiques et d'études d'histoire naturelle. Quand il eut acquis la conviction que le Mouata Yamvo ne le laisserait pas pénétrer plus au nord, il se remit en route vers l'Ouest comme pour regagner l'Angola, mais dès qu'il eut franchi le Louloua, il se tourna vers le Nord, après avoir expédié à la côte la plus grande partie de ses porteurs avec ses collections ; 50 des hommes de son expédition sont restés avec lui pour l'accompagner.

Stanley continue ses travaux vers l'intérieur, sans se laisser arrêter par les difficultés de son entreprise. Le 7 novembre, il a eu la joie de voir arriver auprès de lui M. **Savorgnan de Brazza** qui, après avoir remonté l'Ogôoué jusqu'à ses sources, et avoir fondé une première station pour le Comité français, entre les premiers affluents de l'Ogôoué et ceux de l'Alima et de la Licona ¹ tributaires du Congo, a descendu le cours de la première de ces rivières, traversé le territoire des Apfourous et atteint, par voie de terre, les abords du Congo, en suivant à quelque distance les rives de l'Alima. Ayant repris sa navigation un peu avant d'arriver au grand fleuve, il a descendu le cours du Congo jusqu'à mi-chemin de Stanley-Pool où il a fondé une nouvelle station ; puis, continuant à suivre le cours du fleuve, il a rejoint Stanley. M. le **D^r Ballay** et M. **Mison** sont en route pour l'Ogôoué. Le premier reprendra, avec

¹ Voir nos *Cartes générales de l'Afrique*, 1^{re} année, livraisons de juillet 1879 et de mai 1880.

M. Savorgnan de Brazza, la mission d'exploration dont les a chargés le ministère de l'instruction publique, tandis que M. Mison fondera une troisième station française. Il semble que le voyage que vient de faire M. Savorgnan de Brazza ouvre, vers l'intérieur de l'Afrique, une route beaucoup plus praticable que le cours inférieur du Congo.

L'Expédition du Niger a été retardée dans sa marche. La Compagnie d'ouvriers, créée spécialement pour les travaux entre le Sénégal et le Niger, avait pu partir de Saint-Louis à la fin d'octobre et était arrivée à Médine le 13 novembre, mais l'expédition elle-même a rencontré une grande difficulté à passer la barre du Sénégal, puis M. Borguis-Desbordes, chef de l'expédition, a été atteint d'un accès de fièvre qui a failli l'emporter; demeuré à Saldé, il s'y est rétabli et a rejoint son poste, mais, par suite de la baisse rapide des eaux du fleuve, les bateaux à vapeur qui remorquaient les chalands chargés de matériel n'ont pu atteindre Bakel. Dès lors la mission a gagné Médine où elle a commencé ses travaux.

Un crédit de 8,000,000 de francs a été voté par la Chambre, à Paris, pour la ligne de **Médine à Bafoulabé**. Elle a, en outre, adopté un projet de loi approuvant la concession faite à une compagnie, du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, et voté un crédit de 1,700,000 fr. pour la pose d'un câble entre Dakar et Saint-Vincent. Cette dernière ligne mettrait le Sénégal en communication directe avec l'Europe.

M. Borguis-Desbordes a reçu à Médine des nouvelles de la mission **Gallieni**, qui était encore à Nango près de Ségou, à la fin d'octobre. Tous les membres de l'expédition avaient beaucoup souffert de la fièvre, d'autant plus que la quinine et les médicaments leur faisaient défaut. Leur santé était rétablie, et ils attendaient avec impatience qu'Ahmadou leur permit de partir. Il était occupé à ouvrir la route du Kaarta, fermée par les Bambaras, et voulait y faire passer M. Gallieni et ses gens lorsqu'il aurait remporté un premier succès. La mission comptait pouvoir quitter Nango en décembre et arriver à Médine en février.

La fièvre jaune est en décroissance à Saint-Louis, mais les bateaux à vapeur n'y prenant point de passagers, le Dr **Lenz** y a été retenu. D'après une lettre à la Société africaine allemande, il espérait pouvoir partir à la fin de décembre, se rendre aux Canaries, et revenir par le Maroc où il avait laissé une partie de ses bagages et de ses collections.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'Algérie et la Tunisie sont maintenant unies par un service postal journalier, qui, moyennant 15 cent. par lettre, dessert toutes les stations de la Tunisie.

M. le comte d'Hérissou et M. le marquis de Billing sont partis pour leur mission archéologique en Tunisie.

Le commandant Rubattino va établir une ligne régulière de vapeurs Gênes-Bengasi.

L'expédition italienne dirigée par Matteucci était le 23 octobre à Geri, dans le Dar Tama, à une journée de marche de Abeschr, capitale du Ouadaï. Matteucci comptait y entrer le lendemain.

D'après une dépêche datée du Caire, 28 janvier, le nouveau Cheik, El Bakri, d'accord avec le Khédive, a ordonné la suppression de la cérémonie consistant à passer à cheval sur les corps prosternés des musulmans fanatiques, lors de la prochaine fête du prophète.

Mariette-Bey, le célèbre égyptologue auquel on doit la découverte du Sérapéum et des tombeaux des bœufs Apis, le déblayement du Sphinx et de nombreux mémoires sur les monuments égyptiens, vient de mourir; des obsèques solennelles lui ont été faites au Caire.

Au nord de Memphis, près de Sakkarah, deux pyramides ont été dégagées du sable qui les entourait. Elles ont été construites par deux rois de la sixième dynastie; les parois intérieures sont couvertes de plusieurs milliers d'inscriptions.

M. Lombard, membre correspondant de la Société normande de géographie, a été chargé d'une mission scientifique en Abyssinie; il a dû arriver à Massaoua.

Rohlf et Stecker sont montés de Massaoua à Ailet, où Ras-Aloula devait les recevoir pour les accompagner à travers les districts de la frontière, rendus peu sûrs par suite de la guerre qui y régnait.

La Société italienne de géographie se propose de fonder une station météorologique à Assab. Le gouvernement italien a chargé de l'administration civile de la colonie naissante M. le chevalier Bianchi, qui appartient au personnel consulaire; vu l'importance pour le commerce de l'Italie de l'expédition projetée par le club africain de Naples, il a envoyé à son président, M. Tommasi, un subside de 4000 francs.

La caravane des missionnaires d'Alger, destinés aux stations du Tanganyika, est heureusement arrivée à Karéma. En revanche, celle qui se rendait au Victoria Nyanza, a été pillée en route.

Un projet pour la construction de lignes télégraphiques dans l'Afrique portugaise, spécialement dans la province de Mozambique, sera prochainement présenté au gouvernement portugais. Un décret consacrant une organisation nouvelle du service des travaux publics dans l'Afrique portugaise a été soumis à la signature royale. Quatre directions sont créées pour les provinces du Cap Vert, de Saint-Thomas, d'Angola et de Mozambique.

D'après une dépêche de lord Kimberley, le traité avec le Portugal, relatif au chemin de fer de la Baie de Delagoa, devait être ratifié par les Cortès dans la session de janvier 1881.

M. Pinkerton, qui avait travaillé dix ans chez les Zoulous, et paraissait admirablement préparé pour la nouvelle mission américaine dans le royaume d'Oumzila, a succombé à Inhambané aux atteintes du climat.

M. Collingwood, commissaire du gouvernement du Transvaal dans le district de Rustenberg, y a découvert des gisements miniers, où le cuivre et d'autres minéraux se trouvent en abondance. Il y a aussi constaté l'existence de mines d'or, dont la richesse égalerait celle des mines de l'Australie.

Depuis de longs mois on était sans nouvelles du voyageur Hildebrandt, qui explorait Madagascar. Après une expédition très fructueuse, de la côte occidentale au plateau central, il tomba malade à deux lieues de Antananarivo, où il fut soigné, et se remit assez pour pouvoir se rendre en juillet aux eaux thermales de Sirabé afin d'y rétablir sa santé.

Le comte Henri d'Arpoare, premier agronome des provinces du Cap Vert et de Guinée, a été chargé par le gouvernement portugais d'étudier l'importante question de l'utilité des bois de cette dernière colonie.

Un petit vapeur allemand, le *Carlos*, naufragé près de Nanna Kroo (Libéria), a été pillé par les natifs, qui ont dépouillé les hommes de l'équipage de leurs vêtements et de tout ce qui leur appartenait. L'amirauté allemande a dépêché la corvette *Victoria* à la côte d'Afrique, pour punir les Kroumens de cet acte de barbarie.

Le gouvernement anglais a décidé d'envoyer de Sierra-Leone à Ségon une mission, sous la direction du D^r Gouldsbury, administrateur de la Gambie, qui est versé dans la diplomatie africaine et accoutumé au climat de cette région.

M. Olivier Pastré prépare un nouveau voyage en Afrique, il sera accompagné par M. Gaboriau, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, qui a déjà séjourné à Madagascar.

M. Soleillet, qui avait dû revenir à St-Louis, en est reparti dans la direction de Matam et Bakel, sur le Sénégal.

M. Cornelius Doelter, professeur de l'université de Gran (Hongrie), a été chargé d'une mission scientifique aux îles du Cap Vert.

NOTE SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'ALGÉRIE

Les discussions qui ont eu lieu cette année à la Chambre des Députés ont fourni, au gouverneur général de l'Algérie, l'occasion d'exposer le programme des changements considérables qu'il veut introduire dans l'administration de ce pays. Comme on le sait, l'Algérie qui était anciennement entre les mains du pouvoir militaire, avait subi peu à peu une espèce de bifurcation, dont le résultat avait été la création d'un terri-

toire civil administré par des préfets, englobé dans un territoire militaire, régi par les généraux et les bureaux arabes. Nous ne voulons point entrer dans l'appréciation de ce système hybride ; ainsi que l'on aurait pu s'y attendre, les deux pouvoirs, civil et militaire, faisaient assez mauvais ménage. Il existait entre eux une hostilité plus ou moins latente, très préjudiciable à la bonne marche des affaires générales. M. Albert Grévy, frappé de ces inconvénients, a rattaché au territoire civil toute la vaste étendue habitée par les indigènes agriculteurs et stables, et n'a laissé entre les mains plus énergiques du pouvoir militaire que les frontières et la zone méridionale, composée d'oasis et de nomades.

Cette espèce de révolution est certainement d'accord avec la logique, et fera disparaître ces anomalies étranges qui naissaient de la division du pays en deux camps hostiles. Mais nous craignons que la mise en marche de cette nouvelle machine administrative ne rencontre bien des difficultés, dont M. Grévy ne s'est peut-être pas rendu compte. Il ne suffit pas de changer pour améliorer. L'expérience qui commence à se faire ne semble pas démontrer jusqu'ici que, pour mener les indigènes, la toge ait une sensible supériorité sur l'épée. Notre gouverneur général a déjà compris que l'Arabe exige des procédés expéditifs et sommaires, et il demande que ses agents, maires des nouvelles communes indigènes, soient armés de pouvoirs discrétionnaires assez semblables à ceux des bureaux arabes. Ces maires n'abuseront-ils pas de ces pouvoirs comme on le reprochait aux officiers ? Privés du prestige de l'épaulette, arriveront-ils à obtenir ce respect absolu que l'Arabe professe pour l'uniforme ? Ces agents, jeunes, sans expérience, éloignés de tout contrôle, résisteront-ils aux entraînements et aux séductions que l'Arabe s'entend si bien à semer sous les pas de ceux dont il espère quelque faveur illégale ? L'avenir répondra à tous ces points d'interrogation ; il nous dira si les innovations de M. Grévy ne sont pas prématurées et pourront prendre en réalité le titre de réformes.

Il est déjà permis d'en douter au point de vue de la sécurité et de la répression des crimes. Alors que tout était entre les mains d'un pouvoir unique et énergique, la sécurité était pour ainsi dire complète ; un crime était-il commis, le caïd *devait* livrer les coupables dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être considéré comme complice, et il les livrait. Aujourd'hui nos tribunaux procèdent avec une majestueuse régularité, tout se passe suivant les règles du code ; mais, au milieu de toutes ces formalités, le délinquant a dix fois le temps de s'échapper et de passer entre les mailles du filet. On commence à se préoccuper du

nombre croissant des attentats, leurs auteurs étant rarement atteints et leur audace devenant inquiétante.

Le gouvernement vient de constituer une commission extra-parlementaire, dans le but d'étudier les questions relatives à l'administration algérienne supérieure. L'on éprouve, en haut lieu, le besoin de réorganiser ; il fallait bien céder, pour l'Algérie, à cette démangeaison universelle. Il y aurait certes beaucoup à faire pour la prospérité réelle du pays et surtout pour sa prompte colonisation ; mais, de cela, l'on ne s'occupera guère, et l'on va discuter sur des questions absolument oiseuses, dans le but plus ou moins voilé de renverser ce même gouverneur général dont, il y a deux ans, on faisait un sauveur immortel.

Quoi qu'il en soit de ces nouveautés, dont les anciens Algériens connaissent le néant, il serait injuste de ne pas reconnaître que, depuis peu d'années, l'Algérie a progressé d'une manière fort remarquable. Nous pouvons même dire qu'elle a fait un saut énorme. L'un de ses besoins urgents consistait en des voies de communication rapides et économiques. L'on y satisfait largement par la construction d'un réseau complet de chemins de fer. Dans la province de Constantine, les lignes de Philippeville à Constantine et Sétif, et de Bône à Guelma et Constantine sont terminées ; l'on construit en ce moment la voie de Bône à Soukahrab, qui sera ouverte au mois de juin prochain et se prolongera, d'un côté jusqu'à Tunis et de l'autre jusqu'à Tebessa et Ain-Beïda. L'on va adjudger les travaux de la ligne de Sétif et Bordj-Bouareridj, qui aboutira d'un côté sur Alger et de l'autre sur Bougie. Enfin, l'on va mettre la main à la ligne de Constantine à Batna et Biskra, qui deviendra probablement la tête du futur Trans-Saharien. Si rien ne vient entraver ces travaux, toutes ces lignes seront ouvertes dans l'espace de trois ans, et la province sera ainsi dotée d'un magnifique réseau de lignes qui la couperont en tous sens.

Au point de vue agricole l'essor n'est pas moins considérable. Les efforts se portent de plus en plus vers la vigne, dont les colons plantent des espaces importants. Quoique l'on soit encore dans la période des tâtonnements, cette opération donne les résultats les plus encourageants. L'on peut évaluer de 2,500 à 3000 francs le coût total d'un hectare de vignes jusqu'à l'époque de pleine production (trois ans), y compris la construction de maisons et de caves, ainsi que tout l'outillage, pressoirs, foudres, cuves, etc. Le rendement moyen pour les cépages courants est de 50 hectolitres ; le prix le plus bas de l'hectolitre pris sur place est de 25 francs, ce qui donne au minimum un total de 1,250 francs

par an. En supposant que les frais de récolte et de vinification s'élèvent à 450 francs, il y aura un bénéfice net de 800 francs pour 3000 fr. de capital engagé, soit de 26 %. En faisant la part des cas fortuits, il restera toujours un bénéfice de 20 % environ. L'on peut comprendre, d'après cela, l'engouement, je dirai presque l'enthousiasme des colons pour la plante de Noé. Le vin obtenu est en général de médiocre qualité, mais comme ses défauts ne proviennent que de mauvais procédés de vinification, ils tendent à disparaître. Déjà même quelques colons, plus intelligents ou mieux outillés, produisent d'excellents vins, corsés, généreux et de bonne garde, dont ils trouvent des prix élevés, de 80 à 100 fr. l'hectolitre.

Ces beaux résultats ont fini par attirer l'attention des capitalistes français, qui commencent à acheter des terres de tous côtés. La première conséquence de ce mouvement a été une hausse considérable sur le prix des bons terrains qui, depuis deux ou trois ans, ont doublé de valeur. Ceux qui valaient à peine 200 francs, il y a dix ans, se cotent maintenant de 500 à 600 francs au moins, et tout fait présumer que cette élévation de prix ne s'arrêtera pas là.

D'après la législation actuelle, un colon concessionnaire ne peut contracter valablement aucun emprunt hypothécaire tant qu'il n'a pas reçu son titre définitif de propriété, c'est-à-dire pendant cinq ans. Il en résulte que le colon, qui est obligé à la construction d'une ferme et qui doit vivre, pendant un an au moins, sans retirer aucun produit de sa terre, se trouve le plus souvent dans un état de gêne qui met obstacle à toute amélioration du sol et à toute plantation fructueuse. S'il pouvait emprunter il se tirerait facilement d'affaire, car le taux de l'intérêt est tombé de 7 à 8 % (?). Au lieu de cela, il se voit forcé d'immobiliser son mince capital dans la construction d'une maison; il végète, et, après quelques années de misère, il faut renoncer à la lutte et abandonner une terre où sont enfouis les rêves dorés et les économies. Frappé de ce douloureux spectacle, le gouverneur général a annoncé récemment qu'il préparait une loi qui permettrait aux colons d'emprunter, sans attendre le titre de propriété. Espérons que ce projet ne dormira pas indéfiniment dans le fond d'un tiroir, et que ces excellentes intentions ne resteront pas, comme tant d'autres, à l'état de mythe. Ce serait d'autant plus urgent que le nouveau Crédit foncier algérien va bientôt commencer ses opérations, et qu'il prêtera probablement à un taux abordable.

Le courant de l'immigration et de la colonisation a sensiblement re-

pris et il est assez satisfaisant. Mais l'œuvre générale de la colonisation se trouve paralysée, par le fait grave que le domaine de l'État n'a presque plus de bonnes terres à y affecter. Pour créer de nouveaux villages, l'État se trouve donc dans l'obligation onéreuse d'acheter des terres, puis de les rétrocéder à titre gratuit aux nouveaux colons. C'est une lourde charge pour le budget de l'Algérie. Sous le règne de Louis-Philippe et sous l'Empire on a gaspillé les terres, en les jetant, par milliers d'hectares, entre des mains souvent peu dignes d'une pareille libéralité ; aujourd'hui cette richesse est tarie. Nous payerons cher l'incurie, pour employer le mot le moins âpre, de ces administrateurs aveugles qui n'ont jamais compris ce que valait l'Algérie. Malgré cela, le budget de l'Algérie (30 millions) est enfin arrivé cette année à s'équilibrer sans faire appel à celui de la France, et le jour n'est pas éloigné où il soldera en excédant, grâce au développement régulier et normal des ressources du pays.

En résumé, l'année a été bonne. Les récoltes ont donné un résultat satisfaisant, l'exécution des voies ferrées marche avec activité, les terres augmentent de valeur, et les colons sont en général dans une position aisée. Tout fait présumer que l'année 1881 sera aussi favorable et que le pays entrera enfin dans une ère de prospérité réelle et solide.

E. C.

LES SPELOUNKEN

(Voir la carte jointe à cette livraison.)

Quelque restreinte que soit la région dont nous désirons entretenir nos lecteurs, elle n'en est pas moins intéressante, car, située à l'extrémité septentrionale du Transvaal, aux confins du monde civilisé de cette partie de l'Afrique, elle peut devenir une base d'opérations pour les explorations du plateau central, entre le Limpopo et le Zambèze, et le point de départ des efforts tentés pour y faire pénétrer la civilisation. La Société des Missions de l'Église libre du canton de Vaud, qui y a ses deux stations de Valdèzia et de Waterfall, en ayant dressé une carte, a bien voulu nous autoriser à en faire faire un tirage spécial pour nos abonnés.

A une distance de la ville du Cap égale à celle qui sépare Londres de Naples ou de Lisbonne, le district des Spelounken est borné au nord par les monts Zoutpansberg ou « des Lacs salés, » ainsi nommés de grands

marais d'eau salée qui se trouvent sur leur versant septentrional. Cette chaîne s'étend de l'ouest à l'est ; celles de ses cimes qui dominent les Spelounken sont : le Pisang Kop, 1,213^m ; le Mangouété, 1,372^m, et le Makhatou, 1,829^m. Les formes en sont moins grandioses que celles des Alpes, mais, par ses gorges, ses crêtes, ses mamelons, ses rochers, ses belles pentes boisées ou gazonnées, elle rappelle plutôt le Jura.

Au pied des monts Zoutpansberg, vers leur extrémité orientale, s'étendent les Spelounken, district montueux qui compte de nombreux vallons courant dans tous les sens et bien arrosés ; du versant méridional de la grande chaîne descendent plusieurs rivières, dont la principale, le Lebvoubyé, côtoie pendant quelques lieues la montagne, reçoit les eaux de toutes les autres et va se verser dans le Limpopo. De la crête de la petite chaîne des Spelounken, dont les points les plus élevés n'atteignent pas 1000^m, on domine une étendue considérable de territoire : au S., de grandes et belles vallées bien boisées, parcourues par de nombreux cours d'eau, entre autres le Tabié ; à l'ouest, la vue s'étend sur un vaste plateau de 900^m d'élévation, jusqu'à Goedgedacht, station actuelle du missionnaire hollandais Hofmeyr, à 75 kilomètres de distance, à l'extrémité occidentale des Zoutpansberg.

Quoique situé sous le tropique du Capricorne, ce district, vu son altitude, jouit d'un climat généralement salubre. L'hiver y règne quand nous avons l'été (d'avril en septembre) ; c'est la saison sèche par excellence ; il n'y a ni neige, ni vent glacé ; toutefois il gèle de temps à autre. En octobre, où commence l'été, les matinées et les soirées sont encore fraîches, mais au milieu du jour la chaleur est déjà assez forte ; aussi les variations de température sont-elles considérables. Avec les premières pluies, peu abondantes d'abord, l'herbe pousse comme par enchantement et les coteaux s'émaillent de fleurs magnifiques ; les espèces d'arbres sont nombreuses : mimosas, péchers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, euphorbes, aloès, bananiers, sycomores géants, etc. En général le sol est très favorable à la culture ; il suffit de gratter la terre et d'y jeter la semence pour que la plante paraisse ; quand les indigènes labourent leurs champs, ils n'enfoncent pas leur pioche à une profondeur plus grande que la largeur de la main ; le maïs, les patates, les pois, les fèves, les lentilles, la canne à sucre y viennent très facilement ; nos compatriotes songent à faire des plantations de thé et de café. Il y a beaucoup d'abeilles sauvages fournissant un bon miel. Le lion, la hyène n'ont pas encore disparu de ce district, où abondent aussi les antilopes et les zèbres ; quant aux éléphants, ils se sont déjà retirés vers le Limpopo.

Les premiers colons de ce district reculé ont été des Boers, qui y ont fait venir les noirs. Le gouvernement de la république du Transvaal, de 1858 à 1877, ayant divisé tout le territoire en un grand nombre de fermes, quiconque voulait s'établir dans le pays devait acheter une de ces fermes. L'étendue en était parfois très considérable; celle de M. Albassini, la plus septentrionale du pays, avait dans ses limites environ 5,000 indigènes. Sur celle de Klipfontein, de 2 kilomètres et demi de large sur 7 kilomètres de long, achetée par la mission vaudoise pour y établir la première de ses stations, vivaient plusieurs milliers de natifs; la seconde station, entourée d'une population considérable, et près des kraals des deux chefs Ntapalalé et Njakanjaka, a reçu le nom de Waterfall, d'une chute d'eau de 5 à 6 mètres, formée par un des ruisseaux qui descendent de la chaîne des Spelounken. Les colons actuels, infiniment moins nombreux que les natifs, sont des Boers, des Anglais, des Allemands, des Danois. Quant aux indigènes, ils appartiennent essentiellement aux deux tribus des Bathsuethlas ou Bavendas, parents des Basoutos et parlant le sessouto, et des Magouambas parlant le cafre (sigouamba), venus de l'Est, pour fuir la tyrannie des chefs Amatongas, population de race zoulou qui, d'après les rapports des chasseurs et des voyageurs, s'étend le long du littoral de Sofala à la baie de Delagoa. A Valdézia et à Waterfall, les Bathsuethlas et les Magouambas sont mélangés; ils vivent sur les fermes ou sur les flancs des Zoutpansberg et des Spelounken, dans de petits villages, la plupart composés de 5 ou 6 huttes seulement, chacun aspirant à être maître chez soi.

Les Magouambas sont fiers, intraitables, comme les Zoulous, mais très désireux de s'instruire. Ils portent une ceinture de peau d'où pendent des queues d'animaux sauvages; ils affectionnent aussi les plumes et les panaches; leurs armes de guerre sont le bouclier de cuir et la lance; la vie humaine n'a point de prix pour eux. Les Bathsuethlas, race pastorale paisible, sont plus aimables que les Magouambas, mais moins avides d'instruction. Leur servilité envers leur chef est extrême. Chaque mosuethla, en s'approchant d'un chef, doit s'arrêter à cinq ou dix pas, mettre un genou à terre, joindre les mains à la hauteur de la tête, et s'incliner jusque sur le sol, après quoi il peut se relever et s'adresser au chef. Les femmes également, devant leur seigneur et maître, joignent les mains à la hauteur du front et s'inclinent trois fois jusqu'à terre; aucune n'ose marcher en présence du chef; elles doivent se traîner sur les genoux et sur les mains. En général les travaux agricoles sont faits par les femmes. La polygamie maintient ces tribus dans un état de

dégradation auquel les missionnaires ont beaucoup de peine à les arracher. Elles n'ont pas l'idée d'un dieu suprême ; les indigènes prient leurs pères, leurs mères, leurs grands-parents ; leur culte consiste à verser de la bière forte en appelant leurs dieux à venir boire. En cas de maladie, ils suspendent aux cheveux et au cou des malades des fétiches : vessies de mouton, ongles, griffes, vieux os, auxquels on attribue la vertu de rendre les dieux propices. Quand la sécheresse fait craindre la famine, que le maïs sèche sur pied et que l'herbe est brûlée, ils recourent à leurs sorciers faiseurs de pluie, qu'ils comblent d'offrandes, ou à leurs sortilèges ; ils déterrent leurs morts ou envoient une vache à une reine voisine, Motyatye, qui est censée faiseuse de pluie. Dans les guerres avec des tribus du voisinage, la tactique est d'incendier les villages, d'enlever le bétail, de brûler les provisions de maïs pour réduire l'ennemi à la disette. Un des fléaux contre lesquels il y a le plus souvent à lutter est l'ivrognerie, introduite et développée par certains blancs qui, malgré les efforts des missionnaires, ont établi aux Spelounken des débits d'eau-de-vie et de spiritueux, cause de ruine pour le pays. Le gouvernement britannique cherche à s'opposer à la vente des spiritueux et à discréditer la polygamie, mais jusqu'ici il a obtenu peu de succès.

Quoique au seuil de la barbarie, les Spelounken sont cependant à portée des ressources de la civilisation. En un jour on peut se rendre à cheval à Marabastad, le centre d'habitation le plus considérable du nord du Transvaal, ou à Eersteling, résidence du premier magistrat de cette région et siège du commissariat qui administre les indigènes des districts de Waterberg et de Zoutpansberg, sous la dépendance directe du gouverneur du Transvaal, résidant à Prétorïa. Les Spelounken sont d'ailleurs très bien situés pour servir de centre à une mission et pour lui permettre de s'étendre : au S.-O., sont les Bamaletzis, au nombre de 12,000 environ, avec de nombreux villages rapprochés les uns des autres ; au sud, le district de Motyatye, où abondent les Magouambas, et le grand peuple des Bapédïs, dont les petits chefs reconnaissaient Secoceni pour leur suzerain ; au nord, quelques milliers de Bathsuetlhas et au delà du Limpopo les nombreuses familles des Baniâs. Les missionnaires de la Société de Berlin, en vertu d'un arrangement conclu avec ceux de l'Église vaudoise, travaillent au milieu des Bapédïs des Zoutpansberg. Les Suisses se sont réservé les Magouambas, beaucoup plus nombreux ; ils comptent explorer la contrée au N.-E. de Valdézia, où doit se trouver, à 100 kilomètres, entre le Limpopo et le Zambèze, une grande colonie de Magouambas, et celle au sud où de nombreuses familles de la même

tribu habitent à l'ouest des Bapédis. Ils hâtent de leurs vœux le moment où des voies de communication meilleures leur permettront de se mettre en rapport avec les Magouambas du royaume d'Oumzila; ce roi, qui séjournait autrefois aux Spelounken, où il avait été chassé par son frère, est aujourd'hui le chef le plus puissant des Amatongas.

En attendant, les missionnaires ont travaillé avec zèle : à côté des occupations de leur ministère, ils ont fondé des écoles pour l'enseignement ordinaire et des écoles de travaux manuels, — étudié la langue sigouamba, pour faire imprimer des livres à l'usage de ces écoles, — pratiqué la médecine et la pharmacie, — construit des maisons et des chapelles, qu'il leur a fallu défendre contre les termites destructeurs, — perfectionné l'agriculture, — travaillé au relèvement de la femme, — appris aux natifs à se vêtir, — préparé les jeunes Magouambas les plus intelligents, par un stage à l'école de Morija dans le Lessouto, à devenir eux-mêmes les porteurs des bienfaits du christianisme aux tribus rapprochées et éloignées des Amatongas. — Ils n'ont pu accomplir ces travaux qu'au prix de grandes fatigues, de maladies fréquentes, de deuils douloureux; au milieu de ces occupations et de ces épreuves, ils ont fait des observations géographiques sur une contrée mal connue jusqu'ici, et à laquelle les travaux des missionnaires américains envoyés chez Oumzila, comme aussi le projet du chemin de fer entre la Baie de Delagoa et le Transvaal, peuvent donner bientôt une grande importance.

POPULATION DE L'AFRIQUE

L'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique est encore trop imparfait pour que l'on puisse avoir des renseignements précis sur le chiffre de sa population totale, ainsi que sur le nombre des habitants de ses diverses parties. Les limites de certains États sont encore trop incertaines; dans ceux où elles sont mieux déterminées les recensements sont encore trop peu pratiqués; et surtout, pour les parties où la civilisation n'a pas pénétré, les moyens d'apprécier le chiffre de la population trop défectueux pour que l'on ose prétendre à autre chose, à cet égard, qu'à des données approximatives. Quoi qu'il en soit, nous devons être reconnaissants envers M. le Dr Behm, successeur de Petermann dans la direction des Mittheilungen de Gotha, des efforts qu'il fait pour s'approcher toujours plus de la vérité sur ce point. Depuis sa première publication sur la population des pays de l'Afrique en 1866, il n'a pas cessé, dans les

cinq éditions de la « *Bevölkerung der Erde* » qu'il a publiées postérieurement, de corriger et de compléter son premier travail. S'aidant des recensements les plus récents faits dans certains États, de la dernière édition de la grande carte de Stanford, et des données fournies par Livingstone, Cameron, Stanley, Nachtigal, Pogge, etc., voici les résultats auxquels il est arrivé :

La superficie totale du continent africain et des îles qui s'y rattachent peut être évaluée à 29,909,444 kilomètres carrés, et sa population à 205,679,000 habitants, répartis de la manière suivante :

	Kilom. carrés.	Population.
Maroc	812,332	7,829,000
Algérie.....	667,065	2,867,600
Tunis.....	116,348	2,100,000
Tripoli.....	1,033,349	1,010,000
Sahara	6,180,426	2,850,000
Égypte avec ses dépendances.....	2,986,915	17,420,000 ¹
Abyssinie	333,279	3,000,000
Kaffa, Harar, Pays des Gallas et des Somalis.....	1,897,038	15,500,000
Soudan central	1,714,984	31,770,000
Soudan occidental, Haute-Guinée	1,993,046	43,600,000
Afrique équatoriale.....	3,972,880	47,000,000
Afrique portugaise orientale.....	991,150	1,000,000
Afrique portugaise occidentale.....	78,470	9,000,000
État libre du fleuve Orange.....	111,497	75,000
Afrique australe indépendante ²	5,426,193	14,799,000
Afrique anglaise du Sud ³	968,418	1,966,000
Îles africaines	626,054	3,892,400
	29,909,444	205,679,000

¹ Le journal l'*Égypte* estime ce chiffre beaucoup trop fort. L'Égypte proprement dite ayant, en 1878, d'après le calcul du bureau de statistique égyptien 5,517,627 habitants, le Soudan et les provinces équatoriales devraient, d'après Behm, en avoir environ 12,000,000. M. Cortambert ne leur en donne que 9,200,000. Le Gouvernement étudie en ce moment le mode à employer pour obtenir un recensement sérieux de l'Égypte.

² Sous la désignation « Afrique australe indépendante » sont compris les États du Mouata Yamvo, de Kasongo, des Barotsés, des Zoulous, des Matébélés, etc. etc.

³ D'après un rapport de M. Henrique Shepstone, le chiffre de la population de

Il est intéressant de comparer à ces chiffres ceux des autres continents, soit pour la superficie soit pour la population :

	Kilom. carrés.	Population.
Europe.....	9,710,340	315,929,000
Asie	44,572,250	834,707,000
Amérique	38,389,210	95,495,500
Australie et Polynésie.....	8,953,727	4,031,000
Régions polaires.....	4,520,400	82,000
Afrique	29,909,444	205,679,000
Total.....	136,055,371	1,455,923,500

La moyenne d'habitants par kilom. carré est :

Pour l'Europe.....	32,5
» l'Asie	18,7
» l'Afrique.....	6,9
» l'Amérique.....	2,5
» l'Australie et la Polynésie.....	0,4

BIBLIOGRAPHIE ¹

VOYAGE AUX ILES FORTUNÉES. LE PIC DE TÉNÉRIFFE ET LES CANARIES, par *Leclercq*. Paris (E. Plon). 1880, in-16. 237 p. 3 fr. — Après avoir visité la Norwége et les Pyrénées, les Montagnes Rocheuses et le Caucase, M. Leclercq a été poussé par le besoin d'horizons nouveaux vers Ténériffe et les Canaries, qu'il a explorées en voyageur préparé à bien

l'Afrique anglaise du Sud devrait être augmenté d'une manière notable, Behm ne donnant au Transvaal que 315,000 habitants, tandis que Shepstone en porte le chiffre à 774,930.

Les indications suivantes, tirées des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, aideront nos lecteurs à se rendre compte de l'étendue de quelques-unes des possessions britanniques dans l'Afrique australe :

La superficie de la Colonie du Cap égale à peu près celle de la France.

- » du Lessouto » » Grèce.
- » de la Cafrerie et de Natal est le double de celle de la Grèce.
- » du Transvaal est un peu plus petite que celle des Iles Britanniques.

L'État libre du fleuve Orange est un peu plus grand que l'ancien royaume des deux Siciles.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

voir, et décrites dans un style auquel son habitude de raconter ses voyages donne un grand attrait. Soit qu'on parcoure avec lui les vallées d'Orotava et d'Icod, ou la cordillère d'Anaga, soit qu'on fasse l'ascension du Pic de Ténériffe et que, du sommet de cet immense obélisque, l'œil plonge au sein de la mer illimitée de nuages qui se déroule à plus de 2000^m au-dessous, on éprouve quelque chose de l'enchantement produit sur lui par la nature de ces îles si bien nommées Iles Fortunées, ou par les mœurs simples et douces de leurs habitants. On comprend que les réminiscences des bergers de Virgile, du dieu Pan, du jardin des Hespérides, des Champs Élysées se présentent souvent à son esprit. Les souvenirs des Guanches l'attirent aussi, et il consacre à la description de leurs mœurs un chapitre qui n'est pas un des moins intéressants de ce volume, que voudront lire beaucoup de ceux qui, tout en ayant le désir de voir les Iles Fortunées, ne pourront pas s'y rendre. Qu'ils les visitent en compagnie de M. Leclercq, ils trouveront un grand charme aux scènes qu'il raconte et seront heureux d'avoir vécu quelque temps dans la société de ces indigènes, dont ils auront appris à goûter l'affectueuse hospitalité.

CROQUIS ALGÉRIENS, par *Ch. Jourdan*. Paris (A. Quantin), in-16, 1880, 302 p. — Comme le titre de cet ouvrage l'indique, il ne s'agit pas ici d'une étude semblable à celle de M. Mercier (l'Algérie en 1880), dont nous parlions dans notre précédent numéro, mais de croquis, habilement et finement dessinés par un littérateur artiste, de tout ce qui n'est pas européen dans la colonie. Aux tableaux qu'enfante trop facilement l'imagination sur la nature du pays et sur la vie des indigènes, il oppose la peinture vraie de ce qu'il a vu de la vie paisible des Arabes, absorbée par les nécessités matérielles que fait naître chaque jour. Chaque physionomie est esquissée avec beaucoup de finesse, de vie et de gaieté. Au dehors d'Alger, au delà de l'espace occupé par la civilisation et des points isolés sillonnés par la charrue française, il est heureux de trouver l'aspect sauvage de la campagne telle que l'a faite la nature, ou, dans les constructions des villes comme Tlemcen, un sentiment artistique naturel à ce peuple, qui conserve au milieu de sa barbarie actuelle la tradition de sa civilisation passée. L'artiste se retrouve partout dans ces pages, même quand il parle des mœurs politiques et sociales des Kabyles. Nous ne ferions qu'une réserve au sujet du procédé par trop sommaire de destruction, recommandé à l'égard de la confrérie des Kouan, dont l'influence n'a pas été étrangère aux derniers soulèvements qui ont eu lieu en Algérie.



Légende

Mission Vaudoise de Valdèzia

- I Ferme de **Klipfontein**, achetée en 1875 - Habitation de M^r E. Berthoud jusqu'à son départ.
- II Ferme de **Waterfall**, achetée en 1878 - Habitation de M^r E. Creux

- x Bâtimens ou groupes de maisons à l'européenne
- Δ Hameaux indigènes

CARTE des SPELONKEN

avec la Mission vaudoise de

Valdèzia

par M^r P. Berthoud, missionnaire

1880



EN





BULLETIN MENSUEL (7 mars 1881).

L'intérêt toujours plus vif qu'inspire aux Français leur colonie de l'**Algérie** se manifeste dans le choix que l'Association française pour l'avancement des sciences a fait d'Alger, pour y tenir son prochain congrès. Il s'ouvrira le 14 avril ; à la même époque auront lieu un concours régional et une exposition de l'industrie, des arts et de l'agriculture. Un comité local, présidé par M. le sénateur Pomel, directeur de l'École des sciences d'Alger, a commencé à organiser cette session du Congrès, qui comprendra des séances diverses et des excursions de durées différentes. Les environs d'Alger seront visités en détail ; d'autre part, on ira à Oran et Tlemcen d'un côté, à Constantine, Bone et Philippeville de l'autre ; vers le sud, on organise des expéditions plus longues pour Laghouat et Biskra ; il est aussi question d'une excursion en Tunisie, soit par mer, soit par terre.

Outre la Société anonyme de la Colonie civile du Sahara, dont nous avons déjà parlé, de nouvelles sociétés financières et agricoles se fondent en Algérie : le « Crédit algérien », au capital de 20 millions ; la « Société commerciale et agricole algérienne », qui aura pour but l'achat de terres en Algérie et leur mise en culture, l'achat de produits algériens, céréales, laines, etc., et leur vente en France. Des associations commerciales se forment également en France pour établir un entrepôt de marchandises à Ouargla, dont les relations avec la métropole seront assurées par une ligne télégraphique continue.

Au sud d'Ouargla, M. Harold Tarry, membre de la commission supérieure des communications transsahariennes, vient de découvrir, dans la vallée de l'Oued-Mya, l'ancienne ville importante de Cédrata, recouverte à la longue par l'accumulation des sables. D'après M. Mac Carthy, le savant bibliothécaire d'Alger, cette ville aurait été l'un des établissements les plus considérables des Eibadites, secte musulmane chassée au X^{me} siècle de Tiaret et du Tell, par les Arabes orthodoxes et fanatiques, et obligée de se retirer vers le Sud. Ils demeurèrent longtemps à Cédrata, occupés d'industrie et de commerce ; mais au XIII^{me} siècle, leur prospérité éveilla la cupidité d'Arabes pillards de l'Est, qui les forcèrent d'abandonner le fruit de leurs travaux pour se choisir une retraite plus ignorée, au milieu des vallées de difficile accès où se cachent les premières eaux de l'Oued Mزاب. Leurs établissements précédents tombèrent en ruines ; le sable finit par combler les puits, les aqueducs souterrains,

les barrages, les réservoirs, que les fouilles entreprises par M. Tarry ont mis à découvert. Ce qu'il y a de plus important peut-être au point de vue de la colonisation, ce sont les sources abondantes d'eau qu'il y a retrouvées et qui arrosaient autrefois des milliers de palmiers. Il a demandé à M. le Gouverneur général des équipes et des appareils de sondage, qui lui ont été accordés pour faciliter ses recherches. Les résultats en seront communiqués au prochain Congrès d'Alger.

La Compagnie des Batignolles a commencé les travaux du chemin de fer et du port de **Tunis**. Depuis plusieurs mois déjà, des ingénieurs faisaient des opérations de sondage sur tous les points par lesquels doit passer le chenal de 9 à 10 kilomètres, qui mettra le lac en communication avec la mer. Le lac lui-même n'a que peu de profondeur, 1^m d'eau en moyenne, excepté vers la coupure du côté de Rhadès. Le chenal aura 24^m de large, et 8^m de profondeur ; il sera accessible aux gros vapeurs. Les travaux sont estimés à 60 millions et dureront quatre ans. Ils changeront l'aspect des lieux ; les terrains environnants, impropres à tout usage dans l'état actuel, seront exhausés, et, là où aujourd'hui on ne peut marcher, s'élèveront des magasins, des hangars, des maisons d'habitation le long des quais. — En revanche, la Société marseillaise, à laquelle avaient été vendus les biens de Kérédine pacha, s'est vue entravée dans ses projets d'installations agricoles, par une revendication du propriétaire le plus voisin, M. Lévy, qui a déclaré vouloir exercer son droit de préférence et a pris possession du domaine dans les formes prescrites par la loi musulmane, en présence de deux notaires et d'un délégué du cadi. Il en est résulté quelques tiraillements entre le consul français et le consul anglais, qui protège M. Lévy. La France doit avoir fait des propositions qui ont été renvoyées à l'examen des juges de la couronne. — D'autre part, des tribus tunisiennes de la frontière ont pénétré sur le territoire algérien et y ont tué plusieurs sujets français. En temps ordinaire, cette incursion passerait inaperçue, des razzias de ce genre étant dans les mœurs et coutumes du pays ; mais dans l'état actuel des relations entre la France et la Tunisie, ce fait prend un caractère plus grave. Déjà le gouvernement français a jugé nécessaire l'établissement d'un câble télégraphique spécial, destiné à relier directement Tunis à la Corse. Aujourd'hui, les communications avec le consul général français s'opèrent soit par les services qu'ont organisés les Compagnies italiennes, soit par la voie algérienne ; celle-ci paraissant trop lente et la première trop peu sûre, un câble sera installé de Tunis à Bonifacio.

Le gouvernement français vient d'attacher à l'**École d'égyptologie**

du Caire un certain nombre de jeunes gens de 20 à 30 ans, qui seront placés sous la direction de M. Maspero, nommé, par le khédivé, directeur du musée de Boulaq et des fouilles archéologiques d'Égypte, en remplacement de feu Mariette pacha. L'école a pour mission l'étude de la littérature indigène et celle de l'art moderne chez les Arabes. Le gouvernement français pourvoit à tous ses besoins ; maîtres et élèves habitent ensemble et ne forment qu'une seule famille.

La navigation dans le **Canal de Suez** prend un développement toujours plus considérable ; tandis que le mouvement de l'isthme n'avait été, en 1870, année de l'ouverture du canal, que de 486 navires produisant 5,159,327 francs, il a atteint, en 1880, le chiffre de 2,026 bâtiments pour une valeur de 39,829,010 francs.

Le gouvernement italien a définitivement pris possession d'**Assab**. Le commissaire royal civil, M. Giovanni Branchi, et son état-major y ont débarqué le 9 janvier, aux applaudissements de la colonie italienne, et le drapeau officiel aux armes de Savoie y a été arboré. **M. Giulietti**, déjà connu par son voyage à Harar et par ses excursions aux environs d'Assab, accompagnait M. Branchi en qualité de secrétaire, avec la mission d'entreprendre, sous les auspices de la Société géographique italienne et du gouvernement, la traversée du pays des Danakils et des Adels, d'Assab à Aoussa, ainsi que d'étudier la voie la meilleure pour établir des communications entre Assab et l'Abyssinie et faire arriver à la colonie italienne les produits de ce dernier pays. Outre l'utilité commerciale que peut avoir pour Assab le voyage de M. Giulietti, il aura une importance géographique, la région à parcourir étant inconnue. Là se trouvera la solution du problème du Goualima, qui doit, comme l'Haouasch, se verser dans quelque lac intérieur, s'il n'est pas en communication avec ce dernier fleuve. Les aptitudes du voyageur et ses connaissances solides permettent d'espérer qu'il pourra faire de bons levés topographiques et hypsométriques, et, s'il peut explorer le pays un peu au sud d'Aoussa, ses levés se rejoindront avec ceux d'Antinori, de Zeila au Choa.

Bianchi a écrit à l'*Esploratore*, qu'un officier de Ras Adal l'ayant informé de la libération de **Cecchi** et de la prochaine arrivée de celui-ci, il se rendit à sa rencontre et arriva, vers le milieu de juillet, sur les bords du Nil Bleu qui forme la frontière méridionale de l'Abyssinie. A ce moment de l'année, les eaux sont profondes et impétueuses, en sorte que le fleuve, qui a alors 70^m de large, est infranchissable pendant quelques mois. Quand Cecchi arriva au commencement de septembre, les

eaux étaient si grosses que Bianchi ne trouva personne disposé à lui porter une lettre ; les deux voyageurs furent obligés de faire la conversation d'une rive à l'autre, en s'efforçant de dominer le bruit du fleuve ; aussi Bianchi eut-il bientôt perdu la voix. Il fallut attendre pour se rejoindre que le fleuve eût moins d'eau, ce qui n'a lieu que vers le milieu d'octobre. Après l'arrivée au Choa du messager envoyé par Cecchi au marquis Antinori pour lui annoncer sa mise en liberté, **Antonelli** et un ingénieur suisse, **M. Ilg**, quittèrent le 7 octobre Let Marefia pour porter des secours à Cecchi à Imbabo dans le Goudrou, où ils parvinrent le 14 du même mois. Ils résolurent de passer avec lui le fleuve pour rejoindre Bianchi qu'ils rencontrèrent à Monkorer, d'où ils se rendirent à Dembeccia. Cecchi et Antonelli, prévoyant que le négous ne leur permettrait pas d'entrer dans le Choa, se décidèrent à revenir à Massaoua ; Bianchi veut continuer son exploration vers le sud.

Après avoir débarqué à Bender Meraya, où les populations Medjourtines, qu'il avait visitées dans son premier voyage, l'ont très bien accueilli, **M. G. Revoil** s'est mis en route pour Berghel, petite localité au delà du cap Guardafui. Il avait avec lui Alinour, fils du tuteur actuel du sultan des Medjourtines. Sa santé était excellente, mais il attendait avec impatience la saison des pluies, qui devait mettre fin à une sécheresse affreuse et à la misère de cette région. Le voyage de circumnavigation autour du cap Guardafui a été fait, jusqu'à Ras Bouah, sur un boutre où 82 hommes s'étaient entassés pêle-mêle ; le reste s'est fait à pied, à travers un pays en général désolé. Près de Ras Assir, **M. Revoil** a pu retrouver des traces de l'occupation grecque ou romaine. Le 6 octobre, il atteignait Berghel ; il comptait y rester six jours pour visiter les ruines et les vestiges d'habitations primitives qui s'y trouvent. Dès lors, il a gagné Bender Khor, d'où il a dû partir pour Karkar, bien avant dans l'intérieur des terres.

D'après une dépêche télégraphique de Zanzibar au Comité de l'**Association internationale**, MM. Ramæckers et Popelin sont arrivés à Karéma, pour prendre la place de M. Cambier, qui revient en Europe et a déjà atteint Zanzibar. Il ne rentrera pas directement en Belgique. Quoique sa santé ne laisse pas à désirer, le Comité de l'Association africaine a jugé qu'il ne peut pas passer brusquement du climat de l'Afrique au climat de notre pays, et il l'a engagé à séjourner quelques semaines en Égypte. MM. Van den Heuvel, Roger et Becker jouissaient d'une bonne santé ; seul M. De Leu était souffrant à Tabora. — Deux nouveaux voyageurs belges, MM. Hertwig et Luider, sont arrivés à Zanzibar le 6 janvier, pour rejoindre l'expédition du Tanganyika.

M. Bloyet, chef de la station du **Comité français**, a reçu tout ce qui lui était nécessaire pour son installation à Condoua, dans l'Ousagara, et pour ses approvisionnements ; il a une vingtaine d'hommes occupés à défricher le terrain qui lui a été concédé et à préparer l'endroit où les constructions seront établies. — Le lieutenant **Matthews** a établi un blockhaus dans l'Ousagara, sur un point qui lui a paru important au point de vue stratégique. Dans l'opinion du D^r Felkin, la construction des routes est d'une importance majeure pour l'ouverture de cette partie de l'Afrique ; il écrit, le 22 décembre, aux *Mittheilungen de Gotha* : « Le sultan voudrît-il envoyer toutes ses troupes contre Mirambo, je doute qu'il pût rien effectuer. Il faudrait, pour réduire ce chef, une armée beaucoup plus nombreuse et des soldats accoutumés à des travaux beaucoup plus rudes. On n'aura jamais de passage assuré à l'intérieur aussi longtemps qu'il n'y aura pas une bonne route pourvue, de 100 kilomètres en 100 kilomètres, de stations bien armées. Jusqu'alors, ce sera en vain que l'on sacrifiera les hommes et l'argent. » Dans une lettre postérieure, il ajoute : « J'apprends de Zanzibar que le sultan se met en campagne contre Mirambo, et qu'il a appelé sous les armes toutes les tribus de la côte. La guerre sera faite à la mode des indigènes ; dès lors, il faut s'attendre à ce que tout le pays devienne un vaste champ de carnage, et je doute qu'avec tout cela Mirambo soit battu. »

Pour le moment, la construction de la route qu'avaient entreprise MM. Burton, Ronaldson et Mackinnon, de Dar-es-Salam dans la direction du **Nyassa**, a dû être abandonnée, la végétation recouvrant les parties terminées à mesure que le travail avançait. On n'a pu en construire que 110 kilomètres. Le sultan a engagé M. Beardall, ingénieur chargé de la construction de cette route, à remonter la Roufigi et l'Ouranga pour reconnaître jusqu'où cette dernière est navigable, et voir si les eaux pourraient en être mises en communication avec le Nyassa. On suppose qu'il désire faciliter les relations entre Zanzibar et le Nyassa, en vue de la quantité d'ivoire à tirer de cette région. Il s'efforce d'ailleurs de développer les relations de Zanzibar avec l'Orient ; c'est ainsi qu'il vient d'acheter deux vapeurs, dont l'un fera les voyages de Zanzibar à Bombay, l'autre ceux de Zanzibar à l'île de Madagascar.

Les **missionnaires romains** du pays des Matébélés ont fait une tentative pour porter le christianisme dans les états d'Oumzila. Quelques-uns d'entre eux partirent au mois de juin de Gouboulaouaio, avec six nègres de diverses tribus et deux guides Matébélés donnés par Lo Bengula. Le bruit s'étant répandu qu'un blanc avait été attaqué dans le

pays des Mashonas, le roi envoya quelques-uns de ses sujets pour s'informer de ce qui en était; ceux-ci rapportèrent que les missionnaires avaient en effet été dépouillés par les Mashonas, qu'ils avaient erré longtemps, et enfin rencontré les envoyés de Lo Bengula, qui les recueillirent et les accompagnèrent jusqu'au kraal d'Oumzila. Celui-ci ne voulut ni les recevoir, ni leur donner des vivres. Un négociant anglais, M. Grant, a dû leur porter ce dont ils avaient besoin.

Au **Lessouto** et sur la frontière du **Transvaal** la guerre continue.

Avant qu'eussent éclaté, entre les **Héréros** et les **Namaquas**, les hostilités dont nous parlions dans notre précédent numéro, le représentant anglais, M. Palgrave, avait cherché à prévenir un conflit. Trois chefs Namaquas du Sud s'étaient rendus avec lui à Gobabis, pour chercher à persuader aux Héréros de retirer leurs postes de bestiaux qui ravageaient les pâturages des Namaquas. Mais il ne put rien obtenir; les Héréros se moquèrent de lui et menacèrent de le tuer, en sorte qu'il dut s'enfuir vers Wallfish-Bay, ainsi que les autres fonctionnaires anglais résidant dans le pays. Les chefs Namaquas du Sud ont déclaré par écrit la guerre à Kamahéréro. Leurs troupes, concentrées à Réhoboth, ont eu deux rencontres avec celles des Héréros qu'elles ont battues. Le gouvernement du Cap ne peut pas intervenir; il n'a pas de troupes disponibles pour rétablir l'ordre dans ce pays. En revanche, sur la proposition du missionnaire Buttner, une lettre a été adressée aux deux chefs Kamahéréro et Jan Jonker, pour exhorter les deux partis à faire la paix, et quelques missionnaires des Héréros et des Namaquas ont été nommés pour diriger, si possible, les négociations en vue d'arriver promptement à la cessation des hostilités.

Le consul anglais à Loanda, M. A. Cohen, a visité récemment les stations commerciales du **Congo inférieur** où sont établies des maisons hollandaises, françaises, anglaises, portugaises, ayant toutes leurs principaux dépôts à Banana Creek, à l'embouchure du fleuve, où abordent chaque année de 30 à 40 vaisseaux pour recevoir leur cargaison. Il a remonté le fleuve jusqu'à Noki, le point le plus haut où soient établis les marchands, avec le « **Firefly** » le premier grand vaisseau de guerre qui soit allé aussi loin. Pour le moment, les communications avec Vivi se font par canot, mais le commandant du **Firefly**, le lieutenant Law, pense que des vaisseaux peuvent remonter jusqu'à Vivi. M. Cohen a visité aussi la station de **Stanley**; la route que construit celui-ci a 4^m de large et déjà 50 kilomètres de long. Il a reçu des ânes, des chars et des wagons pour transporter les provisions. Outre les gens de Zanzibar

amenés avec lui, il a obtenu le concours de 125 natifs du Bas Congo, engagés à Cabinda pour un temps fixe et qui travaillent sous la direction de son agent, M. Sparhawk. D'après les progrès faits jusqu'à présent, M. Cohen croit que Stanley, grâce à son énergie et à sa persévérance indomptables, achèvera la grande œuvre qu'il a entreprise.

Les expéditions de MM. Marche, de Brazza et Ballay, à l'Ogôoué, ont donné une forte impulsion au commerce européen dans la colonie française du **Gabon**, où deux comptoirs importants, l'un anglais, l'autre allemand, établis depuis longtemps à l'embouchure de l'Ogôoué, ont engagé les Sénégalais d'une des expéditions de M. de Brazza. Ces noirs, *laptots* en 1878, sont aujourd'hui *traitants* dans les rapides de l'Ogôoué, chez les Okandas, peuplade très adroite à manier les pirogues. Pendant que les embarcations de ces deux maisons pénètrent par les rivières au cœur des populations, leurs steamers font les escales de la côte, et tous les 75 jours reviennent d'Europe prendre des chargements d'ivoire, d'ébène, de bois de sandal et de caoutchouc. La maison Wœrmann de Hambourg, qui depuis longtemps possède les comptoirs allemands de l'Ogôoué, a envoyé dans cette partie de l'Afrique M. **Soyaux**, membre de la première expédition allemande au Congo, pour y faire des essais de culture du café de Libéria, en y employant des nègres libérés. Il a établi une ferme à Scibomgé, sur la rivière Aouandou, près de la baie de Corisco, défrichant la forêt vierge, d'abord avec la hache et le feu, puis avec la dynamite et l'électricité dont il se sert maintenant pour faire sauter les plus gros arbres. Il a planté plusieurs milliers de caféiers qui promettent une abondante récolte pour 1882, et va faire venir d'Europe des bêtes de somme, chevaux et mulets, ainsi que du bétail. Pour favoriser l'exploitation de M. Soyaux, le gouvernement français a exempté de tous droits d'entrée les machines et les comestibles.

Actuellement le commerce français n'est représenté, à l'embouchure de l'Ogôoué, que par un tout jeune capitaine, M. **Augé** qui, voyant l'avenir qu'ouvraient à la colonie française les explorations de MM. Ballay et de Brazza, s'est fait armateur. Il a acheté les îles **Monda**, dans la baie de Corisco, à 40 kilomètres au nord des postes français, et ces îles se sont transformées en colonie agricole et en entrepôt commercial, alimentés par les embarcations des indigènes et reliés au Havre par huit voiliers, qui suffisent à peine à emporter les gommés et les bois fournis par les noirs. Le matériel de M. de Brazza a été envoyé du Havre, et transporté aux îles Monda par deux navires frétés par M. Ballay. Il s'y trouve entre autres une embarcation à vapeur mesurant 18^m de

long, sur 3^m dans sa plus grande largeur et 1^m,20 de profondeur. La coque se divise par tranches; elle peut se démonter en vingt-trois fragments transportables à bras et se remonter assez rapidement. Cette disposition a été adoptée pour pouvoir passer facilement d'une partie du fleuve dans une autre supérieure ou inférieure, quand on rencontrera des cataractes ou des rapides.

Sur la proposition de M. de Lesseps, le Comité français de l'Association internationale a décidé de donner le nom de *Brazza* à la concession faite à Ntamo-Nkouna, sur le Congo, au vaillant explorateur français, pour y établir la seconde station permanente.

Le roi des **Achantis**, qui n'a accepté qu'avec beaucoup de peine les clauses du traité de paix de 1874 avec l'Angleterre, paraît vouloir profiter d'un incident, peu important en lui-même, pour recommencer une nouvelle guerre. Un chef indigène s'étant opposé à ce qu'il lui enlevât ses possessions, dut s'enfuir pour échapper à la mort et se réfugia à Cape Coast Castle. Le roi réclama son extradition et, sur le refus du gouvernement de livrer le fugitif, envoya un messenger pour déclarer qu'il attaquerait Axim si le chef n'était pas rendu. Le gouvernement a fait venir en toute hâte des troupes de Lagos et de Sierra Léone, pour repousser l'attaque des Achantis dont l'armée, d'après une dépêche de Cape Coast Castle, du 10 février, ne serait qu'à quelques kilomètres de cette dernière ville.

Une mesure d'humanité, à laquelle applaudiront tous les amis de l'**émancipation des esclaves**, vient d'être prise par M. le Ministre de la marine de France, qui a adressé au gouverneur du **Sénégal** des instructions précises en vue de donner la plus grande extension possible, dans cette colonie, au principe que le sol français affranchit l'esclave. Tout en s'abstenant avec soin de provoquer en quelque sorte la désertion des noirs captifs de l'intérieur, l'administration locale devra donner à la franchise du sol français toute l'extension compatible avec la sécurité publique. Déjà différents arrêtés locaux l'avaient étendue à un certain nombre de localités voisines de Saint-Louis et de Gorée. Tous les établissements et comptoirs français vont désormais y être soumis, dans la mesure du cercle sur lequel rayonne leur action. En conséquence, nul ne pourra désormais posséder des captifs, non seulement dans l'enceinte des postes français, mais également dans les villages placés sous la protection de ces postes, à la portée du canon des forts. Les traitants de l'intérieur seront prévenus que les captifs, par eux amenés, seront libres quand ils auront touché le sol compris dans ce périmètre; les maîtres ne

pourront, ni employer la force pour les emmener, ni requérir l'assistance française pour se les faire livrer. L'autorité locale demeurera d'ailleurs investie des attributions de police nécessaires, pour surveiller les noirs qui viendraient dans les villes appartenant aux Français avec la pensée d'y chercher leur affranchissement, et pour prendre des mesures d'ordre urgentes, si leur présence y devenait dangereuse pour la tranquillité publique. — M. le missionnaire **Taylor** qui, depuis deux ans et demi, s'occupe avec succès des esclaves libérés à Saint-Louis, va recevoir, pour l'aider dans cette belle œuvre, M. **Golaz** qui, l'ayant entendu jadis plaider avec chaleur la cause du Sénégal, se décida à le seconder, et, après s'y être préparé, a quitté Paris le 17 janvier.

D'après un rapport du lieutenant Pietri, de la mission **Gallieni**, sur les affluents du Haut-Sénégal et un tracé de l'itinéraire de l'expédition du Sénégal à Nango, dressée par le lieutenant Vaillères, la carte des pays compris entre le Sénégal et le Niger, devra être remaniée. La ligne de partage des eaux près de Bamakou est à quelques kilomètres seulement du Niger, au-dessus du thalweg duquel elle s'élève de 200^m à peine. En certains endroits elle est tellement vague, qu'à l'époque des pluies, les eaux s'écoulent d'une façon indécise, tantôt du côté du Sénégal, tantôt du côté du Niger. C'est sans doute ce phénomène qui fait dire aux indigènes que les deux fleuves communiquent ensemble pendant l'hivernage.

La mission a recueilli des renseignements intéressants sur le Bouré dont les richesses aurifères attirent l'attention depuis longtemps. Ce petit pays compte 10 villages et 6,000 habitants, dont un millier s'emploient au lavage de l'or. Ils extraient par an, de 40 à 50,000 gros d'or pour une valeur de 225,000 à 250,000 francs.

Le Dr **Lenz** a pu quitter Saint-Louis par un steamer de Bordeaux ; arrivé dans cette ville, il ne s'y est arrêté que le temps nécessaire pour entrer en possession de ses bagages, tant il lui tardait de se rendre à Tanger pour y chercher ses collections et y reconduire son interprète, Sidi Bou Thaleb, neveu d'Abd el Kader, qui, grâce à son titre de chérif, lui a rendu les plus grands services et lui a permis de mener à bien sa périlleuse expédition. Très souvent l'explorateur s'est vu attaqué, dans le Sahara, par des hordes pillardes, qui l'eussent tué sans la protection de Sidi Bou Thaleb qui proclamait son titre de chérif (descendant du prophète) et les faisait tomber à ses genoux. Jeune encore, celui-ci a un goût prononcé pour les voyages, et il est probable qu'il ne tardera pas à en entreprendre un nouveau. Après l'avoir déposé à Tanger, le Dr Lenz

*

compte revenir à Bordeaux, où il fera à la Société de géographie un récit de son exploration.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La construction du chemin de fer de Batna à Biskra est décidée. — Les travaux du tronçon de Duvivier à Soukarras, qui doit unir les lignes tunisiennes à celles de l'Algérie, sont poussés avec la plus grande activité. Tout fait espérer que la ligne entière sera livrée à la circulation avant le mois de juillet prochain.

Le *Temps* a publié le télégramme suivant de Médéa, le 23 février : On vient de recevoir, par voie d'El Goléa, d'excellentes nouvelles de la mission du colonel Flatters. Après avoir quitté, le 19 janvier, la localité de Amdjid, située par le 26° degré de lat. N. et le 3° de long. E., il a pénétré dans le massif du Djebel Hoggar et s'est rendu chez Itaren, chef des Touaregs Hoggar, auquel il avait envoyé préalablement un messenger. Itaren s'est montré satisfait de voir les Français pénétrer dans son pays, il les a fort bien accueillis et leur a promis son concours, ce qui paraît assurer le succès définitif de l'exploration confiée au colonel Flatters. »

M. Callisto Legnani a été nommé agent consulaire du royaume d'Italie avec résidence à Khartoum.

Après avoir été retenu par la maladie à Giour Ghattas, dans la région du Bahr el Ghazal, le capitaine Casati, complètement remis, va reprendre sa marche vers Roumbek où l'air est beaucoup meilleur.

Le commandeur Albarguès de Sostène, chef de l'expédition espagnole d'exploration dans l'Afrique centrale, s'est embarqué à Suez pour Massaoua et l'Abyssinie, où il doit remettre au roi Jean les cadeaux que son souverain lui envoie.

On annonce la prochaine arrivée à Zeila d'Antinori et des autres membres de l'expédition italienne au Choa.

Un nouveau voyageur italien, jeune et actif, M. Ad. Libman, est parti pour Assab avec l'intention de chercher à ouvrir des relations commerciales avec l'intérieur, en même temps que de faire des relevés des districts les moins connus.

M. Légeret, voyageur français qui explorait le pays des Gallas, y a été assassiné.

Une nouvelle caravane de missionnaires d'Alger est partie pour fonder, entre la côte et les grands lacs, une station qui rende plus faciles les communications avec les missions de l'Ouganda et de l'Ouaroundi, et d'où l'on puisse leur venir en aide selon les circonstances. Les missionnaires de l'Ouaroundi établiront aussi une nouvelle station à l'ouest du Tanganyika, afin de pouvoir s'avancer vers le Manyéma et le Haut-Congo, par une route plus courte que celles qui ont été suivies jusqu'ici.

La grande Société écossaise de tempérance a envoyé au roi de Schoschong, Khamé, une adresse magnifiquement reliée, dans laquelle elle le remercie de ses efforts en faveur de la suppression du trafic de l'eau de vie.

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Lisbonne, M. Luciano Cordeiro, secrétaire de la commission africaine-portugaise, a lu un rapport dont les conclusions, approuvées à l'unanimité, renfermaient les propositions

suivantes : 1. Construction d'un chemin de fer de Lorenzo Marquez à la frontière du Transvaal; 2. Exploration géologique de ce district; 3. Création à Zanzibar d'un consulat portugais; 4. Envoi à Mozambique d'une expédition spéciale, pour dresser une carte de la province et en faire la reconnaissance géologique.

Le 2 janvier, l'île de la Réunion a été dévastée en quelques heures par un cyclone tel qu'on n'en avait point vu depuis le commencement de ce siècle. Les dégâts sont immenses; l'assistance de la France est réclamée.

D'après une dépêche télégraphique de Berlin au *Standard*, la « Société allemande orientale d'Elberfeld pour la colonisation et l'exploration, » récemment fondée sous les auspices de la Société de géographie commerciale de Berlin, a adressé une pétition au prince de Bismark, pour lui demander de nommer un consul pour l'Afrique méridionale, en vue de protéger les intérêts des Allemands qui y sont établis.

Le capitaine Neves Ferreira, gouverneur de Benguela, et quelques officiers de l'armée portugaise, ont offert à la Société de géographie de Lisbonne d'entreprendre une expédition scientifique à travers l'Afrique, en partant de la côte occidentale.

Savorgnan de Brazza est arrivé le 16 décembre à Ste-Marie du Gabon, et en est reparti le 18 pour le Haut-Ogôoué, sur un navire de commerce chargé du petit steamer dont il compte se servir sur le Congo.

M. R. Arthington de Leeds a offert à la Société des missions anglicanes un don de 5000 liv. strl. pour établir un bateau à vapeur, avec des agents missionnaires, sur le Bénoué supérieur et le lac Tchad. Estimant cette somme insuffisante pour l'œuvre à créer, le Comité a remercié M. Arthington, mais avec l'espoir qu'il la donnera pour l'œuvre déjà commencée sur le Bénoué.

Plusieurs expéditions anglaises sont entreprises, en vue d'étendre les relations commerciales des possessions britanniques de la côte occidentale de l'Afrique avec l'intérieur. Le journal la *Nature* de Londres annonce que M. J. Thomson, l'explorateur de la région comprise entre Dar-es-Salam, le Nyassa et le Tanganyika, est appelé à en diriger une de Sierra-Léone à Tombouctou. — D'autre part le lieutenant Dumbleton et le médecin militaire Browning se sont embarqués à la fin de décembre à Liverpool, pour pénétrer par la Gambie dans la vallée du Niger et si possible jusqu'à Tombouctou. — Enfin, le gouvernement a envoyé une expédition sous le commandement de M. W.-M. Laborde, gouverneur civil de Kikonkeh, pour négocier avec les chefs du voisinage des traités de commerce et aplanir les difficultés qui règnent entre eux.

Le Chambres françaises ont adopté l'ensemble des projets de chemins de fer au Sénégal, l'un allant de Dakar à St-Louis, l'autre de Médine à Bafoulabé.

La Société de géographie de Lisbonne a transmis au ministre de la marine une proposition d'établir un poste météorologique dans une des îles du Cap Vert.

Une conférence doit avoir lieu à Madère entre deux délégués de la Société des missions anglicanes, MM. Whiting et Lay, d'une part, l'évêque Crowther et le Rev. J.-B. Wood de Lagos d'autre part, pour examiner plusieurs questions relatives aux missions du Niger et du Yoruba, à l'esclavage domestique qui règne dans ce pays et à l'éducation.

LES MINES DE DIAMANTS AU SUD DE L'AFRIQUE

Dans un de nos précédents numéros nous avons parlé de la production de l'or en Afrique, et montré que ce continent peut, sans trop de désavantage, prendre place, comme producteur du précieux métal, à côté de l'Amérique et de l'Australie.

Aujourd'hui nous voulons parler des diamants, et nous constaterons que le continent africain tient à l'heure actuelle le premier rang parmi les pays diamantifères. En effet, les anciennes mines de Golconde et de Raolconda dans l'Hindoustan sont épuisées, celles de la province de Minas-Geraes dans le Brésil, découvertes au XVIII^{me} siècle, s'épuisent de plus en plus ; les gisements de l'Oural, signalés en 1829, n'ont rien produit ; enfin ceux de l'île de Bornéo sont trop peu connus pour qu'on puisse en tenir compte. On peut donc bien dire que les mines de diamants de l'Afrique australe sont actuellement les plus riches du monde.

Il y a longtemps, parait-il, que l'on connaissait d'une manière vague l'existence de diamants dans l'Afrique australe. Les Cafres, les Bushmens s'en servaient non comme ornement, mais comme instrument pour percer leurs meules. On dit aussi qu'une carte du sud de l'Afrique, publiée en 1750, indiquait qu'il y avait des diamants dans le Griqualand, et que les Hollandais s'occupèrent des mines à une certaine époque ; mais, chose difficile à expliquer si ces faits sont exacts, les traditions concernant les pierres précieuses demeurèrent dans un complet oubli, et c'est seulement de 1867 que date la première découverte authentique du diamant. La première pierre trouvée pesait 24 carats (le carat vaut 0^{re},205.) Un Boer, habitant près du fleuve Orange, la demanda à un jeune enfant qui s'en servait pour jouer. Elle passa à un troisième propriétaire de Colesberg, qui la vendit 12,500 fr. Dans les deux années qui suivirent on trouva encore quelques diamants le long des rivières, tandis que d'autres étaient apportés par des Cafres qui les possédaient peut-être depuis fort longtemps. C'est ainsi que le Boer de Colesberg, dont il vient d'être question, acheta à un nègre, pour le prix de 10,000 fr., une pierre brute du poids de 83 1/2 carats. Il la revendit 30,000 fr. On la nomme « l'Étoile de l'Afrique du Sud, » par analogie avec le magnifique diamant appelé « l'Étoile du Sud » (257 carats) trouvé au Brésil.

La nouvelle de la découverte des diamants coïncidait justement, pour le Pays du Cap, avec un moment de crise commerciale provoquée par la baisse des laines. Aussi se produisit-il un mouvement extraordinaire vers le Vaal, affluent de l'Orange, sur les bords duquel on avait trouvé

les premières pierres. Ce furent surtout les sables des rivières que l'on exploita, et par suite les mines s'appelèrent tout d'abord « river diggings. » La station missionnaire de Pniel vit arriver, en trois mois, plus de 5000 mineurs.

Vers la fin de 1870, près de la ferme Du Toit's Pan, située loin de toute rivière, on découvrit aussi des diamants. Aussitôt la plupart des mineurs abandonnèrent les « river diggings » qui avaient produit jusqu'alors 7 1/2 millions de fr., pour les « dry diggings. »

D'après des géologues autorisés, ces derniers gisements renferment un minerai composé de boue serpentineuse, matière éruptive qui aurait été projetée sur plusieurs points voisins du cours du Vaal. C'est dans l'intérieur de la cheminée d'éruption qu'a lieu l'exploitation. Dans aucune des autres stations diamantifères du monde on n'a constaté jusqu'à présent un phénomène analogue.

Une Compagnie se constitue sous le nom de « London and South Africa Company. » Puis les découvertes se succèdent à courts intervalles. En mars 1871 on trouve le gisement de Bultfontein, où se forme la « Hope-Town Diamond Company ; » très peu de temps après celui de « Old de Beer's, » à 3 kilomètres au N.-E. de Du Toit's Pan ; enfin, au mois de juillet, celui de Kimberley. Dès le début, ce dernier parut beaucoup plus riche que les précédents et il a conservé cette supériorité.

Il faut bien dire, du reste, qu'à côté des mineurs heureux, découvrant après peu de recherches de gros diamants, il y avait une foule de gens qui, malgré les plus grands efforts, trouvaient à peine de quoi vivre ; la trouvaille de quelques petits diamants de peu d'importance ne rémunérât pas le mineur, qui devait payer une « licence de chercheur » et à côté de cela de très lourds impôts. Si l'on ajoute que la vie était très chère dans le Griqua Land West, que l'on ne pouvait y vendre les diamants que passablement au-dessous de leur valeur réelle, et qu'enfin il y eut, peu après la découverte, une baisse considérable sur le prix des pierres, on verra que la position des mineurs n'était pas brillante, et l'on comprendra ceux d'entre eux qui, dès qu'ils eurent à grand-peine amassé un petit pécule, l'employèrent à s'acheter un troupeau de moutons. De chercheurs ils devenaient fermiers, ce qui était souvent beaucoup plus lucratif. D'après un auteur très compétent, on ne saurait citer un individu sur mille qui ait fait véritablement fortune en trouvant des diamants, ni même un sur cent qui ait assez gagné pour payer la main d'œuvre. Mais peut-être cet auteur exagère-t-il, car il compte lui-même au nombre des mineurs malheureux.

Cependant il y a des gens que rien ne décourage, et il s'en trouve chaque année qui, comptant sur quelque coup de fortune, s'en vont dans les plaines de sable à la recherche de nouvelles mines. Jusqu'à présent ces efforts audacieux n'ont abouti que dans une très faible mesure. On n'a trouvé que deux nouveaux gisements d'une importance minime, ceux de Jagersfontein et de Coffeefontein, le premier à 116, le second à 50 kilomètres à l'est de Kimberley. Ils appartiennent à la République du fleuve Orange. Quant aux autres, déjà cités, ils font partie des possessions anglaises; on prétend qu'au début ils faisaient partie du territoire de la République du fleuve Orange, mais les limites de cet État n'ont jamais été bien fixées de ce côté. Du reste l'autorité n'y était pas assez forte pour pouvoir assurer la tranquillité et le respect des lois dans les « Champs de Diamants » (Diamonds Fields.) Aussi les mineurs eux-mêmes demandèrent-ils à l'Angleterre d'annexer le Griqua Land West au Pays du Cap. Le gouvernement britannique y consentit et envoya en 1872 un gouverneur pour établir l'ordre, qui du reste n'a guère été troublé depuis cette époque.

La mine de Kimberley, la plus importante de toutes par sa richesse, a, d'après M. l'ingénieur Maurice Chaper, une surface de 41,000 mètres carrés. Elle compte 431 claims ou lots de terre à diamants, d'une valeur totale dépassant 40 millions de francs. La surface d'un claim est un peu inférieure à 100 mètres carrés. La profondeur de la fouille était, en juillet 1879, d'environ 100 mètres.

Le gisement de Old de Beer's est très irrégulièrement travaillé. La profondeur est des plus variables. En juin 1879 l'activité de l'exploitation paraissait plutôt se ralentir. L'obligation d'avoir à enlever de fortes épaisseurs de matières stériles avant d'atteindre le minerai, effrayait les propriétaires des claims.

Des quatre gîtes exploités celui de Du Toit's Pan est bien le plus vaste. La délimitation n'en est pas encore parfaite sur tout le contour. La division en claims y est beaucoup moins régulière que dans les trois autres mines. Beaucoup de claims n'ont jamais été travaillés. L'exploitation est concentrée sur quatre points principaux. Le prix d'un claim y est énorme; vers 1872 il atteignit 60,000 fr. La surface de la mine de de Bultfontein est à peu près celle d'une ellipse, dont les axes auraient respectivement 340 et 390 mètres. La superficie est d'environ 10 hectares, divisés en un millier de claims. La mine est peu profonde.

L'exploitation des « river diggings » était chose très facile. Il n'y avait qu'à recueillir le sable, le gravier, qui se trouve soit au fond des

rivières, soit sur leurs bords, et à le laver. Pour cela on mettait ce sable avec de l'eau dans un vase ; un homme versait le contenu dans les mains d'un autre qui arrêtaient entre ses doigts tous les cailloux lui paraissant être des diamants. Beaucoup plus compliquée au contraire est l'extraction du diamant des « dry diggings. » La division en claims une fois faite, il faut creuser le sol, et quand on a extrait le minerai ou terre diamantifère, on le broie quelque peu, après quoi commence le lavage, mais celui-ci ne se fait pas comme pour les « river diggings ; » il a lieu au moyen de machines à vapeur, de telle sorte que l'opération est beaucoup plus rapide. Cependant il ne faut pas oublier que l'emploi des machines a aussi des inconvénients, dans un pays comme le Griqua Land West où, le bois et la houille faisant presque complètement défaut, il faut faire venir le bois à grands frais de la République du fleuve Orange, en attendant qu'un chemin de fer relie Kimberley soit avec Beaufort soit avec Port-Elisabeth. D'autre part la rareté de l'eau, dans les « dry diggings » situés à plusieurs dizaines de kilomètres des rivières, rend l'exploitation plus difficile. Il faut aussi faire remarquer que, par suite d'une précipitation trop grande au début et du peu de réglementation des mines, celles-ci sont loin de présenter les conditions exigées dans un gisement houiller par exemple. Chaque mineur creuse son claim sans se soucier du claim voisin, et il arrive bientôt que les parois de la mine, insuffisamment étayées, s'écroulent en causant des malheurs irréparables. C'est pour cela que la proportion des mineurs tués chaque année est relativement considérable. A tous ces embarras du chercheur, il faut encore ajouter le risque d'être volé par les ouvriers nègres ; ceux-ci, en effet, dérobent un très grand nombre de gros diamants. On calcule que la proportion de diamants volés par rapport aux diamants retirés est de 25 % à Kimberley, de 30 ou 40 % à Du Toit's Pan.

On voit donc que la condition de mineur est loin d'être attrayante. Du reste le voyage est aussi fort difficile. On vient de Capetown ou de Port-Elisabeth en transportant ses bagages sur d'énormes chariots traînés par des bœufs ; la première de ces voies est peut-être la plus facile. Malgré toutes ces difficultés, le mouvement vers les mines se continue toujours ; l'extraction des diamants a lieu sur une échelle de plus en plus grande, et la ville de Capetown peut dès aujourd'hui disputer à Rio-de-Janeiro le titre de marché des diamants bruts, que seule cette dernière ville a porté pendant plus d'un siècle.

L'EXPÉDITION VERMINCK AUX SOURCES DU NIGER

Nous devons à l'obligeance de M. Rabaud, président de la Société de géographie de Marseille, de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la carte de la dernière expédition aux sources du Niger, dont nous les avons entretenus au moment où fut annoncée la découverte de MM. Zweifel et Moustier¹, et sur l'importance de laquelle notre journal a publié un savant article de M. H. Duveyrier². Sans entrer de nouveau dans les détails, nous voudrions dire quelques mots de la carte, ainsi que du carton qui l'accompagne, à l'aide duquel on peut saisir d'un coup d'œil le rapport des découvertes les plus modernes avec les précédentes.

Dès le commencement du siècle le cours supérieur du Niger a attiré les voyageurs. En 1805 Mungo Park se rend de la Gambie à Bamakou, descend le fleuve et, après avoir passé devant Tombouctou, perd la vie dans les flots à Boussa. En 1822, le major Laing remonte la vallée de la Rokellé, atteint Falaba, tourne au S., s'avance jusqu'à Magatou, mais est empêché par les guerres des tribus d'atteindre le mont Loma, au pied duquel, d'après les renseignements des indigènes, le Niger prend sa source, et dont il ne peut déterminer qu'approximativement la position. Cinq ans plus tard René Caillé, de la côte de Sierra Léone gagne le Niger à Djenni et, par le fleuve, Tombouctou, d'où il revient à Tanger. En 1858, le nègre Anderson explore la région comprise entre Monrovia, Mousardou et les mines d'or du Bouré, et, de 1862 à 1866, Mage en fait autant pour le district de Bakel à Ségou, visité plus récemment par Soleillet. De 1868 à 1870 Winwood Reade fait deux voyages, le premier jusqu'à Falaba, le second jusqu'à Farannah au delà du Niger, mais les troubles du pays ne lui permettent pas de remonter le fleuve vers ses sources, et il doit comme Laing se contenter d'informations approximatives, d'après lesquelles elles doivent être à dix journées de marche au S.-E. de Falaba. Enfin, en 1872, le professeur Blyden, un nègre comme Anderson, étudie le pays entre Freetown et Timbo. Cette partie de l'Afrique occidentale n'était donc pas inconnue, mais, entre le point extrême atteint par Laing et les sources du Niger, il restait une distance de 150 kilomètres environ, qui n'a été explorée que par MM. Zweifel et Moustier, et que leur carte nous fait connaître. Celle-ci est simple et ne renferme pas beaucoup plus d'indications que celles que l'expédition a fournies; aussi l'itinéraire

¹ Première année, p. 131. — ² Deuxième année, p. 118.

des voyageurs en ressort-il comme l'objet principal. Les distances en kilomètres ainsi que les directions fournies par la boussole sont indiquées dans le texte de leur narration.

Parallèle à celui de Laing, et un peu différent de celui de Winwood Reade au début, l'itinéraire Verminck se confond avec ce dernier de Big Boumba à Falaba, à environ 300 kilomètres de Sierra Léone. Quittant alors la route du précédent explorateur, et voulant, selon leurs instructions, chercher à atteindre les sources du fleuve, MM. Zweifel et Moustier tournent au S.-E. vers la chaîne du mont Loma, lequel forme la ligne de partage entre les eaux qui descendent à la côte occidentale vers l'Atlantique et celles qui, par le Niger, se rendent au golfe de Guinée. Près de Timbaco ils font une diversion, pour visiter les sources du Seli ou Rokellé qui jaillit dans le voisinage du mont Yellimé, au pied duquel est le village de Magato. Traversant la chaîne ils passent, près de Songoya, le Tentaraba, affluent du Niger, de 6^m de large, dont la source est voisine de celle du Tamincono qui se jette dans le Falico près de Liah. Malgré l'opposition qu'ils rencontrent à Tamania, ils continuent leur marche vers Socora, et atteignent là un des bras du Niger, le Falico, ordinairement de 10^m de large, mais alors sorti de son lit et formant un lac de 300^m, à traverser sur un pont suspendu d'arbre en arbre, qui, une heure après leur passage est emporté par les flots. A Socora, les indigènes craignant qu'ils ne détournent le cours du Tembi, bras principal du Niger, et n'en troublent les sources saintes, veulent les obliger à retourner sur leurs pas ; heureusement quelques marchands Sousous de Mellacorée, qui connaissent les factoreries de M. Verminck, se trouvant à Socora, interviennent en leur faveur et ils peuvent continuer paisiblement leur marche dans la montagne jusqu'à Birimba. Au delà, on cherche à les arrêter presque à chaque pas, en sorte qu'il leur faut 17 jours pour franchir les 30 kilomètres qui séparent Birimba de Coulakoya. Après avoir passé à Tantafarra près du pic Koula, au pied duquel jaillissent le Falico et le Bafi (eau noire) ou Kamaranka dont ils explorent les sources, ils aperçoivent du haut d'une colline trois grandes montagnes : le Yenkina (1085^m) au centre de la chaîne du mont Loma, le Courouworo (1178^m), qui sépare le Kissi du Kouranko, et le Daro (1240^m), point culminant de la chaîne de Kong, formant la frontière entre le Kouranko et le Kono ; puis, dans la direction du mont Daro, trois collines de granit, dont la plus petite et la plus rapprochée se nomme le Tembi-Coundou (tête du Tembi), colline sacrée des flancs de laquelle sort le Tembi. Ils s'avancent jusqu'à Foria à 6 kilomètres du Tembi-Coundou, mais ils sont

forcés de s'arrêter devant l'opposition du pontife sacré, qui interdit sous peine de mort de s'approcher des sources mystérieuses. S'ils n'ont pu atteindre la source elle-même, au moins leur devons-nous d'en avoir déterminé d'une manière assez précise la position par 8°36' lat. N. et 12°50' long. O. et celle de la source du Falico par 8°45' lat. N. et 12°45' long. O. de Paris. Leur carte permet en outre de se représenter exactement le système hydrographique de cette contrée inexplorée jusqu'ici : du pied du pic Koula descendent au N. le Falico, et à l'O. le Bafi ; et du Tembi-Coundou, à l'E. le Tembi et à l'O. le Babé (eau blanche) qui bientôt, réuni au Bafi, forme la Kamaranka qui se jette dans l'Atlantique près de Sherbro.

Peut-être, encouragé par ce premier succès, M. Verminck réalisera-t-il le projet qu'il avait formé pour le cas où MM. Zweifel et Moustier réussiraient, d'envoyer dans cette région une expédition plus considérable. Nous souhaiterions alors à celle-ci des circonstances moins précaires que celles qu'ont rencontrées ces courageux explorateurs. Ce ne fut, en effet, qu'à quelques avantages remportés par les Korankos sur les Bambarras et les Haoussas qu'ils durent de pouvoir remonter jusqu'à Foria, tandis qu'une défaite subie peu après par ces mêmes Korankos, près de Cabaya, les empêcha de descendre le long du Tembi, comme ils en avaient l'intention, et les obligea à revenir en toute hâte par le plus court chemin à Falaba et à la côte.

BIBLIOGRAPHIE ¹

NOTE SUR LA RÉGION DIAMANTIFÈRE DE L'AFRIQUE AUSTRALE, par *Maurice Chaper*. Paris (Masson), 1880, in-8, 142 p. avec carte, plans et photographies. — Nous ne nous étendrons pas longuement sur cet ouvrage, ayant consacré à la question diamantifère de l'Afrique australe un article spécial, pour lequel nous l'avons fréquemment consulté. Nous tenons cependant à faire remarquer qu'il nous a paru écrit par un homme tout à fait compétent, surtout au point de vue de la géologie et de l'exploitation des mines. La revue géologique de la région que l'auteur a traversée, du Cap à Kimberley, et tout particulièrement l'étude des terrains diamantifères, sont des plus complètes et des plus savantes.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

L'ouvrage renferme en outre une histoire succincte de la découverte des mines, de la constitution des sociétés qui les exploitent, de la prise de possession par l'Angleterre, de la législation relative aux mines. Le chapitre consacré à la description de chaque gisement et à son exploitation est très développé. M. Chaper suit dans toutes ses phases le travail auquel est soumis le minerai. Du reste, les plans et les photographies qui accompagnent le volume aident le lecteur à se rendre bien compte des mines et du travail d'extraction.

UNION GÉOGRAPHIQUE DU NORD DE LA FRANCE. *Bulletin*, 1^{re} année, n^{os} 1 et 5. Lille 1880, in-8°. — A mesure que les sociétés de géographie se multiplient, le nombre des publications géographiques périodiques augmente aussi. Le Bulletin susmentionné, qui paraît tous les deux mois, est l'organe des sociétés des principales villes du département du Nord, reliées entre elles par un lien fédératif. Outre un résumé des Actes des sociétés locales, il contient les travaux des sociétaires que le Bureau central, remplissant les fonctions de Comité de publication, juge opportun d'insérer. A côté de Mémoires sur le voyage de Nordenskiöld et le passage N.-E., sur le projet du canal maritime de l'Océan à la Méditerranée, sur la statistique maritime et commerciale du port de Dunkerque, signalons, comme se rapportant spécialement à l'Afrique, une conférence faite à Amiens sur la mission d'exploration dans le Sahara, par le chef même de la mission, le colonel Flatters, avec une carte de son exploration de février à mai 1880, et le résumé d'un projet d'exploration de l'Ouellé, par M. Léon Lacroix, sur lequel nous aurons à revenir.

DIE ERSCHLIESSUNG CENTRAL-AFRICA'S, von Gustav Peyer. Basel, (C. Detloff), 1881, in-8°, 94 pages avec carte. — Entre toutes les expéditions entreprises pour l'ouverture de l'Afrique centrale, M. Peyer s'est attaché plus particulièrement à celles de Stanley ; il leur a consacré la plus grande partie de ces pages, écrites avec une admiration sincère pour celui qui en est le héros, mais en même temps avec indépendance, car l'auteur n'approuve pas les conquêtes faites les armes à la main par des hommes qui agissent au nom de l'humanité, de la civilisation et de la science. Tout en accordant à Stanley la place la plus considérable dans son opuscule, M. Peyer, qui possède très bien son sujet, n'en est pas moins équitable envers les explorateurs qui ont précédé, et marque exactement le progrès des découvertes dues à Burton, Speke,

Grant, Baker, Gessi, Cameron et surtout à Livingstone, dont Stanley n'a fait que continuer l'œuvre en résolvant le problème de l'identité du Loualaba avec le Congo. A propos de l'entreprise poursuivie actuellement par Stanley le long de ce fleuve, l'auteur n'a garde d'oublier les expéditions internationales de Zanzibar au Tanganyika sous le patronage du roi des Belges, non plus que celles des missionnaires du Congo, de San Salvador, d'Oudjidji et spécialement de l'Ouganda, dont l'œuvre auprès de Mtéza lui apparaît comme le type des espérances et des déceptions auxquelles doivent s'attendre les messagers du christianisme au cœur de l'Afrique.

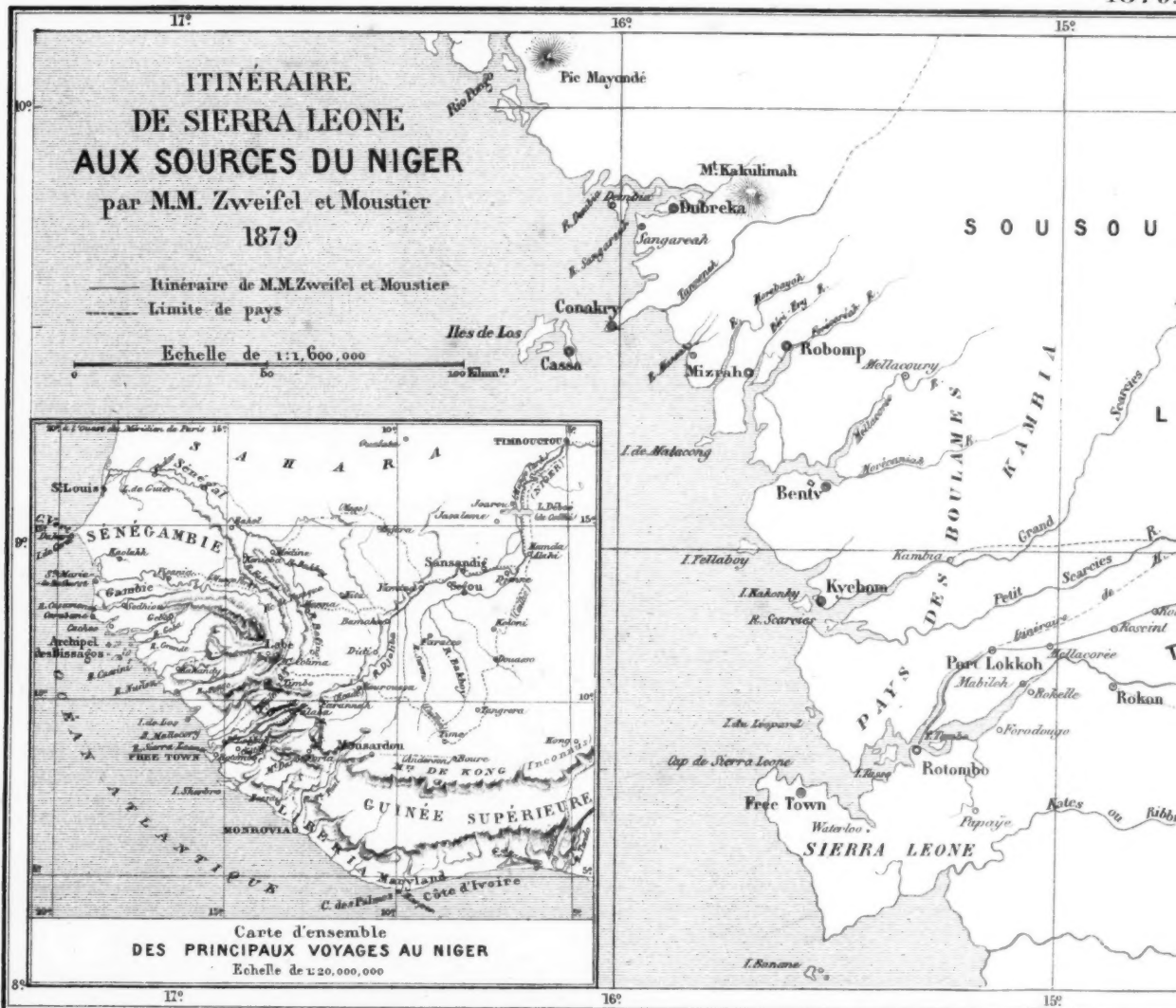
A RAÇA NEGRA, SOB O PONTO DE VISTA DA CIVILISAÇÃO DA AFRICA, por A.-F. Nogueira. Lisbonne, 1880, in-8, 316 p. — L'auteur a voulu réhabiliter la race nègre devant le monde civilisé. Passant en revue les grands systèmes de notre époque, le transformisme, le monogénisme et le polygénisme, il conclut à l'apparition successive de trois races humaines, blanche, jaune et noire. M. Nogueira pense que cette dernière ne doit son état arriéré et en apparence stationnaire qu'à sa venue relativement récente, et soutient que le nègre est perfectible ; il invoque à l'appui de son affirmation le témoignage de voyageurs consciencieux, ainsi que les expériences qu'il a faites lui-même pendant un séjour de quinze ans en Afrique. D'ailleurs la constitution physique du colon européen l'obligeant à recourir au travail indigène, il ne faut pas songer à exterminer le nègre, comme on a exterminé les Indiens et les Australiens ; ce procédé serait aussi impolitique qu'injuste. Il convient au contraire d'amener les noirs à un niveau intellectuel plus élevé, pour les faire entrer comme élément indispensable dans le courant civilisateur.

La seconde partie de l'ouvrage fait connaître un groupe de peuplades du district de Mossamédés, en donnant des détails historiques et ethnologiques qui montrent, d'une manière encourageante, ce qu'on peut attendre d'elles quant à l'intelligence et à la moralité. — Dans un appendice, l'auteur étudie les costumes et les lois de ces tribus.

Nous souhaitons vivement que ce livre atteigne son but, qui est de relever aux yeux des blancs une race digne d'intérêt, et de lui conquérir les sympathies de tous les hommes de bonne volonté.

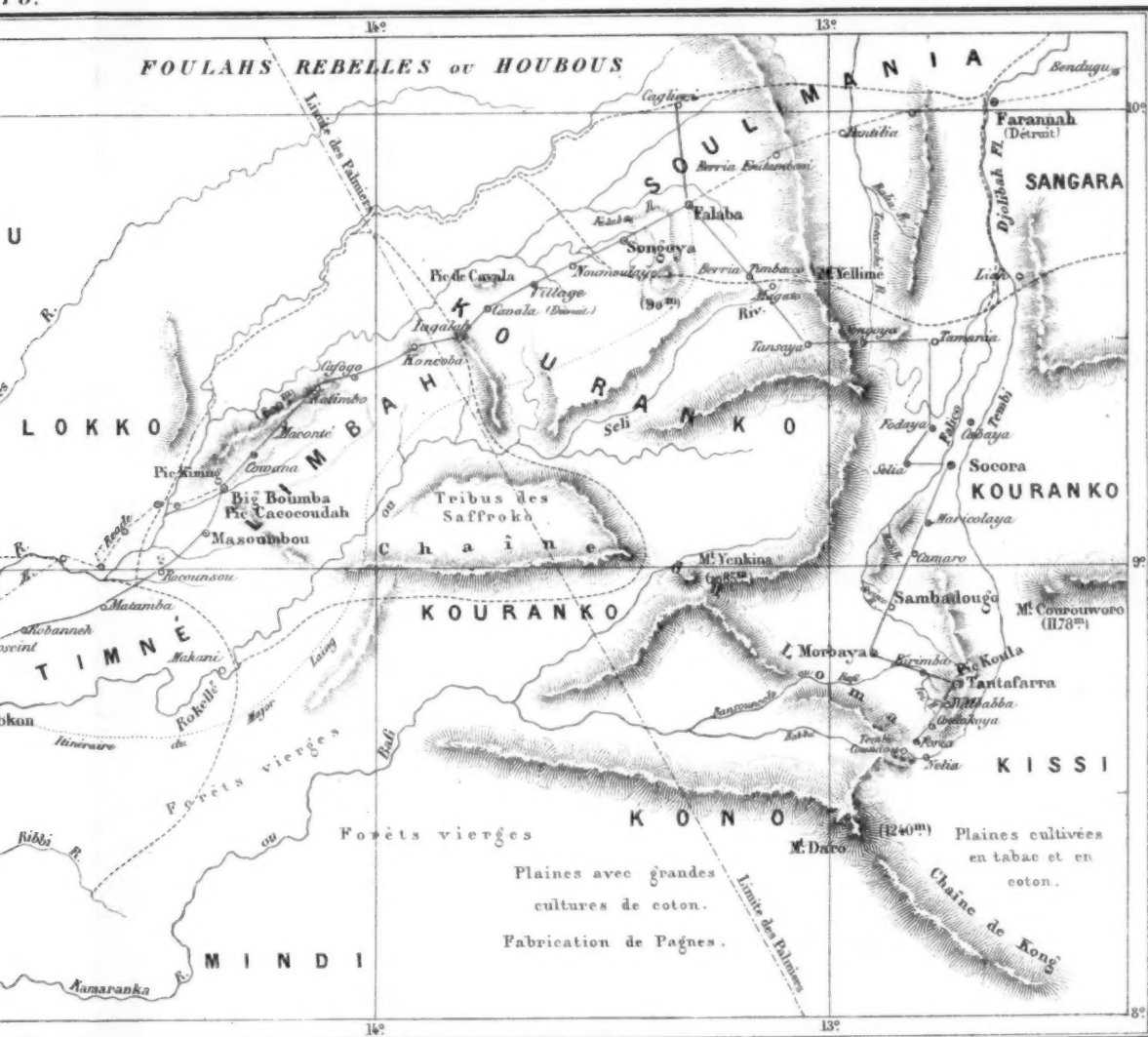


Voyage aux sources du Niger par M.
1879.



Gravé et imprimé par Erhard et fils, 12 rue Duguay-Trouin. — Paris.

79.





BULLETIN MENSUEL (4 avril 1881).

La mission topographique, chargée de dresser la carte de l'Algérie, a été composée de 36 officiers, divisés en trois brigades dont chacune doit faire le lever d'une des provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, chaque officier ayant à lever une superficie de 80 à 120 kilomètres carrés, suivant les difficultés du terrain. Leurs premiers rapports sont déjà arrivés au ministère de la guerre. Le travail doit être entièrement terminé et mis au net avant le 1^{er} juillet.

Postérieurement au télégramme de Médéa, publié dans notre dernier numéro, il est arrivé à Ouargla des nouvelles de la mission du colonel Flatters, apportées par les Chaamba qui lui avaient été envoyés en courriers. Ces indigènes ont laissé la mission à Amadghor, le 28 janvier, dans le meilleur état de santé. Ils ont apporté à l'agha d'Ouargla une lettre d'Itaren, chef des Hoggar, ainsi conçue : « Le colonel qui nous a été envoyé a rencontré Chikkat¹, lui a fait le meilleur accueil et a voyagé avec lui pendant quatre jours. Il est arrivé sur notre territoire, à Hoggar, en bonne santé et en est sorti de même. A partir du Hoggar, nous ne sommes plus responsables, car notre commandement s'arrête là. Si vous êtes notre ami, faites le bien à l'égard des Chaamba. Salut de la part d'Itaren, de Chikkat et des Hoggar. » D'après les renseignements fournis à la Société de géographie de Paris par M. H. Duveyrier, le massif du Djebel Hoggar fut autrefois le centre de toutes les relations entre le pays des nègres, la Tunisie et l'Algérie; Amadghor était une saline considérable qui, par suite des luttes entre les Touaregs, a fini par être abandonnée, mais cette localité peut redevenir un marché comme elle l'a été. Il s'y tenait chaque année une foire importante. Si l'on parvenait à la rétablir, il en résulterait de grands avantages pour le commerce algérien.

A la suite des razzias commises par les tribus tunisiennes de la frontière sur territoire algérien, des difficultés opposées à la Société marseillaise au sujet de la reconnaissance de son droit de possession des domaines de Kérédine, et d'une défense faite à la Compagnie Bone-Guelma d'entamer les travaux de la section de **Tunis** à Hammam-Elif, sur la ligne de Tunis à Sousse, M. le Gouverneur général de l'Algérie a été appelé à Paris, pour renseigner le gouvernement sur l'état exact des relations de

¹ Parent d'Itaren envoyé à la rencontre de la mission.

l'Algérie avec Tunis, et pour discuter, d'accord avec le cabinet, les mesures nécessaires à la cessation des hostilités, sourdes et ouvertes, dont les sujets français et leurs intérêts sont l'objet de la part du bey. — Dès lors les travaux du chemin de fer ont pu être repris.

Une nouvelle expédition, envoyée à **Tripoli** par la Société d'exploration commerciale de Milan, est partie sous la direction du capitaine Camperio, accompagné d'un ancien lieutenant de cavalerie, M. Cingia. Elle a pour mission d'explorer le golfe de Bomba et les ports de Tobrouck et de Derna, dans la régence de Tripoli, non loin de la frontière égyptienne, et cherchera à pénétrer dans l'intérieur de l'oasis de Jazaboud, afin d'y nouer des relations commerciales dans l'intérêt de la Société milanaise. — Le *Bulletin* de la Société italienne de géographie nous apporte au dernier moment des nouvelles de l'expédition partie en janvier sous la direction du capitaine Bottiglia; nous y reviendrons le mois prochain.

Gessi a dû revenir à Khartoum après avoir perdu la moitié de ses compagnons, morts de faim au milieu des champs d'herbes immenses dont le Nil est recouvert dans la région des tropiques; lui-même n'a échappé à la mort que grâce au secours de Marno. Parti de la Meschera sur le Bahr-el-Ghazal, à la fin de septembre dernier, avec un steamer remorquant toute une flottille de barques et de radeaux chargés d'une caravane de 5 à 600 personnes, soldats, prisonniers, femmes et enfants, il fut bloqué par le *sudd*, végétation envahissante qui transforme le fleuve en vastes marécages d'où il est presque impossible de sortir. Pendant trois mois et demi il demeura, avec ses gens, dans une position désespérée, travaillant, mais en vain, à enlever cette végétation du milieu de laquelle se dégageaient des miasmes pestilentiels. Hommes, femmes, enfants, mouraient les uns après les autres, sans qu'il fût possible de leur porter le moindre secours. Leurs cadavres, jetés dans le Nil ou déposés sur les herbes du fleuve, corrompaient l'atmosphère; plusieurs même ont été dévorés par les survivants, qui n'avaient plus d'autre moyen d'échapper à la mort. On peut juger de leur joie lorsque, le 4 janvier, ils aperçurent la fumée d'un vapeur à l'horizon. C'était le *Burdein*, monté par Marno qui, après de longs efforts, avait réussi à rompre la barre et à rétablir la navigation sur le Nil, et put ainsi regagner Khartoum avec toute la flottille de Gessi.

Une lettre de Rohlf, publiée dans la *Nördliche Allgemeine Zeitung*, a annoncé l'arrivée de l'expédition allemande dans l'Hamasen, la province la plus septentrionale de l'Abyssinie. Partis d'Ailet, le 25 décembre,

Rohlf et **Stecker** sont montés sur le plateau par la route que **Katte** avait suivie en 1836. Quoiqu'elle soit des plus difficiles et qu'elle exige beaucoup plus de bêtes de somme que le passage de **Kameilo**, choisi par l'armée anglaise, **Ras-Aloula**, qui réside à **Zazéga**, chef-lieu de l'**Hamasen**, la leur avait conseillée comme plus sûre en ce moment. Dans le voisinage de **Kasen** elle franchit, à une hauteur de plus de 2600^m, la chaîne qui supporte le plateau abyssin ; tandis que le passage de **Kameilo** est entièrement déboisé, les montagnes traversées par la route de **Kasen** sont partout couvertes de forêts, d'essences diverses suivant l'altitude. A la côte la température moyenne était, dans la nuit, de 24°, tandis qu'à **Kasen** le thermomètre descendit à — 1° ; aussi les voyageurs durent-ils se servir de manteaux et de fourrures. Le village de **Kasen** fit de son mieux pour les recevoir, et le clergé vint les saluer au camp ; **Ras-Aloula** lui-même envoya un officier leur annoncer que tout était préparé pour eux le long du chemin, et qu'on leur fournirait chaque jour 120 pains et 2 bœufs. Dès lors l'expédition a atteint **Zazéga**, où se trouve aussi **M. Gustave Lombard** envoyé par le gouvernement français. Les deux voyageurs rivalisent de générosité auprès du général en chef de l'armée du roi **Jean**. Celui-ci a, paraît-il, l'intention de prendre le titre d'empereur d'**Éthiopie**.

Depuis l'installation à **Assab** du commissaire royal, **M. Branchi**, le sultan de **Raheita**, qui éprouve la plus vive sympathie pour le gouvernement italien, est venu le saluer. Il s'est présenté avec une suite nombreuse de guerriers, vêtus avec simplicité et portant des bracelets de métal, de bois ou de verroterie vénitienne ; quelques-uns s'étaient permis le luxe d'un petit manteau bleu, rouge ou blanc, avec des raies de couleur ; tous étaient armés de lances et de boucliers de cuir, oints de graisse, avec leurs écussons respectifs.

La Compagnie **Rubattino**, qui fait, avec le khédivé, le service de la **mer Rouge**, a vu se créer une ligne rivale instituée par le sultan de **Zanzibar** qui, avec trois vapeurs, a établi des communications régulières entre **Zanzibar**, **Aden**, **Hodeida**, **Massaoua**, **Djedda** et **Souakim**. Les capitaines et les matelots sont des natifs de **Zanzibar**, les mécaniciens sont portugais. Le 18 janvier un bateau à vapeur, portant le pavillon de **Zanzibar**, a jeté l'ancre à **Souakim**, amenant beaucoup de pèlerins et de marchandises à destination des ports de la mer Rouge.

Les ambassadeurs **Ouagandas** ont heureusement atteint **Ouyouy** et sont repartis pour le **Victoria Nyanza**, accompagnés par **M. Lichtfield** qui veut essayer encore une fois de voir si sa santé supportera le

climat de l'**Ouganda**. D'après une lettre de M. Pearson, de Roubaga, Mtésa, poussé par les Arabes, se préparait à une guerre contre Mirambo. Son armée est revenue victorieuse de sa campagne contre l'Ousoga, ramenant pour le roi des centaines de captives à demi mortes d'épuisement, après en avoir perdu un millier en chemin.

Le ministre des affaires étrangères du Portugal a soumis aux Cortès un article additionnel au **traité anglo-portugais** relativement au Transvaal et à la baie de Delagoa, fixant à douze ans la durée du traité non déterminée auparavant. Dans l'état actuel des relations entre le Transvaal et l'Angleterre, la Commission africaine de la Société de géographie de Lisbonne, estimant que la souveraineté de la nation portugaise, dans sa colonie de l'Afrique orientale, n'était pas suffisamment sauvegardée, a adopté une résolution approuvée par la Société de géographie et présentée à la Chambre des Députés, demandant l'ajournement de la ratification du traité avec l'Angleterre jusqu'à la fin de la guerre du Transvaal. Mais cette motion a été rejetée par la Chambre et le traité, ainsi que l'article additionnel ratifié à une grande majorité; il lui reste à être ratifié par la Chambre des pairs. — Après cela, trois projets de loi ont été soumis aux Cortès, ayant pour objet :

1° Le droit de résidence, dans les colonies portugaises, pour les commerçants et les industriels de toutes les nationalités amies du Portugal.

2° L'ouverture d'un crédit destiné à faciliter la colonisation du district de Lorenzo Marquez, la construction de maisons, d'ateliers agricoles et d'églises, et à payer la traversée des habitants de St-Michel des Açores pour Lorenzo Marquez.

3° L'autorisation de renforcer la station navale de Mozambique, en vue de faire disparaître complètement la traite.

Ces projets ouvrent les portes et les rivières des possessions portugaises à tous les pays reconnaissant la souveraineté du Portugal; des colonies étrangères pourront s'y établir et jouir de la liberté de culte; la libre navigation du Zambèze sera garantie, le cabotage seul étant réservé au gouvernement portugais.

Les négociations entre les Anglais et les Boers ont heureusement abouti à une paix qui consacrera l'indépendance du **Transvaal**, en assurant aux natifs la protection de l'Angleterre. Voici quelles sont les conditions acceptées de part et d'autre :

1° La suzeraineté de la reine sur le Transvaal est reconnue; — 2° Le *self-government* complet est promis aux Boers; — 3° Le contrôle sur les affaires extérieures est réservé (à l'Angleterre?); — 4° Un résident

anglais sera envoyé dans la future capitale du Transvaal ; — 5° Une commission royale sera instituée ; elle sera composée de MM. Robinson, Wood et Villiers ; — 6° Cette commission examinera les moyens propres à sauvegarder les intérêts des indigènes et les arrangements concernant les affaires agraires ; — 7° Cette commission aura aussi à examiner si une partie de territoire, laquelle et dans quelles proportions, sera détachée du Transvaal ; — 8° Les Boers se retireront de Laings'Nek, se disperseront et rentreront dans leurs foyers ; — 9° Les garnisons anglaises resteront au Transvaal jusqu'au règlement définitif ; — 10° Les Boers s'engageant à se disperser, le général Wood promet de ne pas marcher en avant et de ne plus envoyer de matériel de guerre au Transvaal.

Quant aux **Bassoutos**, les conditions de paix qui leur ont été proposées étaient si dures qu'ils n'ont pu les accepter.

MM. Bagster, Sanders et Miller, de la mission américaine au **Bihé**, sont arrivés à Benguéla où ils ont reçu le meilleur accueil des officiers portugais. M. Bagster doit se rendre à Catoumbella, à 20 kilomètres au N.-E. de Benguéla, pour y voir les gens du Bihé qui y descendent, et parmi lesquels il espère trouver les porteurs dont l'expédition a besoin pour monter sur le plateau. Les renseignements qu'il a recueillis à la côte lui donnent bon espoir : le climat du Bihé est agréable et frais. L'expédition compte quitter la côte au commencement de mai.

Le ministre de la marine et des colonies du Portugal a soumis aux Cortès un projet de loi, autorisant le gouvernement à procéder à la mise en adjudication de la construction d'un chemin de fer de **Loanda** au district d'Ambaca. Le gouvernement accorderait une garantie d'intérêt, la cession de 250^m de terrain de chaque côté de la voie ferrée, le droit d'exploiter les forêts de l'État pour les besoins de la construction, sous la haute surveillance du gouverneur. Ce projet est accueilli avec faveur par les intéressés, qui pouvaient craindre de voir les produits de l'intérieur détournés vers le Congo et vers la région côtière d'Ambriz.

L'expédition de M. **Mc Call** en vue de créer des stations missionnaires le long du **Congo**, en a fondé une à Mataddi Minkanda, vis-à-vis des établissements de Stanley à Vivi, au pied des chutes de Yellala. Le roi Kagoumpaka s'est montré très bien disposé ; il a fourni des vivres et des hommes pour aider à un groupe de pionniers à transporter leurs bagages par terre jusqu'à Banza Montiko, à 80 ou 100 kilomètres en amont du fleuve ; de là, tantôt par terre, tantôt par eau, ils iront jusqu'à Manyanga, grande ville sur la rive droite et à 8 kilomètres du Congo, par 15° lat.

S. et 12°,40 long. E. C'est un endroit de ralliement pour les gens d'une quantité de villes des bords du fleuve. Il s'y fait un grand commerce d'échange des produits du pays et des marchandises apportées de la côte. La contrée est belle, les provisions abondantes et pas chères, les gens accessibles. Les deux rives du fleuve, qui en cet endroit a 2 kilomètres de large, sont couvertes de forêts magnifiques ; quoique le courant soit fort on peut le traverser sans danger ; aussi M. Mc Call s'est-il décidé à y fonder une station. Il espère pouvoir atteindre de là Stanley Pool l'automne prochain. Le Comité de la « Livingstone inland Mission » a l'intention d'envoyer une nouvelle expédition en vue d'établir une station à Banana, comme base d'approvisionnement pour celle de l'intérieur, et comme sanitorium pour les malades. Un petit vapeur sera placé sur le cours inférieur du Congo, pour remonter de Banana à Mataddi. Trois missionnaires partiront prochainement de Liverpool, emportant avec eux le bateau et une maison en fer construite en Angleterre, donnée par quelques amis de la mission.

M. **Gillis**, envoyé il y a un an par l'Association internationale africaine au Congo, pour y établir les premiers comptoirs d'échange sur lesquels le commerce belge fonde de grandes espérances, vient de rentrer en Belgique, ainsi que le lieutenant-colonel Van den Bogaert, chargé d'une mission auprès de Stanley. Quant à **Stanley**, la Compagnie commerciale belge l'a chargé d'engager de nouveau à Zanzibar, et pour plusieurs années, des travailleurs indigènes qui seront employés sur le Congo. Soixante-douze Arabes ont été embarqués à Zanzibar pour le Cap, d'où un schooner doit les transporter à l'embouchure du fleuve. — Une station serait établie à Nyangoué, dans le Manyéma, d'où le trafic de l'ivoire serait détourné vers la côte occidentale.

D'après des renseignements fournis par **Savorgnan de Brazza** aux missionnaires catholiques de Mboma, sur le Congo inférieur, le plateau entre les sources de l'Ogôoué et l'Alima est d'une fertilité remarquable ; il produit en abondance du manioc, des fèves, des arachides, du maïs dont les indigènes font une bière assez bonne. Avec la canne à sucre ils fabriquent une boisson plus forte et beaucoup plus enivrante. Le roi de Macoco est suzerain de tous les chefs du pays jusqu'à Stanley Pool ; il a pu recommander Savorgnan de Brazza à tous ses vassaux. Le voyageur n'a plus retrouvé de traces des anciennes missions ; cependant, lorsqu'il a demandé au roi de confier l'éducation de deux de ses enfants aux blancs, celui-ci a répondu que, selon l'antique tradition de ses pères, les blancs avaient autrefois instruit leurs enfants.

M. Ed. Morris, de Philadelphie, qui depuis plusieurs années consacre son génie commercial au bien de la population de **Libéria**, a décidé de fonder à Arthington, près de la rivière Saint-Paul, une école littéraire et industrielle, pour laquelle il enverra une maison en fer construite en Amérique, et à la tête de laquelle il placera la veuve d'un missionnaire qui a été quatre ans dans l'Afrique équatoriale, et son fils qui y est né. Ils auront des aides et une presse d'imprimerie.

Les chefs du pays de Barline, au nord de Libéria, ont demandé au gouvernement de la République de leur aider à établir des relations commerciales avec la côte, et de les protéger contre les tribus des frontières, qui pillent leur territoire sans profit pour elles-mêmes, puisqu'il en résulte des guerres dans lesquelles les deux parties souffrent de grands dommages. Si le gouvernement, qui inspire respect et crainte à toutes les tribus, interpose ses bons offices, les routes de l'intérieur deviendront libres pour tous ceux qui veulent transporter à la côte leurs produits. D'autre part la République a fait une grande perte par la mort de son président, M. Warner, dernier survivant des signataires de la déclaration d'indépendance de cet état. Doué de talents très divers, il a rendu, comme secrétaire d'État, vice-président et président de la République, de très grands services à Libéria, ainsi qu'à la Société américaine de colonisation à laquelle il a longtemps prêté son concours.

L'expédition anglaise commandée par le D^r Gouldsbury, accompagné du lieutenant Dumbleton et du D^r Browning, a quitté Bathurst, le 21 janvier, pour remonter la **Gambie** jusqu'à Yaboutenda d'où elle se dirigera sur Timbo, pour revenir ensuite à Sierra Leone. Son but est d'ouvrir pour cette dernière colonie une route à l'intérieur jusqu'à Timbo. D'après des renseignements fournis par les indigènes, il serait possible de s'avancer de Bathurst, par la branche principale de la Gambie, jusqu'à 500 kilomètres de Bamakou sur le Niger. En créant une route entre les deux fleuves, les Anglais auraient une communication facile de plus de 1000 kilomètres à l'intérieur, entre leurs possessions de la côte et Tombouctou.

M. le D^r **Bayol** annonce qu'une expédition, à la tête de laquelle il a été placé, partira du Sénégal le 5 avril pour gagner le Fouta Djalon par les rivières du sud, le Rio Nunez probablement. Elle s'efforcera d'atteindre Timbo et de reconnaître les sources de la Gambie, de la Falémé, du Bafing et du Niger. Elle visitera Dinguiray et le Bouré.

Il ressort des documents envoyés par la mission **Galliéni**, que la vallée du Bakhoy, qu'il faut remonter pour se rapprocher du Niger, a un

sol très fertile et produit une grande quantité d'articles d'échange, dont l'importance grandira à mesure que ce pays retrouvera, sous le protectorat de la France, la tranquillité nécessaire pour que les habitants puissent se livrer en paix aux travaux de l'agriculture. Actuellement la crainte des incursions des cavaliers Toucouleurs paralyse leurs efforts; aussi les villages sont-ils pauvres. A Manambougou, en amont de Bafoulabé, la mission a reçu l'accueil le plus hospitalier de la part du chef Lamin Sissé, marabout très influent qui a visité Bakel et Sierra Leone. L'attention de la mission s'est portée spécialement sur le Kita, dont le chef-lieu Makandiamougou, visité en 1864 par Mage et Quintin, est un centre par lequel passent toutes les caravanes; il est entouré d'une quinzaine de villages dont la population, avec celle du chef-lieu, s'élève à 7000 ou 8000 habitants. La position du Kita et son altitude en font une contrée salubre et un point stratégique de premier ordre. Aussi la mission **Borguis-Desbordes** y construira-t-elle un des forts qu'elle doit ériger entre le Sénégal et le Niger. Elle y établira un camp retranché, où sera placée une garnison nombreuse qui permettra d'envoyer des colonnes mobiles dans les régions environnantes. Elle avait atteint Bafoulabé le 17 janvier.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. le Dr Wilhelm Kobelt, savant ornithologiste allemand, fera prochainement en Espagne, en Algérie et au Maroc un voyage pour lequel 3500 fr. lui ont été alloués, sur le fonds créé à Francfort-s/Mein en l'honneur d'Ed. Rüppel, le Nestor des voyageurs en Afrique, en vue d'encourager les explorations scientifiques.

Le gouvernement français fait poser un second fil télégraphique entre Alger et Tunis. La pose en sera terminée à la fin de mars.

Les travaux de la voie ferrée de Sétif à Alger ont été commencés; la plus grande activité règne dans les chantiers; toute la ligne doit être achevée en 14 mois.

Sur l'invitation de la Chambre de commerce d'Alger, M. le gouverneur général a institué une commission chargée d'étudier les différentes questions soulevées par M. Reynard, sous-inspecteur des forêts, au sujet des voies de communication, de l'utilisation des eaux, et du reboisement des plateaux en vue de la colonisation au sud de l'Algérie.

Matteucci et Massari ne se sont arrêtés au Ouadaï qu'une quinzaine de jours et se sont rendus au Bornou.

D'après le rapport trimestriel du directeur du département créé au Caire pour l'abolition de la traite, on n'a pas trouvé, dans le cours de l'inspection faite récemment, un seul esclave dont la captivité fût postérieure à la création de ce département.

M. Irgens Bergh, savant archéologue danois, est arrivé au Caire pour se livrer en Égypte à ses études favorites. M. Jusinger, Hollandais, également archéologue, y est attendu ; le champ de son exploration scientifique sera essentiellement la Nubie et la Haute-Égypte.

Après un voyage en Europe, M. de Hesse-Wartegg, qui a déjà fait dans le Fayoum et en Nubie des études sur la race copte, est retourné à Alexandrie pour les continuer. Il est accompagné de M. le Dr Hociner, botaniste de mérite. Ces Messieurs attendent l'arrivée de deux autres savants attachés à l'expédition, après quoi ils partiront en caravane pour la Haute-Égypte.

M. Mitzakis, consul de Grèce à Suez, qui a déjà fait l'année dernière un assez long séjour en Abyssinie, est reparti de Suez le 11 février, pour porter au roi Jean des présents de la part de son souverain.

Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, s'est rendu à Berbéra pour y installer trois missionnaires ; de là il ira avec d'autres à Harar.

On annonce l'arrivée de Martini à Aden, et celles de Cecchi, de Bianchi et d'Antonelli à Massaoua. Le marquis Antinori reste encore au Choa.

Le sultan de Zanzibar a offert au célèbre voyageur Thomson la mission d'explorer le bassin de la Rovouma au point de vue géologique.

M. de Leu, membre de la troisième expédition de l'Association internationale, est mort de la dysenterie à Tabora.

Le missionnaire Hore, de la station d'Ondjidji, a franchi en 62 jours la distance du Tanganyika à Zanzibar. Il a rapporté avoir observé, dans les mois de septembre et octobre 1879 et 1880, des tremblements de terre du N.-O. au S.-E. Les derniers ont fait en divers endroits des crevasses d'un mètre de long.

Une expédition française, composée d'ingénieurs des mines et de chimistes, est partie de Marseille à bord de l'Oxus, avec mission d'explorer la région au nord du Zambèze.

Le capitaine Phipson-Wybrandt, qui devait explorer la région entre le Zambèze inférieur, le Limpopo et la mer, est mort ainsi que deux de ses compagnons ; les autres membres de l'expédition ont dû revenir à Inhambané.

On annonce de Belgique qu'une nouvelle mission d'exploration va être envoyée dans l'Afrique occidentale.

Le roi des Achantis a désavoué ses ambassadeurs et s'est déclaré l'ami des Anglais.

Une nouvelle Compagnie, l'Akankoo Gold Coast Missions Company Limited, doit être ajoutée aux précédentes Sociétés pour l'exploitation des mines de la Côte d'Or. La mine qu'elle a acquise est située sur les bords de la rivière Ancobra.

Une dépêche du Sénégal annonce qu'un engagement a eu lieu entre les Toucouleurs et un convoi de ravitaillement, envoyé à une colonne d'infanterie chargée de protéger la pose d'un fil télégraphique de Saldé à Bakel, pour compléter la ligne de Saint-Louis à Bafooulabé. Les indigènes ont été repoussés.

Une nouvelle expédition militaire et maritime se prépare en vue de l'occupation du Haut-Niger ; elle partira probablement vers le mois d'octobre.

Une société s'est fondée à Nice pour étudier les vignes du Soudan découvertes par M. Lécarré; M. Manuel Lemus visitera la région où elles se trouvent et en rapportera des échantillons. Il paraît que le phylloxéra ne les attaque point.

Les indigènes ont brûlé la demeure de M. Mackenzie au cap Juby. Les négociants anglais se sont alors établis sur un ponton et cherchent à rendre habitable le récif de Las Matas, près de la côte, pour s'y installer. Un petit vapeur leur permet de communiquer avec les Canaries.

L'île de San Miguel (Açores) a subi, au commencement de février, plus de 30 secousses de tremblement de terre, qui y ont causé de grands dégâts. Les habitants des villes et des villages ont dû se réfugier sous des tentes et des baraques en pleine campagne.

Le Dr Lenz a quitté Tanger; il est arrivé à Madrid, où, le 13 mars, il a fait à la Société de géographie une conférence sur son exploration. Il en a fait une autre à la Société de géographie de Marseille, le 23 mars.

LES EXPLORATIONS DE COMBER AU CONGO

Il y a deux ans environ, M. Comber fut envoyé au Congo par la Société des Missions baptistes d'Angleterre, pour y fonder une station. Il remonta le grand fleuve jusqu'à Moussouca, d'où il gagna San Salvador, capitale du royaume.

Une fois la mission bien établie, il chercha à atteindre Stanley Pool, point à partir duquel le Congo est navigable. Il vient d'écrire à la Société de géographie de Londres que, depuis un an, il n'a cessé de s'avancer dans une direction ou dans une autre, faisant en totalité un parcours de plus de 1600 kilomètres, sans avoir pu atteindre le point tant désiré. La carte, jointe à ce numéro, donne une idée des nombreux itinéraires suivis par le voyageur. Son insuccès doit être attribué en grande partie à ses porteurs qui étaient des Kroumen de Sierra Leone, hommes toujours employés sur les côtes et qui ne savent pas vaincre les difficultés d'un voyage dans l'intérieur. Nous ne suivrons pas M. Comber dans toutes ses pérégrinations; nous dirons seulement quelques mots de l'hydrographie du pays, de ses villes, et nous raconterons les deux expéditions principales, l'une à la chute Arthington, l'autre à Makouta.

Le pays abonde en marécages couverts de papyrus, d'où sortent la plupart des rivières. Celles-ci se divisent en deux groupes : les unes se dirigent à l'ouest et au sud-ouest vers l'Océan Atlantique, les autres vers le fleuve Congo. Des premières, la seule étudiée par Comber est la Brije; parmi les secondes, on remarque : la Mpozo, la principale,

qui, large de trente-cinq mètres, se jette dans le grand fleuve au-dessus des chutes de Yellala, vis-à-vis du camp de Stanley à Vivi ; la Louvou qui atteint le Congo probablement près des cataractes d'Isangila ; la Kouilo (peut-être la rivière de trente mètres de large signalée par Stanley) qui prend sa source un peu à l'est de Zombo et a pour tributaires la Loukaji, la Loanza et la Lousilosi ; à Ndinga où M. Comber l'a vue, elle est large de trente mètres, profonde, bourbeuse et abonde en crocodiles. On la traverse sur un pont suspendu aux arbres des rives. La Louvou prend sa source dans les marais de la plaine qui s'étend à l'ouest du plateau de Zombo. La Mpozo est formée de beaucoup de rivières, telles que la Lounda, qui sort des marais de Madimba situés au sud-est de San-Salvador, la Loueji qui passe au pied du petit plateau sur lequel est bâtie cette dernière ville, la Lercossa, la Ngandou, la Lozo et la Pozo. M. Comber a traversé la Mpozo en canot lorsqu'il allait à Palaballa.

La plus intéressante des rivières du pays de Congo est la Brije. M. Comber se rendit sur ses rives avec M. Hartland et un porteur. Il rencontra un grand nombre de villes. De Ma'anti à Mbangou la route est très mauvaise, c'est une succession de petites montagnes et de collines. Le voyage était très fatigant, car les vallées qui séparent ces collines forment des marais profonds, fangeux, couverts de roseaux, de grandes herbes et de papyrus, que les missionnaires ont dû traverser à gué en deux endroits ; ailleurs ils n'ont pu franchir le marécage que par voie aérienne, c'est-à-dire en grimpant sur les arbres et en cheminant de branche en branche au-dessus des eaux. De Banza Zoulou, petite ville située au pied du plateau de Zombo, ils gravirent un premier escarpement haut de 170 mètres. Le sentier était rapide et un brouillard épais couvrait la plaine. Après une marche très pénible, ils arrivèrent enfin à Mbangou dont le chef, qui les avait du reste invités à venir le voir, leur fit une très cordiale réception. Quand le brouillard fut dissipé par la brise d'ouest, ils se rendirent à la cascade que, d'après les naturels, la Brije devait former non loin de Mbangou. Après une demi-heure de marche dans un sentier fait plutôt pour les bêtes fauves que pour les hommes, tout à coup, à un brusque détour du chemin, la cascade, dont on entendait la bruit de loin, se présenta aux regards des voyageurs dans toute sa grandeur et sa beauté. Les eaux mugissantes et écumantes descendent rapidement dans la plaine ; elles y tombent, pour ainsi dire perpendiculairement, d'une hauteur de 150 mètres ; au-dessus de la cascade la rivière a de 12 à 18 mètres de largeur. Les naturels racontent

que lors de la saison sèche, pendant laquelle s'accomplissait le voyage de nos missionnaires, la cataracte est loin d'avoir la puissance qu'elle possède dans la saison des pluies.

MM. Hartland et Comber nommèrent la cascade *Chute Arthington*, du nom du bienfaiteur des missionnaires de l'Afrique centrale. L'effet de la cataracte est vraiment grandiose, et M. Hartland ne pouvait se lasser de voir cette eau limpide tomber de rocher en rocher, de saillie en saillie, dans le ravin où elle chemine un instant pour rebondir ensuite. Les naturels ne purent pas indiquer d'où vient la rivière; toutefois, d'après son volume considérable, on peut dire que la montagne gravie par les explorateurs n'est pas isolée, mais qu'elle forme l'escarpement d'un plateau central. La Brije se jette dans l'Océan Atlantique, à Ambrizette. Son cours, au-dessus de Mbangou, sera un sujet d'étude pour l'avenir.

Dans ses diverses explorations avec M. Hartland, aux environs de San-Salvador, M. Comber a visité une foule de villes importantes et de villages. Ses itinéraires sont littéralement couverts de noms de localités. Le pays est donc très riche, surtout à cause de l'ivoire qui donne lieu à un immense trafic. Les voyageurs nous donnent quelques détails sur les lieux traversés par eux. Le district de Madimba, au sud de San-Salvador, est couvert de marécages, mais il est plus boisé que la plupart des régions voisines et a une population très dense. Moila a une station missionnaire, dirigée par M. Hartland, et qui n'est qu'une annexe de celle de San-Salvador. Kinsouka est une très grande ville et un centre de commerce. Les blancs n'y sont pas bien vus, car à l'arrivée des missionnaires le chef leur fit dire qu'ils n'avaient rien à faire dans la ville, qu'il leur interdisait d'y passer la nuit, et que plus vite ils s'en iraient mieux cela vaudrait. Songa dépend du chef principal du district de Makouta, Bouaka Matou (oreilles rouges). Après que M. Comber y eut passé six jours s'occupant de médecine, le chef le congédia. Ndinga est aussi gouvernée par le Bouaka Matou.

La dernière tentative des explorateurs pour pénétrer à Stanley Pool mérite d'être racontée. C'est M. Hartland qui nous en fournit les détails, par une lettre de San-Salvador du 10 septembre 1880. Se trouvant à Ma'anti près de Moila, on leur dit que le roi du Makouta les engage à traverser son territoire et à passer une nuit dans sa ville. Cette proposition est accueillie avec empressement par les missionnaires, car le Makouta est sur la ligne directe qui va de San-Salvador à Stanley-Pool. Le roi leur fait dire en outre qu'il leur permettra d'aller plus loin, mais

qu'il exige que leur escorte soit composée de Kroumen et non de gens du Congo. MM. Hartland et Comber partent donc et atteignent heureusement Toungoua, une des plus jolies villes africaines qu'ils aient vue ; on ne s'y oppose pas à leur passage. Continuant leur route dans la direction de Banza Makouta ils rencontrent de nombreuses fermes. Une ascension de deux heures les amène au sommet d'une colline escarpée, sur laquelle est une belle ville. Le peuple est mystérieux et ne veut pas faire connaître son nom. Plus loin les habitants d'une autre ville sont aussi maussades et cachent également le nom de leur localité. Ils indiquent seulement aux voyageurs la route de Banza Makouta. Enfin, ce dernier lieu est atteint, mais les voyageurs y sont accueillis aussi mal que possible, au point que M. Hartland dit qu'il ne l'oubliera jamais. Les indigènes ne répondent pas aux questions qu'on leur pose, et, sans entrer en pourparlers, dansent d'une manière sauvage autour des voyageurs en brandissant des bâtons, des pierres, des couteaux et des fusils. Comme ils deviennent de plus en plus menaçants les missionnaires prennent la fuite au milieu d'une grêle de pierres. M. Comber tombe, M. Hartland l'aide à se relever ; puis les deux explorateurs commencent une course folle à travers les champs et les villages, sans cesse poursuivis par ces gens furieux. M. Comber reçoit une balle dans le dos et malgré cela il court toujours, jusqu'au moment où il croit la poursuite terminée. Les missionnaires cheminent alors plus lentement, mais apercevant trois hommes armés qui les suivent encore, ils reprennent leur course et jettent tout ce qu'ils portent. La ville de Toungoua est traversée rapidement ; les voyageurs s'arrêtent pendant la nuit à Kola, puis vers minuit ils se remettent en route et, pour comble de malheur, perdent leur chemin. Une rivière est devant eux, il faut la traverser à tout prix, mais dans l'obscurité il est impossible de voir où est le pont. Par suite arrêt forcé, et ce n'est que le lendemain matin qu'ils retrouvent la route. Ils s'avancent, toujours horriblement fatigués, atteignent Banza Mpouta et deux lieues plus loin une autre ville où M. Comber, que sa blessure fait beaucoup souffrir, se repose un peu. On le transporte ensuite sur une civière jusqu'à Sanda, dont les habitants, apprenant ce qui s'est passé, sont indignés et témoignent aux voyageurs beaucoup de sympathie. Ces derniers y trouvent heureusement de nombreux porteurs ; mais ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'ils atteignent San-Salvador. Ils avaient fait 120 kilomètres en trois jours. Le soir même de leur arrivée, M. Crudgington fit l'extraction de la balle. Aux dernières nouvelles, M. Comber se portait bien.

FRERE-TOWN ET LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE DANS LE ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL

Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur les établissements de Frere-Town¹, créés par la Société des missions anglicanes en faveur des esclaves libérés, pour être à la côte orientale d'Afrique le pendant de ceux de Sierra Leone à la côte occidentale. Les rapides progrès de cette station, l'ardent amour de la liberté éveillé chez les esclaves des districts environnants par la vue du bonheur des familles de travailleurs libres, l'hostilité croissante des propriétaires d'esclaves contre cette institution, les dispositions récentes prises à son égard par les autorités anglaises, nous engagent à consacrer un article à ces établissements, pour que nos lecteurs puissent se faire une idée exacte de leur développement, et des espérances que l'on peut en concevoir pour l'avenir de la colonisation dans cette partie de l'Afrique.

En 1873, l'Angleterre conclut avec le sultan de Zanzibar, par l'intermédiaire de sir Bartle Frere, un traité par lequel ce prince s'engagea à abolir dans tous ses États la vente des esclaves, et défendit d'en introduire ou d'en exporter; les navires pris ayant des noirs à bord devaient être confisqués, et les auteurs de ce commerce punis suivant les lois. Dès que ce traité eut été ratifié, la Société des missions anglicanes conçut le plan d'un établissement en faveur des noirs libérés, et le soumit au gouvernement, qui l'approuva. Le Dr Kirk, représentant du gouvernement anglais auprès du sultan de Zanzibar, fut chargé de décider du sort des esclaves qui devaient être remis à l'institution, et le Foreign-Office fit espérer à la Société, en leur faveur, des fonds votés par le Parlement en vue de la suppression de la traite.

Là-dessus M. Price partit en octobre 1874, débarqua en novembre à Mombas et à Rabai ou Kisouloudini, sur la côte vis-à-vis de l'île, station du missionnaire Rebmann qui y était attaché depuis trente ans et allait bientôt la quitter. Peu de temps après arrivèrent de Bombay 51 nègres esclaves libérés, conduits aux Indes avant que l'on songeât à rien créer pour l'Afrique orientale. La Société décida alors d'acheter aux Arabes de vastes terrains, sur lesquels elle espérait voir s'élever une ville analogue à Freetown, et qui porterait le nom de *Frere-Town*. Dès lors, et à plusieurs reprises, des centaines d'esclaves, pris en pleine mer sur les vaisseaux négriers par des navires de S. M. britannique, ont été débarqués

¹ 2^{me} année, p. 96.

à Frere-Town, ensuite d'ordres du D^r Kirk; d'autres noirs africains y ont encore été envoyés de Bombay. Actuellement la population de cette station est de 450 âmes, dont la plupart sont des esclaves libérés remis à la mission par le D^r Kirk; quelques-uns sont des fugitifs de Mombas.

A Rabai il y a environ 300 personnes qui se rattachent à la mission : Africains de Bombay, autres esclaves libérés, une cinquantaine de Ouanikas, un assez grand nombre d'esclaves fugitifs du Giriama, où se trouve un petit noyau de chrétiens, et d'autres districts environnants, enfin une centaine d'esclaves de Mombas qui s'y sont réfugiés. Sur la route qui conduit de l'intérieur à Rabai se trouve la station méthodiste de Jongvou, qui a reçu un nombre considérable de fugitifs.

Quant à Frere-Town, le quart de la population à peu près est composé d'enfants libérés pris sur des négriers. Il y en a aussi 40 à 50 nés dans la colonie de parents mariés par M. Price. Les adultes de cette catégorie sont au nombre de 220; quelques-uns d'entre eux sont encore au service de la mission, mais la plupart cultivent à Maouani, à 5 kilom. de Frere-Town, des lots de terrain qui leur ont été alloués pour qu'ils appriussent à se suffire à eux-mêmes; les femmes travaillent aux champs avec leurs maris. A l'école les enfants reçoivent, outre l'instruction ordinaire, un commencement d'éducation professionnelle, et chaque année il en sort quelques-uns qui apprennent des travaux manuels; au moyen du système scolaire du demi-temps, on peut même les mettre à ces travaux avant qu'ils aient achevé leur instruction. Pour les filles, M^{me} Menzies, femme d'un des missionnaires, a ouvert une classe de couture.

Généralement ces anciens esclaves libérés ou fugitifs se conduisent bien; ils ont été instruits, sont devenus industriels, ont construit eux-mêmes leurs habitations. A Rabai, par exemple, aux 30 ou 40 maisons de l'ancien village se sont ajoutées trois longues rues, s'étendant dans différentes directions, et dont toutes les maisons ont été bâties par les fugitifs eux-mêmes, qui y sont attachés et mourraient pour les défendre plutôt que de retourner chez leurs anciens maîtres. La vue de leur bien-être et du bonheur dont ils jouissent frappe tous ceux qui en sont les témoins, en particulier les maîtres et les esclaves qui passent par Frere-Town, village ouvert, sur la grande route qui mène à la côte; les premiers en conçoivent de la haine pour les fondateurs et pour les directeurs de ces établissements, les seconds sentent s'éveiller en eux le désir de devenir libres à leur tour. Déjà en 1876, lorsque le sultan de Zanzibar proclama l'abolition de la traite et libéra ses propres esclaves, une grande

fermentation se produisit à Mombas où la traite se faisait sur une grande échelle; des menaces furent proférées contre Frere-Town; le gouverneur de Mombas dut y envoyer 40 soldats qui prirent la station sous leur protection et arrêterent les meneurs. Mais les propriétaires d'esclaves ne renoncèrent pas à leur haine; ils comprenaient trop bien qu'ils ne pourraient plus faire tout ce qu'ils voudraient comme auparavant, acheter, vendre, maltraiter à leur gré leurs esclaves, que le seul voisinage de travailleurs libres engagerait à les quitter. Ce furent surtout MM. Streeter et Binns, missionnaires à Rabai, qui devinrent l'objet de leur animosité. En novembre 1879, plusieurs fugitifs du Giriama s'étant abrités dans cette station, les propriétaires vinrent les réclamer, mais les missionnaires sachant à quels mauvais traitements les malheureux esclaves seraient exposés s'ils étaient rendus, n'acceptèrent pas ces réclamations; ils avaient été trop souvent dans le cas de constater combien étaient peu fondées les prétentions des Souahélis, affirmant que tels ou tels esclaves réfugiés leur appartenaient alors même qu'ils venaient de partout ailleurs que des lieux habités par les réclamants. M. Binns répondit qu'il ne livrerait pas les fugitifs, que ceux-ci étaient libres de retourner chez leurs mattres, mais qu'il ne pouvait permettre qu'on les prit de force dans la station où ils s'étaient réfugiés. Alors les propriétaires d'esclaves demandèrent de l'argent, et M. Binns leur déclara qu'il ne pouvait leur en donner, n'ayant ni mission ni fortune pour racheter des esclaves. Le gouverneur dut de nouveau prendre la station sous sa protection. Il paraît que les Arabes, jaloux de l'influence croissante des missionnaires, n'étaient pas étrangers à l'hostilité manifestée à l'égard de ces derniers, les colons des trois stations ayant été souvent l'occasion de réclamations aux blancs de la part des Arabes; c'est ainsi qu'une femme de Mombas s'étant enfuie à Rabai, son maître obtint de M. Streeter une lettre engageant M. Binns à la rendre; elle refusa de retourner chez son propriétaire, qui déclara qu'il fallait brûler Frere-Town pour qu'il n'y eût plus de refuge; alors les gens de Rabai tombèrent sur le maître, le battirent et ne cessèrent de le maltraiter que lorsque M. Binns intervint en sa faveur.

Au mois de juin de l'année dernière, un grand nombre d'esclaves sortirent de Mombas, se rendirent à quelque distance des terrains cultivés, y passèrent trois jours à se consulter, à festoyer et à tirer des coups de fusil. Les maîtres, craignant ce formidable rassemblement, ne savaient que faire; il semblait que ce fût le début d'une insurrection parmi les esclaves les plus intelligents; dans tous les cas c'était une protestation contre la tyrannie de leurs mattres. M. Streeter entendit même dire

qu'ils voulaient se mettre sous sa protection. Aussi les propriétaires voudraient-ils voir disparaître Frere-Town, Rabai et Jongvou, ainsi que les missionnaires. Au mois de juillet, on apprit de Mombas que de grands armements se faisaient pour attaquer les stations; pendant le Ramadan, une centaine de jeunes gens mahométans jurèrent de faire de la soupe avec le foie des missionnaires, et de servir la tête de M. Streeter au premier repas après le Ramadan.

M. Felkin, qui avait ramené à Zanzibar les trois Ouagandas envoyés par Mtésa comme ambassadeurs auprès de la reine d'Angleterre, ayant, à cette époque, fait une visite à Frere-Town, prit une part très active aux négociations qui eurent lieu entre les propriétaires d'esclaves, le gouverneur et la mission; malheureusement elles n'aboutirent pas; les Arabes étaient tellement irrités qu'ils ne voulurent pas renoncer à leur projet d'attaque, et engagèrent M. Felkin à quitter les lieux pour éviter le danger d'être tué. Le directeur des douanes invita deux des femmes des missionnaires à se réfugier chez lui, mais elles refusèrent.

Au premier signal du péril, M. Streeter avait écrit au D^r Kirk; ne recevant pas d'avis que celui-ci songeât à s'interposer entre les deux partis, il fit mettre Rabai en état de défense, et le gouverneur de Mombas fit dire aux gens des trois stations de se tenir prêts à combattre. La fin du Ramadan (7 septembre) était attendue avec anxiété. Des gardes de nuit furent organisées à Frere-Town. Le 8 septembre, on entendit battre le tambour et tirer des coups de fusil. Le 10, on apprit que 2000 hommes approchaient et allaient attaquer Jongvou, mais ils trouvèrent une forte palissade et des gens résolus à mourir pour leurs familles et leurs foyers, et ils comprirent l'inutilité d'une attaque. L'arrivée à Frere-Town d'un vaisseau de Sa Majesté britannique, dont le commandant voulait visiter les missionnaires, contribua sans doute à rendre les adversaires de ces derniers plus réservés. Enfin le D^r Kirk y vint lui-même, accompagné du juge consulaire, qui tint la cour à Mombas; il assigna devant lui MM. Streeter et Binns, pour qu'ils eussent à répondre aux plaintes portées contre eux par les Arabes, et reconnut qu'aux termes de la législation les missionnaires devaient rendre les esclaves fugitifs de Mombas; il déclara que les Arabes avaient le droit de les reprendre, même quand ils s'étaient réfugiés dans les chambres des missionnaires, les cas de mauvais traitements devant être renvoyés au gouverneur qui a le droit de punir ou non le coupable. Les réfugiés appartenant aux Arabes et aux Souahélis de Mombas furent donc renvoyés; ils s'enfuirent dans la campagne, où ils furent traqués comme des

bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Les missionnaires ont pu garder 150 fugitifs du Giriama et des districts environnants.

Quoique Frere-Town n'ait été fondé qu'avec l'approbation du gouvernement anglais, et que les esclaves libérés aient été remis aux missionnaires d'après l'ordre du D^r Kirk, celui-ci n'en a pas moins blâmé ces derniers d'être allés, dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, plus loin que ne le leur permettaient les lois du pays ou le traité avec la Grande-Bretagne établissant les droits des Anglais.

Il est facile à ceux qui sont éloignés de dire qu'il faut s'abstenir de protéger les esclaves fugitifs et les rendre à leurs propriétaires, mais il est beaucoup moins aisé à ceux qui sont sur les lieux de se borner à joindre les mains, en voyant trembler devant eux de pauvres êtres qui, s'ils sont rendus à leurs maîtres, seront victimes de traitements barbares dont ils mourront peut-être. Les missionnaires en ont eu des exemples; un esclave fugitif rendu à son propriétaire a eu les orteils brûlés à petit feu; une femme qui s'était réfugiée chez eux et qu'ils avaient rendue, est morte des suites des coups dont elle fut frappée; une autre, ayant été engagée à retourner chez son maître, tomba aux genoux du gouverneur et le supplia de l'acheter ou de la tuer, plutôt que de la rendre à son propriétaire.

Quoi qu'il en soit, le Comité de la Société des Missions anglicanes, tout en sympathisant avec les sentiments de ses agents pour les souffrances des esclaves fugitifs, en les louant de tout ce qu'ils ont fait pour adoucir les maux de ces derniers, leur a donné comme direction de n'en pas recevoir à l'avenir, si ce n'est dans des cas extrêmes. L'esclavage domestique continuant dans l'Afrique orientale sous les maîtres mahométans et païens, les missionnaires devront agir seulement par la persuasion et l'exemple, pour amener les propriétaires d'esclaves à reconnaître les droits de l'humanité. Ils devront demander au gouverneur de Mombas de publier que, les établissements de Frere-Town et de Rabai se trouvant dans les États du Sultan de Zanzibar, aucun esclave qui s'y réfugierait n'y serait gardé, sauf lorsque l'humanité l'exigerait, que l'esclave fugitif serait invité à retourner chez son maître, ou que le gouverneur serait informé de son arrivée à la station.

D'autre part, le Comité a informé le Foreign-Office des difficultés survenues à Frere-Town et à Rabai, ainsi que des instructions données aux missionnaires, et il a exprimé l'espoir que le consul général anglais à Zanzibar, M. le D^r Kirk, fera à l'avenir des visites périodiques à ces établissements; le Comité demande que ce fonctionnaire soit invité à

exposer au Sultan les cruautés commises à l'égard des esclaves qui tentent de s'échapper, en le priant d'accorder à ceux de ses États le droit de déposer, devant des agents spéciaux, leurs plaintes pour les mauvais traitements commis à leur égard.

Le Sultan a déjà fait mettre aux fers trois propriétaires d'esclaves, d'entre les principaux meneurs des derniers troubles de Mombas.

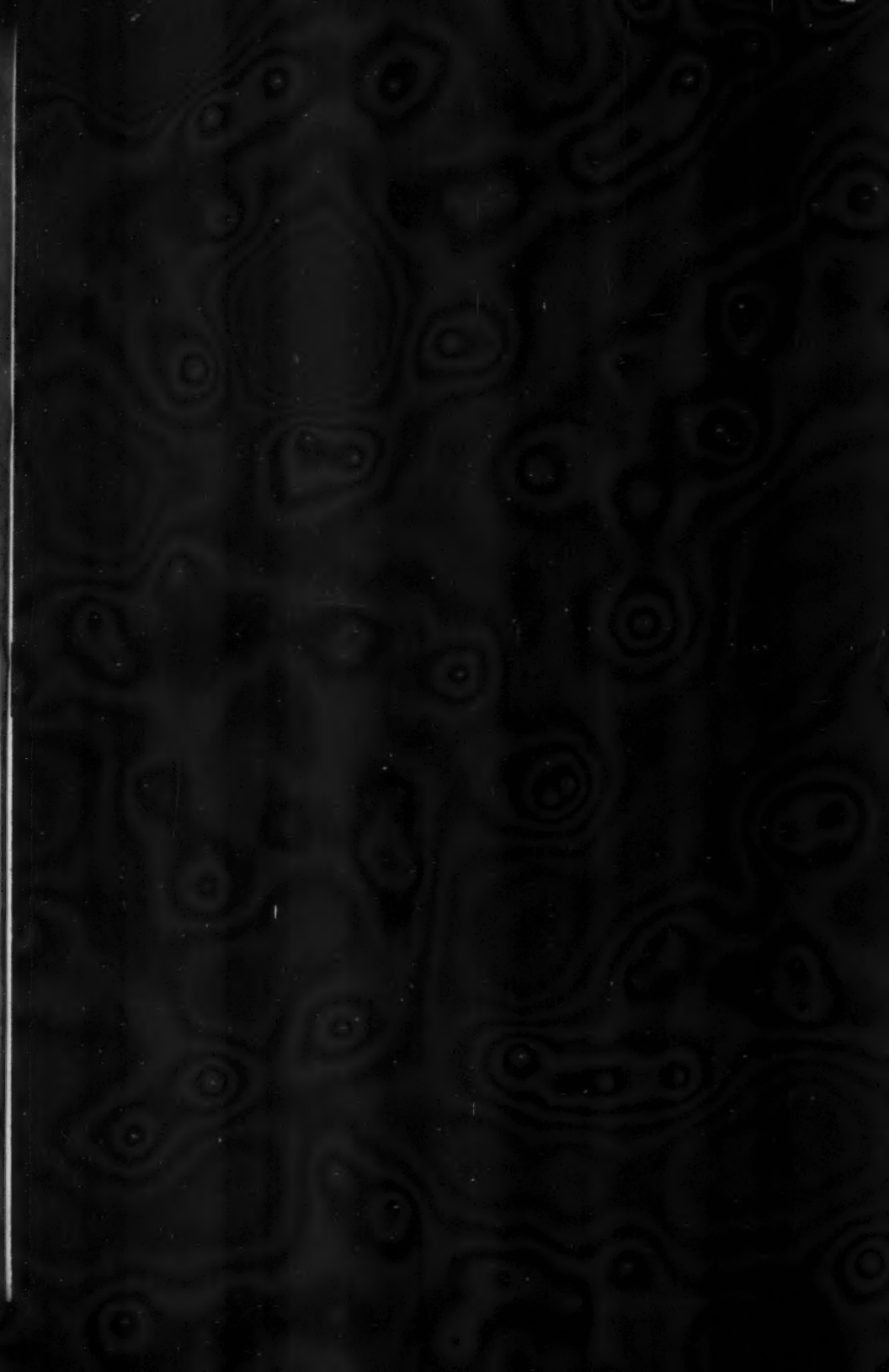
BIBLIOGRAPHIE¹

ENTRE DEUX CAMPAGNES. Notes d'un marin, par *Th. Aube*. Paris, Berger-Levrault, 1881, in-16, 316 pages. — La plus grande partie de cet ouvrage est consacrée à l'Océanie, dont M. l'amiral Aube, à la fois penseur et politique, décrit avec talent les races, et leurs rapports avec les puissances maritimes. Dans le premier tiers du volume, l'auteur raconte, sous le titre : « Trois campagnes au Sénégal, » les entreprises par lesquelles le général Faidherbe a assuré à la France la possession de cette colonie, et en particulier trois expéditions auxquelles il a pris part. Quoique celles-ci aient plus de vingt ans de date, la narration n'en captive pas moins, par des tableaux intéressants, par des descriptions brillantes de la végétation tropicale, dont il essaie de rendre toute la magnificence avec le sentiment de demeurer au-dessous de la réalité. L'importance toujours plus grande que prend la colonie, donne un véritable intérêt d'actualité aux observations très précises de l'auteur sur les conditions météorologiques de cette région, sur la navigation du Sénégal, sur l'ethnographie des races maures de la rive droite et des races noires de la rive gauche, et surtout sur la question de l'abolition de l'esclavage, but poursuivi par la France de concert avec l'Angleterre dans cette partie du continent africain.

LE TRANS-SAHARIEN ET LE TRANS-CONTINENTAL AFRICAIN, par *Gazeau de Vautibault*. Paris, 1881, in-8, 48 pages, avec cartes. — On ne peut refuser à M. Gazeau de Vautibault un enthousiasme sincère pour ses projets de communication de la côte d'Afrique au cœur du continent; brochures, articles de journaux, conférences, il n'épargne rien pour faire

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

partager sa conviction. Après avoir gagné l'opinion publique à l'idée du Trans-Saharien, il renonce, dans la brochure sus-mentionnée, aux deux lignes d'Alger à Tombouctou et du Sénégal au Niger, dont le succès lui paraît compromis, depuis que l'entreprise est sortie des mains de l'industrie privée pour passer dans celles du gouvernement. Mais il ne renonce pas pour cela à créer une voie de communication rapide entre l'Atlantique et le Soudan ; seulement il adopte un nouveau tracé, au premier abord un peu étrange. Les Anglais et les Américains patronnant les lignes de Sierra-Leone, de Monrovia et de Lagos au Niger, comme il tient à avoir une ligne française, avant-coureur de la prise de possession par la France d'un grand empire colonial en Afrique, il prend son point de départ au fond du Golfe de Guinée, gagne dans une première étape les sources du Faro, à moins de 400 kilomètres (?) de la côte ; une seconde étape le conduit à celles du Bénoué ; une troisième au Chari ; de là au Bahr-el-Ghazal il n'y a qu'un pas, et, par cette grande artère, on est en rapport avec l'Albert-Nyanza et toute la vallée du Nil. Il estime avoir trouvé non seulement la voie la plus courte, mais encore le moyen d'y construire à un prix extrêmement réduit, et dans un temps relativement court, une voie ferrée qui n'aura rien à craindre de la concurrence des Anglais, des Américains, des Italiens et des Allemands. Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il a choisi, pour y faire passer son tracé, la région la moins connue de tout le continent africain, celle que devait explorer l'expédition de Rohlfs, si malheureusement arrêtée à son début, celle que se propose d'étudier l'expédition projetée par M. Iradier ; mais jusqu'à ce que quelqu'un ait gagné par là les sources du Faro et du Bénoué, nous devons dire que nous en sommes réduits à de pures hypothèses, et que les avantages que présenterait le tracé de M. Gazeau de Vautibault sont également hypothétiques. Heureux serions-nous si ses nombreuses conférences et la « Compagnie du Soudan » qu'il va constituer, engageaient des explorateurs qualifiés à entreprendre l'étude de cette vaste région entre le Congo et le Chari, où tant de problèmes restent encore à résoudre.



*Itinéraire
de
M^r COMBER
au Congo.*

Echelle:

0 25 50 75 100 Kilomètres.





p
ç
te
ex
A
si
fr
a
m
g
n
q
2
g
jo
T
d
p
l
s
T
e
é
r
la
c
C
a
n
m
fi
z
P
I
P
c

BULLETIN MENSUEL (2 mai 1881).

Pendant que l'**Algérie** tout entière se disposait à fêter les arts de la paix dans les concours d'Alger et dans le Congrès de l'association française des sciences, les incursions de tribus insoumises de la Tunisie sur territoire français obligeaient le gouvernement à entreprendre une expédition pour en châtier les auteurs. En même temps arrivait à Alger la douloureuse nouvelle du massacre du personnel de la mission **Flatters**. L'importance des événements qui vont se passer à la frontière de l'Algérie, nous a engagés à consacrer à cette région un article spécial accompagné d'une carte. Quant à la mission **Flatters**, malgré la facilité avec laquelle elle avait atteint la Sebka d'Amadghor, son chef ne se faisait pas illusion sur les difficultés de sa marche ultérieure. Il avait bien raison. En effet, d'après le rapport de quatre indigènes appartenant à la mission et arrivés à Ouargla le 28 mars, mourant de faim et de fatigue, le colonel Flatters et ses compagnons, après avoir dépassé le puits d'Assiou et s'être avancés à quatre journées plus au sud (jusqu'au 20° lat. nord), ont été assaillis par les Touaregs du sud, dont une tribu avait déjà attaqué Barth à peu près dans le même endroit. Malgré une courageuse défense, une partie du personnel et son chef ont été massacrés; MM. Dianous, lieutenant au 14^{me} de ligne, et Pobéguin, maréchal des logis de spahis, ayant réussi à s'échapper, battirent en retraite avec 63 hommes, à travers le pays des Touaregs Hoggar qui leur affirmèrent n'avoir pas pris part au massacre et leur offrirent des dattes. Sans défiance ils en acceptèrent; elles étaient empoisonnées. Le lieutenant Dianous et 28 hommes en moururent. M. Pobéguin continua à remonter vers le nord avec 30 hommes, dans la direction de Hassi Messeguem. Ils avaient encore quatre jours de marche à faire pour atteindre cette localité lorsqu'ils se virent cernés. Quatre indigènes furent alors envoyés en toute hâte implorer du secours auprès du commandant d'Ouargla, qui partit immédiatement avec 400 mehari des Chambâa, pour délivrer les survivants. De son côté, le commandant supérieur de Laghouat prit les dispositions nécessaires pour faire appuyer les mehari par les goums de l'extrême sud et stimuler le zèle de tous. D'après une dépêche d'Alger du 23 avril, M. Pobéguin a péri avec 15 de ses hommes avant l'arrivée du secours parti d'Ouargla. Le nombre des survivants de l'expédition n'est donc que de 20. Nous ne pouvons que déplorer la perte de tant d'hommes de cœur et de talent, celle de leurs travaux, et l'échec qu'éprouvera, pour un temps du moins,

le projet du Trans-Saharien. Au lieu de marcher à grands pas dans ces régions, la civilisation ne s'y avancera sans doute que très lentement.

Il y a, d'ailleurs, au sud de l'Algérie, des restes de barbarie que les Français doivent s'efforcer de faire disparaître. Une des branches les plus importantes du commerce d'**Ouargla** est encore aujourd'hui la **traite**. D'après la *Revue géographique internationale*, le marché aux esclaves y est établi dans le quartier des Beni Snissin dans une grande et belle maison d'un style riche, épargnée lors de la répression de la révolte en 1871, parce que son propriétaire s'était réfugié chez les Français à Biskra au commencement de la lutte. Là se voient, en particulier, de jeunes négresses que vend, pour 500 ou 600 francs, un marchand qui est presque toujours un marabout. Tous les esclaves bruns vendus au marché d'Ouargla viennent de la région située entre Ségou Sikoro et Tombouctou. Pour empêcher ces malheureux de s'enfuir vers le Tell, les Arabes leur font croire que les Français mangent les noirs.

Les missionnaires français qui sont dans le **Soudan égyptien** se plaignent aussi que la traite y soit plus active que jamais, et que, loin de prendre des mesures pour l'empêcher, les troupes régulières prennent part à ces razzias dans le voisinage du Nil-Blanc, où elles capturent des milliers d'esclaves des deux sexes et de tout âge. Un des missionnaires a vu à Fachoda quantité d'enfants conduits au marché. Un autre rapporte que les montagnes au sud du Kordofan sont habitées par une très belle race de nègres, qui ont résisté à tous les efforts du prosélytisme musulman et en conséquence sont mal vus par leurs voisins. Ils se vendent à des prix élevés; aussi l'intérêt des chasseurs d'esclaves les leur fait-il regarder comme une proie favorite. Ce missionnaire raconte que douze vallées ont été ravagées récemment par les Bagarabs, et donne les noms des riches trafiquants d'El-Obéid, qui pratiquent la traite au vu et au su de tout le monde.

A son retour du Bahr-el-Ghazal, **Gessi** a trouvé **Khartoum** bien différente de ce qu'il l'avait vue trois ans auparavant. La colonie européenne l'a transformée. La mission catholique s'est faite l'institutrice de la population; des négociants y ont importé tous les produits de l'industrie européenne; des maisons avec des magasins magnifiques s'y sont élevées, et l'on peut s'y procurer tout ce que réclament les besoins de la civilisation moderne. Elle est devenue aussi un centre d'exportation pour les produits du Soudan, grâce aux expéditions entreprises par la maison Lattuada vers les régions qui les fournissent. Pour remédier aux inconvénients de voyages dispendieux, on songe déjà à créer, dans le

voisinage du Bahr-el-Ghazal, un établissement fixe pour y recevoir la cire, le caoutchouc, l'ivoire qu'on apporte des pays plus méridionaux. D'autre part, Gessi signale comme inconvenient de la navigation du Nil entre Khartoum et Berber, des écueils qui peuvent faire perdre aux négociants toutes les marchandises expédiées par le fleuve. Ils ont été cause d'une assez grande perte pour M. Calisto Legnani, actuellement représentant italien à Khartoum, et l'année dernière les barques de la maison Prada et Medici ont risqué d'y couler à fond. A peu de frais, dit Gessi, le gouvernement pourrait faire sauter ces écueils, pour le plus grand avantage du commerce et du service des bateaux à vapeur du gouvernement qui, aux basses eaux, parcourraient le fleuve en toute sécurité. La concurrence européenne a été très avantageuse pour les indigènes, qui ne sont plus obligés de céder leurs produits aux grands négociants aux prix fixés par ceux-ci; aussi les Européens sont-ils maintenant très bien vus dans le pays.

Le capitaine **Casati** s'avance au sud du Bahr-el-Ghazal dans la direction de l'Ouellé qu'il veut explorer. De Giur Gattas, où il a séjourné assez longtemps, il a pris la route de **Roumbeck**, où il a été accueilli avec courtoisie par le mudir Mulla Effendi, homme d'un grand sens et d'un cœur excellent. La ville de Roumbeck compte une centaine de *toukoul*s (cabanes bâties sur pilotis pour les préserver des ravages causés par les fourmis blanches). C'est le chef-lieu de la province de Rohl; on y accumule des plumes d'autruche, du caoutchouc, du tamarin, du coton, que l'on envoie à Khartoum. Plus au sud, le Dr **Junker** a, pendant la saison des pluies, établi une station près des huttes du chef de Ndorouma, au bord de l'Ouerré, qui n'appartient plus au bassin du Nil mais est déjà un affluent de l'Ouellé. Il a dû entourer son habitation d'une forte palissade pour se garantir contre les léopards, qui enlèvent presque chaque jour des indigènes dans leurs demeures, leurs huttes construites dans la forêt étant tout ouvertes. Il a en outre planté un jardin à la mode européenne, prenant grand plaisir à voir prospérer ses semences : maïs, pois, fèves, salades, concombres, etc. Le mets le plus ordinaire de cette saison est un ragoût de fourmis. La masse qu'on en recueille et qu'on en consomme à cette époque de l'année est énorme. Il en a reçu de Ndorouma plus de vingt corbeilles et en a pressé une partie, pour en faire une huile qui sert d'assaisonnement et a, dit-il, très bon goût. Après la saison des pluies il s'est avancé jusqu'aux confins du territoire des Mangballas, à une journée de marche au nord de l'Ouellé, qu'il se proposait de traverser pour pénétrer ensuite chez les A-Madi, à l'ouest de la route de Schweinfurth, région encore inexplorée.

Nos lecteurs se rappellent l'expulsion d'**Abyssinie** de tous les missionnaires catholiques et protestants. L'un d'eux, **M. Flad**, que Théodoros envoya à la reine Victoria avec une lettre dans laquelle le négous sollicitait l'honneur de devenir son époux, et qui à son retour fut incarcéré à Magdala, a obtenu de la Société des missions anglicanes, de pouvoir se rendre à Matammah, dans le Galabat, et près de la frontière nord de l'Abyssinie, afin que les chrétiens abyssins les plus voisins pussent le visiter. Grâce à des lettres de recommandation du khédive, il a trouvé sur toute sa route, de Souakim à Kassala, auprès de tous les fonctionnaires égyptiens, l'accueil le plus empressé et un bienveillant concours. D'après les rapports qui lui parviennent d'Abyssinie, la plus grande misère règne dans ce pays. Le roi, par ses dépenses exagérées, ses courtisans et l'armée qu'il entretient sous les armes, a ruiné l'une après l'autre toutes les provinces. Il avait établi son camp à Debra Tabor où Ménélik est venu lui présenter son tribut (50 mules chargées de thalaris, monnaie du pays, 400 mules et 500 chevaux), et Raz Adal, chef du Godjam, le sien (3 mules chargées de lingots d'or, 600 mules et 400 chevaux). De concert avec Ménélik, il entreprit une expédition contre les Gallas ; mais, d'après une lettre d'Aden du 22 mars, il aurait perdu la vie dans une mêlée. Ménélik aurait pu battre en retraite. Le fils aîné du roi Jean qui succédera à son père a épousé une fille de Ménélik.

Nous annonçons, dans notre dernier numéro, le retour de **Cecchi** en Europe, mais il a dû retourner auprès de Ménélik ; en revanche, **Bianchi** est arrivé en Italie, où il a été reçu avec enthousiasme à Naples, à Rome et à Milan. On a eu par lui des renseignements sur les tribus visitées par Cecchi, et sur les circonstances qui ont mis sa vie en danger. La reine de Guéra qui le retenait prisonnier, d'une laideur repoussante, voulait l'épouser ; sur son refus, elle lui proposa d'épouser sa fille, non moins laide, ce dont il ne se soucia pas davantage. Il a rencontré des tribus qui mangeaient de la viande crue, et a vu des nègres arracher des lambeaux de chair d'un bœuf vivant. Plusieurs fois même il craignit d'être avalé lui-même par ces barbares. La tsetsé exerce ses ravages dans le pays ; le climat en est malsain et la chaleur excessive. Quoique Bianchi ait dû payer son tribut à la fièvre produite par les miasmes des marécages de cette région, il compte y entreprendre un nouveau voyage. La Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique lui a voté une médaille d'or.

Le Comité italien de la Société internationale africaine a examiné la question du maintien de la station scientifique et hospitalière de **Let**

Marella au Choa, que doit prochainement quitter le marquis Antinori, et a décidé de joindre ses ressources à celles de la Société italienne de géographie, pour conserver cette sentinelle avancée de la civilisation.

Dans une assemblée générale du Club africain de Naples, on a approuvé à l'unanimité une proposition d'admettre de jeunes **Danakils** de la baie d'Assab dans le collège asiatique, fondé au commencement du siècle passé en faveur de jeunes Chinois, Hindous et autres indigènes de l'Orient destinés à devenir missionnaires dans leurs pays d'origine. Le capitaine de Amezaga affirme que les Danakils, quoique peu développés par suite du climat et de l'isolement, sont intelligents et d'un caractère doux, ils prêtent volontiers leur concours aux nouveaux colons italiens, et les jeunes gens qui auront été élevés au collège asiatique pourront, à leur retour dans leur pays, rendre des services aux voyageurs italiens.

M. J.-F. **Last** de la « Church missionary society » a fondé à **Mamboia**, à 60 kilom. environ à l'est de Mpouapoua, dans un district entouré de montagnes, une nouvelle station à plus de 300 mètres au-dessus de la mer; le chemin qui y conduit est facile, et de ce point, en descendant sur le versant nord des montagnes, on atteint facilement tous les villages des Ouakagourous. Ceux-ci passent pour être de beaucoup supérieurs aux Ouagogos; le travail ne les effraie pas : ils ont aidé à M. Last dans ses constructions. Des relations amicales ont été établies avec le chef, qui a confié son fils et son neveu au missionnaire pour un voyage que celui-ci a dû faire à la côte. Il s'est marié à Zanzibar où sa fiancée l'avait rejoint, puis ils ont repris le chemin de Mamboia, où M^{me} Last est arrivée sans avoir souffert de fatigue, ni de maladie. C'est la première femme européenne qui ait pénétré dans l'Afrique orientale.

Nous avons aujourd'hui des renseignements, plus complets et plus exacts qu'au mois de mars, sur l'expédition des **missionnaires romains** à travers le territoire des Maschonas, à l'est du royaume des Matébélés et dans les États d'**Oumzila**. A partir des monts Intimbi, par 18°, 57' latit. sud et environ 28°, 40' longit. est, ils atteignirent le Sabi et descendirent vers le sud, en suivant la rive gauche de ce fleuve qui se jette dans l'Océan Indien près de Sofala. Les chemins étaient extrêmement difficiles; plus d'une fois ils durent frayer un passage à leur wagon avec la hache, la pioche et le marteau. En deçà du Sabi, les tribus des Maschonas, sujettes de Lo Bengula, les reçurent bien; il n'en fut pas de même de ceux d'au delà du fleuve tributaires d'Oumzila. Le wagon était d'ordinaire entouré de sauvages qui en embarrassaient la marche et rançonnaient les voyageurs. Dans un passage difficile, les missionnaires

résolurent d'abandonner leur wagon et de se dérober de nuit à leurs farouches ennemis. Ils y réussirent et, au bout de 10 jours, épuisés par la marche et les privations, ils atteignirent le kraal d'Oumzila qui leur fit très bon accueil, mit à leur disposition une hutte près de la sienne, et leur fit donner à eux et à leurs gens la nourriture nécessaire; mais il n'a pas auprès de son kraal autant de bétail que Lo Bengula; à cause des ravages de la tsetsé ses troupeaux sont parqués dans les montagnes, et on ne lui amène que les bestiaux dont il a strictement besoin pour lui et les gens de sa cour. Le père Law, malade, comptait, dès que les forces lui seraient un peu revenues, se rendre à Sofala pour s'y rétablir entièrement, et remonter ensuite au kraal d'Oumzila en avril ou en mai. De son côté, le père Depelchin a fait une excursion au Zambèze, d'où il est heureusement arrivé à Tati.

La paix a été conclue entre les Anglais et les **Boers**, et l'on peut espérer qu'elle le sera bientôt avec les **Bassoutos** qui ont accepté la médiation de sir Hercules Robinson, gouverneur du Cap.

La Commission franco-anglaise qui s'est réunie à Paris pour conférer sur la situation des coolies indiens à la **Réunion** n'a pas abouti. Le nombre de ces travailleurs est de 140,000; les commissaires anglais ont fait valoir que le gouvernement de la reine ne pouvait admettre qu'un aussi grand nombre de sujets anglais continuassent à être considérés simplement comme des étrangers vivant sous une juridiction étrangère. En outre, le système d'immigration en vigueur depuis près de 20 ans, a dégénéré en une sorte d'organisation de l'esclavage, qu'il n'est pas possible de tolérer plus longtemps. Aussi, demandaient-ils que le gouvernement français autorisât le consul d'Angleterre à exercer, en faveur des sujets britanniques, des fonctions protectrices spéciales. Mais la France ne veut admettre aucun contrôle étranger dans les affaires de sa colonie; dès lors il faut s'attendre à voir cesser prochainement l'immigration des coolies dans cette île.

Après avoir été retenu six mois à Moussoumba par le Mouata Yamvo, **Buchner** a pu quitter ce prince et tenter l'exploration du bassin intérieur du Congo. A trois reprises il a essayé de pénétrer vers le nord, par la route la plus septentrionale entre Angola et Moussoumba, mais les trois tentatives ont échoué par suite de la désertion de ses porteurs. Il dut passer le Cassai sous le 8° de lat. sud, parce qu'on avait fait croire à ses gens qu'en aval ils seraient tous mangés, ce qui produisit parmi eux une panique telle que six hommes disparurent avec armes et munitions, au moment où les Toukongos se préparaient à l'attaquer. N'ayant point de

guide, il s'égara dans un dédale de marécages, puis traversa le Madaba septentrional; lorsqu'il crut ses porteurs remis de leur frayeur, il fit, entre le Louhembra et le Tchikambo un second essai vers le nord, et parvint au bout de deux jours dans le pays de Tambou à Kostong, où de nouvelles menaces d'attaque des indigènes l'obligèrent à repasser la frontière pour revenir dans le Loanda. Ses porteurs étaient tellement démoralisés qu'il risqua de rester seul avec ses 30 ou 40 charges, et dut se rapprocher de Kahoungoula, sur la Lovoua. De là, il fit encore une troisième tentative, car c'était le dernier point d'où une route passable pût le conduire vers le nord. Mais la désertion qui jusque-là n'avait été que partielle devint générale. En sorte qu'il dût se replier sur Malangé, où il arriva bien portant de corps, mais abattu par la lutte continuelle qu'il avait dû soutenir contre l'inertie africaine. A cet insuccès s'ajoute la perte d'une partie de ses collections qu'il avait envoyées à Loanda, d'où elles furent expédiées en Europe par le « Benin » qui a sombré sur les côtes d'Angleterre, par suite d'un rencontre avec un autre navire. La Société africaine allemande a heureusement reçu des lettres renfermant les observations faites par Buchner, pendant les six mois qu'il dut passer chez le Mouata Yamvo, et sur lesquelles nous reviendrons.

Jusqu'à présent, les nègres de l'Amérique qui voulaient revenir en Afrique devaient prendre des navire à voiles dont la marche est toujours incertaine, et dans quelques cas beaucoup trop longue. Pour remédier à ces inconvénients et favoriser le mouvement croissant des hommes de couleur vers leur pays d'origine, une Compagnie s'est fondée à Albany en vue d'établir une ligne de **bateaux à vapeur**, pour postes, passagers et marchandises entre **New-York, la côte occidentale d'Afrique et Capetown**. Les navires toucheront Sierra Leone, Monrovia, Bassam, Cape Palmas, le Gabon, St-Paul de Loanda, Ambriz et Capetown. Ils mettront les habitants de Libéria en communication directe avec leurs amis d'Amérique; les arrangements pourront être plus prompts et l'émigration grandira rapidement. Les bateaux seront de première classe sous le rapport de la sécurité et de la rapidité. Les demandes d'instruments aratoires américains sont très fortes à Sierra Leone, Libéria et Capetown. Les marchandises reçues en échange viennent presque toutes de l'intérieur. Pour cette partie des affaires, la Compagnie aura des agents qui résideront dans les ports africains.

M. le Dr **Bayol**, qui avait accompagné la mission Galliérien et, après l'attaque de celle-ci par les Bambarras, était revenu à St-Louis et en France, a été chargé par le ministre de la marine de la direction d'une

expédition, dont feront partie MM. Billet, astronome, et Riscardo, photographe, et qui aura pour but l'étude des différents cours d'eau qui descendent du plateau du Fouta Djallon : le Rio-Grande et la Gambie vers l'ouest, la Falémé et le Bafing, tributaires du Sénégal ; vers l'est le plateau est longé par des affluents du Niger. M. Bayol voudrait pouvoir fonder un établissement sur le Haut-Niger, pour y amener la suppression de la traite et le développement d'un commerce licite. La mission est partie pour Bordeaux, d'où elle doit se rendre à Dakar.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La mission archéologique confiée, par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, à M. le comte de Hérissou a eu un plein succès. Ses recherches ont porté principalement sur Utique, où ses fouilles ont amené la découverte de ruines d'une ville d'origine phénicienne, de plus de 700 objets divers, entre autres 300 vases romains de formes admirables, inscriptions, bracelets, monnaies, mosaïques très belles, dans un palais de sénateur romain. M. Hérissou va rentrer en France, et à son retour à Paris il exposera les objets qu'il aura pu rapporter.

A son arrivée à Bengasi, la mission du capitaine Camperio, qui doit explorer la côte de la Tripolitaine, s'est abouchée avec l'agent officiel du marabout Serroussi qui exerce une grande influence dans ces parages. En se rendant de Bengasi à Derma, le chef de l'expédition s'est entretenu avec les principaux cheiks, et a cherché à leur représenter les avantages qu'ils retireraient d'un protectorat italien. De son côté le capitaine Bottiglia a fait des sondages dans le port de Bengasi, et envoyé à Rome le plan du port et de la ville.

M. de Lesseps s'est rendu au Caire pour étudier avec le gouvernement égyptien le plan d'un canal d'eau douce allant à Port-Saïd, qui devient une ville très considérable et un véritable entrepôt pour les échelles du Levant. On espère qu'elle pourra aussi être reliée avec le Caire par un chemin de fer.

Le Dr Riebeck entreprend, autour du monde, un voyage dont la première station sera l'île de Socotra, à 170 kilom. à l'est du cap Guardafui. Schweinfurth l'y accompagne pour en étudier spécialement la flore et la faune.

M. Cambier, chef de la première expédition internationale est arrivé à Bruxelles. MM. Popelin, Ramæckers, Roger et Becker sont à Karéma, où ils ont commencé à semer les graines apportées d'Europe ; la fertilité du sol leur fait espérer une abondante récolte. Le Dr Van den Heuvel est toujours à Tabora.

M. le capitaine V. Schöler, chef de l'expédition africaine allemande, revient à la côte après avoir fondé une station à Kagouma, dans le voisinage de Tabora, et en avoir confié la direction au Dr Böhm, auprès duquel sont restés MM. Kaiser et Reichard.

Dans la dernière séance de la Société royale de géographie de Londres,

M. J. Stewart a fait une communication sur le lac Nyassa et la route fluviale au moyen de laquelle on peut y parvenir. Il espère en établir une entre le Nyassa et le Tanganyika, et a déjà réuni un fonds de 250,000 fr. pour cette entreprise.

Le Rev. W.-P. Johnson, agent de la Mission des Universités à Masasi, a dernièrement exploré une partie du cours de la Louganda, que l'on connaissait très peu jusqu'à présent. Il n'a pas pu en atteindre la source qui reste à découvrir; les indigènes prétendent que cette rivière sort d'un vaste lac à l'orient du Nyassa. Ce ne peut être le Chiroua; il faut croire qu'il y a au nord de celui-ci une autre nappe d'eau d'une grande étendue.

M. Jourdan, compagnon de M. Pinkerton, est arrivé à Natal; il est disposé à se joindre à une nouvelle expédition pour le royaume d'Oumzila.

Jusqu'ici les laines de l'Afrique australe, à destination de St-Petersbourg et de Revel, passaient par l'Angleterre. Un marchand de Moscou en a fait venir un chargement de Port-Élisabeth directement à Odessa.

Une société s'est formée à Londres sous le titre « South African Association » en vue de fournir un lieu de rendez-vous aux colons qui visitent l'Angleterre, de servir d'intermédiaire pour les communications entre la métropole et les diverses chambres de commerce du sud de l'Afrique, sur tous les sujets relatifs au commerce des États de la colonie. Elle recevra par télégrammes et fournira des informations sur tout ce qui a trait aux relations entre la mère patrie et la colonie. Enfin, quand le besoin s'en fera sentir, elle cherchera à conclure des arrangements qui puissent contribuer aux progrès généraux et à l'intérêt de l'ensemble des États de S. M. dans l'Afrique australe.

Le Dr Holub se dispose à partir pour le cap de Bonne-Espérance, d'où il se dirigera vers l'intérieur du continent, avec l'intention d'en sortir par un point quelconque des côtes de la Méditerranée. Quoique son voyage ait un but essentiellement scientifique, il ne négligera pas la question commerciale. Il s'est entendu avec des maisons importantes de Vienne, auxquelles il s'efforcera de créer des relations avec les peuplades de l'intérieur de l'Afrique.

MM. Pogge et Wissmann sont arrivés bien portants à St-Paul de Loanda et en sont repartis immédiatement pour Dondo.

MM. Zweifel et Moustier ont l'intention d'explorer le pays qui s'étend au nord de la chaîne de Kong.

M. Victor Regis, chef d'une des plus grandes maisons de commerce de Marseille, qui a créé sur la côte d'Afrique des comptoirs nombreux et florissants est mort récemment. Il a beaucoup contribué à l'abolition de la traite des nègres dans le Dahomey.

L'« Akankoo Gold Mining Company » a chargé l'explorateur Cameron de se rendre à la Côte d'Or, pour y étudier le minerai de la concession dont elle est propriétaire.

La mission Borguis-Desbordes doit être arrivée à Kita, pour y établir un nouveau poste fortifié.

Le Dr Lenz est arrivé à Berlin, où la Société de géographie lui a fait une réception solennelle.

LACS SALÉS DE L'AFRIQUE AUSTRALE

La terre ayant été primitivement recouverte par les eaux de la mer, la surface du sol a dû, après le soulèvement des continents au-dessus des océans, être imprégnée de sel ; les lacs et les rivières qui les forment devaient être également salés. Quand le sol eut été parfaitement lavé par les pluies, et le sel emporté dans l'Océan par les fleuves, les courants et les lacs ne reçurent plus que de l'eau douce. Mais là où les cours d'eau qui reçoivent les substances enlevées au sol par l'eau de pluie ne se versent pas dans la mer, là où ils se jettent dans des bassins intérieurs sans issue, les lacs qu'ils y formèrent demeurèrent salés. Il existe à l'intérieur des continents des lacs qui n'ont point d'émissaire ; leurs eaux se perdent surtout par évaporation ; une partie toutefois en est absorbée par le sol sablonneux qui leur sert de lit. Leur étendue dépend du rapport qu'il y a entre la quantité de pluie tombée dans la région dont ils reçoivent les eaux et la rapidité de l'évaporation. Le plus grand de notre globe est la mer Caspienne (presque aussi grande que les trois quarts de la France) ; c'est, avec le lac Aral, un reste de la mer qui mettait en communication l'Océan arctique avec la mer Noire.

La configuration du continent africain, formé d'un immense plateau central presque tout entouré de montagnes comme d'un bourrelet, explique l'existence des lacs salés qu'on y rencontre, moins vastes que la Caspienne ou le lac Aral, mais très nombreux et disséminés partout. Sans doute de grands fleuves, le Nil, le Niger, le Congo, l'Orange, le Zambèze drainent le plateau central, mais il n'en existe pas moins, au nord comme au midi, à l'est comme à l'ouest, des dépressions sans communication avec la mer, et dans lesquelles les terres voisines versent des eaux qui forment des lacs salés, soit permanents soit temporaires, pour fournir aux habitants le sel dont ils seraient privés, et qui devient un article important d'échange avec les peuples chez lesquels il fait complètement défaut.

Entre la côte N.-E. du plateau abyssin et la mer Rouge, il existe, à deux jours de marche de la côte, un peu au sud de Massaoua, de grandes lagunes, dont le sel est tellement abondant qu'on l'emploie non seulement comme condiment, mais encore, taillé en petits morceaux carrés, comme monnaie courante. A l'ouest du Nil, les six petits lacs de la vallée du Djebel-el-Natron ont leurs eaux et leurs bords couverts d'efflorescences salines et de natron. On en voit flotter de grandes masses sur plusieurs lacs du Fezzan, principalement sur les lacs Natron et Men-

drah au N.-O. de Mourzouk. Les Chotts, au sud de la Tunisie et de l'Algérie, sont autant de lacs salés, où l'évaporation de l'été dépose une couche de sel brut qu'on n'a qu'à ramasser pour le livrer au commerce. Le Tell en compte un grand nombre; on les nomme *sebkahs*; la province de Constantine n'en a pas moins de vingt-deux, dont six sont loués par l'administration pour l'exploitation du sel. Entre Alger et Laghouat, l'immense cuvette du Zahrez Rarbi, de 40 kilomètres de longueur sur 8 à 10 kilomètres de largeur moyenne, renferme en hiver une nappe d'eau salée. Par suite d'évaporation, cette eau laisse sur le sol une couche de sel qui varie, selon le volume d'eau évaporée, de 30 à 40 centimètres d'épaisseur; ce sel est très pur, bien cristallisé et sert aux besoins des indigènes. La fameuse saline d'Arzew est formée par un grand lac, de 12 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres de largeur, dont les eaux disparaissent pendant l'été pour laisser sur le sol une épaisse couche de sel. Au Maroc le lac d'Asfi en fournit aux Arabes une mine inépuisable au moment de son dessèchement. Dans l'Adrar, la saline d'Idjil est un vaste marais desséché, de 22 à 30 kilomètres de long sur 10 à 12 de large; le sel s'y trouve à de faibles profondeurs, sous les sables, en quatre couches distinctes, de 5 à 20 centimètres d'épaisseur; son exploitation s'élève à 200,000 charges par an, à destination du Haut-Sénégal et du Haut-Niger. On trouve également des étangs salins à Gandiole au sud de Saint-Louis, à N'Guier dans le Oualo. L'explorateur Ivens mentionne, chez les Bangalas, le lac Kuibonda qu'il a visité, et dont on tire, dit-il, beaucoup de sel.

Mais c'est l'Afrique australe qui possède le plus grand nombre de ces lacs salés; on les y rencontre de la côte méridionale jusqu'au Zambèze, quelquefois très rapprochés les uns des autres, d'autres fois à des distances plus considérables, et en si grande quantité que le Dr Holub, qui a exploré cette région de 1872 à 1876, ne parlant que de ceux qu'il a vus, en compte 10 de première grandeur, de 200 à 250 de second ordre, et un nombre infini de plus petits. Nous allons les décrire d'après lui.

A l'exception de quelques lacs du centre du pays des Bamangouatos de l'est, ces lacs salés se trouvent dans des régions où les eaux de pluie n'ont pas d'écoulement ou n'en ont qu'un insuffisant. L'on en rencontre souvent sans qu'on s'y attende dans des dépressions du sol, tantôt au milieu des herbes, tantôt dans les déserts des Karous, dans les parties septentrionales du pays des Betchouanas, ou dans des forêts. Ceci est vrai surtout pour ceux de seconde et troisième grandeurs, d'une longueur de 400 à 2000^m, et pour ceux qui n'atteignent pas cette dimension. L'ap-

parition subite de dépressions contenant des lacs salés, surtout dans des plaines sans arbres est si frappante, qu'elle arrache au voyageur un cri de surprise. Ce phénomène doit être attribué en partie aux conditions orographiques du pays, en partie à la transparence de l'atmosphère. Un des traits qui caractérisent leur entourage le plus proche, c'est que l'une des rives ou toutes les deux s'élèvent en forme de coteau à pente plus ou moins abrupte, de 10 à 30^m au-dessus du niveau de l'eau. D'un ou de plusieurs côtés il y a des rigoles, qui reçoivent le surplus de l'eau de pluie non absorbée par le sol et l'amènent dans le lac. Holub a cheminé le long des plus grands avec ses wagons pendant des jours entiers ; ils peuvent avoir de 18 à 90 kilomètres de longueur, sur une largeur qui va jusqu'à 45 kilomètres ; il y a rencontré des rivières formées par l'eau de pluie, d'une longueur de 4 à 130 kilom., parfois de 50^m de large, et de 4^m de profondeur ; le plus souvent l'eau en est salée dans la partie inférieure de leur cours, quelquefois jusqu'à 18 kilomètres de leur embouchure ; mais elle ne coule que temporairement, durant un mois, ou même quelques heures seulement. Le sol de leur bassin est parfaitement lavé, et l'alluvion est déposée dans le lac. Pendant la plus grande partie de l'année, les lits des rivières et les lacs eux-mêmes sont à sec. Quelques-uns des affluents les plus importants seulement, qui n'ont qu'une faible pente, ou un lit sablonneux, ou ceux dont l'eau est arrêtée par des barrières de rochers, coulent pendant plusieurs mois de suite ; il y en a même qui, comme la Nata, présentent tous les ans des marécages pleins d'eau et riches en poissons.

En général les lacs salés offrent deux aspects différents, l'un dans la saison sèche, l'autre dans celle des pluies. Dans le premier cas l'on aperçoit une surface grise, semblable à une glace unie, polie même, couverte de quelques blocs de rochers, sinon sur les deux rives, au moins le long des bords des rigoles et des rivières.

Pendant la saison des pluies, la dépression se remplit d'une eau d'un blanc de lait et salée, jusqu'à la limite où la terre commence à verdier. C'est l'époque où les lacs deviennent le plus intéressants pour l'explorateur ; la flore de leurs bords le récompense amplement de ses fatigues. Le sol alluvial du bord des lacs présente plusieurs espèces particulières ; souvent aussi le lac paisible est entouré d'un tapis de fleurs provenant d'une plaine herbeuse ou boisée, rapprochée ou éloignée, apportées là par l'eau de pluie, semées ou plantées sur les rives. Le grand nombre d'oiseaux : milans, grues noires et blanches, flamants, bécasses, canards, poules d'eau, etc., qui choisissent ces lacs pour y séjourner ou

y nicher, ainsi que les bouquetins, les antilopes, les gnous qui viennent de nuit en lécher le sol salé, leur donnent un charme de plus.

L'embouchure des rivières d'une certaine grandeur, comme celle de la Nata, peut fournir au géologue d'abondants sujets d'étude, car les couches géologiques apparaissant souvent sur leurs bords, permettent de se rendre compte de la structure de la plaine environnante. Ce sont tantôt des terres argileuses, des schistes, des lits de gravier, ou des roches pouvant fournir de la pierre à bâtir, tantôt des couches à pétrifications qui augmentent encore l'intérêt que présentent ces réservoirs naturels. On peut reconnaître si leurs bords appartiennent aux époques alluviale, diluvienne ou tertiaire. Dans la plupart de ces lacs les roches primitives sont recouvertes par des couches alluviales récentes, peu considérables, pauvres en fossiles, ou même entièrement dépourvues de pétrifications. Les plus intéressants, au point de vue géologique, sont les grands lacs du pays des Bamangouatos. Le Dr Holub a vu au bord des lacs Kari-Kari et Citani des roches éruptives de différentes époques, des grès ferrugineux de belles nuances formant des mosaïques.

Au point de vue de la qualité et de la quantité, le dépôt salin dépend des conditions du terrain salinifère, et non de la grandeur du lac. Dans certains districts il est exploité par les indigènes, dans d'autres par les Hollandais. On en fait des tas de 6 à 50 quintaux, puis on le porte au marché où on le vend à raison de 1 à 2 livres sterling les 100 kilog. Ce gagne-pain ne peut pas suffire aux blancs, qui doivent avoir à côté de cela une autre occupation. La quantité de sel fournie par l'exploitation des lacs n'empêche pas qu'une grande partie du sel de cuisine ne soit importée d'Angleterre; peu de gens font usage de celui du pays; on ne s'en sert guère que pour saler la viande. Il paraît que ce sont les blancs qui ont appris aux indigènes à en faire usage, et que les tribus au sud du Zambèze s'en servent plus que celles de la rive gauche du fleuve. Chez les Barotsés il constitue un article d'échange important.

Les explorateurs qui veulent pénétrer dans l'intérieur doivent se munir à Port Elisabeth de 50 à 100 kilogrammes de sel et en reprendre au lac Hallwater de 200 à 300 kilogrammes.

Le sel que fournissent les lacs se présente sous la forme de petits cristaux, cependant dans un des bras de la Nata on trouve des plaques de sel de 1 à 3 pouces d'épaisseur, plus ou moins mélangées d'argile et couvertes d'abondants cristaux de trois quarts de pouce. En été, la Nata est desséchée à l'exception de quelques lagunes. Par suite du peu de courant, les eaux du bras droit de cette rivière, de 30 à 50 centimètres de pro-

fondeur et de 10 à 12 mètres de large, deviennent stagnantes, et sur une longueur de 10 à 100 mètres revêtent une teinte rose carmin foncé. Les bords de la rivière sont tachetés de beaux cristaux blancs ; au-dessous du niveau de l'eau ils paraissent d'un beau rouge, mais ils pâlisent dès qu'on les sort de l'eau. Si l'on dépose un objet dans l'eau, il se couvre de cristaux de sel, qui le soudent à la couche de sel formée à 20 ou 30 centimètres au-dessous de la surface ; si l'on brise celle-ci avec des pierres, on trouve le vrai fond de l'eau à 25 ou 35 centimètres plus bas. Les plaques de sel sont assez fortes pour porter un homme. Si l'on se tient quelques secondes à la même place on éprouve une impression semblable à celle que l'on ressentirait en marchant sur des cristaux aigus ; bientôt les pieds sont couverts d'un dépôt salin très perceptible.

Les lagunes les plus saturées de sel sont peu fréquentées par les animaux, mais beaucoup par les Matébélés et les Bamangouatos qui viennent de très loin y chercher du sel gemme.

Le lac salé de Hallwater, près de Bloemhof, dans la partie S.-O. du Transvaal, est celui qui fournit le meilleur sel de cuisine. Viennent ensuite ceux du voisinage de Port Élisabeth, et quelques autres entre le Hartspruit et le Molapo. On peut aussi obtenir une quantité considérable de bon sel en faisant bouillir l'eau du bras droit de la Nata. Dans plusieurs lacs les eaux déposent d'autres éléments empruntés aux terrains qu'elles traversent, ce qui ne permet pas de se servir du sel.

La plupart de ces lacs ont déjà diminué. Les matières d'alluvion les plus grossières ne se sont pas amassées seulement à l'embouchure des cours d'eau, autour de quelques rochers proéminents, mais encore partout le long des rives, ce qui a permis aux semences apportées par les vents de germer et de se développer. L'étendue du sol saturé de sel est d'autant plus grande que la pente autour du lac est moins forte. La plus ou moins grande saturation du terrain et l'extension des prairies salinifères permettent de se représenter sans peine le maximum d'étendue atteint par ces lacs. Sur les bords des plus grands on trouve de nombreuses lagunes salées, ou des baies souvent étroites qui ont été séparées des lacs depuis plus ou moins longtemps. A leur tour ces lagunes diminuent, mais relativement beaucoup moins vite que les grands lacs, et c'est la couche alluviale, qui depuis des siècles s'est formée autour de ceux-ci et s'est couverte de végétation, qui leur donne leur salure.

LA FRONTIÈRE ORIENTALE DE L'ALGÉRIE

Depuis un certain temps, l'attention publique a été attirée sur les rapports de l'Algérie avec la Tunisie, par trois questions au moins qui risquaient d'en troubler la bonne harmonie : celle des chemins de fer, celle de la vente des propriétés de Khérédine-pacha à la Société marseillaise, et celle des déprédations commises sur territoire algérien par des tribus tunisiennes insoumises. Cette dernière apparaît aujourd'hui au premier plan, et l'envoi de troupes françaises, destinées à réprimer les désordres des Kroumirs des frontières, concentre sur celles-ci tout l'intérêt. Sans entrer dans la question politique traitée par d'autres journaux, nous voudrions dire quelques mots de la géographie du pays, des tribus pillardes qui l'habitent et des chemins de fer qui permettent d'en approcher¹.

Du côté de la Tunisie, les frontières de l'Algérie ne sont point données par la nature ; elles ne suivent ni le cours des rivières, ni les montagnes ; à part de légères modifications, elles ont été conservées telles que les avait établies depuis longtemps l'usage des tribus. Partant du Cap Roux, à 18 kilomètres de la Calle, elles laissent à l'est la rivière des Abeilles, le Djebel Addedah et le Djebel Addisa, pour descendre directement au sud jusqu'au chott Melrir, avec une seule inflexion un peu forte à l'ouest, au nord de la vallée de la Medjerda.

Entre Bone et le Cap Rosa, la largeur de la zone littorale est beaucoup plus considérable que dans les provinces d'Alger et d'Oran. Elle est séparée du plateau par la chaîne du Djebel Aouara, que traverse la Seybouse, et par celle du Djebel Rourra, qui ferme au sud le bassin de la Mafrag et de l'Oued el Kébir, et dont le prolongement, le Djebel Addisa et le Djebel Addedah, fait déjà partie de l'Atlas tunisien ; celui-ci s'élevant à une hauteur moindre que l'Atlas algérien, longe de près la mer jusqu'à Bizerte.

Quant au plateau, à mesure qu'on s'avance vers l'est, il se rétrécit jusqu'à n'avoir plus, à la frontière tunisienne, qu'une largeur de 80 kilomètres environ, et s'abaisse vers le nord en pentes très accidentées. Il est coupé de l'ouest à l'est par la grande vallée de la Medjerda, qui prend sa source dans les mêmes montagnes que la Seybouse, à près de 1000^m d'altitude, passe à 4 kilomètres de Soukarras, au sud de Bone, dans une des régions de l'Algérie les plus remarquables par la beauté

¹ Voir la carte qui accompagne cette livraison.

des sites, l'étendue des forêts et le nombre des rivières. Son cours supérieur seul (100 kilomètres) appartient à l'Algérie ; elle arrose ensuite le territoire tunisien, où ses deux rives, ainsi que celles des ouadis latéraux, sont d'une fécondité qui en faisait le jardin de Carthage.

Dès la conquête de l'Algérie, la France a fait occuper certains points rapprochés de la frontière orientale pour protéger celle-ci : Bone d'abord, à 440 kilomètres d'Alger, en 1830 ; puis Guelma, à 90 kilomètres de Bone, en 1836 ; et, après quelques expéditions contre les tribus turbulentes des Haractas, des Hanenchas et des Nemenchas, Aïn Beïda et Tébessa en 1851, autant pour contenir les tribus algériennes que pour surveiller celles de la Tunisie ; enfin Soukarras, créé en 1852, commandant le pays des Hanenchas, vint compléter les garanties de sécurité au dedans et au dehors. Les établissements militaires les plus rapprochés de la frontière sont, au nord, la Calle (18 kilomètres), au sud, Tébessa (20 kilomètres) ; entre les deux, Soukarras (55 kilomètres) ; ce dernier est important, non seulement comme poste militaire mais encore au point de vue commercial. A la jonction des routes de Tunis à Constantine, chef-lieu de la province, et de Tébessa à Bone, il a pris un développement rapide, grâce à l'initiative des colons, au commerce avec la Tunisie, à l'immense quantité de grains et aux nombreux bestiaux que produit le pays, à l'étendue des forêts environnantes fournissant bois de construction et liège, à la qualité supérieure des terres, à des cours d'eau abondants et à un climat des plus salubres. Mais ce n'est pas sur cette partie des frontières que se porte surtout l'attention, c'est plutôt sur la partie septentrionale appartenant au cercle de la Calle, entre l'Oued el Kebir et le Djebel Addedah.

Au sud de la Calle et à une distance moyenne de 2,400^m sont rangés en demi-cercle trois lacs : l'un, le lac el Hout, à 6^m au-dessus de la mer et au pied des hauteurs pittoresques et sombres de l'Addedah ; un autre, le lac Oubeira, à 31^m d'altitude, entre des collines couvertes de chênes lièges ; le troisième, le Mélah, au niveau de la mer dont il n'est séparé que par une étroite digue de rochers ; aussi a-t-on eu l'idée de faire de ce dernier, au moyen d'un canal, un grand port militaire. La colonisation y a commencé en 1851 et n'a pas tardé à embrasser tout le territoire propre aux cultures, quoique la population de la Calle soit plutôt absorbée par les trafics qui naissent de la pêche du corail, ou de l'exploitation des immenses forêts de chênes lièges qui couvrent la région. Cette dernière industrie a donné naissance à l'établissement forestier de Mélah, à 9 kilomètres de la Calle. A 6 kilomètres seulement de la frontière se

trouvent les gisements de plomb argentifère de Kef oum Theboul, dont l'exploitation a déterminé la création de chantiers, d'usines, de véritables bourgades, mais en même temps il a fallu établir un camp pour protéger les ouvriers contre les pillards kroumirs du voisinage.

On désigne généralement sous le nom de territoire des Kroumirs la région comprise entre le Cap Roux et le Cap Negro ; l'île de Tabarka, qui se trouve entre ces deux caps, n'a que 500^m de diamètre. A l'intérieur, les limites précises sont difficiles à déterminer ; on peut cependant indiquer à l'est l'Oued Zène, et au sud une ligne qui, passant un peu au nord de Béja, rejoindrait la frontière de l'Algérie. La tribu des Kroumirs n'est pas la seule à l'habiter ; elle n'est que la plus importante de 19 tribus distinctes formant une espèce de confédération, ayant pour but principal de défendre l'entrée de leur territoire. Elles reconnaissent nominativement la souveraineté du bey de Tunis, mais sans se soumettre à toute son autorité ; elles lui paient tribut, mais très irrégulièrement. Ce sont des tribus nomades, n'ayant point de villages proprement dits, campant partout où paissent leurs troupeaux ou dans les rochers de leurs impénétrables forêts. Sur la côte et sur la frontière de l'Algérie sont les plus belles forêts de chênes blancs, de chênes verts, d'ormes, de frênes, et surtout de chênes lièges ; malheureusement, au lieu d'être exploitées avec soin, elles sont dévastées par les indigènes. Quant aux Kroumirs proprement dits, ils se partagent en plusieurs fractions, parmi lesquelles se distinguent spécialement celle des Slouls qui se livrent au commerce, sont les plus riches et les moins à craindre, et celle des Tedmaka, pauvres, prolétaires, n'ayant guère d'autre ressource que le pillage. Retranchés dans des rochers, au-dessus de ravins profonds, ils fondent à l'improviste sur les ouvriers de la mine de Kef oum Theboul, ou sur les Européens qui se hasardent dans cette partie du pays, afin d'obtenir une forte rançon. Ils se sont même enhardis jusqu'à attaquer, le 30 mars, un poste français qui gardait la frontière entre Kef oum Theboul et Remel Souk. Ils n'ont cependant pas été les premiers à commettre des déprédations sur territoire algérien. Les premiers agresseurs ont été des Bechanias (d'une tribu des montagnes également) qui, le 16 février, ont pillé une propriété de la fraction des Aouachas, du douar commun des Nehed, du caïdat de l'Oued el Kébir dans le cercle de la Calle. Les Nehed se réunirent aux Aouachas contre les envahisseurs qui, à leur tour, furent appuyés par les Kroumirs et les Ouled-Cedra. Déjà précédemment, les Ouchetas, tribu tunisienne au sud des Kroumirs, avaient dévasté le cercle de la Calle, enlevant bœufs et chevaux, brûlant les

douars et les forêts, étendant même leurs actes de pillage jusqu'au cercle de Soukarras. Sans doute il y a des Bechianas, des Kroumirs et des Ouled Cedra qui protestent de leurs bonnes dispositions, des cheiks tunisiens qui font des efforts pour donner aux événements une tournure pacifique ; trois des principales familles des tribus sus-mentionnées se sont établies sur la limite et répondent de la tranquillité. Il n'en est pas moins vrai que ces populations montagnardes sont essentiellement pillardes et doivent être contenues par une main plus ferme que les indigènes, relativement plus civilisés aujourd'hui, de l'Algérie, les Ouled Dia près de Soukarras, et plus au sud, dans la direction de Tébessa, les Ouled Kiar, les Ouled Sidi Laïa et les Ouled Sidi Ichia. Si, au premier moment, les Français de la Smala du Tarf, sur la rive gauche de l'Oued el Kébir, et ceux de la Calle, appuyés des troupes de Bone et de Constantine, n'étaient pas assez nombreux pour châtier les Kroumirs chez eux, ils n'ont pas tardé, grâce aux moyens actuels de communications rapides, à recevoir les renforts nécessaires.

Il est vrai qu'aujourd'hui il n'existe pas encore de chemin de fer aboutissant à la frontière, théâtre de ces déprédations. La grande ligne centrale qui doit mettre en communication Alger et Tunis n'est pas complètement terminée. Sur territoire algérien, elle s'avance jusqu'à Duvivier, à 2 kilomètres à l'est de Guelma, et sur territoire tunisien, à partir de Tunis elle se dirige sur la Medjerda, passe à Tabourba, à Souk-el-Arba, et atteint Ghardimaou, à 5 kilomètres de la frontière, et à 190 kilomètres de Tunis. Entre Duvivier et Ghardimaou, une section de 50 kilomètres, jusqu'à Soukarras, va être livrée à l'exploitation ; de là à la frontière (55 kilom.), la Compagnie Bone-Guelma fait travailler très activement à une route ; mais de la frontière à Ghardimaou, il n'y a qu'un sentier. La Compagnie Bone-Guelma, a encore obtenu la concession des deux lignes de Tunis à Bizerte et de Tunis à Sousse. Sur la grande ligne qui traverse l'Algérie de l'ouest à l'est viennent aboutir les embranchements de Philippeville à Constantine et de Bone à Guelma ; ce dernier, après avoir remonté la Seybouse, passe de Duvivier à Soukarras, dans la vallée de la Medjerda.

Espérons que les événements actuels auront pour conséquence finale de faire disparaître de cette région les derniers restes de barbarie, et que pour elle aussi se réalisera le progrès constaté récemment en Algérie par M. de Tchihatchef. Dans son ouvrage, intitulé « Espagne, Algérie et Tunisie, » il dit que nulle part la nature ne paraît avoir réuni plus intimement deux contrées (l'Algérie et la Tunisie), que le caprice des

hommes a séparées, en restituant l'une à la civilisation et abandonnant l'autre à la barbarie. Bone, située près de la frontière, entre ces deux pays si semblables sous le double rapport de la configuration physique et de la population paraît marquer la limite entre deux mondes complètement différents. D'un côté, des campagnes florissantes animées de villages européens, traversées par des routes qui pénètrent bien avant dans le désert, et le long de ces routes partout des maisons hospitalières destinées exclusivement à l'usage des voyageurs ; de l'autre côté, des solitudes arides et déboisées, accessibles, pendant la saison des pluies, seulement au piéton et au cavalier ; nulle part le moindre refuge pour l'étranger tant soit peu habitué aux exigences de la vie civilisée.

BIBLIOGRAPHIE ¹

EN ALGÉRIE. Souvenirs d'un Colon, par *Paul Lélou*. Paris (Hennuyer), 1881, in-18°, 365 pages. — Les souvenirs racontés dans ce volume appartiennent à des dates très différentes : en effet, des événements auxquels ils se rapportent, les uns remontent à l'époque de la conquête, où la France fit disparaître la piraterie qui avait si longtemps régné le long de la côte africaine ; d'autres à l'établissement des premiers colons cultivateurs, après la prise de la Smala d'Abd-el-Kader ; d'autres encore au soulèvement des Kabyles pendant la guerre franco-allemande, etc. Les scènes n'en sont pas moins diverses : scènes de la vie agricole, scènes de chasse contre les fauves, scènes de la vie militaire dans la lutte contre les Arabes, avec ses brillants faits d'armes, l'excitation du combat, l'enivrement de la victoire.

Ce qui fait l'unité de ces souvenirs, c'est l'amour avec lequel l'auteur décrit cette nature, tantôt riante, tantôt majestueuse, cette race du sud à la fois religieuse, guerrière, poétique, dont il a étudié à fond les mœurs, les traditions et les légendes, qu'il raconte avec une naïveté charmante.

A QUESTAO DO TRANSVAAL, por *Augusto de Castilho*. Lisboa, 1881, in-8°, 66 pages. — Les derniers événements du Transvaal ont suggéré à M. de Castilho, ancien gouverneur de Lorenzo Marquez, l'idée de réunir les documents diplomatiques les plus importants relatifs aux rap-

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

ports entre le Transvaal et l'Angleterre, depuis la Convention de Sand River de 1852, par laquelle l'indépendance de la République était reconnue, jusqu'au manifeste du 15 décembre 1880, qui en a proclamé le rétablissement. Ceux qui se rapportent à l'annexion en 1877, à la protestation du Transvaal et aux démarches pacifiques faites à Londres en 1878 par les délégués des Boers auprès du gouvernement anglais, y ont naturellement trouvé place.

THE OPENING OF A WORLD. Washington, 1881, in-12, 16 p. — Le monde dont il est ici question est l'Afrique qui, si elle n'a été ouverte à la civilisation que tardivement, se développe aujourd'hui d'une manière rapide. L'auteur de cette brochure relate ces progrès, moins au point de vue des voyages qu'à celui du commerce. Il rappelle les efforts du gouvernement français pour faire pénétrer les chemins de fer au cœur du Soudan, les sommes allouées aux voyageurs Rohlf, Pogge, etc., par le gouvernement allemand, l'établissement des Italiens à Assab, etc. Puis il passe sommairement en revue les expéditions de quelques voyageurs, les établissements commerciaux récemment fondés, les moyens de communication, les mines de diverses sortes, et les publications spécialement consacrées à l'Afrique. Enfin viennent quelques mots sur les établissements missionnaires et la société américaine de colonisation. Tout cela est très bien résumé et montre que l'auteur est tout à fait au courant des choses africaines.

DIE ERFORSCHUNG ÄQUATORIAL-AFRIKA'S, seit dem Tode Livingstone's von Karl Hespers. Opladen, 1881, in-4, 32 p. avec carte. — Combien de voyages ont été effectués depuis la mort de Livingstone ! Des quatre points de l'horizon s'avancent sans cesse des hommes, pour soulever le voile qui nous cache la vérité, ne reculant pas devant des mécomptes et des dangers de toute espèce. L'entreprise de M. Karl Hespers, de résumer l'histoire de ces expéditions, pouvait sembler difficile, mais elle a été fort bien exécutée. Dépouillant un nombre considérable de livres et de journaux, dont il donne la liste, l'auteur est arrivé à former un tout très complet. Son ouvrage est précieux pour les personnes qui font des recherches, et pour celles qui, n'ayant pas le temps de lire tous les récits des voyageurs, veulent cependant avoir une idée générale des expéditions dont l'Afrique est le théâtre.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE

DE BÔNE A TUNIS

Echelle : $\frac{1}{800,000}$

\$ 00,000.

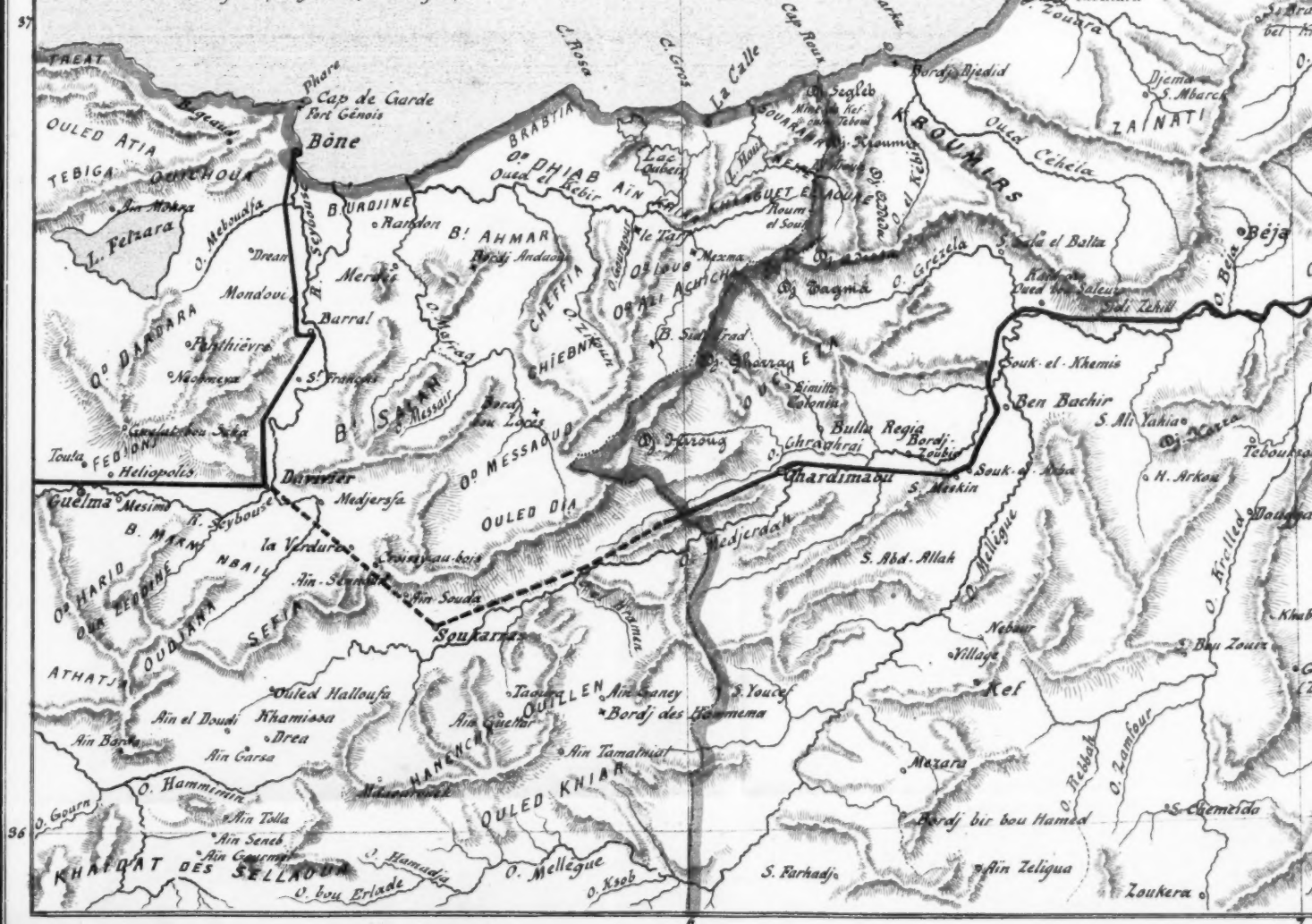
0 1 2 3 4 5 Myriamètres.

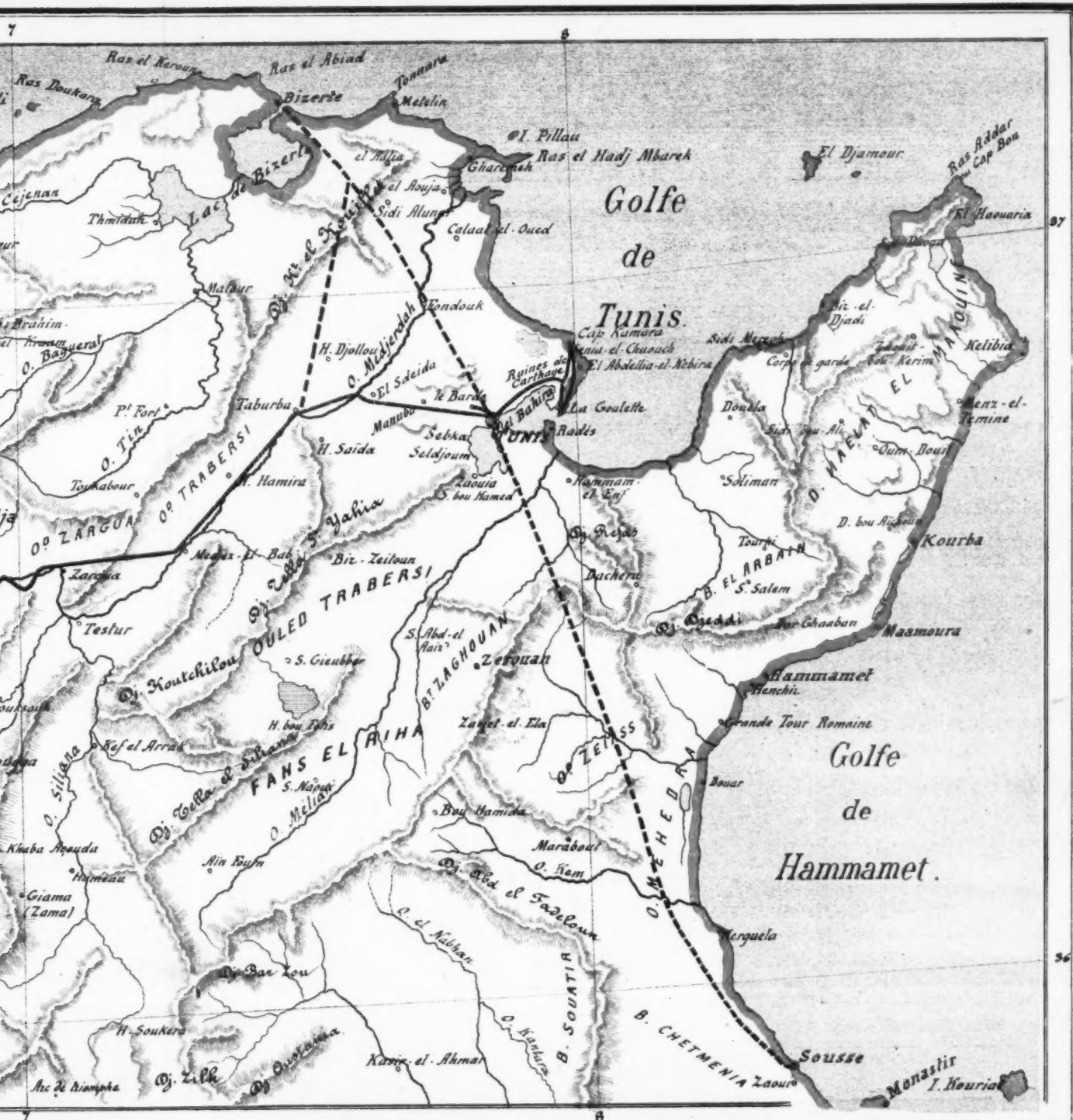
Abbreviations:

0. pour Oued. (Cours d'eau).

04 - Ouled (Tribu).

Dj. Djebel (Montagne).





BULLETIN MENSUEL (6 juin 1881).

Tandis que l'attention générale était concentrée sur l'extrémité N.-E. de la frontière de l'**Algérie** et sur la répression des Kroumirs, le sud de la province d'Oran s'est trouvé tout à coup menacé d'une insurrection générale, dont les Ouled-Sidi-Cheik ont été les fauteurs. Mais le mouvement insurrectionnel a pu être vite circonscrit, et les insurgés se sont enfoncés dans le sud.

Quant à la guerre contre les Kroumirs, à l'occupation de la Tunisie et au traité conclu avec le bey, les journaux politiques fournissent tous les renseignements désirables, en sorte que nous pouvons nous dispenser d'en parler.

Le désastre de la **mission Flatters** ne décourage pas les explorateurs du Sahara en vue du Trans-Saharien. **M. Louis Say**, officier de marine, qui a vécu longtemps dans l'extrême sud de l'Algérie, et couru le désert au delà d'Ouargla avec les chasseurs d'autruches, a fait ses offres de service au ministre des travaux publics, pour tenter de nouveau la traversée du désert dans de meilleures conditions de succès. A cet effet, il organiserait à Ouargla les goums de Touareg, alliés des Français, qui seuls peuvent servir d'escortes sûres aux ingénieurs et leur ouvrir les routes du désert; avec eux il se rendrait dans le Hoggar, pour traiter avec Itaren et descendre jusqu'à Asiou.

Tous les directeurs d'entreprises dans la direction du Soudan comprennent qu'ils doivent redoubler de prudence. Le Comité formé à **Sfax**, sous la présidence de **M. Lafitte**, pour organiser un service régulier de caravanes entre Djerba et les riches contrées du Haoussa, du Bornou, du Baghirmi, du Ouadaï et du Darfour, a décidé de procéder avec la plus grande circonspection à la réalisation de son plan. Il établira sur les points les plus importants des comptoirs commerciaux, dont il fera en même temps des stations scientifiques, et entre lesquels circuleront régulièrement des caravanes fortement armées et nombreuses, auxquelles seront adjoints des hommes spéciaux, munis de tous les instruments de précision nécessaires, pour faire des relevés topographiques et géodésiques exacts, ainsi que des études très complètes sur la météorologie, la flore, la faune et l'ethnographie des pays qu'ils traverseront. Les organisateurs marcheront lentement, étape par étape, et n'en entreprendront une nouvelle qu'après avoir ouvert un comptoir dans la précédente, lui avoir créé des relations sérieuses, l'avoir abondamment pourvu de tout le nécessaire, et y avoir laissé un dépôt assez important

pour n'être jamais pris au dépourvu, enfin avoir assuré d'une façon absolue ses communications directes et régulières avec le comptoir précédent et la tête de ligne. La base d'opération sera Djerba ; la première étape avec le premier comptoir, Ghadamès ; de là on poussera jusqu'à Ghat, où sera fondé le deuxième comptoir.

La **mission italienne**, dirigée par le capitaine Camperio, est rentrée en Italie après avoir exploré la côte de Bengasi à Derna, mais elle n'a pu visiter ni Tobrouk, ni Bomba, les questions posées aux habitants par le chef de l'expédition sur les ressources du pays, le chiffre de la population, etc., l'ayant rendu suspect aux indigènes et aux Turcs, qui s'imaginèrent qu'il préparait la conquête du pays. Les cheiks des tribus de la Cyrénaïque durent retirer l'autorisation qu'ils lui avaient donnée de parcourir cette région, en déclarant qu'ils ne pouvaient plus garantir la sécurité de la mission. De son côté le capitaine Bottiglia a dû revenir à Bengasi, le chef des Senoussi ayant refusé toute visite et les cadeaux de tout chrétien, quel qu'il fût.

Nos lecteurs se rappellent la position terrible dans laquelle s'était trouvé **Gessi**, bloqué avec toute une flottille de barques par la végétation du *sudd*, dans le Bahr-el-Ghazal. Les fatigues d'un travail de huit mois et demi pour enlever cette végétation, et surtout les souffrances morales que lui avait causées la vue des tourments de ceux qui l'entouraient, ont été fatales à sa santé. Embarqué à Souakim sur un bateau-poste de la Compagnie Rubattino, il arriva mourant à Suez où il expira.

Le sultan de Zanzibar a fait explorer le cours supérieur de la **Loufigi**, par une expédition dont le commandement a été confié à M. Bear-dall, qui précédemment avait étudié la région de la Rovouma et plus récemment avait eu sous sa direction la construction de la route de Dar-es-Salam. Il a dressé une carte et envoyé à la Société de géographie de Londres un rapport, d'après lequel l'Ouranga, tributaire de la Loufigi, est, en amont de sa jonction avec cette dernière, obstruée par des rochers et des rapides sur une longueur de 130 kilomètres environ, ce qui ne permet pas de songer à l'employer comme route fluviale à l'intérieur. Le pays est d'ailleurs stérile et peu peuplé.

Quoique la route entreprise par MM. Mackinnon et Fowell Buxton, de Dar-es-Salam dans la direction du lac Nyassa, ait dû être abandonnée, la construction n'en a pas moins exercé une influence civilisatrice très sensible sur les habitants du pays qu'elle traverse, l'**Ouzaramo**. Tandis qu'autrefois on ne pouvait passer par leur territoire qu'en nombre et en armes, aujourd'hui chacun le peut sans danger. Ils ont abandonné

leurs villages palissadés dans les jungles, d'où ils s'élançaient naguère pour rançonner les voyageurs, se sont établis en rase campagne, et ont créé le long du chemin des champs bien cultivés.

D'après le rapport de la mission de Livingstonia, le niveau du lac **Nyassa**, aux eaux basses, est descendu graduellement depuis 1875, au point qu'en décembre 1880 il était à 1^m au-dessous du niveau du même mois en 1875. Si cet abaissement continuait, la question deviendrait très grave pour la navigation, pendant la saison sèche, à l'extrémité sud du lac et sur le cours supérieur du Chiré, qui en sort ; d'ordinaire, celui-ci offre une bonne voie fluviale, mais, si le niveau du lac descendait davantage, les bancs de sable de son lit le rendraient innavigable pour l'*Ilala*, qui serait alors confinée dans le lac.

Les **Bassoutos** et le ministère colonial ont consenti aux conditions du gouverneur Sir Hercules Robinson, agissant en qualité d'arbitre ; ce sont à peu près les conditions que les Bassoutos avaient demandées au début de la guerre : 1^o Intégrité de leur territoire ; 2^o Amnistie complète ; 3^o Droit de conserver leurs fusils en payant un port d'armes d'une livre sterling ; remboursement intégral de la valeur des armes à ceux qui les rendront ; 4^o Indemnité de guerre de 5,000 têtes de bétail ; 5^o Restitution au gouvernement des propriétés qui lui ont été enlevées pendant la guerre, et aux Bassoutos fidèles des biens qui leur ont été soustraits ; indemnité aux commerçants pour la perte de leurs marchandises. Si l'on songe à tous les sacrifices d'hommes et d'argent que la colonie s'est imposés pour arriver à ce maigre résultat, on ne s'étonnera pas que le cabinet de M. Sprigg n'ait pu se maintenir et ait dû donner sa démission. Il a été remplacé par un nouveau ministère, formé par M. Scanlen et dont on attend une politique plus favorable aux natifs. Si les travaux des missionnaires ont été entravés et leur œuvre compromise, les soins qu'ils ont donnés aux blessés Bassoutos leur ont gagné les cœurs de beaucoup de ceux qui jusqu'alors n'avaient pas accepté le christianisme. M. Dyke ayant profité de l'armistice pour faire des visites autour de Morija, fut reçu d'une manière très touchante dans un village où se trouvait un blessé qui avait été soigné par lui et qui avait trois femmes. La principale vint avec une cinquantaine de personnes, parents du blessé, père, mère, frères, sœurs, cousins, etc., à l'endroit où était son wagon, et de toutes parts on lui apporta, pour lui, sa femme et leur enfant, des bottes de roseau sucré, des paniers de maïs frais, des miches de pain indigène, des citrouilles, du lait et le présent essentiel, un beau mouton gras, qui fut tué et apprêté pour que tout le monde s'en régâlât.

La guerre entre les **Héréros** et les **Namaquas** s'est poursuivie pendant les mois d'octobre et de décembre de l'année dernière, d'une manière désastreuse pour les deux partis, les combats ayant été au début généralement défavorables aux Héréros, qui, à leur tour, en novembre, anéantirent une division de l'armée des Namaquas, en battirent une autre le 12 décembre près de New Barmen, et en cernèrent, près d'Otyovazou, une troisième qui ne leur échappa qu'à grand'peine. Les pertes subies par les deux belligérants, la mort de plusieurs chefs, et le manque de munitions les rendront peut-être plus accessibles aux exhortations des missionnaires à la paix ; malheureusement ceux-ci constatent encore dans les deux camps une grande irritation et un ardent désir de continuer la guerre. La paix, d'ailleurs, ne serait possible qu'après une nouvelle délimitation des frontières entre les deux peuples, ce qui offre d'assez grandes difficultés. L'autorité anglaise représentée par M. Palgrave, réfugié à Wallfish Bay, n'exerce plus aucune influence dans ce territoire annexé aux possessions britanniques. Au reste, d'après les instructions données au nouveau gouverneur du Cap, Sir Hercules Robinson, il y aurait eu erreur lors de la prise de possession de ces nouveaux territoires par le gouvernement colonial, lequel n'avait point qualité pour faire acte d'autorité au delà des limites de l'ancien territoire de la colonie.

Outre la mission baptiste de M. Comber à **San Salvador**, cette ville en aura une autre que vont y fonder quatre missionnaires romains, transportés par une canonnière portugaise jusqu'au point où le Congo cesse d'être navigable, et escortés jusqu'à San Salvador par un capitaine d'infanterie de l'armée portugaise, un lieutenant de vaisseau et un détachement de marins. Ils portaient avec eux des caisses de rhum, d'eau-de-vie, des armes à feu, des vases en argent et une couronne d'or ou dorée, qu'ils ont offerte au roi de San Salvador de la part du roi de Portugal. Le souverain nègre a beaucoup remercié les envoyés, c'étaient les plus beaux présents qu'il eût jamais reçus. Il a promis sa protection aux missionnaires, qui, nous semble-t-il, auraient mieux fait de choisir un champ qui ne fût pas cultivé par une autre mission, et surtout de ne pas apporter avec eux ces spiritueux qui sont la mort des indigènes.

Quant à M. **Comber**, il est complètement remis de la blessure qu'il avait reçue à Makouta au mois de septembre, et, après de longues négociations avec les habitants de ce district, qui paraissent animés de disposition plus pacifiques, il a préparé une nouvelle expédition pour atteindre depuis San Salvador les eaux navigables du Congo moyen. Il a

envoyé à Moussouca, sur le fleuve, deux de ses collègues qui essayeront de passer le long de la rive septentrionale par laquelle s'avance Stanley. Lui-même, avec un de ses collègues, a dû tenter de nouveau de se rendre à Stanley Pool par Makouta.

M. **Mc-Call** a atteint Manyanga, sur la rive droite du Congo; il a acheté près du fleuve un terrain pour y fonder une station et commencé la construction des bâtiments. De là il tentera d'atteindre par eau et non par terre Stanley Pool, qui n'est plus qu'à 215 kilom. environ. Dans ce parcours, Stanley n'a sorti ses canots que deux fois et pour peu de temps seulement. Avec ceux que Mc-Call a achetés, il compte pouvoir passer les autres rapides et a déjà remonté ceux de Ntombo et de Mataka sans trop de difficultés. Il espère gagner en trois jours l'embouchure de la rivière Edwin Arnold et de là Stanley Pool, avec deux arrêts seulement, en 15 jours. Une fois que les communications seront établies régulièrement entre les diverses stations de cette mission, l'on pourrait se rendre de Banana à Stanley Pool en 25 jours ou un mois au plus. Le bateau à vapeur le *Livingstone*, donné à la mission, doit être arrivé à Banana.

M. **Stahl**, membre de l'expédition française chargée de se rendre au Gabon et d'explorer ce fleuve sur deux bateaux à vapeur qu'elle a emportés, est arrivé le 3 février dans cette colonie, avec dix tirailleurs sénégalais et 24 ânes qui doivent faire partie de la caravane. Il précédait de quelques jours le Dr Ballay et le lieutenant Mizon qui, avec Savorgnan de Brazza, composent le personnel de la mission. Malheureusement M. Stahl a pris une fièvre paludéenne, dont il est mort au moment où l'expédition allait quitter la région basse pour monter sur les plateaux élevés de l'intérieur. La station fondée par Savorgnan de Brazza sur le haut Ogôoué a reçu le nom de Franceville; une proposition faite à la Société de géographie de Paris de donner le nom de Brazzaville à celle du Congo a été adoptée.

Le Dr Blyden, président du **Collège de Monrovia**, où depuis près de 30 ans les jeunes nègres reçoivent une éducation libérale, a l'intention de transférer cette institution plus à l'intérieur, à Clay Ashland, sur des terrains donnés par des citoyens de Libéria, au delà de la rivière Saint-Paul, sur la route de Breverville et de Boporo. Les avantages de ce transfert seraient une plus grande salubrité, un accès plus facile pour les indigènes, et une plus grande étendue de terrains propres à la culture mise à la disposition du collège.

Madame Marie Garnet Barboza, fille du Dr Henry Highland de New-York, qui a témoigné beaucoup d'intérêt pour les nègres réfugiés de

l'Arkansas, s'est rendue à **Breverville**, pour y fonder une école de jeunes filles, sur un terrain de cinquante acres donné par un ancien colon, M. Sidney Washington. Elle a été frappée de l'esprit d'industrie et d'économie qui règne dans cette colonie, créée il y a moins d'un an; la conscience de la liberté et le sentiment de la propriété ont donné aux colons une tenue qui inspire le respect.

La colonie **Arthington**, fondée il y a dix ans, est aussi dans un état de grande prospérité. Les colons, venus de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud, ont défriché une forêt sur le sol de laquelle vivent actuellement 300 personnes cultivant 600 acres de terrain, où ont été plantés 150,000 jeunes caféiers qui leur ont donné l'an dernier 30,000 livres de café. Beaucoup d'habitants ont déjà de bonnes maisons, d'autres en construisent; tout y a un air de progrès remarquable. — Encouragée par ces succès, la « Société américaine de colonisation » enverra à Libéria de nouveaux émigrants, en pourvoyant aux frais de leur passage, ainsi qu'à ceux de leur logement, de leur nourriture et des soins médicaux pendant les six mois qui suivront leur arrivée, temps pendant lequel ils défricheront le sol, construiront leurs maisons et feront leurs plantations; chaque adulte recevra 10 acres de terre et chaque famille 25. Enfin il est question d'organiser en Amérique une compagnie, sous le titre : « **African continental railroad Company**, » pour construire la voie ferrée de Monrovia à l'intérieur, le long de la rivière Saint-Paul, et continuer le relevé commencé par le commodore Shufeldt, pour le pousser jusqu'aux monts de Kong et au delà. Une ligne de vapeurs partira de New-York avec le matériel du chemin de fer et des marchandises pour l'Afrique; ces navires toucheront à Norfolk et à Charlestown, pour y prendre des émigrants de couleur, les transporter à Libéria et en rapporter du café, du sucre, de l'huile de palme, de l'ivoire, du cuivre et de l'or.

Les messagers envoyés au mois de janvier à Alimamy, roi du **Foutah Djallon**, pour l'informer de la visite que comptait faire à Timbo le **D^r Gouldsbury**, sont rentrés à Sierra-Leone accompagnés d'une caravane de 1,300 personnes apportant de l'or, de l'ivoire, de la cire et d'autres marchandises de fabrique indigène, pour en trafiquer dans la colonie. Quant à l'expédition elle-même, elle est arrivée à Port Lokkoh après avoir heureusement accompli sa mission. Partie de Bathurst, elle a pu remonter la Gambie assez haut, mais ensuite le voyage par terre a présenté des difficultés. Cette région est agricole. Le 23 mars, l'expédition arriva à Timbo, ville de 4,000 habitants dont la plus grande partie

s'étaient rendus avec le roi à Ningeesorrie, à 105 kil. de distance, pour y faire les préparatifs d'une guerre dont le roi tenait le but entièrement secret. Le D^r Gouldsbury se rendit à Ningeesorrie, où il eut une entrevue avec le roi Allimamy qui le reçut fort bien, et conclut un traité avec lui. A son retour à Timbo, le D^r Gouldsbury se disposa à gagner Falaba qui devait être un des buts de l'expédition, mais ses porteurs refusèrent d'aller plus loin et il dut revenir directement à Sierra-Leone. Au moins a-t-il pu constater que la route de la Gambie à Timbo, quoique moins fréquentée que celles qui avoisinent Sierra-Leone, peut être parcourue sans danger par les Européens. En outre, il a retrouvé deux nègres autrefois libres, qui avaient été vendus comme esclaves à Kikonkeh, et a pu les ramener à Freetown.

Depuis l'arrivée de M. Golaz à **Saint-Louis** l'œuvre de M. Taylor s'affermir et s'étend. Grâce à l'intervention de M. Golaz, les esclaves fugitifs recueillis par les missionnaires n'ont plus besoin de se présenter en personne au bureau politique pour y être inscrits. Le directeur du bureau se contente des noms que lui fournissent les missionnaires. Une station nouvelle va être fondée à Dialahar, à 20 kilomètres de Saint-Louis, point important d'où l'on peut rayonner dans toutes les directions, et où M. Golaz compte faire des essais de culture d'arachides; le chef verrait avec plaisir les missionnaires s'y établir. Ils ont encore un troisième poste en vue, à Richardroll, dont le chef est aussi leur ami et qui, comme Dialahar, est une des portes du Oualo.

La mission **Gallieni** est rentrée à Saint-Louis rapportant un traité conclu avec Ahmadou, d'après lequel la France est autorisée, à l'exclusion de toute autre puissance, à fonder des établissements dans tout le royaume de Ségou et à s'ouvrir une route vers le Niger, qui sera placé sous le protectorat de la France jusqu'à Tombouctou. Un représentant français résidera à Ségou. Les Français payeront annuellement au sultan une pension de 25,000 francs, et lui donneront 1,200 fusils et 4 canons.

Le commandant Derrien, de la **mission topographique**, redescendu de Kita à Médine, a donné des renseignements satisfaisants sur la topographie de la région comprise entre Bafoulabé et Bamakou. C'est une vaste plaine, qui s'élève à peine de 150 mètres sur une étendue de 120 kilomètres. M. Borguis Desbordes, commandant supérieur des troupes et directeur général des travaux, a dû quitter Kita le 5 mai et rentrer à Saint-Louis pour la saison des pluies.

Le D^r **Bayol** est arrivé à Saint-Louis et y a engagé ses porteurs. Il espérait partir pour l'intérieur au milieu de mai; l'expédition devra

se hâter pour atteindre Timbo avant que les pluies, qui commencent en avril, aient rendu les chemins impraticables. La route projetée suit une ligne de faite qui vient aboutir au massif montagneux central; elle sépare le Rio Grande du Rio Khassafara, et le Rio Nunez des autres rivières qui se jettent dans l'Océan entre le profond estuaire de ce fleuve et Sierra-Leone.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le voyageur hollandais Schouwer a passé à Khartoum. Il comptait partir le 1^{er} avril pour le Fazogl, et passer la saison des pluies à Fadasi.

La mort du roi Jean d'Abyssinie, que tous les journaux avaient annoncée, vient d'être démentie. Rohlf, après l'avoir quitté, est revenu au Caire chargé par lui de chercher à rétablir la paix entre l'Égypte et l'Abyssinie.

Le Dr Stecker est resté en Abyssinie et y explore le lac Tsana, après quoi il poussera jusqu'à Ghera et peut-être plus avant dans l'intérieur.

Le sultan de Zanzibar se propose de venir en France pour y étudier l'organisation de la marine; il doit arriver prochainement à Marseille.

Le P. Francisco Antuses, chargé de rétablir la mission de Zoumbo sur le Zambeze, est parti de Lisbonne pour Mozambique. Après avoir étudié la théologie et les sciences naturelles à Louvain, il s'est voué à la pratique des observations météorologiques; il les continuera à Zoumbo où il établira un poste à cet effet. Dans peu de temps il sera rejoint par un groupe d'ouvriers portugais, que le gouvernement y envoie pour faire les constructions nécessaires à un comptoir commercial.

L'amiral anglais Gore Jones, commandant en chef de la flotte des Indes orientales, a reçu l'ordre de faire une visite officielle à la reine de Madagascar, qui s'est montrée disposée à coopérer avec l'Angleterre à la suppression de la traite dans les eaux africaines. Il doit arriver à Tamatave au commencement de juin.

Le capitaine Neves Fereira, gouverneur de Benguela, et plusieurs autres officiers se sont mis à la disposition de la Société de géographie de Lisbonne, pour une nouvelle expédition portugaise de l'ouest à l'est, sur un itinéraire analogue à celui de Serpa Pinto.

MM. Pogge et Wissmann se rendent à Moussoumba par Dondo, Malangé et Casangé. Ils ont l'intention de rester trois ans dans les États du Mouata Yamvo, pour accoutumer les natifs aux blancs, et obtenir, si possible, le consentement du monarque à l'établissement de factoreries commerciales européennes.

La commission portugaise des travaux publics a fait construire dans la province d'Angola une ligne télégraphique de 344 kilom., de St-Paul de Loanda à Dondo et Calcullo. Elle a déjà rendu de grands services au commerce et à la navigation du Quanza. A Dondo tout est prêt pour prolonger la ligne jusqu'à Pongo Andongo.

Le consul Hewett s'est rendu au vieux Calabar et à Fernando Pô, pour examiner les traités signés par les rois et les chefs à la suite de la dernière guerre civile.

M. Viard qui a déjà exploré le Niger et le Bénoué, en compagnie du comte de Semellé, va y entreprendre une nouvelle expédition pour pénétrer dans l'intérieur et y établir des comptoirs commerciaux.

M. Soleillet qui avait dû, sur l'ordre du gouverneur du Sénégal, interrompre son voyage au Niger, est revenu à Paris, où M. le ministre des travaux publics lui a rendu la mission dont il avait été chargé. Il repartira au mois de décembre prochain.

Un jeune explorateur du Maroc, M. Charles Soller qui, l'année dernière, avait visité à la tête d'une mission anglaise la région du Djeloula et celle du Draa, dont les sources n'avaient encore été vues par aucun Européen, a été assassiné sur les bords du chot Débaja par des pillards berbères.

LE PALMIER-DATTIER

De tous les produits végétaux du Sahara, le plus important est sans contredit le palmier-dattier. « Peu d'hommes, dit le D^r Nachtigal, ont l'idée de toutes les ressources précieuses que cet arbre admirable fournit à l'habitant du désert. Il est l'espérance et la joie du voyageur qui, après avoir traîné des jours entiers ses membres fatigués à travers les solitudes pierreuses ou sur les dunes, aperçoit enfin à l'horizon la ligne verte d'une plantation, et bientôt distingue les palmes gracieuses qui se balancent sur leur tige svelte et semblent lui souhaiter la bienvenue. Son œil se promène de groupe en groupe pour ne rien perdre de leur beauté. Sans rien apercevoir encore de la vie qui y règne, sans songer aux jouissances matérielles qui l'attendent, il est captivé tout entier par la grâce de cette ravissante reine des oasis. »

Remarquables par la beauté de leur port, par leur taille élancée, par leur couronne de feuilles gracieuses et légères, du sein desquelles pendent des régimes de dattes rouges ou d'un jaune doré, les palmiers sont utiles surtout par la nourriture qu'ils fournissent aux habitants de cet immense désert de 631 millions d'hectares (douze fois environ la superficie de la France et les deux tiers de celle de l'Europe). Ils en tirent en outre une boisson rafraîchissante, et savent en employer à divers usages toutes les parties, bois, feuilles, racines. Enfin, c'est lui seul qui rend habitables un grand nombre de points du désert ; il en fait des lieux de repos pour les caravanes, dont les routes sont marquées essentiellement par les oasis plantées de palmiers-dattiers. L'importance de ce végétal pour le Sahara nous a engagés à lui consacrer un article, dont nous avons emprunté les détails à la monographie très complète de M. Th. Fischer, que viennent de publier les *Mittheilungen de Gotha*.

*

Le palmier-dattier se trouve encore à l'état sauvage sur certains points des Canaries et dans plusieurs parties du grand désert, au Fezzan, par exemple, et dans l'oasis de Koufara où, d'après Nachtigal, le nombre des palmiers sauvages dépasse de beaucoup celui des palmiers cultivés. Les rejetons sortis du pied de l'arbre entourent celui-ci d'un épais fourré, qui le conserve avec ses feuilles desséchées pendant du tronc.

Quant au palmier cultivé, il craint les montagnes; dans l'Atlas et en Abyssinie, on ne le trouve guère que comme plante d'ornement; toutefois il prospère sur les plateaux du Sahara, à des altitudes de 700 à 1000^m, et dans les oasis de Rhat (787^m), d'El Abiod (861^m), et de Tyout (1000^m).

A part les oasis du sud de l'Atlas, le Sahara occidental est pauvre en palmiers; on en trouve cependant à St-Louis et à Gorée, auprès des villes et des maisons. D'après Barth, il y en a peu près de Tombouctou, à Air et sur le plateau du Hoggar, les Touareg n'aimant pas à cultiver le sol. Mais plus au nord, et le long du pied de l'Atlas, dans toutes les oasis qui s'étendent, comme les perles d'un chapelet, de l'Oued Sous à la petite Syrte, on les trouve en abondance. L'Oued Draa en a d'immenses forêts; celles du Touat ont plus de 20 kilom. de longueur; au sud de l'Algérie, les oasis des Ziban, qui s'étendent jusqu'au bassin des Chotts et se prolongent jusqu'au Bileduldjerid tunisien, en comptent un demi-million; l'Oued Rir, avec ses 37 oasis, en a davantage encore; Touggourt seul en a plus de 300,000, et l'Algérie entière, avec ses 400 oasis, plus de 4 millions. En Tunisie la culture est restreinte à la dépression des Chotts, mais dans la Tripolitaine, derrière les dunes et parallèlement à la côte, on en trouve des plantations presque non interrompues; au Fezzan, plus que partout ailleurs, les habitants s'adonnent à cette culture; Mourzouk, d'après Rohlf's, a un million de palmiers; l'oasis de Sebha en a plusieurs millions et les bras manquent pour la récolte des fruits; celle de Selaf a plus de 60 kilom. de longueur et 8 kil. de largeur, mais elle est inhabitée et ce sont les gens de l'Ouadi Esch Schati qui récoltent les dattes, les enterrent et vont les chercher en cas de besoin. Les palmiers n'abondent pas moins dans les grandes oasis d'Audgila, de Koufara, du Désert lybique; du Delta à la Nubie, la vallée du Nil peut être envisagée comme une immense oasis à palmiers. Plus au sud, on n'en trouve que peu. D'après Barth, il y en a cependant des plantations bien soignées et bien arrosées dans le Baghirmi, à l'extrémité sud du lac Tchad, à Kouka, dans l'Adamaoua, à Kano, à Gando et à Sindar sur le Niger; mais, en général, dans cette région comme au Darfour et au Kordofan, ils sont plutôt isolés et servent de plante d'ornement.

Pour planter les palmiers, on se sert de noyaux que l'on met en terre au printemps, ou de rejetons ayant poussé au pied d'un arbre. Le premier mode est le moins employé, les palmiers de semis étant lents à porter des fruits. Dans les oasis du Sahara algérien et du Fezzan, on emploie essentiellement des rejetons. Chaque palmier adulte en a toujours quelques-uns à son pied ; on peut utiliser ceux de trois ou quatre ans, qui sont assez forts pour devenir de nouveaux arbres. C'est le seul moyen d'être assuré d'avoir des dattes de bonne qualité. Dès qu'un Arabe veut planter des palmiers ou créer un jardin, selon l'expression employée dans les oasis, il requiert l'assistance de ses voisins, auxquels, dans l'occasion, il rendra la pareille. Il creuse des trous, séparés par un intervalle de 4 à 5 mètres, en enlève le sable pour que les racines de l'arbre puissent atteindre le sol humide, puis pratique tout autour du pied une large cuvette de terre relevée, dans laquelle il versera ou conduira par des canaux l'eau des sources voisines, à l'heure où, d'après le règlement convenu, son tour sera venu de profiter de ces irrigations fertilisantes, car il faut, suivant le dicton arabe, que le pied de l'arbre soit dans l'eau et sa tête au feu. Dans la dépression de l'Oued Souf, au sud de l'Algérie, on couvre le pied de l'arbre avec du fumier de chameau, mais il est nécessaire qu'il soit toujours arrosé. Quelquefois l'irrigation peut être naturelle, l'arbre plongeant ses racines toute l'année dans un sol humecté par les eaux souterraines, ou par des cours d'eau et des rivières ; c'est le cas pour les oasis de l'Oued Draa, arrosées par les petites rivières du plateau de l'Atlas ; pour celles du Fezzan, où les palmiers atteignent presque partout l'eau souterraine, pour celles de Nefzaoua, dans le Bileduldjerid tunisien, où sont de nombreuses sources fournissant des cours d'eau ou formant de grands bassins ; la grande oasis de Nafta, en particulier, doit sa prospérité à une rivière qui la traverse, ne tarit jamais, et dont les eaux sont habilement distribuées ; celles de l'Égypte sont redevables de la leur aux inondations du Nil.

Mais là où l'on ne peut avoir une irrigation naturelle, il faut recourir à l'irrigation artificielle au moyen de digues élevées dans le lit des rivières, pour y former des réservoirs où s'amasse, pendant la saison des pluies, l'eau dont on se sert ensuite pour l'arrosage pendant la saison sèche, ou au moyen de puits dont l'eau est versée dans un bassin, d'où des canaux la conduisent dans les plantations de palmiers. Parfois ces puits n'ont pas plus de 2 à 3 mètres de profondeur ; c'est le cas pour les oasis de la Tripolitaine. En revanche, dans celles de l'Oued Rir, la profondeur moyenne est de 60 à 80^m, et il en est qui ont plus de 200^m.

Les habitants apportent le plus grand soin à les maintenir en bon état et à les multiplier. Aux moyens ordinaires de les creuser, les Français substituent de plus en plus les forages artificiels, et, dans les oasis du sud de la province de Constantine, ils ont obtenu de réels succès. Les oasis des Ziban, de l'Oued Rir, de l'Oued Souf et d'Ouargla, au nombre de 110, renferment une population d'environ 110,000 habitants, et plus de deux millions de palmiers; ces plantations sont arrosées par des sources naturelles, par plus de 4000 puits ordinaires, et par près de 900 puits jaillissants, fournissant 260,000 litres d'eau à la minute.

Les fonctions organiques de l'arbre se faisant essentiellement par le pied et à l'intérieur, et les eaux souterraines échappant aux grandes variations de la température extérieure, la chaleur et le froid n'atteignent pas le siège de ces fonctions. Pendant son sommeil d'hiver, le palmier peut supporter une température assez basse; à Laghouat, par exemple, où par suite de fréquentes gelées les essais de culture d'orangers et de citronniers ont échoué, les palmiers (il y en a 675,000) réussissent à merveille, quoiqu'on voie parfois leur couronne ployer sous une neige qui peut durer une demi-journée; à El Abiod, à Biskra, à Tougourt, à Ghadamès, où il y a souvent de la glace, on n'entend pas dire que les palmiers en soient affectés. L'extrême chaleur non plus ne leur cause aucun dommage. A Biskra et à Ghadamès ils peuvent supporter 50°; le sable peut bien s'échauffer jusqu'à 70°, mais, à 2 ou 3^m au-dessous de la surface, l'eau n'a plus que 19°, et cette température permet à l'arbre de résister aux ardeurs d'un soleil qui, sans cela, le brûlerait.

Il n'en a pas moins besoin d'une certaine somme de chaleur et de chaleur sèche; la zone qu'il occupe en général est celle qui est en dehors de la région des pluies équatoriales, du 15°,6 au 28°,5 lat. nord; il peut sans doute vivre en dehors de cette zone, mais seulement comme arbre d'ornement, car, pour produire des fruits mangeables, il lui faut, pendant les 8 ou 9 mois où s'accomplissent ses fonctions vitales, une température moyenne d'une vingtaine de degrés. Il peut commencer à fleurir à 17 ou 18°, et les fruits mûrissent à 20 ou 25°, à des époques qui varient suivant la latitude, l'altitude et l'exposition; au Caire, sous l'influence du *Chamsin*, la température devient bien vite très haute, aussi a-t-on des dattes mûres déjà en juillet, tandis qu'à Biskra on n'en a qu'en novembre. La floraison peut d'ailleurs être hâtée par l'irrigation.

(A suivre.)

EXPÉDITION DU D^r LENZ AU MAROC ET A TOMBOUCTOU

Il y a peu d'expéditions aussi importantes à signaler pendant l'époque contemporaine que celle du D^r Lenz, de Tanger au Sénégal en passant par Tombouctou.

Ne s'inquiétant ni de la chaleur intense, ni des fièvres qu'il avait déjà apprises à braver dans la région du Gabon, ni des privations de tous genres que doit supporter un voyageur dans le désert, Lenz, chargé primitivement par la Société africaine allemande de la seule exploration du Maroc, s'engagea dans les sables du Sahara, à un moment où l'agitation musulmane hostile aux chrétiens semblait devenir de plus en plus inquiétante. Connaissant fort bien les tentatives infructueuses de Largeau et de Soleillet dans la direction de Tombouctou, ainsi que le sort funeste du major Laing et de la plupart des voyageurs qui avaient pris cette ville pour objectif, il part pour l'atteindre au mois de novembre 1879, voulant reconnaître, lui aussi, cette cité légendaire, que seuls, Laing, René Caillé, Barth et le rabbin Mardochée avaient pu voir avant lui.

Tout d'abord Lenz étudia la région septentrionale du Maroc comprise entre Tanger et Tétouan, afin d'apprendre surtout la manière de voyager particulière à ce pays. Cette instruction acquise, il organisa, au mois de décembre, sa petite caravane, et eut le bonheur de pouvoir prendre comme interprète un neveu du fameux Abd-el-Kader nommé El-Hâdj-Al-Boû-Taleb, qui, par suite du respect qu'il imposait aux populations musulmanes, lui fut d'un grand secours.

Ayant obtenu du sultan du Maroc une lettre de recommandation, il partit de Tanger se dirigeant vers Fez qu'il atteignit le 31 décembre 1879, après huit jours de marche. Cette capitale, divisée en vieille ville et en ville neuve, compte environ 100,000 habitants qui se livrent pour la plupart au commerce. Quittant Fez, Lenz se rendit à Mequinez, dont le pacha le traita fort bien et lui procura une jolie petite maison au milieu d'un jardin, avec une vue ravissante sur les montagnes. Il invita le voyageur chez lui et témoigna un grand désir de voir des objets de provenance européenne ; le fusil à aiguille surtout le transporta d'admiration.

La ville de Méquinez a dû avoir autrefois une étendue énorme, ainsi que l'attestent les ruines des hautes murailles de son enceinte. Aujourd'hui cette cité n'est plus qu'un bourg sans importance et presque ruiné. De là, Lenz gagna sur le littoral de l'Atlantique la ville de Rabat, après avoir suivi une route peu sûre, où les caravanes du sultan lui-même

sont parfois attaquées et pillées. Elle traverse une région montagneuse dans laquelle se sont retirés les Chlous, qui font souvent des incursions contre les Arabes de la plaine. Rabat n'est séparé de Sala, où le voyageur se rendit ensuite, que par un petit fleuve.

La ville de Sala, où les Européens ne peuvent se fixer, n'a qu'un commerce insignifiant; c'est à Rabat que les transactions sont les plus nombreuses, parce qu'il s'y trouve beaucoup d'Espagnols et de Portugais.

Le voyageur se dirigea ensuite vers Maroc, la seconde capitale du pays, où il arriva le 14 février. Le sultan a l'habitude d'y venir passer quelques mois chaque année. A la vérité, le chemin le plus court pour y arriver part bien de Fez, mais on préfère la voie plus sûre de Rabat, car, dans les grandes forêts de chênes-lièges qui couvrent les montagnes au sud de Fez, on court grand risque d'être dévalisé.

A Maroc, le pacha mit une maison à la disposition de Lenz et lui donna une grande quantité de vivres. Tout voyageur, en effet, qui porte une lettre de recommandation du sultan a droit à la *mounâi*, c'est-à-dire à la nourriture pour lui, ses serviteurs et ses bêtes, ainsi qu'à une distribution de thé, de sucre et de bougies. Maroc est une grande et belle ville entourée d'immenses jardins et de forêts de dattiers, mais elle présente des symptômes de décadence comme beaucoup d'autres cités du pays. Ce fut dans cette ville que s'adjoignit à la caravane de Lenz, pour le simple plaisir de voyager, un jeune chérif, parent du sultan.

A Maroc, Lenz fit ses derniers préparatifs pour un voyage dans le désert. Jusque-là il avait conservé ses vêtements de chrétien, mais, à partir de ce point, il commença à se donner pour un médecin-major turc et adopta le nom musulman de Hakim'Omar'Ben'Ali'.

A partir de Maroc il fallait traverser l'Atlas, qui se compose de quatre chaînes dont la première a de 1,200 et 1,300 mètres de hauteur. Derrière elle s'étend un plateau très large, coupé en tous sens de petites montagnes isolées; puis viennent deux chaînes parallèles. Sur le plateau, il n'y a aucune sécurité pour les caravanes; les petits villages, dont les maisons sont en argile jaunâtre, sont toutes entourées d'un mur comme des forteresses. Aussi le voyageur dut-il redoubler de précautions; aux étapes, il se montrait le moins possible, restait dans sa tente et son interprète répondait aux curieux que c'était un médecin turc qu'il avait connu et engagé à Constantinople. A Imityanout, on attaque la haute chaîne, et les bêtes de somme, les chameaux surtout, peuvent à peine passer le Djebel Tissi; à plusieurs reprises ces derniers se couchent ne

pouvant plus avancer. Quelques cheiks Chlous, informés que des pillards songent à attaquer la caravane dans un passage difficile, l'accompagnent jusqu'en lieu sûr; ils ne la quittent que lorsqu'elle en a rejoint une autre et que les deux réunies sont de force à résister à une attaque. Arrivé au sommet du col de Bibaouan, on commence la descente vers l'Oued Sous et l'on arrive avec beaucoup de peine à Mislà. De là à Taroudant, sur l'Oued Sous, le trajet est court, mais il est rendu extrêmement dangereux par le voisinage des Hououâra qui dévalisent les caravanes. Heureusement la petite caravane du D^r Lenz avait encore été renforcée à Mislà de plusieurs muletiers qui se rendaient à Taroudant, en sorte qu'elle put atteindre cette localité sans trop de peine.

Là la caravane reçut l'accueil le moins amical. Le khalife refusa aux voyageurs de leur permettre de dresser leurs tentes dans la forteresse, et les relégua dans une sorte d'auberge. A peine y étaient-ils installés que la population de la ville, s'ameutant devant leur demeure, commença l'attaque en jetant des pierres et voulut enfoncer la porte. Alors, tandis que les voyageurs, les armes à la main, étaient prêts à toute éventualité, parurent le chérif du lieu et un envoyé du sultan, qui s'efforcèrent de calmer la populace et conduisirent le docteur et ses gens dans la forteresse, où ils furent en sûreté. Comme le voisinage de la ville du côté sud est peu sûr, les caravanes ayant tout à craindre des Hououâras, le cadi de Taroudant ne voulut pas prendre la responsabilité de laisser l'expédition poursuivre sa marche; d'autre part, il n'était pas disposé à lui donner une escorte, en sorte qu'elle dut attendre deux jours, jusqu'au départ d'une caravane qui se dirigeait vers le sud.

Les voyageurs firent route alors vers Iligh, résidence de Sidi Hossein, petit-fils de Sidi Hecham, nom sous lequel les cartes désignent un territoire presque indépendant du Maroc. La route à travers ces pays est fort peu sûre, et Lenz dut conclure une convention avec quelques chefs avant de s'aventurer dans leurs possessions. On lui donnait de village en village une escorte, composée elle-même de voleurs de grand chemin, qui auraient attaqué la caravane si elle eût été seule. Le 30 mars 1880 on arriva à Iligh, dont le chérif, musulman fanatique, accueillit froidement les voyageurs. Il devait y avoir le lendemain une grande foire. Sidi Hossein, afin de rassurer le commerce, donne ordinairement des garanties aux marchands; si une caravane de Taroudant est pillée, il répare immédiatement le dommage, mais en même temps il envoie chez les Hououâras, auteurs du méfait, quelques centaines de cavaliers qui leur font payer les frais avec les intérêts.

La plupart des habitants du territoire de Sidi Hecham sont des Chlous, qui parcourent l'Afrique septentrionale en qualité de jongleurs et de saltimbanques. L'usage soudanien d'employer des étoffes bleues pour les vêtements y domine déjà ; la couleur blanche employée jusqu'ici disparaît. Pendant son séjour à Iligh, le docteur est assailli de demandes de consultation, surtout de la part de femmes que la curiosité amène à sa tente. Son interprète continue à le faire passer pour un Turc, la défiance étant grande à l'égard des Anglais, des Français et des Espagnols, desquels on craint toujours quelque projet de conquête. Lenz vendit à Iligh les chevaux et les mulets amenés du Maroc, et acheta neuf bons chameaux qu'il paya 200 fr. chacun. Presque tous les serviteurs qui l'avaient accompagné jusque-là l'abandonnèrent, n'osant pas aller plus au sud, et il dut en engager de nouveaux. Il s'est beaucoup plaint de la conduite de Sidi Hossein à son égard ; ce chef refusa même d'accepter ses présents, et, bien que se proclamant indépendant du sultan du Maroc, il exigea néanmoins du voyageur une déclaration écrite, constatant qu'il avait été protégé dans les limites de son territoire.

Ce fut donc avec plaisir que Lenz, après cinq jours de halte à Iligh, partit dans la direction de Tizgui ou Foum-el-Hôsan, chef-lieu de la grande tribu des Maribda. La route fut longue et difficile, car il fallut encore traverser une dernière ramification de l'Atlas. On eut le bonheur de rencontrer un serviteur d'Ali, cheik de Tizgui, qui conduisit les voyageurs à cette ville. Là, quoique le docteur eût préféré dresser ses tentes dans les jardins plantés de palmiers, on ne le lui permit pas, les pillards qui hantent les montagnes voisines faisant des incursions jusqu'aux abords de la localité ; il dut accepter une maison. Le bruit de l'arrivée d'un chrétien se répandit aussitôt, et attira une multitude de personnes, qui d'ailleurs se tinrent tranquilles. En l'absence du cheik Ali, en tournée pour inspecter la moisson dans les environs, son frère et son neveu firent aux voyageurs un accueil très amical. Le cheik lui-même, averti de leur arrivée, ne tarda pas à paraître, et son abord sympathique lui gagna aussitôt leur confiance. Depuis de longues années il fait un commerce considérable avec Tombouctou, où vit un de ses frères et où tous les ans il envoie des caravanes. Dès qu'il fut informé du but du voyage de Lenz, l'idée lui vint d'en organiser une et de l'envoyer sous la conduite d'un autre de ses frères ; seulement il fit les choses sans bruit, et, quant tout fut prêt, il alla camper quelques jours dans les environs avec le docteur, pour que le moment de leur départ ne fût pas connu de tout le monde.

Un beau jour, le cheik reçut une lettre d'Iligh, par laquelle le perfide Sidi Hossein l'engageait à massacrer toute la caravane, disant qu'elle avait des masses d'or et d'argent qu'on se partagerait ensuite. La présence de nombreux étrangers à Iligh avait empêché le cheik de se déclarer ouvertement ennemi des voyageurs. Le cheik Ali, bien qu'en relations d'affaires avec Sidi Hossein, repoussa énergiquement ses conseils et communiqua la lettre à Lenz, l'assurant qu'il était en parfaite sécurité chez lui. Le messenger de Sidi Hossein fut éconduit sans réponse. Ali, après avoir pourvu la caravane de tout ce qui lui était nécessaire, donna le 15 avril l'ordre du départ pour Tendouf, ville située au sud-est de Tizgui. Le cheik accompagnait lui-même les voyageurs. Bientôt on atteignit les pâturages et les champs d'orge de la vallée de l'Oued Draa, dont le lit était à sec. On faisait déjà la moisson. Ce fut là qu'on apprit que Sidi Hossein avait écrit aux habitants de Tekna, située plus au sud, de faire disparaître la caravane s'ils le pouvaient. Enfin le 5 mai on arriva à Tendouf, ville fondée par Ali, et qui n'a pas encore trente ans d'existence. Elle se compose de grandes maisons bien bâties ; il y a une source de bonne eau et des jardins où l'on cultive des dattiers et des légumes. Tendouf située dans cette partie du Sahara septentrional qu'on désigne sous le nom de Hamâda, est le lieu de rassemblement des caravanes qui se rendent à Tombouctou, et de transit pour les marchands qui viennent du Sahara et du Soudan. Ce commerce est fait exclusivement par les gens du pays, nomades actifs et hardis, qui vont avec leurs caravanes jusqu'au Tell et aux portes du Maroc pour acheter du blé, des dattes, du thé, de la poudre, du tabac, des tissus de coton. Ils reviennent à Tendouf où ils laissent une partie de ces marchandises pour leur usage, puis ils reprennent directement, à travers le Sahara, le chemin de Tombouctou, d'où ils rapportent à Tendouf de l'or, des esclaves, des plumes d'autruche, des vêtements. La plus grande de ces caravanes ne compte pas moins de 1000 à 1200 chameaux et de 3 à 400 hommes bien armés ; la valeur des marchandises qu'elle rapporte du Soudan s'élève à environ à 775,000 fr.

C'est à Tendouf, aux portes du Sahara proprement dit, que nous laisserons aujourd'hui le voyageur, après avoir succinctement raconté la partie la plus facile de son expédition.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE ¹

WANDERUNGEN DURCH AFRIKA, von *F. Rieter*, Zürich. 1881, in-8, 53. p. — Après avoir passé en revue les conditions géographiques de l'Afrique, l'auteur de cette conférence résume d'une manière très complète et très claire les voyages des principaux explorateurs modernes. A la suite de Vogel, Nachtigal, Barth, Lenz, Zweifel et Moustier, Flegel et Schweinfurth, il promène ses lecteurs dans toute la partie septentrionale jusqu'à l'équateur. De là il passe avec eux à la région centrale des sources des grands fleuves, Nil, Zambèze, Congo ; il les conduit avec Pogge et Buchner au cœur du continent, dans le royaume du Mouata Yamvo, et descend avec Holub au désert de Kalahari et chez les Matébelés. Dans une seconde partie, il refait à grands traits les voyages de Livingstone, Cameron et Stanley, et indique les expéditions auxquelles leurs découvertes ont donné l'impulsion, celles des sociétés allemandes italiennes, françaises, anglaises, et surtout les expéditions sous le patronage du roi des Belges. Enfin il donne la liste des stations tant missionnaires que scientifiques et hospitalières, déjà fondées de Bagamayo au Tanganyika.

MAXIME DU CAMP. LE NIL, ÉGYPTÉ ET NUBIE, avec une carte spéciale dressée par *Sagansan*. Paris, 1877, in-18. 4^{me} édit. — Quoique anciennes déjà, les lettres reproduites ici pour la quatrième fois ont conservé tout l'intérêt qu'elles excitèrent lors de leur première publication. Écrites en 1849, sous l'impression du bonheur qu'éprouvait l'auteur de voir enfin le fleuve de ses rêves, et avec le désir d'en faire parcourir à son ami, Théophile Gautier, les rives splendides, ou de l'arrêter devant les temples de l'Égypte et de la Nubie, elles respirent une admiration enthousiaste qu'elles nous font partager. M. Du Camp copie textuellement ses notes prises au jour le jour, et, au milieu de ces phrases incomplètes, morcelées, on saisit mieux au vif les impressions qui varient à chaque détour du fleuve, à chaque rocher, à chaque nouvel aspect de cette terre aimée du soleil, et où tout est beau, sérieux et harmonique.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME ANNÉE

	Pages		Pages
A NOS LECTEURS.....	3	BULLETIN MENSUEL 3, 25, 45, 65, 85,	
CORRESPONDANCE.....	23	105, 129, 149, 169, 189, 209, 229.	

ARTICLES DIVERS

La mission du Congo.....	15	Note sur la situation actuelle de l'Algérie, par E.-C.....	157
Les gisements aurifères en Afrique....	18	Les Spelounken.....	161
Voyage de MM. Capello et Ivens dans l'Afrique occidentale, par M. Auguste Cardozo.....	34	Population de l'Afrique.....	165
L'esclavage et la traite en Égypte.....	39	Les mines de diamants au sud de l'Afrique.	180
Influence civilisatrice des missionn. 53, 76, 93		L'expédition Verminck aux sources du Niger.....	184
Hydrographie du Soudan central.....	59	Les explorations de Comber au Congo..	198
Le cannibalisme en Afrique.....	99, 115	Frère-Town et la question de l'esclavage dans le Zanguebar septentrional....	202
La question des sources du Dhioli-Ba (Niger), par H. Duveyrier.....	118	Lacs salés de l'Afrique australe.....	216
Les conditions sanitaires du continent africain et des îles adjacentes, par le D ^r H.-C. Lombard.....	121, 143	La frontière orientale de l'Algérie.....	223
Expédition de M. Thomson aux lacs Nyassa et Tanganyika.....	138	Le palmier-dattier.....	237
		Expédition du D ^r Lenz au Maroc et à Tombouctou.....	241

BIBLIOGRAPHIE

<i>Aube</i> : Entre deux campagnes.....	207	<i>Castilho (de)</i> : O districto de Lourenço Marques, no presente e no futuro....	83
<i>Bouche (l'abbé)</i> : Étude sur la langue nago ou yorouba.....	148	<i>Castilho (de)</i> : A Questao do Transvaal..	227
Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France.....	187	<i>Chaper</i> : Note sur la région diamantifère de l'Afrique australe.....	186
<i>Caranti (Biagio)</i> : Notizie biografiche sul Dottore David Livingstone.....	127	<i>Charves</i> : Cinq mois au Caire et dans la Basse-Égypte.....	23
<i>Careri e Licata</i> : Relazione del progetto di spedizione ad Assab.....	104	<i>Colonieu (le général)</i> : Le tracé central du chemin de fer trans-saharien.....	148

	Pages		Pages
<i>DuCamp (Maxime)</i> : Le Nil, Égypte et Nubie	246	sao nacional portuguesa de exploração e civilisação d'Africa.....	83
<i>Gazeau de Vautibault</i> : Le Trans-Saharien et le Trans-Continental africain.....	207	Questoes Africanas, representação ao governo portuguez pela Sociedade de geographia de Lisboa.....	103
<i>Hespera</i> : Die Erforschung Äquatorial-Afrika's.....	228	<i>Reclus</i> : France, Algérie et Colonies....	63
<i>Holz</i> : Die Erschliessung Central-Afrika's.....	127	<i>Reynard</i> : Restauration des forêts et des pâturages du sud de l'Algérie.....	102
<i>Jourdan</i> : Croquis algériens.....	168	<i>Ribeiro</i> : As Conferencias e o itinerario do viajante Serpa Pinto, estudo critico.	24
<i>Leclercq</i> : Voyage aux îles Fortunées....	167	<i>Ricoux</i> : La Démographie figurée de l'Algérie.....	63
<i>Lélu</i> : En Algérie.....	227	<i>Rieter</i> : Wanderungen durch Afrika.....	246
<i>Mercier</i> : L'Algérie en 1880.....	147	<i>Rivoyre (de)</i> : Mer Rouge et Abyssinie.	62
<i>Meunier</i> : L'Afrique et la question sociale.	24	The opening of a World.....	228
<i>Nogueira</i> : A raça negra, sob o ponto de vista da civilisação da Africa.....	188	<i>Zweifel et Moustier</i> : Expédition C.-A. Verminck. Voyage aux sources du Niger.....	128
<i>Paulitschke</i> : Die geographische Erforschung des afrikanischen Continents..	43		
<i>Peyer</i> : Die Erschliessung Central-Afrika's.	187		
Questoes africanas, proposta pela Commis-			

CARTES

Itinéraire du voyage de MM. Capello et Ivens dans l'Afrique occidentale.....	44	Les Spelounken.....	168
Hydrographie du Soudan central.....	64	Itinéraire de l'expédition Verminck aux sources du Niger.....	188
Expédition de M. Thomson aux lacs Nyassa et Tanganyika.....	148	Itinéraires de Comber au Congo.....	208
		Afrique septentrionale, de Bone à Tunis.	228

